REVUE

DES

DEUX MONDES

XXIXe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME XXI. — 1er MAI 1859.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXIXe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME VINGT ET UNIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOIT, 20

1859

11,495

054
R3274

1859, v.3.

ARMAND CARREL

ET LES

CONTROVERSES POLITIQUES AVANT ET APRÈS 1848.

Œuvres politiques et littéraires d'Armand Carrel, Paris 1858-1859.

Je n'oserais affirmer que les disciples qui viennent d'élever ce monument au souvenir d'un maître justement regretté aient été bien inspirés dans leur affection filiale. Cinq volumes, sur quelque sujet que ce soit, sont déjà d'une lecture difficile par le temps qui court; mais que dire de cinq volumes de polémique sur des querelles trop vieilles déjà pour allumer la moindre passion, sans l'être encore assez cependant pour exciter la curiosité des amateurs d'antiquités historiques ou littéraires? Publiez les mazarinades, à la bonne heure! les lecteurs, les acheteurs ne vous manqueront pas; nombre de belles dames voudront savoir quelles calomnies circulaient dans les rues de Paris sur les amours du rusé cardinal et de l'altière Espagnole. Les érudits aimeront à assister aux premiers ébats de la presse politique, encore dans ses langes; mais des attaques contre le roi Louis-Philippe, contre M. Périer ou M. Guizot, tout le monde croit savoir d'avance ce qu'elles peuvent contenir, et personne ne se promet ni profit ni plaisir à en recommencer l'étude. Ce n'est pas le présent, ce n'est pas l'histoire, ce n'est pas le vêtement d'aujourd'hui, ce n'est pas le costume d'autrefois : c'est la mode de l'année dernière que personne n'aime à porter.

De plus, la polémique, par sa nature, quoiqu'elle soit un genre de littérature très passionné, et précisément même parce qu'elle est passionnée, est aussi un genre essentiellement monotone. C'est le propre de la passion en effet d'attacher tant d'importance à la chose qui l'émeut, qu'elle en peut parler incessamment, et toujours dans les mêmes termes, sans se fatiguer. Tout sentiment exalté est, comme on l'a dit de l'amour, un grand *recommenceur*. De là l'impatience involontaire que la passion cause à ceux qui n'y sont pas intéressés, et qui, bien loin de s'émouvoir du spectacle qu'elle présente, redoublent au contraire de froideur à mesure qu'elle crie plus fort. Dès qu'on n'aime plus, la passion ennuie. C'est là, je le crains bien, ce que le lecteur d'aujourd'hui, moins amoureux qu'il y a quinze ans d'idées républicaines et libérales, éprouve devant les répétitions nombreuses, parfois éloquentes, mais uniformément ardentes, dont ces cinq volumes sont remplis. Y a-t-il encore quelque autre cause à cette insensibilité? Serait-ce que les griefs si chaleureusement développés par Armand Carrel contre le gouvernement de son temps, envisagés aujourd'hui sous un nouveau jour, semblent avoir perdu de leur gravité? Serait-ce que les persécutions infligées à la presse par le jury et les prodigalités d'un budget royal de quelques millions n'inspireraient plus, même aux puritains les plus austères, autant d'indignation qu'autrefois? Qui sait? En vivant, on voit bien des choses, et les comparaisons forment l'esprit. Quelle que soit la cause de l'indifférence du public, je ne me charge pas de la découvrir; je me borne à en constater l'effet.

Malgré tant de raisons de reculer devant l'entreprise, j'ose promettre à ceux qui, armés de patience, s'engageront dans la lecture de cette volumineuse publication avec le ferme propos de n'en rien passer et de la mener jusqu'au bout une source d'intérêt à laquelle peut-être ils ne s'attendent pas. C'est celle qu'on peut trouver dans la lecture d'un livre de prophéties, quand l'événement est venu en partie réaliser et en partie décevoir les prévisions de l'oracle. Pendant les dix-huit ans qu'a duré le gouvernement monarchique de juillet, la république, ce concurrent écarté, mais non désarmé en 1830, est restée constamment en éveil, tantôt avançant, tantôt refoulée, mais toujours grondant à l'horizon. La révolution, qui a fini par éclater en 1848, a été suspendue dès le premier jour sur toutes les têtes, comme une espérance pour les uns, comme une menace pour les autres. Ce que produirait une révolution nouvelle, quel serait le sort d'une république en France, quelle chance on avait d'y arriver ou d'y échapper, dans quel abîme on tomberait par là ou quelle nouvelle carrière serait ouverte, ç'a été dix-huit années durant le thème de toutes les discussions des partis. Armand Carrel

ne s'est pas fait faute d'y prendre part, et n'a pas cessé un seul jour de tracer devant ses lecteurs tous les plans de sa république en espérance. Eh bien! l'événement est arrivé : qu'a-t-il produit? quels pressentimens a-t-il trompés? A qui a-t-il donné tort? à qui a-t-il donné raison? La question, ce semble, vaut la peine d'être examinée, car la réponse ne se présente pas sur-le-champ à l'esprit sous une forme distincte. Aucun des deux partis qui luttaient alors ne peut se vanter d'avoir eu satisfaction complète. Ce n'est pas la république qui a eu raison, bien qu'elle ait triomphé, car assurément elle ne s'attendait pas à naître si brusquement pour mourir si vite. D'autre part, le gouvernement monarchique, même du fond de son tombeau, n'a pas non plus tout à fait lieu de se rendre témoignage à lui-même, car prévoir, même sous leurs véritables couleurs, les événemens que l'on craint, c'est un petit succès en politique : le succès véritable eût été de les prévenir. Dans quelles proportions se partagent donc entre les deux adversaires qui se disputaient alors le terrain l'échec et la victoire?

D'ailleurs, il faut bien se le rappeler, le débat engagé entre la république et la monarchie n'était ni le seul ni même le principal de ces temps-là : d'autres questions étaient agitées, qui excitaient de plus vives querelles encore. Toute l'assiette de la société politique était en cause dans un débat qui ne tarda pas à atteindre même les bases de la société civile. Le premier enjeu de chaque bataille par exemple, c'était toujours le droit de suffrage : il s'agissait toujours de décider quel nombre de citoyens seraient admis, et sous quelles conditions, à la participation aux affaires publiques; si la souveraineté législative resterait concentrée dans l'élite, ou serait répandue sur la foule. Cette première ligne de combat s'ouvrait de temps à autre pour laisser apparaître un autre corps d'armée lançant déjà dans l'ombre des regards ardens; derrière les prétendans au droit de suffrage, on distinguait déjà confusément toutes les convoitises et toutes les controverses que soulève le droit de propriété. Enfin de continuelles diversions à l'attaque principale étaient faites par des discussions de politique étrangère, d'alliance continentale ou maritime, d'alliance de principes et d'alliance d'intérêts, de paix ou de guerre. On sait la place que ces débats ont tenue dans nos assemblées, et l'influence qu'ils ont exercée sur nos destinées. De toutes ces questions, il en est que le temps a définitivement résolues, et d'autres qu'il a enterrées sans retour. Il en est aussi qui dorment seulement, et d'un sommeil très léger, que le moindre bruit pourrait réveiller. Il en est enfin qui survivent, comme le territoire et le drapeau, à la chute des trônes et des tribunes. C'est là le principe d'une distinction qu'il est curieux d'établir : où

en sommes-nous sur tous ces points, si passionnément discutés il y a vingt ans? Quel chemin avons-nous parcouru? quel espace nous ont fait franchir l'impulsion de 1848 et le contre-coup qui l'a suivie? Rien, ce semble, ne peut mieux nous éclairer à cet égard que l'étude rétrospective de documens parfaitement sincères, où l'on saisit sur le fait quel était, en pleine monarchie de juillet, l'état d'un esprit éclairé bien qu'emporté, très influent sur sa génération, et regardé généralement comme téméraire. Si l'on veut mesurer la distance parcourue depuis vingt ans à travers tant de mouvemens contradictoires, tant d'actions et de réactions, tant de courans et tant de marées, rien ne peut être plus utile que d'examiner le terrain où campait l'homme aventureux qui avait entrepris de mener l'avant-garde.

Le caractère personnel d'Armand Carrel prête d'ailleurs à cette recherche faite à travers ses écrits plus d'un genre d'attrait et de facilité; mais pour faire comprendre de quelle nature cet attrait peut être, et quelle originalité particulière Armand Carrel pouvait donner à ses opinions, quelques détails biographiques sont indispensables à rappeler. Ici, comme toujours, il faut connaître l'homme pour bien apprécier les idées.

I.

Après le bonheur sans égal de faire prévaloir ses convictions et d'assurer par elles la prospérité de son pays, la plus grande faveur peut-être que la Providence puisse accorder à un homme public, c'est une mort prématurée qui l'enlève dans la plénitude de sa renommée, avant qu'il ait été mis à aucune des épreuves qui auraient donné la mesure complète de sa valeur. Quand on n'a révélé qu'une partie de soi-même, et qu'on a emporté dans la tombe le dernier mot de son secret, la carrière est ouverte aux conjectures les plus favorables, bien que souvent les plus contradictoires. Quoi qu'il arrive, tout profite à ces génies inachevés que la mort a couverts d'un nuage brillant. On aime toujours à penser qu'ils ont préparé le triomphe de leur cause, ou qu'ils auraient prévenu ses revers. Tel a été le sort privilégié d'Armand Carrel, chef à peu près reconnu, au moins en espérance, du parti républicain, et qui est mort à trente-six ans, douze ans avant la proclamation de la république.

Combien de fois par exemple, pendant que la république de 1848 se débattait, dans ses angoisses, entre la dictature et l'anarchie, avons-nous entendu ceux qui l'assistaient dans son laborieux avortement invoquer avec regret la mémoire d'Armand Carrel! D'ordi-

naire c'étaient les amis de l'ordre public ébranlé qui se mettaient le plus volontiers sous la protection de son souvenir. L'ancien directeur du *National* paraissait alors l'idéal du président d'une république conservatrice, d'une république honnête et modérée, comme on disait dans le langage du temps. On se rappelait qu'il avait toujours apporté dans ses écrits quelque tempérament à la rigueur des principes démocratiques, qu'il professait un grand respect pour les traditions américaines, et un véritable culte pour la liberté individuelle, si fortement compromise par le despotisme socialiste qui courait les rues. Puis il avait été militaire, et le souvenir de la discipline avait toujours modéré sa participation aux barricades. Enfin il n'y avait pas jusqu'à ses goûts bien connus d'élégance qui n'eussent rassuré les honnêtes gens dans un moment où, à force d'être attaqué en commun avec les choses les plus saintes, le luxe avait fini par être regardé et par se regarder sérieusement lui-même comme une vertu! De quel secours aurait paru en ces jours-là à cette pauvre société française, troublée dans tous ses principes comme dans toutes ses jouissances, un républicain éprouvé ayant gagné des chevrons au service de la démocratie, mais qui aimait à porter l'épaulette et à monter de beaux chevaux! « Si Armand Carrel vivait encore, disait plus d'un garde national en prenant son fusil avec un soupir par quelque matinée de mars ou d'avril 1848, c'est lui qui saurait bien mettre le socialisme à la raison! »

Par un retour très singulier, ceux qui publient aujourd'hui les œuvres de ce même Carrel, usant aussi largement du droit qu'on a de prêter aux morts, font justement l'hypothèse contraire. Ce qu'ils regrettent que la France ait perdu dans leur ami, ce n'est évidemment pas un républicain politique, un Washington français, un général Cavaignac en habit noir; c'est au contraire l'instrument utile d'une grande rénovation sociale, c'est un socialiste modéré et pratique, dont l'influence, contenant les exagérations des partis extrêmes, aurait pu aider l'humanité à faire sans secousse un pas vers une transformation radicale. Tout le monde connaît à cet égard la manière de penser du savant estimable qui a mis son nom à la tête de cette édition, en la faisant précéder d'un avant-propos. M. Littré, on le voit clairement, attache peu d'importance aux révolutions politiques. Elles ne sont, suivant lui, que les phases successives d'un grand mouvement dont l'humanité entière est à la fois le sujet et l'acteur, d'une longue évolution qu'elle opère sur elle-même, et qui doit renouveler toutes ses conditions d'existence. La commotion de 1848 a été une de ces phases. Si Armand Carrel eût vécu assez pour y prendre part, peut-être l'ascendant de son caractère, l'habile fermeté de sa main auraient pu décider son pays à se

prêter plus aisément à l'opération chirurgicale qui accompagne presque toujours chacune de ces crises évolutoires. A la vérité, il aurait fallu d'abord qu'Armand Carrel se fût converti au socialisme, dont il avait toujours été assez éloigné. C'est bien aussi ce qu'espère M. Littré, et c'est dans cette pensée qu'il recueille avec le plus grand soin et met religieusement en lumière tous les symptômes qui lui paraissent dénoter dans les articles de son ami les préliminaires d'une conversion. M. Littré s'acquitte de cette tâche dans une série de notes explicatives très judicieusement disposées, pleines d'appréciations fines sur les événemens et modérées sur les personnes, toutes empreintes en un mot de cette honnêteté bienveillante qui reluit dans ses moindres paroles, et au moyen de laquelle il s'est acquis dès longtemps l'estime des gens les plus éloignés de lui donner raison ou de partager ses sentimens.

Entre ces conjectures opposées, nous nous abstiendrons soigneusement de présenter la nôtre. Nous déclarons avec franchise ne savoir en aucune manière ce qu'aurait fait Armand Carrel en 1848, et ne faire même aucun effort pour le découvrir. Notre raison pour ne pas entreprendre cette recherche, ce n'est pas seulement que, dans des crises de cette gravité, le rôle d'un homme, quel qu'il soit, a toujours peu d'importance; c'est surtout qu'Armand Carrel, pendant toute la durée de sa courte existence, nous paraît n'avoir jamais bien su la veille ce qu'il devait être amené à penser le lendemain. La suite de ses écrits ne nous le montre jamais au même point, et pour ainsi dire sur le même degré de l'échelle des opinions démocratiques. Il n'arriva à la position extrême où il est mort que par l'entraînement d'une situation plus forte que lui, et par une série de sacrifices faits à une passion dominante, et cette passion, étrangère au rôle qu'il a assumé par la suite, fut déterminée par la date même de sa naissance. Il était né en 1800; il avait quatorze ans quand la première armée étrangère franchit la frontière du territoire national; il en avait quinze quand une réaction momentanée livra le pouvoir aux derniers représentans du régime disparu en 89. Son âme, en s'ouvrant à la vie, fut imprégnée de ce qu'on pourrait appeler les passions de 1815, et ce fut cette première et poignante impression qui décida de toute sa destinée.

Tous tant que nous sommes, qui, sans être encore bien âgés, avons passé par deux ou trois révolutions, nous avons assisté à bien des scènes violentes, nous croyons avoir éprouvé bien des sentimens passionnés, nous nous sommes figuré souvent que nous nous haïssions cordialement les uns les autres. Eh bien! ma conviction très profonde, qui résulte de la simple lecture du *Moniteur*, c'est que qui n'a pas vécu en 1815 ne sait pas ce que c'est que la pas-

sion politique. Les inimitiés des partis eurent dans cette année néfaste une intensité et une ardeur que nous ne pouvons pas même mesurer, parce que nous n'avons pas passé par leurs épreuves et que nous ne comprenons pas leurs griefs. Il faudrait avoir été bercé au son du canon de cent victoires, et s'être réveillé un jour à la vue des uniformes étrangers paraissant sur les hauteurs de Montmartre, et d'une dynastie restaurée, rentrant aux Tuileries sous ces funestes auspices, pour se faire une juste idée du degré de haine et de souffrance dont put être atteinte alors une âme jeune et patriotique. Mais d'autre part quel est celui de nous qui a passé sa jeunesse dans l'exil à disputer à la misère une ration de pain exiguë et toute détrempée de ses larmes? Auquel de nos contemporains est-il arrivé de rentrer après vingt ans sur le sol natal pour y trouver le toit de son enfance aux mains d'un possesseur étranger, et chercher en vain dans la sépulture commune des criminels les os dispersés de ses parens? Celui-là seul aurait le droit de condamner trop sévèrement ces émigrés qui, en rentrant en 1815, regardaient à peu près toute la France comme coupable de meurtre et de vol, et en cette qualité obligée à restitution, et trop heureuse qu'on lui fît grâce. La singularité de cette triste époque, c'est que chacun des deux partis croyait avoir les meilleurs motifs de détester l'autre; aussi usaient-ils du droit sans scrupule et en pleine liberté de conscience.

« La douleur, a dit quelque part Mme de Staël en parlant des peines de cœur, fait la blessure, l'amour-propre y verse le venin. » Cela fut exactement vrai des maux de la France en 1815. La nation était blessée par le fer étranger. Une série de maladresses et d'impertinences, des rivalités assez sottes entre les vanités du nouveau régime et les prétentions surannées de l'ancien, vinrent enflammer cette plaie saignante, que cherchait en vain à panser le chef éclairé de la maison de Bourbon, et il en résulta en peu de temps une de ces irritations nerveuses, pires que les plus grands maux, qui mettent hors de sens les cerveaux les mieux constitués. Une haine violente, non-seulement de l'ancien régime, mais de son ombre et de son souvenir, une crainte de le voir renaître à peu près aussi raisonnable que la peur des revenans, des rêves constans de victoire, de vengeance et de conquêtes, et de plus l'idée préconçue que toute diplomatie pacifique est incompatible avec l'honneur français, tels furent les sentimens qui s'emparèrent de toute la jeunesse libérale, et qu'on pourrait appeler la maladie de 1815. Elle survécut très longtemps aux causes qui l'avaient produite, et j'en ai retrouvé des traces et comme des accès chez les esprits les plus posés, et qui s'en croyaient le mieux guéris. Personne n'en fut plus imprégné

qu'Armand Carrel, et n'en conserva plus profondément l'atteinte. Toutes les fois, dans le cours de sa vie, qu'une circonstance quelconque venait réveiller chez lui les images qui avaient troublé le sommeil de sa jeunesse, son âme en éprouvait un tressaillement qui contrariait les tendances naturelles de sa raison.

On put juger de la force de cette passion par la première démarche à laquelle elle l'entraîna à l'âge de vingt-trois ans. Pour obéir à des goûts militaires très prononcés, il avait quitté la profession de son père, négociant à Rouen, et était entré à l'école de Saint-Cyr. D'un commun aveu, ce jeune homme manifestait toutes les dispositions qui font le bon soldat et qui annoncent le bon capitaine, et la meilleure preuve, c'est que malgré son antipathie déjà bien connue pour les Bourbons, ses chefs, presque tous émigrés d'origine et royalistes de cœur, lui témoignaient une bienveillance qui ne se découragea qu'assez tard. Il avait donc à un haut degré les premières qualités de l'état militaire, le sentiment de la discipline et celui de l'honneur, et cependant à peine portait-il les épaulettes d'officier, que déjà il était engagé dans une conspiration militaire pour débaucher les troupes placées sous ses ordres, et moins d'un an après il quittait le sol de la France, et allait en Espagne, à la tête d'une petite troupe de réfugiés, combattre l'armée française qui franchissait les Pyrénées sous les ordres du duc d'Angoulême.

Cette étrange aberration de jugement, dont le souvenir pesa toute sa vie sur sa réputation et sa conscience, prenait sa source (chose étrange) dans l'ardeur même d'un patriotisme froissé. Dans le gouvernement qui avait pris naissance à la suite de l'invasion de 1815, Armand Carrel se refusait obstinément à reconnaître le représentant de l'honneur et de l'intérêt national. Puis l'armée française en 1823 allait coopérer en Espagne à la restauration d'une dynastie déchue. C'était donc un 1815 au petit pied qui se préparait; la France voulait faire à autrui ce qu'elle avait elle-même subi : c'était plus que n'en pouvait supporter le ressentiment du jeune officier. Il semble souvent dans les luttes civiles que les partis n'aient rien de plus pressé que d'imiter les torts les uns des autres, comme pour n'avoir plus rien à se reprocher, ce qui pourtant ne les met nullement en humeur de se pardonner. Dans sa haine pour un gouvernement issu de l'émigration, Armand Carrel ne s'aperçut point qu'il devenait émigré lui-même. Le drapeau tricolore devenait pour lui ce qu'avait été en 1792 la royauté pour la noblesse. Comme pour tout gentilhomme de l'armée de Condé là où était le roi, là était la France, la patrie sembla se transporter à ses yeux partout où l'on pouvait relever l'étendard de la révolution.

La France, on le sait, n'a jamais ratifié ni l'une ni l'autre de ces

manières de disposer d'elle sans son aveu, et de la faire voyager au gré des passions et des fantaisies de chacun; elle préfère rester sur le sol et sous la latitude où Dieu l'a placée. Armand Carrel et sa petite troupe s'étaient très sincèrement figuré qu'à l'aspect des couleurs de la république et de l'empire tous les régimens français se débanderaient et passeraient de leur côté. A leur justification, il faut dire que c'était aussi la crainte de plus d'un sage politique d'Europe. Jamais déception ne fut plus complète. Les émigrés révolutionnaires eurent beau arborer sur leur shako l'aigle et la cocarde tricolore, ils eurent beau copier dans le moindre détail l'uniforme de la vieille garde; le poète national par excellence, Béranger, eut beau remplir leurs poches de chansons destinées à faire faire *demi-tour* aux troupes françaises sur le champ de bataille : l'armée française, qui n'aimait guère le drapeau blanc et qui se souciait assez peu de Ferdinand VII, resta fidèle à l'idée simple sans laquelle depuis longtemps il n'y aurait plus de France; elle consulta son devoir et non ses goûts, et ne déserta pas son poste. Armand Carrel, pris presque sans coup férir les armes à la main contre son pays, rentra en France coupable juste du même crime que M. de Sombreuil et réduit à invoquer le bénéfice des mêmes circonstances atténuantes.

Heureusement pour lui ce ne fut pas devant le même tribunal. Bien que traduit devant un conseil de guerre (et l'on ne peut guère douter en bonne conscience que ce ne fût la juridiction compétente pour le fait), Armand Carrel n'y comparut point sans être aidé par des avocats éclairés, et soutenu par le concours d'une publicité bruyante. Il y eut jugement, révision, cassation, tous les recours en un mot et tous les délais d'une justice bienveillante, qui, surtout en matière politique, où les passions s'éteignent si vite, équivalent à l'acquittement et d'ordinaire le préparent : à quoi il faut ajouter, d'après le témoignage de M. Littré lui-même, que le procès tout entier ne fut qu'un simulacre, vu que la grâce était promise dès le premier jour par le baron de Damas, devenu ministre de la guerre. Les choses, il en faut convenir, étaient menées plus rondement à Quiberon, et le général Hoche, d'une âme aussi humaine que le baron de Damas, n'aurait point osé faire les mêmes promesses à ses prisonniers.

Il faut croire que dans les longs ennuis de quelques mois de prison que ne troublait aucune crainte pour sa sécurité personnelle, Armand Carrel eut le loisir de réfléchir tout à l'aise sur les causes qui avaient fait échouer d'une façon presque ridicule l'entreprise pour laquelle il venait d'entamer sa bonne renommée et de sacrifier sa carrière; car, rendu peu après à la liberté et réduit à chercher

dans les lettres une réputation et des ressources que la vie des camps ne pouvait plus lui promettre, il expliqua lui-même les motifs de son malentendu avec une netteté fine et franche qui ne fit pas moins d'honneur à son esprit qu'à son caractère. Dans un article inséré par la *Revue française* et très remarqué dès lors comme la révélation d'un talent rare, il jugeait déjà en historien les événemens où lui-même il s'était lancé en étourdi. Il y analysait d'une façon piquante les dispositions du peuple espagnol et celles de l'armée française, et il faisait comprendre à merveille comment il y avait eu, dans cette brillante échauffourée, entre les vainqueurs et les vaincus une sorte d'émulation d'indifférence pour le sujet même de la guerre, et comment un peuple qui ne tenait guère à sa révolution se l'était laissé enlever presque sans mot dire par une armée qui ne tenait pas beaucoup plus à la lui prendre. Le contraste, la bigarrure des divers sentimens qui animaient les officiers français entrant en Espagne, donnaient lieu, chemin faisant, à des portraits de genre qui sont des chefs-d'œuvre. Le vieil artilleur de l'armée du Rhin braquant ses canons contre les cortès, tout en maugréant contre la royauté; les jeunes rejetons des vieilles races marchant à la croisade pour Dieu et pour le roi, tout en empruntant l'air martial des soldats de la garde impériale et le style des proclamations de Napoléon; les généraux de la république convertis en courtisans et s'essayant à parler d'Henri IV et du panache blanc avec une émotion qu'ils finissent eux-mêmes par croire sincère, tous ces types, fortement dessinés, passent devant les yeux avec une franchise d'allures qui ne permet pas de douter de la ressemblance. Armand Carrel eut même le mérite de distinguer ici et de dépeindre le premier un caractère alors tout nouveau dans notre armée, mais qui depuis a fini par effacer tous les autres : c'est celui de l'officier fils de ses œuvres, dénué de préjugés tout aussi bien que de parti, ne connaissant d'autre opinion que sa consigne et ne nourrissant d'autre espoir que son avancement, race d'hommes modeste, sobre, dévouée, mais ayant fait une fois pour toutes le sacrifice de toute pensée personnelle sur les affaires de son pays, prête en un mot à donner sa vie sans savoir et même sans se demander pourquoi.

Il fallait sans doute une rare vivacité d'imagination chez un jeune homme pour se représenter aussi nettement ce qui s'était passé au corps de garde et ce qu'on avait dit au bivouac pendant ces nuits où lui-même il errait dans les montagnes de Catalogne en aventurier de guérillas; mais ce qui frappe le plus dans ce morceau remarquable, c'est la sincérité de l'hommage rendu à la modération du généralissime qui avait su faire sortir de l'équilibre de tant de sentimens contradictoires l'unanimité de l'obéissance. Il y avait dans

ce jugement équitable une liberté d'esprit rare chez un homme animé de passions fortes, et surtout engagé dans un parti extrême. L'observateur qui prononçait ainsi gaiement dans sa propre cause n'était évidemment ni un fanatique de nature ni prédestiné fatalement à devenir un révolutionnaire. Quiconque est né avec la moindre dose d'impartialité en effet ne sera jamais qu'un révolutionnaire très insuffisant. L'impartialité est incompatible avec les qualités comme avec les défauts qui font les vrais révolutionnaires, disons mieux, avec les principes absolus, quels qu'ils soient, droit divin, pouvoir illimité ou démocratie pure. De tels principes ne subsistent et ne se défendent qu'en excommuniant de très haut tout ce qui les limite et les contredit. On ne sert bien Coblentz ou la convention qu'en croyant sincèrement que tous les libéraux sont des rebelles, ou que tous les royalistes sont des traîtres. Toute appréciation plus indulgente est déjà une connivence avec l'ennemi, et vous range, quoi que vous en ayez, dans la catégorie de ces modérés que les deux extrêmes anathématisent. Il y a ainsi des différences intellectuelles qui classent les hommes à leur insu beaucoup mieux que l'étiquette qu'ils portent sur leur chapeau ou la bannière sous laquelle ils servent. Chaque homme a reçu pour ainsi dire un tempérament d'esprit qui le destine à un parti, et s'il méconnaît cette indication de la nature, il en souffre toute sa vie. J'ai connu des membres du juste milieu constitutionnel dont l'ardeur intolérante était au supplice dans les régions tempérées où ils avaient pris naissance. Par instinct et sans le savoir, ils gravitaient toujours à droite ou à gauche vers quelque extrémité de l'horizon. Carrel était tout le contraire : c'était un esprit modéré jeté dans un parti violent. Dès qu'il goûtait un moment de calme, il tendait à s'échapper de l'étroite enceinte où l'enfermaient ses engagemens, et son intelligence à tout instant débordait ses opinions.

Mais le moment où il commença sa carrière de publiciste était celui où cette gêne dut être pour lui le moins sensible. La restauration en effet, enivrée de sa victoire, venait de si bien manœuvrer qu'il n'était plus nécessaire pour la combattre de conspirer dans l'ombre ou de rêver des révolutions. Il suffisait de parler tout haut le langage du bon sens et de la loi. Les passions de la France lui avaient toujours été fort hostiles, elle se brouillait de plus en plus avec sa raison. Par le plus singulier des calculs, elle se chargeait ainsi de fournir un masque décent aux ennemis irréconciliables qui dès le premier jour avaient juré sa mort. Du moment où elle semblait se lasser elle-même de la constitution qu'elle avait donnée, c'était à qui se ferait constitutionnel pour la combattre; il n'y avait plus ni bonapartistes ni jacobins, il n'y avait plus que des doc-

trinaires, et tout le monde parlait le langage de M. Guizot et de M. Royer-Collard. On a beaucoup accusé la duplicité de cette tactique, et je ne voudrais pas la donner pour un modèle de franchise; mais il y a dans les affaires humaines une excessive simplicité à s'étonner et surtout à s'indigner des résultats inévitables. En campagne, quand on abandonne une position, il faut bien s'attendre que l'ennemi s'en empare. La charte était la place forte à laquelle Louis XVIII avait confié la garde de sa dynastie. Quand il parut convenable à Charles X de l'évacuer sans même enclouer ses canons, il était trop évident que les assaillans viendraient se poster sur les hauteurs que leur livrait la défense.

Cette manœuvre ne fut opérée par personne avec autant de hardiesse et de promptitude que par Armand Carrel dans le journal dont il prit la direction pendant l'année qui précéda 1830. *Le National*, fondé en commun par un groupe de jeunes gens tous destinés à la célébrité, semblait en effet avoir pris pour devise de se montrer d'autant plus scrupuleusement constitutionnel que la restauration devenait en ce genre plus relâchée. C'était une œuvre strictement légale, mais d'une légalité armée et tranchante, qui pressait toutes les conséquences de la charte, comme autant de poignards aiguisés sur la poitrine du vieux roi. Quelques-uns des articles acerbes publiés par Carrel à cette époque nous ont été conservés par M. Littré. Ce sont de véritables et complètes théories de monarchie constitutionnelle auxquelles un publiciste anglais ne pourrait refuser son adhésion. Toute l'œuvre de Louis XVIII y est commentée avec rigueur : aucun article n'en est rayé, pas même l'hérédité de la pairie ou le cens électoral; nul appel n'y est fait à la souveraineté du peuple, quelquefois même l'idée en est positivement reniée; aucun fantôme de république ne plane sur cet horizon constitutionnel, dessiné d'un trait net et ferme, et très arrêté dans ses contours. C'est un portrait de la charte peint au naturel, avec un visage non pas aimable, mais respectueux pour la royauté, et c'est à peine si, aux deux coins de ses lèvres, on peut saisir quelque trace d'ironie ou de menace.

Armand Carrel a très souvent soutenu dans la suite de sa vie que ce beau zèle pour la monarchie constitutionnelle n'avait été chez lui qu'un pur stratagème de guerre; que, voyant la restauration faire effort pour s'échapper de la constitution, il avait simplement essayé de l'enfermer dans un cercle de fer, sauf à briser l'instrument quand il aurait servi. Je suis très convaincu qu'en se prêtant à lui-même ce profond machiavélisme, Armand Carrel se calomniait : c'était un mensonge nécessaire peut-être pour le rôle qu'il avait pris; mais à présent qu'il n'y a plus de rôle à jouer, tous les lecteurs

penseront comme nous et l'aimeront mieux inconséquent qu'hypocrite. La vérité, c'est qu'Armand Carrel, j'en ai la certitude, à ce moment de sa vie prenait sincèrement goût à la monarchie constitutionnelle. Tant que la charte n'avait été que la fille de Louis XVIII, il avait eu peine à lui pardonner la ressemblance et la prédilection paternelles; mais du moment où elle était devenue l'ennemie de Charles X, elle n'avait plus que des grâces à ses yeux, et aucune gêne ne l'empêchait plus d'en apprécier très justement tous les mérites. Il prenait au contraire un plaisir intelligent à s'expliquer à lui-même l'ingénieuse pondération de cette belle forme de gouvernement, à en démonter et à en faire jouer tous les ressorts devant le public. Il n'était point insensible au plaisir d'être sorti des ténèbres des conspirations pour se trouver au grand jour de la légalité, à côté de tous les hommes distingués qui composaient alors l'opposition constitutionnelle. Seulement la guerre que les uns faisaient avec regret, lui la faisait avec délices : le terrain, l'adversaire, l'armure et le combat, tout lui plaisait également. A aucune époque, son esprit et sa passion ne se trouvèrent plus complétement d'accord, et ne jaillirent de source plus naturellement dans le même sens.

Aussi jamais son talent ne s'épancha avec plus d'abondance. Ses écrits de cette époque ont un caractère, et j'oserai dire un charme tout particulier. C'est généralement l'aisance et la variété qui manquent à la manière d'écrire d'Armand Carrel. Sa phrase, qui fut dès le premier jour nerveuse et savante, est pourtant sèche et hachée; un sentiment toujours vif, mais toujours contenu, communique un peu de contrainte à son expression, et l'amertume constante du ton n'est point exempte de monotonie. Mais nulle part ces défauts ne sont moins sensibles que dans un petit nombre de morceaux de choix qui portent presque tous la date de 1830, et que M. Littré a réunis dans un dernier volume comme pour reposer l'esprit du lecteur de l'âpreté des luttes civiles, et prendre congé de lui sous une impression douce. Là brillent en effet des mérites et presque des grâces qui ne devaient plus se retrouver par la suite sous la même plume. Il y a un éclat inaccoutumé dans la peinture de la vie du soldat faite à propos des mémoires du maréchal Gouvion Saint-Cyr; il y a de l'esprit littéraire le plus délicat dans la critique de l'*Hernani* de Victor Hugo et de l'*Othello* de M. de Vigny, et une finesse de touche extrême dans le portrait de Paul-Louis Courier. Une sombre élégie intitulée *une Mort volontaire* a justement attiré l'admiration d'un maître critique par un mélange très heureux de sensibilité et de force. Le laisser-aller du désespoir qui pousse une âme jeune vers cet abîme de faiblesse morale et cet abus de courage physique qu'on

appelle le suicide, l'angoisse de la délibération suprême, l'effroi de la dernière heure sont peints avec une vivacité qui fait frémir : on entend le coup sec de l'arme, et le froid de la balle pénètre le cœur; mais l'horreur du tableau est tempérée avec un goût exquis juste au point où le frisson de l'âme se changerait en attaque de nerfs. Par un artifice qui ne fut connu que du pinceau des plus grands maîtres, la lumière semble ici sortir du sein même de l'ombre et se jouer à sa surface. Si Carrel, qui n'avait que trente ans alors, n'a plus rien produit depuis cette date qui ait réuni les mérites divers qu'il déployait alors, ce n'est pas seulement que l'ardeur politique lui ait fait négliger le soin de la forme littéraire; c'est aussi qu'à ce moment de sa vie il régnait un équilibre entre ses facultés et une paix dans son âme, véritables conditions du talent, qui, troublées peu de temps après, ne se rétablirent plus. Poursuivant un but parfaitement défini, qui satisfaisait à la fois et l'ardeur irréfléchie de ses sentimens et les vues élevées de son intelligence, en sympathie avec la généralité du public, ayant la France entière pour auditoire au *National*, il se livrait avec abandon à tous les entraînemens de sa verve, il abordait tous les points de vue et se laissait aller à toutes les inspirations. Plus tard, enfermé dans une coterie un peu étroite dont il avait tout à la fois à exciter l'ardeur, à dissiper les préjugés et à contenir l'explosion, cette diplomatie intérieure absorba la meilleure partie de ses facultés; il ne respira plus à pleine poitrine, et le souffle de son éloquence prit quelque chose de haletant et de gêné qui ne lui permit plus de vibrer avec cette puissance.

D'après les sentimens qui l'animaient alors, on peut juger de ceux que lui causa la révolution de juillet. Elle le trouva engagé dans un petit groupe d'hommes politiques qu'elle satisfaisait pleinement, et qui avaient prévu et désiré l'événement juste dans les proportions où il s'accomplit, ni plus ni moins. Tandis que des légitimistes éperdus se rangeaient derrière le trône nouvellement élevé, comme à l'abri du dernier boulevard de l'ordre; tandis que des républicains l'acceptaient comme une pierre d'attente; tandis que la plus grande partie de la France n'y voyait qu'une réponse énergique faite à un défi que l'honneur avait dû relever; tandis que le nouveau roi lui-même n'acceptait sa grandeur inespérée que comme une nécessité patriotique, les directeurs du *National* saluèrent le plein accomplissement de leurs espérances dans une secousse qui conservait la monarchie constitutionnelle en les délivrant des gens de 1815. La charte, endossée par de nouveaux auteurs et retrempée par le flot populaire, faisait complétement leur affaire.

Rien n'indique qu'Armand Carrel ait troublé ce concert de joie par la moindre défiance. Le plus pur optimisme reluit au contraire

dans tout ce qu'il publia pendant les six mois qui suivirent la révolution. Cette confiance n'est troublée ni par les tiraillemens inévitables d'une monarchie à son début, ni par les contre-coups inséparables d'un grand ébranlement révolutionnaire. Rien ne l'émeut, ni les agitations de la classe ouvrière, qui parcourt les rues de la capitale en s'enivrant des souvenirs de sa victoire, ni les souffrances de l'industrie, ni même les ombrages d'anciens conspirateurs de ses amis, qui trouvent déjà que le roi-citoyen n'a point assez complétement oublié qu'il est de famille princière. Il ne craint ni réaction ni révolution nouvelle, et répond sur un ton railleur aux alarmistes de toute nature; il a un article charmant, intitulé *les Révolutionnaires après une Révolution* (1), où il plaisante avec une malice infinie ces *spéculatifs* qui ne voient pas qu'on fait des révolutions pour des intérêts et non pour des théories, et que quand les intérêts sont satisfaits, il faut que les théories prennent patience. Il donne des conseils tout empreints de la meilleure économie politique aux ouvriers imprimeurs, pour les convaincre qu'ils serviront mieux la patrie en regagnant l'atelier qu'en chantant des hymnes patriotiques dans la rue (2); il blâme les cérémonies expiatoires faites en l'honneur des officiers conspirateurs de la restauration (3). Aux premiers et timides essais tentés par quelques théoriciens pour faire passer l'égalité des biens naturels à la faveur de l'égalité des droits politiques, il répond par cette interrogation hautaine : « Si quelqu'un voit ici une révolution non pas politique, mais sociale, qu'il le dise (4). » En un mot, le gouvernement naissant a en lui un serviteur dont le ton est parfois un peu rogue, mais dont le cœur est dévoué. Sur un seul point, il le désapprouve faute de le comprendre : il n'apprécie pas cette inspiration d'une générosité royale qui, au milieu d'une capitale en feu et avec une armée encore toute débandée, brava l'irritation populaire pour sauver la vie d'un ennemi vaincu. Carrel, comme la garde nationale de Paris, demanda la tête de M. de Polignac : « il ne voulait point, disait-il, qu'on fît la révolution niaise, sous prétexte de la garder pure. » Ainsi la soif de la vengeance, nourrie dans son cœur pendant quinze ans, n'était pas assouvie par la victoire, et Némésis ne lâchait pas sa proie. Heureusement d'autres conseils prévalurent, et le verdict de la chambre des pairs prononça dix-huit ans avant M. de Lamartine, et devant une foule plus irritée, l'abolition de la peine de mort en matière politique.

Ce ne fut point là pourtant ce qui brouilla Armand Carrel avec le

(1) Tome Ier, page 256.
(2) *Ibid.*, page 174.
(3) *Ibid.*, page 240.
(4) *Ibid.*, page 256.

gouvernement nouveau. Encore moins penserons-nous, comme on l'a beaucoup répété, que cette rupture vint du dépit de n'avoir pu trouver, par suite de quelques complications domestiques, une place à sa convenance parmi les soutiens officiels du pouvoir. Il faut chercher plus haut, et dans un motif plus simple, la cause de sa séparation. 1830 n'avait détruit, à vrai dire, que la moindre partie de l'œuvre de 1815: l'établissement politique était tombé; restaient les legs onéreux de la guerre et de la diplomatie. Restaient ces traités de Vienne, élevés comme autant de citadelles qui présentaient à l'horizon de toutes nos frontières les bouches de milliers de canons braqués contre la France. L'héritage que la royauté nouvelle était appelée à recueillir inopinément lui arrivait grevé de ces lourdes charges. Se tiendrait-elle pour obligée de les respecter? Subirait-elle ces entraves, ou bien se lancerait-elle tête baissée, pour les rompre, en dehors du droit public européen? Question pleine d'angoisse qui s'était dressée entre les piques et les fusils sur les barricades mêmes de juillet, et que Carrel n'hésita pas à résoudre en réclamant dès le premier jour la plus complète et la plus prompte revanche de Waterloo.

Au premier moment, tous les échos semblaient répondre à sa voix. Les souvenirs de la France et ses espérances, les vieux soldats et les jeunes gardes nationaux, les poitrines sillonnées de blessures et les cœurs de vingt ans, que le son du clairon fait battre, tout s'émut, tout vibrait à l'unisson. Puis au premier signal révolutionnaire parti des tours de Notre-Dame répondaient, comme autant de fusées, les insurrections de Bruxelles, de Bologne et de Varsovie. Partout des enfans perdus de la révolution se précipitaient pour lui ouvrir les voies dans le monde, comptant bien qu'elle accourrait sur leurs pas pour les défendre. Cet élan, qui avait d'abord semblé soulever toute la France, s'arrêta tout d'un coup devant une résistance dont Carrel ne comprit jamais bien la nature. Tout entier aux sentimens de sa jeunesse, l'imagination toujours pleine de guerre ou de politique, ayant passé sans interruption des camps dans les journaux, sans faire même un instant de station dans le comptoir paternel, il ne s'était point aperçu du changement qu'avait subi le tempérament de la France, changement qui résultait pourtant du développement naturel des principes mêmes de la révolution qu'il défendait. Pendant qu'il conspirait et qu'il écrivait, d'autres travaillaient et s'enrichissaient, et autour de lui s'était formée une société laborieuse et industrielle la moins belliqueuse, encore que la plus démocratique du monde. C'était bien la fille légitime de la démocratie française de 89, ou plutôt c'était elle-même, mais devenue, comme il arrive aux gens qui emploient bien la vie, à la fois plus riche et plus raisonnable. Elle avait pris

en vieillissant le jugement plus mûr et le sang moins chaud. Elle avait gagné ce que les années donnent à ceux qui en font bon usage, des intérêts légitimes et de l'expérience; elle avait perdu ce que les années emportent, l'ardeur irréfléchie du dévouement. Du territoire morcelé par le code civil, du commerce et de l'industrie désormais émancipés, elle avait fait sortir, par un labeur opiniâtre, des capitaux très loyalement acquis, qu'elle préférait désormais à toutes les conquêtes et à tous les principes du monde, ou plutôt qu'elle considérait, non sans raison, comme une des plus nobles conquêtes dont les meilleurs principes peuvent s'applaudir. Avec cet argent si bien gagné dans sa poche, il n'y eut pas moyen de la décider à partir de nouveau, pieds nus et le sac sur le dos, pour aller faire le tour du monde. C'était folie de jeunesse qui ne convenait plus ni à sa situation ni à son âge. On eut beau lui montrer des nations insurgées qui lui tendaient les bras; elle se reculait d'un air froid, et répondait avec ce bon sens net et ce langage un peu cru ordinaires aux honnêtes gens qui ont fait fortune : « Chacun chez soi, chacun pour soi! J'ai bien su souffrir et faire mes affaires toute seule, tirez-vous d'embarras à votre tour! »

Rien ne la fit sortir de là, et voilà comment la guerre ne se fit point en 1831. Ce n'était point le compte d'un tacticien littérateur qui avait refait à plusieurs reprises la carte de l'Europe dans son cabinet, et gagné sur le papier beaucoup de batailles de Jemmapes et de Valmy. Armand Carrel ne put se résoudre à abandonner si facilement ce rêve d'une guerre européenne; il se refusa, malgré l'évidence, à croire que cette résolution de ne plus rien mettre en jeu fût l'expression sincère de la volonté publique. Pour ne pas s'en prendre à la France, il s'en prit successivement à tout le monde : aux chambres d'abord, puis aux ministres, surtout à cet homme d'état improvisé qui éleva la résistance pacifique à la hauteur de l'héroïsme. Puis, quand les chambres eurent été plusieurs fois dissoutes et réélues, et que les ministres furent changés ou morts à la peine, la paix cependant durant toujours, Carrel n'eut plus d'autre ressource que d'en imputer la faute à la seule pièce fixe de la constitution, à la monarchie, et un matin *le National* annonçait à la France que l'épreuve était faite, que toute royauté était un obstacle à l'expression de la volonté nationale, et que Carrel se faisait républicain.

Lorsqu'un homme qu'un grand talent anime, ambitieux et ardent (comme l'est toujours tout ce que Dieu a destiné à s'élever), se décide à rompre avec le gouvernement légal de son pays, et, ajournant ses espérances au lendemain d'une révolution, se résigne à ne voir triompher sa cause qu'au prix du sang et sur des ruines, un grand déchirement doit s'opérer dans son âme. Si peu que l'on

conserve de patriotisme, on tombe dans un délaissement pénible en songeant que la loi qui nous défendait hier nous condamne aujourd'hui, et qu'il faut désormais, si l'on ne veut languir oublié et enterré soi-même, lui passer hardiment sur le corps. Carrel dut ressentir d'autant plus profondément l'amertume qui suit une démarche si décisive qu'en se ralliant à la république il ne déclarait pas seulement la guerre à une institution politique en vigueur, il brisait en apparence avec la société tout entière. Telle était encore en effet, en 1833, la trace profonde et sanglante laissée par les souvenirs de 93, qu'aux yeux d'un Français ordinaire la république était moins une forme de gouvernement proprement dite que la commune ennemie de tout gouvernement régulier. Elle n'apparaissait aux imaginations qu'escortée de la guillotine et du *maximum*. Le petit noyau républicain auquel Carrel apportait l'appui inattendu de son talent, principalement recruté parmi de vieux conventionnels et de jeunes membres des sociétés secrètes, n'avait rien fait, il faut le dire, pour détruire cette formidable association d'idées. Tout son langage au contraire, parsemé d'arrogantes apologies de la terreur, de complaisances pour Danton et d'enthousiasmes mystiques pour Saint-Just et Robespierre, semblait destiné à agiter incessamment devant le public ce drapeau sanglant. Puis, bien que ces doctrines socialistes n'eussent point alors la précision et la rigueur qu'elles ont reçues depuis, bien que les idées de révolution sociale fussent encore très vagues dans toutes les têtes, il n'en est pas moins vrai que dès lors la principale préoccupation du petit parti qui se groupait sous l'étendard de la république était moins de changer les institutions politiques que d'altérer, par des mesures radicales, la distribution naturelle de la richesse entre les citoyens. L'espérance de pouvoir venir en aide à la misère des pauvres en disposant en leur faveur du superflu des riches y était hautement avouée et servait d'appui pour attirer et retenir la confiance des masses populaires. Il n'en fallait pas davantage pour qu'un républicain parût aux yeux de tous un homme qui en voulait non au trône, mais au repos domestique et aux intérêts privés de toutes les familles.

La tâche que Carrel s'imposait en acceptant ce nom suspect était donc ardue et complexe. Il fallait d'une part réhabiliter la république, lui faire reprendre au nombre des institutions régulières et dans l'estime des honnêtes gens la place qu'elle avait tenue dans les écrits de tous les publicistes de l'antiquité et du moyen âge, et que la terreur lui avait ôtée. Il fallait rompre la solidarité sanglante établie entre la république, l'échafaud et les assignats. Il fallait persuader aux Français que le jour où ils se coucheraient en république, ils pourraient encore dormir dans leur lit, qu'un républicain pouvait vivre, vendre, acheter, jouir même au besoin tout

comme un autre; mais en rassurant ainsi les intérêts et les scrupules, on devait pourtant prendre garde de trop refroidir les espérances révolutionnaires. C'eût été se priver d'une force immense que d'enlever à l'idéal républicain ce prestige de l'inconnu, cet attrait mélangé de convoitise et de chimère qui s'attache au seul nom d'un grand changement social, et qui, miroitant aux yeux de la foule, entraîne le concours de tout ce qu'il y a d'ardent, de rêveur, de mécontent, de souffrant dans une société. Il fallait donc tracer le portrait d'une république qui n'effarouchât pas les gens timides et qui pût partout exalter les têtes ardentes. Il fallait lui prêter un langage qui séduisît les électeurs censitaires sans cesser d'avoir pour écho tous les gémissemens de la misère et tous les grondemens de l'insurrection.

Comment Carrel suffit pendant quatre années aux exigences contradictoires de ce double rôle, avec quel mélange d'énergie et d'adresse, avec quelle audace tempérée par quelle réserve, c'est ce qu'on ne saura jamais bien qu'en bravant la monotonie fastidieuse des répétitions, pour étudier de près dans la publication de M. Littré la série de ses polémiques. Si peu de sympathie qu'on éprouve pour le but même qu'il poursuivait, si peu disposé qu'on puisse être à souscrire à l'injustice souvent révoltante de ses appréciations sur les hommes publics, il est impossible de ne pas prendre un plaisir d'artiste à le voir marcher d'un pas si ferme sur la crête d'un chemin si glissant. Les ressources qu'il déploie pour faire prendre successivement à sa république et à lui-même une face conservatrice et une face révolutionnaire, sans se laisser pourtant jamais prendre en flagrant délit changeant de costume, sont infinies et inépuisables. Ses argumens varient sans se contredire avec une élasticité merveilleuse, suivant qu'il répond aux scrupules de la bourgeoisie, qu'il veut rassurer et convertir, ou à l'ardeur du parti républicain, qu'il veut contenter et contenir. Il est par exemple d'une malice impayable quand il entreprend de persuader aux Français que non-seulement ils peuvent devenir républicains, mais qu'ils le sont déjà, qu'ils en ont toute l'étoffe, et que par conséquent la république ne leur demande de rien changer à leurs habitudes. Rien n'est plus plaisant et par certain côté plus juste que sa division des Français en républicains d'opinion, qui ont conscience de ce qu'ils veulent, républicains de sentimens, qui tiennent au nom de la monarchie en la dépouillant de tout ce qui l'appuie et de tout ce qui l'honore, et républicains de fait, qui, à force d'avoir servi tant de monarchies différentes, ne peuvent plus croire à aucune, et prouvent le cas qu'ils font de leur idole par la rapidité même avec laquelle ils la brisent et la remplacent. La Bruyère ne désavouerait pas les portraits piquans que chacune de ces distinctions lui suggère, et dont tout lecteur croit

avoir connu l'original. Il faut admirer aussi l'art avec lequel il tempère l'attaque la plus virulente, de manière à ménager les points sensibles chers aux intérêts conservateurs de tous les gouvernemens et de tous les partis. On dirait un chirurgien consommé qui sait exactement jusqu'où son couteau peut mordre dans les chairs sans causer au patient une de ces convulsions de douleur qui lui font repousser l'opérateur et l'instrument. Avec les impatiens de son nouveau parti, avec ceux qui en veulent moins au trône qu'à la société et demandent à la république d'établir le paradis sur la terre, il soutient du même ton une gageure d'une autre espèce. Il n'y a point d'effort qu'il ne fasse pour persuader à ceux-ci qu'un simple changement dans le pouvoir exécutif (la substitution d'un président électif à un roi héréditaire) doit suffire à lui seul pour opérer toute une révolution économique. La suppression de la liste civile, la réduction des traitemens de quelques gros fonctionnaires, quelques mesures de liberté commerciale, quelques remaniemens d'impôts, il n'en faudra pas davantage pour que la république calme par enchantement ce qu'il y a d'aigu dans la misère des classes souffrantes. Ainsi la république ne changera rien, et pourtant elle changera tout : les uns n'ont rien à en craindre, et les autres peuvent tout s'en promettre.

Mais ce qui est plus digne de remarque encore que ces tours d'artifice un peu subtils, c'est l'accent généreux et sincèrement libéral qui anime toute la polémique de Carrel. C'est par là, c'est par un goût cordial et un respect véritable pour la liberté que Carrel était vraiment novateur et s'écartait des habitudes de la doctrine républicaine. La république, on le sait en effet, n'avait jamais mis parmi nous la liberté en première ligne de ses préoccupations : sans lui refuser un culte nominal, elle lui faisait toujours prendre le pas derrière d'autres divinités plus exigeantes, derrière l'égalité d'abord, première passion d'un peuple démocratique, et ensuite derrière cette puissance mystérieuse et fatale qui habite sur des ruines et se nourrit de sacrifices humains, et qu'on appelle d'un nom vague, mais clairement commenté par les faits, la révolution. C'est au nom de la révolution et par l'organe de ses comités de salut public que la liberté avait reçu dans ses prérogatives essentielles, dans les droits d'être, de penser, de parler, de posséder, de se mouvoir, les plus mortelles blessures qui l'aient jamais atteinte. Il était de règle, il l'est encore malheureusement dans trop de cénacles républicains, que, dès que ce qu'on nomme la révolution est en cause ou seulement prend peur, elle a le droit de commander à la liberté de se voiler et de se taire. Carrel avait trop de préjugés à dissiper dans son propre esprit et à ménager dans son langage pour rompre complétement en visière avec cette tradition funeste; mais l'esprit gé-

néral et comme le souffle de toute sa discussion attestait une inspiration différente. Sa république ne se présentait pas armée de bâillons et de menottes, de lois d'exception et de lois des suspects : elle appelait au contraire et bravait la contradiction; on voyait qu'elle n'avait pas eu son berceau placé entre la place de Grève et la Conciergerie; elle aspirait à humer l'air libre qui a fécondé les vastes solitudes du Nouveau-Monde. Assez peu sensible, on le voyait, aux bienfaits tant célébrés pourtant par ses amis de la centralisation administrative, il ne craignait point de demander sans relâche de vastes libertés communales, et le gouvernement du pays par lui-même à tous les degrés. Enfin, bien qu'obligé par le *credo* de son parti à poursuivre la souveraineté du peuple absolue comme but et l'extension illimitée du droit de suffrage comme moyen, il réservait avec soin et même avec une sorte de jalousie la liberté légitime de l'individu contre le despotisme anonyme et collectif de la foule. Il se sentait trop libre, trop fort, et, tranchons le mot, trop supérieur, pour se résigner à être jamais absorbé et confondu dans la masse.

Toutes ces thèses diverses, soutenues avec persévérance et avec un talent croissant, entrecoupées par une intervention animée dans la politique quotidienne des chambres, relevées par des procès, des plaidoyers, par mille incidens dramatiques, honorées enfin par une loyauté constante, eurent bientôt fait de Carrel l'homme le plus important de la presse parisienne, et élevèrent même sa situation au-dessus de celle qui appartient ordinairement à un directeur de journal. Pour la première fois depuis le 18 brumaire, on se reprenait à estimer la république dans sa personne. Réussit-il cependant à créer autour de lui un parti républicain à sa guise et à en être le représentant véritable? Le contraire apparaît très évidemment, même dans le tableau que nous présentent ceux de ses amis qui subirent le plus directement son influence. Au fond, Carrel, après avoir pris le change lui-même, cherchait à le donner à son tour. Un fonds de sophisme perçait dans son argumentation, une dissonance insensible sur chaque motif isolé, mais perçue dans l'ensemble par l'oreille la moins exercée. La république ne pouvait être à la fois si innocente et si efficace qu'il la peignait : avec ses deux chambres, son chef unique, son sénat propriétaire, la république américaine de Carrel ressemblait trop à une monarchie, et surtout à une monarchie créée la veille, pour que personne, satisfait ou mécontent du présent, se donnât la peine de lever le doigt pour changer. Ceux qui avaient quelque chose à perdre n'étaient nullement disposés à le risquer uniquement pour le plaisir d'avoir un chef rééligible à la place de celui qu'on venait d'élire, et quant à tous ces appétits faméliques qui se groupent autour d'une révolution en espérance, douze millions de liste civile n'étaient pas, quoi

qu'on fît, une pâture suffisante à leur promettre. L'argumentation à double face de Carrel ne satisfaisait donc complétement personne et renvoyait tout le monde à vide : elle réfutait des objections plutôt qu'elle ne faisait naître des convictions, elle embarrassait des adversaires plutôt qu'elle n'enthousiasmait des amis.

Disons tout, les révélations de M. Littré nous font connaître que Carrel, estimé, apprécié, dont personne ne mettait la parole en doute et ne méconnaissait les services, n'inspirait pourtant pas de confiance à son parti; on le surveillait, on le chicanait, on le tenait en bride et en suspicion. C'est que (chose étrange) la loyauté seule ne fait pas naître la confiance dans les partis, c'est la sympathie surtout qui la produit. Les hommes ne s'abandonnent tout à fait qu'à ceux qui leur ressemblent. Il est des différences de nature qu'ils devinent très rapidement, par un instinct délicat, on dirait presque par un odorat subtil, et qui l'emportent sur toutes les communautés d'intérêt et d'opinion. Carrel, jeté dans le parti populaire, était l'homme le moins populaire du monde. Rien dans sa personne qui sentît le peuple, rien par conséquent qui l'attirât : des sentimens durables et comprimés, dans sa conduite plus de tenue que d'élan, dans son ambition plus d'orgueil que de vanité, dans ses haines plus de fiel que d'emportement, dans sa parole plus de nerf que de flamme, en un mot tout un ensemble de qualités bonnes et mauvaises, mais toujours fines et profondes, qu'est-ce que cela avait de commun avec le peuple, chez qui tout, bien ou mal, est toujours porté violemment à la surface? Carrel n'était pas un tribun, dit M. Littré. Je le crois sans peine. Un tribun parle à la foule, il en a le langage et l'accent, et par moment, quand sa voix gronde et quand sa poitrine se soulève, on ne sait si c'est lui qui parle ou elle qui répond. En lisant certaines harangues de Mirabeau ou d'O'Connell, qui ne se sent en pleine place publique? qui ne croit se sentir soulevé par les ondulations de la multitude ou assourdi par ses rugissemens? On n'a point de telles illusions en lisant les polémiques savantes d'Armand Carrel. La seule image qu'elles présentent à l'esprit est celle d'une lampe nocturne brûlant dans un cabinet. Rien même qu'à regarder le portrait très agréable qu'on nous présente en tête du second volume de cette collection, on ne s'imagine pas quel effet aurait produit à distance, sur une foule assemblée, cette figure fine, cette poitrine serrée d'où ne pouvaient sortir que de faibles sons, ces yeux voilés qui ne devaient laisser échapper que les étincelles d'un feu discret; on ne se figure pas Carrel monté sur une borne, dans la rue, pour haranguer une émeute.

Ce n'étaient pas seulement les dons ou, comme on dit au théâtre, les moyens de l'orateur populaire qui lui manquaient, c'était aussi

l'âme et les entrailles. Depuis le tribun romain dépouillant la poitrine du vieux soldat poursuivi pour dettes pour en compter les blessures en plein Forum, la grande corde de l'éloquence populaire a toujours été une compassion ardente, et au besoin même un peu amère, pour les souffrances de l'indigent. La misère, c'est l'inépuisable ressource, le plus fécond des *lieux oratoires* pour un tacticien démocratique. C'est ce spectre livide que la parole du tribun fait apparaître dans la splendeur des fêtes du riche, et qui vient à sa voix secouer en sursaut le sommeil des heureux de ce monde. Réveiller ainsi par un terrible *memento* l'enivrement ou l'indifférence des sociétés florissantes, faire arriver le cri du pauvre aux oreilles qu'assourdit le bruit des affaires ou des plaisirs, c'est le métier, c'est le triomphe, je dis plus, c'est le devoir d'une opposition démocratique. C'est là son utilité sociale et son rôle dans un pays libre. Mais pour le remplir avec succès, pour être l'organe de la misère, et lui faire tenir sa place dans le concert des voix d'une grande nation, la première condition, c'est de la connaître, et pour la connaître, sinon de l'avoir éprouvée soi-même, au moins de l'avoir vue de près, sondée à fond, d'avoir frémi à son aspect jusque dans la moelle de ses os, et de prendre à y attacher ses regards un sombre plaisir de curiosité et de sympathie. A dire le vrai, j'ai rarement rencontré dans les publications démocratiques françaises cette préoccupation sincère du sort des pauvres qui seule peut produire des peintures vives et pathétiques. Sous ce rapport, d'autres nations moins démocratiques dans leurs institutions ont, si j'ose parler ainsi, l'imagination plus populaire. Il est tel roman d'une femme pieuse ou d'un ministre dissident d'Angleterre qui fait mieux ressortir la misère dans sa réalité poignante que les pamphlets ampoulés écrits en France sur le sort des travailleurs. C'est qu'il nous est resté de nos habitudes d'éducation classique, et malgré de récentes débauches littéraires, un certain goût de noblesse constante dans les images; or la misère, la misère vraie, avec les faiblesses qu'elle engendre et qu'elle excuse, avec les souillures où elle croupit, est ce qu'il y a au fond de plus digne d'intérêt en ce monde, mais aussi ce qu'il y a de plus triste, de plus terne, de moins poétique dans la forme. La plaie que portent aux flancs nos cités populeuses n'est pas une noble blessure d'où coule un sang généreux, c'est un ulcère fétide que des haillons recouvrent. Nos tribuns sont presque tous trop bien élevés pour arrêter leurs yeux sur de tels spectacles. Carrel en particulier avait le goût bien trop délicat. Le moins romantique des hommes, il n'avait jamais compris le rôle qu'on voulait faire jouer au laid dans les arts : il portait cette pruderie d'imagination en politique. Aussi, lors même qu'il plaidait la cause du pauvre, on voyait qu'il n'avait guère vécu avec

lui. Il trouvait de bons argumens, mais pas un trait pathétique. Toutes les notes sensibles de son rôle manquaient à sa voix. Il était d'ailleurs, j'en suis convaincu, généreux et désintéressé: il donnait volontiers, et ne cherchait pas à gagner; mais il lui arrivait pourtant (comme c'est le fait de beaucoup d'âmes romanesques), en méprisant l'argent, d'aimer sans le savoir tout ce que l'argent procure. Il aimait l'élégance et le raffinement en toutes choses, en fait de meubles, de vêtemens, de repas même, et tout ce luxe de bon goût, joint à une grande réserve de manières, répandait sur sa personne un parfum aristocratique qui tenait à distance ceux qu'attiraient ses opinions.

Le résultat de cette incompatibilité d'humeur entre lui et les masses populaires était naturel, bien que singulier. Constamment chargé de les défendre, il n'acquit jamais assez d'ascendant pour leur commander. Quand on n'a pas les passions d'un parti, on peut être son avocat, on n'est pas réellement son chef. Carrel paraissait aux républicains excellent pour plaider la cause de la république devant un jury bourgeois ou devant la chambre des pairs. On lui payait ses honoraires en considération et en renommée; mais le procès fini, et le plus souvent gagné, le client disposait de sa propriété sans consulter son défenseur. A toute minute, des résolutions prises sans son aveu, des incartades inattendues, une levée de boucliers dans la rue, une manifestation de principes trop compromettante dans la presse, venaient jeter le désordre dans les manœuvres les plus savantes de sa tactique. Carrel protestait, se fâchait, se désolait, maudissait les enfans perdus qui compromettaient tout par d'imprudentes sorties, puis le lendemain se mettait à l'œuvre avec une patience infatigable pour réparer les brèches du camp. Tout ce manége, tout ce ménage intérieur d'un parti indocile, dans lequel se consumait le repos de ses nuits et se dépensaient les plus riches facultés de son talent, n'a point attendu, pour paraître au jour, la confession sincère de M. Littré. Du vivant même de Carrel, une descente faite par la police dans les papiers du *National* amena la publication d'une lettre intime, dans laquelle, poussé à bout par d'injustes attaques, Carrel traitait cavalièrement d'*imbéciles* et de *furieux* les héros mêmes d'un grand procès pour lesquels il s'escrimait dans ses colonnes. Le public, introduit ainsi dans les coulisses, se divertit beaucoup d'une petite pièce qui servait d'intermède à un grand drame. Hélas! il avait tort de rire. Le spectacle d'un grand esprit se débattant contre de mesquines passions, sur un terrain qui lui manque sous les pieds, est fait pour affliger plutôt que pour divertir. Et c'était d'ailleurs un fâcheux signe des temps de voir que dans aucun parti aucun service ne trouvait grâce devant l'implacable ostracisme de l'envie, et que nul

sacrifice ne pouvait racheter un homme du tort impardonnable d'avoir une raison qui gêne et un mérite qui offusque.

Ce qui n'est pas moins douloureux, c'est de suivre d'année en année les efforts impuissans de Carrel pour lutter contre le flot montant du socialisme et lui disputer pied à pied la langue de terre étroite où était plantée sa tente républicaine. A mesure que l'attente se prolonge en effet, que les années passent, que, la république tardant à venir, les têtes travaillent dans le vide, et que la soif allumée par de longues privations devient plus ardente et plus vive, les principes aussi se développent ou se dénaturent et étreignent dans leurs redoutables conséquences, non plus la monarchie seulement, mais la société. Il s'agit de moins en moins de détrôner un roi, et de plus en plus de déposséder toute une classe de citoyens. Le peuple qui murmure dans les associations secrètes ou qui gronde dans les ateliers réclame le pouvoir politique non plus comme un but suprême, mais comme un moyen rapide pour conquérir le bien-être. Devant ce mouvement nouveau des esprits qu'il cherche longtemps à se dissimuler à lui-même, Carrel est très visiblement contrarié et déconcerté. Il se sent à la fois supplanté et entraîné. Toutes les cordes qu'il savait toucher et qui vibraient si puissamment dans sa main, la guerre, les traités de 1815, la haine de l'ancien régime, la liberté de la presse, tout cela ne rend plus que de faibles sons. Ce sont d'autres mots dont la portée l'effraie, l'organisation du travail, l'association du capital et du salaire, qui ont maintenant seuls le secret d'aller aux cœurs populaires. Un vent qu'il ne connaissait pas s'est élevé et menace les digues posées par la main des ouvriers de 89 : le pilote est désorienté. On lui propose à souscrire des formulaires très nettement socialistes : il ne retrouve pour y répondre ni sa hauteur dédaigneuse, ni même toute sa franchise accoutumée. Il déplace les questions, il contourne les principes, il élude les conclusions. Cet embarras est visible principalement dans un long document intitulé *Dossier d'un Prévenu*, et destiné à répondre à un manifeste de la Société des Droits de l'homme, qui débutait par cette maxime de Robespierre : « Le droit de posséder est essentiellement subordonné au droit d'exister. » Carrel admet cette prémisse, qui contient en germe le socialisme tout entier; mais il se rattrape sur les conséquences : à force de déductions subtiles en effet, il en fait sortir quoi ? Une des plus solides réfutations de l'impôt progressif que nous ayons mémoire d'avoir lues. En vérité les jurisconsultes et les théologiens de Byzance n'étaient pas plus habiles à escamoter les idées, et Pascal n'a pas fait d'autre reproche à Escobar. Quand la dialectique a reçu de pareils tours de reins, c'est un instrument faussé qui ne peut plus servir. Aussi le socialisme allait son train sans s'inquiéter d'accepter ou d'admettre

les interprétations adoucies que Carrel mettait à son service, et quand il avait fait un pas, sous peine de rester seul il fallait bien le suivre. A peine d'échouer sur le bord, il fallait dériver avec le fleuve. C'est ce que M. Littré appelle le progrès de Carrel dans l'intelligence des questions sociales. Je crains qu'il n'ait pas suffisamment distingué ce qui sépare les concessions des conversions, et la différence qu'il y a entre se laisser vaincre et se laisser convaincre.

Dans cette lutte intestine, Carrel était vaincu en effet, vaincu à toute heure et sur toutes choses, non-seulement sur les idées, mais sur les actes, non-seulement sur les principes de sa cause, mais sur les moyens de la servir. Par nature, par sentiment de sa propre excellence, il aimait la discussion, il la voulait libre, presque illimitée; mais s'il n'était pas d'humeur à souffrir qu'on la supprimât par autorité, il n'éprouvait aucune impatience d'appuyer ses argumens par la force. Bien que placé par ses opinions en dehors de la légalité politique, il était resté trop libéral pour ne pas aimer la loi, et surtout pour avoir goût à l'insurrection, qui n'est, quoi qu'on fasse, que de l'arbitraire pris à rebours. En outre, il avait pour ce mode expéditif de terminer les différends une déplaisance d'imagination toute particulière qui datait de ses beaux jours de l'École militaire et de régiment. L'appendice inévitable de toute insurrection triomphante, l'humiliation de l'armée devant la rue et de l'uniforme devant la blouse, lui causait une répugnance invincible. Son cœur dans une telle lutte était, par un irrésistible mouvement du sang, du côté de l'armée. La sauvage poésie que plus d'une nature d'artiste a goûtée dans une capitale en révolte, le plaisir de briser tous les liens de la société, et de la recevoir tout entière dans ses bras, effrénée, éperdue, palpitante, l'odeur de la poudre, les cris de la foule, en un mot toutes ces fumées du vin capiteux de la sédition qui ont égaré tant de têtes le laissaient parfaitement insensible. La fusillade d'un feu de file et la vue de beaux bataillons marchant au pas le touchaient bien davantage; aussi déconseilla-t-il toujours à son parti de prendre les armes, ce qui n'empêchait pas que, sous ses yeux et contre son avis, son parti ne cessait d'y courir. On s'insurgea nombre de fois, et à chaque fois sa résistance, toujours exprimée, devenait plus faible. Il blâma tout haut dans son journal la première révolte, excusa la seconde, exalta la troisième. Hélas! un petit groupe d'insensés le força de défendre bien autre chose, et le dernier article qui clôt ses œuvres est consacré à soutenir sur la tombe d'Alibaud cette thèse étrange, adoptée depuis par toute l'Italie, que l'assassinat politique peut être un crime, mais n'est pas un déshonneur. Ce sont les dernières lignes qu'il ait tracées d'une main que la mort allait frapper, et si ses éditeurs nous avaient

épargné ce contraste, personne ne les accuserait, j'en suis sûr, d'avoir outrepassé les droits de l'amitié.

Où se serait arrêtée sur la pente du socialisme et de la révolution extrême cette descente graduelle, mais rapide? On comprend maintenant pourquoi nous ne nous permettons pas de répondre à cette question. Assurément Carrel avait l'intention de marquer son temps d'arrêt quelque part : il se proposait même très nettement, une fois la république établie, de la purger de tout alliage trop révolutionnaire. « Nous avons, écrivait-il, une monarchie à renverser : nous la renverserons, et puis il faudra lutter contre d'autres ennemis. » On ne pouvait prévoir plus juste ni de plus loin le 24 juin derrière le 24 février; mais quinze années devaient s'écouler encore avant l'accomplissement de la prédiction, et chacune de ces années aurait apporté en s'écoulant quelques concessions de paroles et quelque engagement d'honneur de plus. Et dès que Carrel avait fait un pas, que ce fût de gré ou de force, il ne reculait point. Sur quel terrain l'aurait trouvé la marée de 1848?

Un coup imprévu mit fin à ces incertitudes. Armand Carrel, blessé dans un duel contre M. Émile de Girardin, succomba à trente-six ans, le 24 juillet 1836. A la douleur de voir s'éteindre dans son plein éclat une brillante intelligence vint s'ajouter la sombre impression produite par une fin obscure et sanglante. Nul intérêt en apparence dans la cause même du combat, et à ce moment nulle renommée encore chez l'adversaire : une simple dispute de concurrence sur le prix de deux journaux. C'était peu pour le sacrifice d'une telle vie dans une telle jeunesse. Et cependant derrière ce débat insignifiant se cachait, à l'insu peut-être des deux combattans, une querelle plus importante. Destinés à demeurer l'un et l'autre les deux réputations les plus populaires de la presse parisienne, ils en représentaient deux types différens et comme deux faces opposées. Pour Carrel, la presse n'avait pas cessé d'être avant tout un instrument de parti destiné à marquer fortement une ligne politique bien tranchée. C'était un sapeur qui frayait la voie d'une armée et un héraut qui la ralliait après le combat. L'activité fiévreuse de son jeune adversaire l'avait mis sur la trace d'un usage de la publicité tout différent. Une presse qui, au lieu de s'attacher au point fixe d'aucune conviction bien définie, s'adresserait au contraire à cette partie flottante du public dont l'opinion dispose, la séduirait par l'appât de l'économie, la réveillerait par l'étrangeté des paradoxes, saurait deviner ses caprices et les devancer, tel était le rôle nouveau que le bouillonnement d'un esprit aventureux avait eu le mérite d'imaginer et se sentait capable de remplir. De ces deux manières d'envisager la presse, celle de Carrel était plus relevée sans doute, mais déjà peut-être un peu surannée. Elle supposait aux croyances une

fermeté, aux partis une consistance qu'ils ne peuvent guère prendre sur un sol comme le nôtre, tant de fois remué et rasé. Le novateur avait un sentiment plus juste de la mobilité ondoyante du flot démocratique. La presse de Carrel d'ailleurs, austère et un peu chagrine, ne sortait guère du cercle étroit des passions et des idées morales. L'autre presse, plus avenante et d'un esprit plus ouvert, devait comprendre plus aisément la place que les intérêts matériels tiennent dans la vie et dans le progrès des sociétés modernes. Tandis que l'une restait au pied de la tribune, l'autre ne devait pas faire difficulté d'entrer à la Bourse. Ainsi, dans le champ clos de Saint-Mandé, celui des deux champions qui comprenait sous son jour non pas le plus beau, mais le plus vrai, l'avenir de la démocratie nouvelle n'était pas le plus républicain. Il faut ajouter pourtant, pour compléter la bizarrerie du rapprochement, que ce n'était pas celui qui devait contribuer le moins efficacement à l'avénement de la république.

II.

On a vu ce qu'était Carrel : un libéral de nature, un républicain de circonstance, plus en sympathie sur bien des points avec le parti qu'il combattait qu'avec celui qu'il avait adopté. Cette situation, fausse en soi, qui diminuait son autorité, prête pourtant à ses écrits un genre d'intérêt particulier. D'ordinaire en effet les chefs de parti politique, engagés dans la vivacité de la lutte, parlent plus à leurs soldats pour les animer qu'à leurs adversaires pour les convertir. Sous l'empire d'une conviction très forte qui les pousse en avant vers leur but, ils ne perdent pas beaucoup de temps à lever des scrupules ou à réfuter des objections; ils ne discutent pas leurs idées, ils les imposent. Une partie de leur force vient précisément de ce qu'ils ne soupçonnent pas que, sans quelque faiblesse de cœur ou d'esprit, on puisse penser autrement qu'eux. De là aussi peu de profit que d'agrément à tirer de leurs écrits pour ceux que n'enflamme pas le même zèle. A côté d'eux, on se sent méprisé si on doute, et malmené si on réplique. Les écrits de Carrel au contraire ne sont qu'une discussion constante. Averti par ses propres incertitudes de la crainte vague que l'étiquette de son parti inspirait à l'auditoire qu'il voulait convaincre, connaissant, pour s'y être longtemps arrêté lui-même, les difficultés qui pouvaient empêcher son idéal républicain de passer à la pratique, c'est à dissiper tous ces nuages qu'il s'applique sans relâche. Il répond à toutes les objections qu'on peut lui faire, disons mieux, à celles qu'il se fait à lui-même, et ce sont ces réponses qu'il est curieux de comparer avec celles que les événemens nous ont faites. A chaque page qu'on lit,

à chaque question qui se présente, on s'arrête pour se demander : Si cet esprit, après tout clairvoyant et sincère, était rappelé aujourd'hui sur la scène, qu'est-ce que lui auraient appris les grands coups de théâtre dont nous avons été les témoins? Que penserait-il aujourd'hui lui-même de la valeur de ses argumens, du résultat de ses efforts, du fondement de ses craintes ou de ses espérances?

Chose singulière, et qui frappe d'abord dans cet examen, le point sur lequel les événemens ont jeté le moins de lumière, c'est celui qui était ou du moins qui paraissait le principal il y a vingt ans. Entre la république et la monarchie, la fortune s'est prononcée à deux intervalles si rapprochés et dans des sens si contraires, que si on n'avait que son jugement pour se décider, on courrait risque en vérité de rester dans l'incertitude. Elle semble s'être proposé le but malicieux de donner tour à tour raison et tort à tout le monde. Il y avait à l'établissement d'une république en France des difficultés pressenties par l'instinct populaire et déduites dès longtemps par la raison, et c'est précisément contre ces écueils marqués d'avance sur toutes les cartes que la république est venue solennellement échouer. Mais Carrel dénonçait dans la monarchie qu'il combattait, et même dans toute monarchie possible en France, des faiblesses très réelles et qui en rendaient l'établissement très précaire parmi nous, et il faut convenir que c'est aussi par ces côtés faibles que la monarchie a péri.

« Vous ne fonderez point la république en France, disait-on à Armand Carrel. La France n'est pas républicaine; ses goûts, ses pensées, ses souvenirs, ses sentimens, toute sa constitution sociale en un mot repousse le pouvoir collectif et appelle le gouvernement d'un seul. C'est à l'ombre d'un trône qu'elle a grandi, vécu, vieilli; son magnifique développement social n'est qu'une plante grimpante dont la fécondité enlace un seul tronc par mille anneaux. Otez le tuteur, toute cette végétation luxuriante va languir et sécher. La France vit d'une centralisation forte, d'une armée de trois cent mille hommes, d'une capitale d'un million d'âmes, d'un pouvoir exécutif debout au centre, mais rayonnant partout, et toujours à l'œuvre. Que fera votre république d'un tel pouvoir? Si elle le divise, elle l'annule, et la société s'affaisse avec lui! Si elle le concentre, ce sera sur la tête d'un homme illustré par ses talens, ou désigné par la faveur populaire. Un tel homme, porté par le génie, ou par la popularité qui supplée au génie, fort d'un suffrage à qui rien ne résiste, s'élèvera comme une menace constante pour la république elle-même, qui courra grand risque de périr de la main de son premier enfant. Ainsi ont fini toutes les brillantes démocraties de ce monde, Athènes et Florence. Seulement, avec une puissance

plus concentrée, des habitudes monarchiques et des soldats aguerris, vous aurez des Pisistrate et des Médicis plus tôt, et à meilleur marché. » Il ne semble pas que la prévision ait été trompée, ni que la république ait trouvé en 1848 le secret, vainement cherché par ses devancières, d'inspirer la piété filiale aux nourrissons engraissés du lait de ses mamelles.

A cet exemple saisissant, Carrel, très entêté de sa nature, trouverait encore pourtant quelque réponse à faire. Il tirerait de nos faiblesses mêmes, sinon de quoi nous convaincre, au moins de quoi nous embarrasser et nous mettre plaisamment en contradiction avec nous-mêmes. Il dirait, avec plus de malice encore et plus de raison qu'il y a vingt ans, qu'une nation n'est pas monarchique parce qu'elle passe son temps à couronner et à détrôner des souverains, que changer si souvent le chef de l'état, c'est faire par la force ce que la république fait par loi; c'est être républicain de fait, sinon d'apparence, républicain moins la dignité et la liberté. Il raillerait avec une satire plus mordante tous ces gens qui se croient monarchiques parce qu'ils ne peuvent pas se passer d'un maître et d'une livrée, absolument comme des mauvais sujets qui se diraient bons maris parce qu'ils ne peuvent se passer d'être en ménage, comme si le sentiment monarchique n'était pas jaloux de sa nature tout aussi bien que le sentiment conjugal, et ne comptait pas au nombre des devoirs qu'il impose la fidélité, et en certain cas l'abstinence! Il ajouterait enfin, raisonnant ici très justement, que l'essence de la monarchie réside dans l'irresponsabilité de la personne royale, parce que, l'humanité étant faillible, on ne peut accorder à un homme un pouvoir inamovible qu'en s'engageant à ne pas lui demander compte de ses fautes. Or l'exemple de Louis XVI, de Napoléon, de Charles X et de Louis-Philippe, tous appréhendés au corps pour des crimes réels ou imaginaires, prouve que l'irresponsabilité royale, quand elle ne s'appuie plus sur le prestige populaire, est une fiction difficilement respectée par la vivacité française.

Tout cela sans doute ne fera pas que la France devienne républicaine; mais c'est assez pour expliquer pourquoi chacun est resté dans sa conviction, et pourquoi la France se trouve encore aujourd'hui divisée, comme avant 1848, en deux parts très inégales, formées l'une d'un petit nombre de républicains, l'autre d'une immense majorité de royalistes inconséquens. Bien plus, la constitution qui nous régit semble avoir pris acte de ces inconséquences pour les consacrer par la loi, car, en rétablissant le pouvoir monarchique, elle n'a point supprimé celui de ses articles qui déclare le chef de l'état responsable devant le peuple français (1). Elle ne nous dit pas,

(1) Constitution du 14 janvier 1852, art. 5.

à la vérité, comment cette responsabilité s'exerce, ni surtout comment elle s'accorde avec l'essence de la monarchie, et sans doute elle a raison. De telles contradictions du caractère national ne se concilient point par des articles de loi; c'est la force des choses qui les dénoue : *Fata viam invenient.*

Une autre question que les événemens ont fait grandir, — transformée, mais non résolue, — c'est celle-là même qui minait lentement le crédit de Carrel dans son parti, et qui troubla le sommeil de ses dernières nuits. Le socialisme, naissant en 1836, a depuis tenu la grande place dans la révolution de 1848. Pendant trois longues années, c'est lui presque seul qui s'est battu par la plume, par la parole ou par les armes; il a noirci bien du papier et fait verser bien du sang. Vaincu, mais non écrasé dans cette lutte, il n'en est point sorti tel qu'il y était entré, ni tel qu'il apparut de très bonne heure à l'imagination alarmée d'Armand Carrel. Le socialisme est un phénomène complexe, mélangé de passions et de systèmes : passions anciennes comme le monde, systèmes nouveaux, ou du moins renouvelés. Ce n'est pas d'hier que l'inégale distribution des richesses, ce problème devant lequel le philosophe hésite et le chrétien s'incline, allume les ressentimens du pauvre et trouble le repos des cités. Du contact du luxe et de la misère, une flamme incendiaire a jailli de tout temps. De tout temps aussi, des rêveurs généreux ont bâti dans les airs l'édifice de sociétés imaginaires; mais presque jamais avant notre âge il ne s'était opéré d'alliance entre les systèmes des réformateurs et les passions soulevées de la multitude. Platon, Fénelon, Thomas Morus, n'ont jamais été chefs de faction; le nom de Salente ou d'Utopie n'a été inscrit sur aucun étendard d'insurrection. Ce qui a fait la force redoutable du socialisme de nos jours, c'est une forme intellectuelle et savante donnée aux éternelles convoitises du cœur humain; c'est par là qu'il a séduit de nobles cœurs et rangé sous son drapeau d'honnêtes infortunes. Quand une illusion sincère se mêle à des appétits violens, c'est un ferment qui fait lever toute la pâte. Carrel avait donc raison de redouter dans le socialisme une théorie ardente et armée.

C'est ce caractère que lui a enlevé la grande épreuve de 1848. Ce serait se flatter beaucoup d'imaginer que les passions socialistes aient cessé de souffler parmi nous parce qu'elles n'ébranlent plus les échos; elles ont reçu du vent des révolutions une trop forte impulsion pour ne pas gronder longtemps sous la main qui les comprime : 1848 a été pour les masses populaires une illusion noyée dans le sang. Jamais espoir plus inattendu ne fut suivi de plus cruelle déception. De cette fièvre d'espérances et de l'inflammation de cette blessure est restée une soif ardente qui ne saurait s'apaiser en un jour. Il y faut le temps; ce n'est pas assez : il y faut le traitement le

plus délicat et le plus tendre, l'intelligence de toutes les souffrances réelles et la recherche de tous les progrès possibles. En revanche, si les passions durent encore, ardentes bien que silencieuses, la plupart des systèmes ont péri. Je prie qu'on me dise où en sont aujourd'hui l'organisation du travail de M. Louis Blanc, le phalanstère de M. Considérant, le crédit gratuit de M. Proudhon, et l'Icarie de M. Cabet! Je ne doute pas que chacune de ces spéculations ne soit encore pieusement nourrie par son auteur ou ne reçoive l'encens discret de quelques disciples; mais on m'avouera qu'elles font beaucoup moins de bruit dans le monde qu'il y a dix ans, et se produisent avec moins de confiance d'être bien venues. Il semble même reçu parmi les écrivains qui avoisinent le plus les doctrines sociales de ne plus s'expliquer jamais d'une façon nette sur le genre de régénération qu'ils espèrent pour le monde, et de glisser à la faveur d'une obscurité mystique dans la main du raisonneur indiscret qui voudrait les serrer de trop près. Toujours aussi disposé à courir aux armes, le socialisme aujourd'hui paraît beaucoup moins pressé de discuter.

Trois années de patiens, de lumineux débats à la tribune et dans la presse, nous ont valu cet avantage. Il est, à mon sens, plus grand et doit inspirer plus de confiance pour l'avenir que la victoire momentanée des canons sur les barricades. Je fais cas de la force, cet auxiliaire indispensable du droit, dont elle a le tort pourtant d'aimer à se passer trop souvent; mais à la longue c'est l'intelligence qui gouverne le monde, et surtout qui termine les questions. Un système qui a renoncé à convaincre ne pourra pas longtemps combattre, et je place mon espérance pour la société dans la réfutation des théories plutôt que dans la déportation des théoriciens.

Si ces progrès peuvent paraître insuffisans pour le prix qu'ils nous ont coûté, il semble que nous ayons fait bien moins de chemin encore sur ces questions de politique étrangère et d'influence nationale si vivement agitées en 1831, et qui contribuèrent si puissamment à précipiter Armand Carrel dans le parti républicain. Les traités de 1815 subsistent encore, au moins au moment où j'écris, et la France ne semble pas songer à sortir de ses limites. La carte de l'Europe demeure comme elle fut tracée à Vienne par la plume de M. de Metternich. Rien n'est changé dans l'apparence extérieure des faits. J'ose dire pourtant que c'est sur ce point que s'est faite la plus pleine lumière. Le temps, par un irrévocable arrêt, a donné cause gagnée à cette politique pacifique qui fut le cauchemar d'Armand Carrel, et qui s'incarna pour lui non-seulement dans la personne royale, mais dans l'institution monarchique.

Lorsque Carrel demandait en effet à la France de 1830 de se lever brusquement pour exiger réparation des désastres de 1815, il n'oubliait qu'une seule chose, c'est qu'un événement comme Waterloo

n'est point un effet sans cause. Une nation comme la France ne tombe point dans un tel abîme par un caprice de la fortune ou par la fraude de quelques traîtres. Il y avait en 1815 toutes les trahisons qui suivent, mais aucune de celles qui causent les grands revers, et quant à la fortune que nous lassions depuis si longtemps de nos exigences, bien loin de nous traiter sévèrement, elle s'était montrée pour nous d'une bienveillance longanime. A dire le vrai, la France avait succombé devant deux ordres de passions conjurées qu'une insigne folie avait provoquées à la fois. Une politique insensée, un enivrement inoui d'orgueil, de génie et de puissance, avaient réussi à tourner à la fois contre nous et tous les préjugés monarchiques de la vieille Europe et tous les ressentimens patriotiques des peuples. L'empire succédant à la république avait, par ses victoires mêmes, doublé le nombre de nos ennemis : à tous ceux qu'inquiétait déjà la contagion de nos principes, il avait donné pour alliés tous ceux qu'indisposait l'oppression de nos conquêtes. Nous étions déjà mal vus des rois, il nous avait fait haïr des peuples, et ainsi s'était dressée sur le Rhin par le souffle d'une même haine cette étrange coalition, où figuraient côte à côte toutes les vieilles rancunes et toutes les nouvelles aspirations du monde, les seigneurs féodaux, les Cosaques et les étudians d'universités, et que venaient seconder de l'autre côté des Pyrénées de vieux capucins aidés de jeunes philosophes et des disciples d'Aranda mêlés à des conseillers d'inquisition.

Un cri, un geste, une menace de la France en 1830 aurait fait sortir du sol à l'instant et mis sur pied toute cette armée à peine débandée, dont tous les cadres subsistaient encore. Bien qu'un peu divisées par la victoire et déjà mécontentes l'une de l'autre, l'Europe monarchique et l'Europe populaire mettaient encore en commun le souvenir de leur injure et l'orgueil de leur vengeance : l'une offrait les mêmes généraux, l'autre était prête à fournir les mêmes contingens. Carrel flattait la France quand il lui faisait croire, sur la foi de quelques brouillons isolés, qu'au seul aspect de son drapeau paraissant sur les rives du Rhin, un tressaillement de liberté soulèverait partout le sol. Non, ces nobles couleurs, traînées sur trop de champs de bataille, avaient perdu leur éclat : le sang, la neige, la flamme, en avaient effacé la devise. L'empreinte de l'oppression était partout trop fraîche encore : au foyer de chaque famille, les places vides n'étaient pas remplies, les armes suspendues n'étaient pas rouillées; avant de songer à venger l'empire, il fallait laisser aux peuples le temps de l'oublier.

Dix-huit années de politique modérée ont à peine suffi pour effacer cette trace sanglante, et pendant ces dix-huit années toutes les nations de l'Europe, cessant de se raidir et de se mettre en garde,

se sont reprises de goût pour nos mœurs, pour nos principes, pour nous-mêmes. Du moment où l'Europe n'a plus eu la France à combattre, elle s'est remise, par une vieille habitude, à l'aimer et à l'imiter. A la faveur de la paix, aussi bien qu'à l'exemple de la France, une classe moyenne s'est partout élevée, laborieuse et modeste, mais aspirant à prendre dans les conseils de chaque état la place laissée vacante par le déclin des aristocraties vieillissantes. Un souffle venu de Paris n'a cessé de seconder cette marche ascendante. C'est l'essor de notre industrie, enfantée par la liberté, c'est le mouvement d'une pensée libérale, propagée par notre tribune, qui ont partout en Europe aidé une race nouvelle d'hommes d'état à gravir, sur les ruines des vieilles distinctions sociales, les degrés du pouvoir politique. Ainsi la France, sans sortir de son repos, par l'insensible et pacifique contagion de ses exemples et de ses idées, a vu croître, dans chaque nation, le nombre et l'influence de ses imitateurs prêts à devenir ses alliés; puis un jour, quand une provocation nouvelle est tombée du trône même du tsar qui avait dicté des lois à Paris, personne en Europe ne s'est trouvé pour servir de second à l'héritier d'Alexandre. Tout le monde au contraire a aidé la France à relever le gant. La coalition monarchique avait péri de vieillesse; la coalition des peuples s'était dissoute dans la sympathie des principes et la communauté des intérêts.

On aurait bien surpris Armand Carrel en lui annonçant que la paix, par sa propre force et la seule vertu de sa durée, devait enfanter de tels résultats. D'autres pourtant, et ceux-là mêmes qu'il combattait, portaient leurs regards assez loin pour discerner à l'horizon ces perspectives de l'avenir. Dès 1833, au moment même où *le National* s'escrimait le plus vivement et faisait blanc de son épée sur le Rhin, la Baltique et la Mer-Noire, un ministre des affaires étrangères associé à la politique que la France avait confiée à la sagesse du roi, interrogé par ses agens sur les difficultés naissantes qui déjà grondaient à l'orient de l'Europe, leur répondait ces paroles prophétiques : « L'essentiel ici est de gagner du temps, car si en Orient la force est pour la Russie, en Europe le flot coule pour la France. » Il a si bien coulé en effet, qu'un jour, débordant sur le Bosphore, un remous irrésistible est venu porter nos escadres jusqu'au pied des murs de Sébastopol.

C'était là ce que Carrel appelait une politique égoïste, empreinte d'un étroit esprit de famille, — si égoïste et si dynastique en vérité, qu'elle n'a triomphé que sur le tombeau du prince et après la ruine de sa race! Il avait raison pourtant, plus et autrement qu'il ne croyait. Il avait raison de penser qu'une politique qui demandait pour se développer du temps et de la patience était monarchique de sa nature, et ne pouvait s'accommoder de la précipitation républi-

caine. Les politiques à longue vue ne peuvent convenir aux pouvoirs à courtes échéances. Pour dominer l'avenir, il faut avant tout n'être pas pressé de l'escompter au profit d'une popularité présente. C'est la triste condition d'un chef de république de dépendre de l'opinion qui l'a élevé, et de ne pouvoir gouverner un jour sans la courtiser. Du haut d'un poste immobile, un roi est plus à son aise pour prévoir et attendre. Oui, sans doute, le roi Louis-Philippe, en maintenant de toute l'énergie de sa volonté la politique de la paix, songeait, en même temps qu'au bien de la France, à l'affermissement de son règne et à l'établissement de sa famille; mais c'est précisément l'excellence du principe monarchique de donner à l'exercice du pouvoir suprême quelque chose de cette perspicacité prudente qu'inspire le sentiment paternel. C'est sa vertu même de fondre si bien l'un dans l'autre l'intérêt d'un état et celui d'une famille, que le souverain et le père n'ont jamais de vœux différens à former, ni de but opposé à poursuivre. Quand de tels liens de solidarité existent entre une race et une nation, rien ne peut plus les rompre, ni le temps, ni l'exil. Les révolutions et les flots ont beau couler, rien ne peut empêcher les enfans proscrits de la grande famille d'applaudir de la rive étrangère aux fruits de la sagesse paternelle moissonnés par leurs frères d'armes.

Au dehors par conséquent et sur cette face de la politique qui regarde la frontière, j'ose le dire, c'est la monarchie qui a eu raison, et la république qui a eu tort, si bien que la république elle-même, pendant sa courte puissance, n'a pas cru pouvoir mieux faire que de suivre pas à pas les erremens de la diplomatie royale. En revanche, sur le point capital de la politique intérieure, c'est précisément le contraire qui est arrivé. La monarchie a engagé toute son existence pour maintenir dans les lois le principe de certaines restrictions apportées à l'exercice illimité des droits politiques. Ce principe a péri avec elle; mais, comme elle, il n'a pas revécu. C'est dans le principe opposé au contraire qu'un nouvel établissement royal est venu chercher appui et prendre naissance. Le suffrage universel, réclamé déjà par Carrel et proclamé par la république, demeure inscrit dans nos lois, et admis sans contestation à peu près par tous les partis. De tout ce qu'avait apporté le flux de 1848, c'est la seule chose que le reflux n'ait pas emportée. On doutait qu'il fût possible, il a marché; on doutait qu'il pût durer, il a survécu à toutes les institutions nées avec lui, et quoiqu'il soit bien jeune encore, l'enfant ne dépérit point.

Carrel ici, par conséquent, aurait pleine satisfaction, et pourtant je ne sais pourquoi j'imagine que son contentement ne serait pas sans mélange. Heureux sans doute d'avoir vaincu, je ne sais s'il aurait pour agréables tous les fruits de sa victoire. C'est que s'il n'y a

sur le champ de bataille qu'une seule manière de vaincre, il y en a deux en politique, et la moindre des deux, c'est le succès matériel. Faire prévaloir ses principes dans les lois, c'est déjà quelque chose sans doute; mais ce n'est pas même la moitié du chemin : l'essentiel, c'est qu'une fois proclamés, ces principes répondent aux espérances de leurs amis et fassent mentir les craintes de leurs adversaires. Les grandes institutions politiques n'ont vraiment fait leurs preuves que quand elles ont fait taire par leurs bienfaits ceux qu'elles ont écrasés par leur puissance. Le suffrage universel a-t-il également satisfait à ces deux démonstrations? La seconde, de sa part, il faut l'avouer, aurait encore plus de valeur que la première, car, quand on a pour soi le grand nombre, il y a moins de mérite à être le plus fort qu'il n'y en aurait à être le plus sage.

Hâtons-nous de le dire : ici encore, si on s'en tenait à l'aspect extérieur et à la surface des faits, si on jugeait le suffrage universel en le regardant passer dans la rue, il aurait pleinement gagné son procès auprès de la raison comme auprès de la fortune. Son application répétée n'a produit dans nos cités aucune des scènes violentes que l'histoire nous avait appris à redouter de la multitude. Le peuple français a convaincu les plus incrédules qu'il pouvait descendre sur la place publique sans s'y enivrer ou s'y battre. Dans l'exercice d'un droit inespéré, il a déployé un calme inattendu. Mais la crainte des désordres populaires n'était ni la seule ni la plus pressante qui fît reculer les adversaires de Carrel devant l'extension illimitée du droit de suffrage. Des motifs plus sérieux les retenaient, ceux-là mêmes qui font hésiter encore aujourd'hui la noble Angleterre, bien que ses oreilles, faites au bruit de la tempête, ne s'effarouchent point des jeux bruyans de la liberté. Leur véritable crainte, c'était que le droit de suffrage accordé au hasard, prodigué à tout être humain, au seul titre de son existence, par le seul fait qu'il vit ou qu'il respire, ne laissât tomber le dépôt des libertés publiques en des mains peu soucieuses de le conserver et pressées de s'en défaire. Il importe ici, et grandement, pensaient-ils, de distinguer entre les bienfaits que la liberté donne et les devoirs qu'elle impose. Les bienfaits de la liberté, le droit de disposer de sa personne, de jouir de son travail, d'être respecté dans sa demeure et maître dans sa famille, c'est le patrimoine humain et comme la dot que Dieu a constituée à tout homme en l'envoyant en ce monde. Nul ne peut la lui ravir, et le despotisme qui la détient ou la dérobe est un état de vol permanent, contre lequel aucune prescription ne court. Aussi nombreux, aussi importans, mais plus complexes sont les devoirs de la liberté. Veiller à l'indépendance nationale contre la conquête, à l'indépendance intérieure contre l'usurpation, prendre soin de la grandeur et de la prospérité du pays, non-seulement défendre ses

droits personnels, mais régler par la loi ceux d'autrui, c'est la tâche du citoyen, à laquelle participe quiconque, de près ou de loin, émet un vote politique. On appelle cela le droit, on a tort, c'est le devoir politique qu'il faut dire. Peut-on espérer que tout homme sans distinction et sans préparation en soit également capable, pauvre ou riche, enfant ou vieillard, ignorant ou instruit, laborieux ou fainéant, vagabond ou sédentaire? Et s'il arrivait par hasard que la société conviât à cette œuvre ceux qui n'auraient ni le loisir d'y travailler avec réflexion, ni l'intelligence assez faite pour en comprendre l'étendue, n'est-il pas à craindre qu'eux-mêmes ne prissent en dégoût un labeur ingrat et un pouvoir sans prix à leurs yeux? Ne chercheraient-ils pas quelque moyen de s'en acquitter tout ensemble et de s'en débarrasser une fois pour toutes? En général on tient peu en ce monde aux biens qu'on nous prodigue. Les hommes n'attachent de prix qu'à ce qu'ils ont peine à gagner ou chance de perdre. On sait ce qui arrive dans les pays aristocratiques à ces enfans gâtés de la fortune qui tiennent tout de leur naissance, et que la loi préserve de tous les coups du sort. Le suffrage universel est par excellence un grand seigneur qui s'est donné la peine de naître : sa première pensée pourrait bien être de chercher un intendant qui le décharge des soins de l'administration.

On ne peut nier qu'il n'y ait eu quelque vérité dans ce pressentiment, et que le suffrage universel n'ait montré chez nous beaucoup de penchant à constituer un procureur et à signer ensuite les blancs seings qu'on lui présente. Beaucoup de gens pensent que c'est à merveille, et qu'on réunit ainsi les avantages de l'intervention populaire et ceux de l'unité du pouvoir. Tout va bien en effet tant que la confiance est bien placée et pour ceux à qui le choix convient; mais ces optimistes oublient que les maîtres indolens sont assez généralement aussi des maîtres fantasques. Un propriétaire actif et qui fait ses affaires ne change ses agens qu'à bon escient, quand ils ont dévié ou démérité. Une contrariété ou un caprice suffit à un souverain fainéant pour disgracier ses favoris. Le suffrage universel, notre maître à tous, a fait, il est vrai, en rétablissant la monarchie, le ferme propos de ne céder jamais à aucun de ces retours d'humeur; mais, outre qu'on ne voit pas trop devant quel tribunal on le citerait s'il lui plaisait de manquer à ses engagemens, la loi lui réserve encore, dans l'élection des corps politiques, assez de moyens de se passer ses fantaisies aux dépens de la concorde intérieure et de l'harmonie des divers ressorts de l'état. Disons tout : la vraie, l'indispensable qualité politique, celle qui prépare tous les progrès et qui prévient tous les périls, c'est la vigilance; or vigilant, c'est précisément ce que le suffrage universel n'est pas. Veiller, c'est ce qui lui coûte le plus. Il a des léthargies profondes d'où il sort par

de brusques secousses. Quand il s'endort sur sa couche, il laisse tout échapper de ses mains; en se relevant en sursaut, il pourrait bien tout ébranler. Son sommeil est dangereux pour la liberté : c'est l'ordre que son réveil pourrait un jour mettre en péril.

Carrel lui-même ne pourrait donc se le dissimuler : si le suffrage universel a vaincu toutes les résistances, il n'a pas pour cela trompé toutes les craintes. Il lui a été plus facile d'emporter les obstacles qu'on lui opposait que d'éviter les écueils qu'on lui signalait. Ceux qui le combattaient de leurs efforts, comme ceux qui l'appelaient de leurs vœux, peuvent ainsi, chacun en certaine mesure, triompher de son résultat. Si les uns ont été meilleurs tacticiens, les autres en revanche furent meilleurs prophètes. Si les uns disent avec insolence : « Vous n'avez pas pu nous résister, et nous sommes vos maîtres! » les autres peuvent répondre avec une tristesse sardonique : « Maîtres tant qu'il vous plaira, mais singuliers maîtres qui n'ont pas su rester libres, et nous vous l'avions bien prédit! » Plaisir frivole, triomphe stérile des deux parts, et dont des âmes patriotiques ne peuvent se contenter longtemps! La joie pessimiste d'avoir raison sur des ruines communes ne peut remplir des cœurs généreux. Des adversaires que des systèmes ont pu diviser, mais que réunit aujourd'hui un sentiment également vif et également inquiet d'indépendance et de dignité, ont, ce semble, quelque chose de mieux à faire que d'échanger entre eux des défis et des récriminations. Convenir ingénument, chacun pour son compte, de ses déceptions et chercher ensuite en commun quelque moyen de parer aux infirmités dont on souffre également, ce serait, nous le pensons, une conduite plus digne d'hommes sensés et plus conforme au bien général. Puisque la souveraineté populaire existe et qu'elle règne sans tempérament par l'organe du suffrage universel, il ne s'agit plus ni de la glorifier ni de la maudire. Le temps est passé de contester sa force et de discuter son principe : c'est à régler ses écarts qu'il faut prétendre. Il faut trouver quelque moyen de couper ses fièvres intermittentes et de soutenir ses défaillances inattendues. Tel est le problème que les révolutions nous ont posé, et qu'elles nous condamnent à résoudre.

La difficulté et l'embarras pèsent juste du même poids, il faut le dire, et sur ceux qui rêvent encore la république et sur ceux qui s'en tiennent à la monarchie; car, quel que soit l'édifice qu'on ait la prétention d'élever, il y a là une base commune et nécessaire à laquelle, si l'on ne veut toujours camper sous la tente, il faut enfin donner la consistance qui lui manque. Et non-seulement le problème est le même pour tous, mais j'incline à penser que tous doivent en chercher la solution dans les mêmes voies. Ce qui me porte à l'espérer, c'est que, malgré tant de dissentimens que je ne cherche point

à dissimuler, j'ai cru plus d'une fois trouver le germe de cette solution dans quelques-unes des nobles inspirations d'Armand Carrel. C'est encore là un des fruits que j'ai tirés de cette lecture et que je recommande à l'appréciation du public. J'ai cru souvent y reconnaître comment, tout en restant fort différens sur des points capitaux d'organisation politique, d'honnêtes amis de la liberté et de la France pourraient encore, s'ils le voulaient, se rapprocher sur ce qui touche à la dignité individuelle et même aux conditions sociales du pays. Lorsque Carrel me développe ses plans de constitution républicaine, visiblement empruntés à l'Amérique, ces importations d'outre-mer, qui portent le cachet d'un autre monde, me laissent, je l'avoue, dans l'esprit une invincible défiance; mais lorsque, laissant de côté cette mécanique constitutionnelle, il en vient à établir que la démocratie n'a dû sa paisible prospérité dans les États-Unis qu'à la forte éducation civique que la race anglo-saxonne sait donner à ses enfans, je me surprends à penser comme lui, et je connais, à la douleur que je ressens, que, tout en indiquant le véritable remède, il a mis le doigt sur notre véritable plaie.

Oui, qui que ce soit qui parle, il a raison celui qui soutient que, puisque nous avons imité l'Amérique dans le principe fondamental sur lequel reposent toutes ses institutions, il faut de toute nécessité l'imiter encore dans la manière dont elle apprend à ses citoyens à le manier. Il a raison celui qui soutient qu'une fois admis le principe de la souveraineté populaire, l'unique moyen de prévenir les contrecoups étranges auxquels cette souveraineté est sujette, ce n'est pas de la garrotter et de la restreindre, mais au contraire de façonner par une pratique constante, quotidienne et sérieuse, chaque membre du souverain collectif à l'exercice du droit dont il est revêtu. Pour l'Américain, la souveraineté n'est point une décoration vaine dont il se pare dans de rares solennités; c'est une réalité qui pèse sur lui à toute heure de tout son poids. Dès qu'il a revêtu la robe virile, chacun de ses actes est un apprentissage du métier de souverain : il est souverain dans sa famille, où nulle loi ne s'ingère à lui dicter quelle éducation il doit donner à ses enfans, ni quel partage il doit faire entre eux de sa fortune. Il est souverain dans son village, dont il discute les intérêts, vote les impôts, trace les routes, sans jamais se sentir contrôlé par une administration tracassière, ou absorbé par une centralisation jalouse. Magistrat né de ses pairs, il exerce, par l'application constante du jury, le plus bel attribut de la souveraineté, le droit de justice. Il est souverain, pour son argent, dans ces grandes compagnies financières qui s'en vont, sans demander aucune subvention, ni subir aucun règlement, ouvrir de nouveaux réservoirs aux populations qui débordent et féconder le sein d'une nature vierge par le contact d'une savante industrie. C'est en souverain qu'il des-

cend sur un frêle esquif ces fleuves qui n'ont pas de bords, ou qu'il traverse la moitié du monde, porté par deux étroites voies ferrées, au travers des racines entrelacées d'arbres gigantesques. Le jour où on lui demande d'élire un président ou un congrès, on ne lui cause aucune surprise. Il y a longtemps qu'il a appris à penser lui-même, à savoir ce qu'il veut, à faire son choix et à s'y tenir, à en supporter les conséquences et à en affronter les périls. Une immense liberté individuelle, de larges franchises communales, telles sont les deux colonnes qui appuient en Amérique la souveraineté populaire, et la préservent de trop brusques ébranlemens.

Notre suffrage universel est loin de marcher si bien appuyé. Tenu soigneusement en lisière pendant les jours ordinaires de la vie, ne pouvant sans permission supérieure ni bâtir une maison, ni couper un arbre, à peine admis à donner un avis sur les intérêts de clocher, ceux pourtant qui le touchent de plus près et qu'il comprend le mieux, c'est une fois tous les quatre ou cinq ans qu'à jour fixe on vient lui demander ce qu'il pense des plus hautes questions de la politique. Les mains et les yeux débandés de la veille, il n'est pas étonnant qu'il s'avance en tâtonnant. Sa souveraineté ressemble à s'y méprendre à celle de ces petits rois de douze ans qu'on enlevait de loin en loin aux bonnes et aux précepteurs, pour leur faire tenir un lit de justice. Il dit un mot à voix basse, et prie son chancelier d'achever sa phrase. Tant que ce régime singulier durera, la souveraineté populaire ne sera qu'un jouet dangereux, car avant d'être souverain il faut être homme, et c'est l'homme que cette minorité prolongée empêche de croître. Pour les monarchies comme pour les républiques, des hommes sont pourtant un élément indispensable. Il n'y a que les dictatures qui aiment mieux se servir d'outils et ne cherchent à fabriquer que des machines; mais la démocratie en particulier est plus intéressée qu'aucune autre forme sociale à presser de toute manière cette émancipation véritable du citoyen, que Carrel appelait de tous ses vœux, car si elle nous a tous faits égaux, c'est apparemment pour nous faire arriver tous à la virilité, et non pour faire retomber dans l'enfance ceux d'entre nous qui avaient eu déjà le bonheur de perdre l'habitude d'obéir. Elle a passé le niveau, soit; mais pour Dieu! que ce soit en élevant toutes les tailles, et non en abaissant tous les fronts. Elle assurera mieux par là son honneur, et même sa durée, qu'en se complaisant dans sa force et en comptant ses victoires matérielles. Ses flots, dont rien n'a pu arrêter le progrès, ont tout couvert autour de nous; mais les torrens les plus vulgaires emportent leurs digues : ils s'écoulent et sont oubliés. Les seuls fleuves dont les peuples bénissent les noms sont ceux dont le limon salutaire fertilise les champs qu'ils inondent.

ALBERT DE BROGLIE.

LA CICOULANE

SCÈNES DE LA VIE DES LANDES.

I.

Sur les confins de l'Armagnac et du département des Landes, entre Villeneuve et Nogaro, sur le territoire de Sainte-Quitterie, il n'y avait pas en 1825 de métairie mieux tenue que celle de Jean Cassagne. Le métayer était connu dans tout le pays par sa bonne humeur et par sa probité. Il montrait avec orgueil la cédule du cheptel qui avait été confié à son arrière-grand-père en 1612, lorsque ce dernier avait pris possession de la métairie, ce qui prouvait que dans cette famille depuis deux cents ans, de père en fils, ils avaient travaillé pour le même maître, et qu'ils n'avaient jamais démérité. Jean Cassagne suivait assidûment les foires et les marchés, et quand on le voyait entrer dans un cercle, on était sûr d'entendre bientôt de bruyans éclats de rire, car il avait le don d'égayer en quelques minutes les caractères les plus revêches. Aussi pourquoi n'eût-il pas été gai? Sa situation était excellente. La métairie qu'il tenait à ferme, et qui se nommait la Grande-Borde, occupait trois paires de bœufs. Elle était située en belle position, sur un coteau dominant une vallée. Ses champs étaient bons pour le maïs et pour le blé; ses vignes produisaient une eau-de-vie renommée que recherchaient les négocians de Mont-de-Marsan. Le propriétaire de la Borde n'habitait pas le pays et ne surveillait nullement le métayer. Jean Cassagne était fort et bien portant; il avait une femme paisible qui s'occupait presque uniquement de soigner les enfans, ce qui n'é-

tait pas une légère occupation. C'est un axiome du pays que plus un métayer a d'enfans, plus il est riche, et Jean Cassagne pouvait passer pour millionnaire, car il avait une douzaine d'enfans, tous beaux et bien portans. Une fille cependant, l'aînée de toute la famille, était boiteuse; mais Cassagne s'en consolait. Elle restera dans la maison, disait-il, en qualité de tante, ou si quelqu'un veut m'en débarrasser, je lui donnerai quinze cents livres de dot, ce qui est une grosse somme dans un pays où l'argent ne circule pas abondamment.

Dans le courant du mois de novembre 1825, Jean Cassagne, qui semait alors ses blés, avait envoyé à Nogaro un de ses valets pour livrer un char de grain. La nuit était venue, et le temps, qui pendant toute la journée avait été assez mauvais, tourna à la tempête. La pluie tombait avec violence, et le vent soufflait par rafales de façon à ébranler la maison. Jean Cassagne était assis auprès du feu entouré de sa nombreuse famille. La mère et la fille filaient, les garçons, à cheval sur une bêche, égrenaient des épis de maïs. Tous étaient silencieux. Jean Cassagne était inquiet de savoir ses bœufs (de beaux *hagets* qui avaient coûté vingt-cinq louis) dehors par un temps pareil. Il s'étonnait du retard de son valet, et se promettait de le tancer de la bonne façon, lorsqu'on entendit la clochette des bœufs, et presque immédiatement le délinquant entra tout effaré dans la cuisine. L'eau ruisselait sur ses habits, et il y avait un tel effroi peint sur sa figure, que tous se levèrent instinctivement.

— Maître, maître, dit-il, venez vite! je crois que la dame est morte.

— Quelle dame, imbécile? répondit Jean Cassagne.

— Il est devenu fou, dit la métayère.

— Venez vite, s'écria le valet; venez vite, ou il y aura quelque malheur. Voilà une heure que la dame ne parle plus!

— Mais quelle dame, encore une fois?

— La dame que le courrier m'a dit de conduire ici. Venez vite!

— Il est ensorcelé, dit Cassagne.

Cependant il prit une chandelle de résine et sortit. A peine eut-il dépassé le seuil que le vent éteignit la lumière; mais il eut le temps d'apercevoir le corps d'une femme étendu dans le char. Il la prit dans ses bras, la transporta dans la cuisine, et la déposa auprès du feu, à la grande stupéfaction de la métayère et des enfans. Le bouvier ne s'était pas trompé, c'était bien une dame, toute jeune encore, mais dans un pitoyable état. Elle était pâle comme une morte, et ses cheveux blonds, détrempés par la pluie, s'échappaient d'un chapeau de paille à moitié dénoué. Sa toilette avait une élégance relative. Ce qu'il y avait de plus clair, c'est qu'elle était habillée en dame et non en paysanne.

Jean Cassagne toucha les mains de cette malheureuse femme. — Elle est morte, dit-il; nous voilà dans un bel embarras! Et qui t'a fait ce présent? continua-t-il en s'adressant au bouvier.

— J'étais sur le marché de Nogaro, répondit l'autre d'un ton pleurard, je déchargeais le grain, lorsque le courrier de Mont-de-Marsan a passé. Une dame et une petite fille descendirent de la voiture. Un instant après, l'aubergiste du *Lion d'Or* vint me demander si je n'étais pas au service de Jean Cassagne et si je ne me chargerais pas de conduire une dame et une petite fille à la Grande-Borde; j'ai répondu que je pouvais le faire.

— Et la petite fille?

— Ah! mon Dieu! je l'avais oubliée; elle doit être dans le char, à moins qu'elle ne soit tombée en route.

Cette fois ce fut la métayère qui sortit; elle revint louant Dieu de toutes ses forces et tenant une petite fille de trois ans qui paraissait morte de froid.

Jean Cassagne la vit entrer avec stupéfaction, et se tournant vers le bouvier : — Es-tu sûr qu'il n'y en a pas d'autres? lui dit-il.

— Non, non, répondit le bouvier sérieusement, une dame et une petite fille; je ne crois pas qu'il en soit monté davantage dans le char.

— *Grand Diou bibant!* s'écria le métayer avec désespoir; qu'allons-nous faire de tout ceci, et d'où sortent-elles?

Puis, reprenant son sang-froid, il donna ordre au valet de faire rentrer les bœufs, de les bouchonner avec soin, et à son fils aîné d'aller chercher un médecin. Pendant ce temps, la métayère avait approché l'enfant de la flamme du foyer excitée par une brassée de sarmens, et essayait de lui faire boire un peu de vin. Quant à la dame, Jean Cassagne la maintenait comme il pouvait sur une chaise, imposant silence à tous les enfans qui faisaient cercle autour de lui, et qui, profondément émus de ce spectacle, manifestaient leur émotion par des pleurs et des cris aigus.

Le médecin ne demeurait qu'à une petite lieue de la Borde; il était couché, et il n'avait pas été facile de le faire lever. Il pleuvait fort, et comme il s'était engagé à soigner toute la nombreuse famille de Jean Cassagne moyennant une rente de trois quartons de blé seulement, il ne se souciait pas de se déranger pour une étrangère qui n'était pas comprise dans le marché; cependant, ayant entendu parler d'une dame, il stipula intérieurement des honoraires exceptionnels et partit.

Lorsqu'il arriva à la Grande-Borde, la petite fille était si bien revenue à l'existence qu'elle remplissait la maison de ses cris et appelait en pleurant sa mère, qui, elle aussi, était revenue à la vie, mais

qui, en proie à une fièvre violente, semblait avoir perdu la raison. Le médecin essaya de l'interroger; elle répondit avec un accent étranger et inconnu dans le pays. Ses paroles étaient incohérentes : elle parlait de son mari, de la prison, de l'Amérique; elle appelait sa fille, qu'elle nommait Marguerite. On la mit au lit sans avoir tiré d'elle aucune explication. Le médecin resta auprès d'elle; mais la fièvre redoubla bientôt de violence, et au premier chant du coq elle expira sans prononcer une parole, laissant ses hôtes dans une stupéfaction qui tenait de l'épouvante.

Le médecin était fort ému lui-même de cette catastrophe rapide. Il interrogea Jean Cassagne, il interrogea le bouvier; mais ce fut inutilement. L'idée lui vint de regarder dans les poches de l'inconnue s'il ne trouverait pas quelque papier qui lui donnât la clé de ce mystère. Il trouva en effet une lettre adressée à Jean Cassagne; elle était écrite par un frère de ce dernier et datée de Paris. L'histoire de ce frère était celle de beaucoup d'ouvriers de la campagne. Il se nommait Pierre, et, sachant que la métairie était destinée à son frère aîné, il avait voulu apprendre un métier. Il était entré comme apprenti chez un charpentier du pays, et après quelques années d'apprentissage était parti pour son tour de France. Depuis cette époque, Jean Cassagne n'avait eu que des nouvelles indirectes de son frère; mais tout annonçait que les affaires de ce dernier étaient en bonne voie. Il avait appris à lire et à écrire, il avait de l'ordre et de l'économie, on ne doutait pas qu'il ne devînt patron à son tour. Pendant les dernières années de l'empire, sa carrière avait été interrompue par le service militaire; mais Jean Cassagne savait qu'après 1815 Pierre avait repris son état et s'était marié. Ces renseignemens par malheur étaient vagues, et le métayer ignorait où se trouvait son frère.

« Mon cher Jean, disait Pierre dans la lettre, je me proposais d'aller vous voir cet été avec ma femme et mon enfant. Malheureusement je me suis mis dans un complot politique qui a été découvert, et, comme vous le savez, il faut que les petits paient pour les gros. Ma vie n'est plus en sûreté à Paris. J'espère pouvoir partir aujourd'hui pour l'Amérique, mais je ne puis mener avec moi ni ma femme ni ma petite Marguerite. Je vous les confie toutes deux. J'ai un bon état qui me permettra de gagner ma vie partout. Si je réussis, je les ferai venir auprès de moi; si j'échoue, ma femme appartient à une riche famille qui prendra pitié d'elle en la voyant malheureuse, et ne la laissera pas à votre charge. D'ailleurs, je vous connais, vous ne regretterez jamais le morceau de pain que vous aurez donné à la fille et à la femme de votre frère. Cependant il ne faut pas voir les choses en noir; mon affaire peut s'arranger, et j'espère qu'avant

peu je pourrai revenir à la Grande-Borde vous remercier et vous embrasser. »

Après la signature il y avait un *post-scriptum*. « Ma femme, disait Pierre, ne parle que le français, et encore ce n'est pas le français de nos messieurs : elle est Allemande. Apprenez le patois à ma fille; si elle vient me rejoindre sur ma terre d'exil, il me sera doux d'entendre dans sa bouche la langue de mon enfance. »

Jean Cassagne, quand il eut entendu la lecture de cette lettre, jeta un regard plein de tristesse sur la face pâle et défigurée de sa belle-sœur. En pensant à son frère, des larmes lui vinrent aux yeux, mais il les refoula avec énergie, car tous les siens le regardaient. Il prit la petite Marguerite dans ses bras et la remit à sa femme. — C'est un enfant de plus, dit-il d'un ton presque insouciant. Jean, continua-t-il en s'adressant à son fils aîné, va prévenir le maire et le curé.

On trouva dans le char un paquet assez volumineux, et au milieu des hardes qu'il renfermait un livre de messe sur lequel on lisait quelques indications relatives à la première communion de la malheureuse jeune femme, qui permirent de dresser tant bien que mal l'acte de décès de la belle-sœur de Jean Cassagne. La métayère, qui avait bon cœur, s'éprit d'une vive affection pour la pauvre petite orpheline, qu'on appela Margaride, en donnant à son nom la désinence gasconne. — C'est une petite demoiselle, disait-elle, je veux que Pierre, quand il reviendra, retrouve au moins sa fille heureuse et bien portante.

II.

Pierre ne revint pas. Jean Cassagne pria le propriétaire de la Borde, qui demeurait à Toulouse, et allait souvent à Paris, de prendre des informations sur le sort de Pierre; mais les recherches faites ne produisirent aucun résultat. Pierre Cassagne était inconnu à Paris, même à la préfecture de police. On savait seulement que quelques individus compromis dans un grand complot, à l'époque de la disparition de Pierre, avaient fait naufrage en se rendant au Texas. Jean Cassagne n'alla pas plus loin. Il accepta sans arrière-pensée l'enfant que la Providence lui avait confié, et il résolut de l'élever comme ses autres enfans; mais il s'aperçut bientôt que la petite Margaride ne pourrait supporter la fatigue des travaux des champs. Il était impossible en effet de rien voir de plus frêle et de plus délicat que cette petite fille à la peau blanche, aux yeux bleus couleur de pervenche, aux cheveux d'un blond qui tirait sur le blanc. Elle formait un contraste bien tranché avec les enfans du

bon métayer, qui avaient des yeux d'un noir moresque et la peau dorée et bistrée comme de jeunes Bédouins. Tous carrément charpentés, ils gagnaient en apparence deux ou trois ans sur leur âge véritable, tandis qu'à douze ans la petite Margaride ne paraissait pas en avoir plus de huit. Les enfans de Jean Cassagne étaient vifs, bruyans, emportés; la petite Margaride au contraire était d'une tranquillité qui allait jusqu'à la nonchalance. Triste et silencieuse, sa placidité avait quelque chose de maladif. On la voyait rarement pleurer, mais elle riait plus rarement encore. Elle était d'une nature timide et même craintive; un mot un peu rudement prononcé la faisait pâlir et trembler. Elle cherchait à se sauver quand on la regardait fixement. Aussi les enfans de la maison avaient-ils peu de sympathie pour cette nature si différente de la leur; ils l'avaient surnommée la *Cicoulane*. C'est le nom du petit lézard gris qu'on voit se chauffer au soleil sur les murailles, et qui au moindre bruit s'effarouche et se sauve dans la première crevasse qu'il rencontre. La pauvre enfant était en effet timide et inoffensive comme la *cicoulane*.

La vieille métayère, qui était active et vaillante, avait fini par perdre un peu de son affection pour Margaride, qu'elle trouvait trop engourdie; mais Jean Cassagne, bien qu'il la raillât quelquefois, la protégeait contre les enfans. — Ne t'inquiète pas, *Cicoulane*, lui disait-il quelquefois, tâche de devenir vaillante, et le jour où tu trouveras un garçon qui veuille de toi et de cent écus, tu lui diras de s'adresser à moi.

Cependant il fallait lui trouver un état. On ne pouvait songer à mettre une pioche et un fléau dans ces mains frêles et délicates. Nous avons dit que la fille de Jean Cassagne était boiteuse, et comme elle ne pouvait pas non plus travailler aux champs, on l'avait envoyée à Villeneuve apprendre l'état de *tailleuse* chez une ouvrière en renom. Elle devint elle-même fort en vogue dans le pays. Elle prit tout naturellement la petite Margaride en apprentissage. Elle se nommait Marioutete, mais elle était généralement connue dans le pays sous le nom de *Torte* de la Grande-Borde. *Torte* veut dire boiteuse, et en effet cette infirmité était assez prononcée chez elle. Cela était fâcheux, car Marioutete offrait un beau spécimen de la race gasconne. L'ovale de sa tête n'était pas irréprochable, son teint était légèrement cuivré, on eût pu reprocher à ses sourcils d'être trop fournis et au duvet de sa lèvre supérieure d'être un peu apparent; mais ces légers défauts étaient bien rachetés par l'éclat de ses grands yeux noirs, que ne pouvait tempérer la longueur de ses cils recourbés, par la blancheur canine de ses dents, par la régularité de ses traits, où régnait perpétuellement la bonne humeur de la force

et de la santé. Elle se coiffait suivant une mode du pays qui tend à disparaître tous les jours : elle portait une *bélitche*. La bélitche est un léger bonnet de dentelle à ailes flottantes posé sur le sommet de la tête et noué sous le cou par un ruban qui, chez les coquettes, est toujours large et d'une couleur éclatante. Ses cheveux, coupés court, séparés par une raie au milieu de la tête, lui couvraient à peine les oreilles et donnaient encore plus de hardiesse et de vivacité à ses yeux d'une beauté vraiment merveilleuse. Elle avait alors plus de vingt ans, et ne paraissait pas trop s'ennuyer de rester fille. Elle menait une vie assez joyeuse que ne respectait pas la médisance. Le fait est qu'elle avait la parole facile et le verbe haut. Une plaisanterie un peu scabreuse ne l'effrayait pas, et elle savait y répondre sur le même ton. Elle n'était pas timide; mais il ne faut point qu'elles soient timides, ces pauvres grisettes campagnardes qui, pour gagner leur vie, sont obligées jour et nuit d'errer par les chemins déserts. La paysanne est trop méfiante pour confier à la tailleuse l'étoffe qu'elle a fait tisser ou qu'elle a achetée; elle veut la voir coudre sous ses yeux : cela lui coûte huit sous! Et pour gagner ces huit sous, la tailleuse fait parfois deux lieues par des chemins à peine frayés. Il faut qu'elle franchisse des ruisseaux, qu'elle escalade des tertres, qu'elle passe à travers des haies. Le plus souvent il fait nuit quand elle se retire, parce qu'on est en hiver, ou parce que la robe appartient à quelque élégante qui veut, pour ses huit sous, être mise à la dernière mode de ce désert. La nuit est noire, la pauvre fille en se retirant passera le long de maisons gardées par des chiens hargneux, à travers des landes où se tient le sabbat, dans des bois où erre le loup-garou. S'il se présente un compagnon de route, elle l'accepte avec reconnaissance. S'il était vieux, elle l'accepterait de même; mais il arrive le plus souvent que c'est un jeune garçon qui offre la protection de son gourdin, et voilà pourquoi on médit tant dans les campagnes de ces pauvres couturières.

Marioutete ne rentrait pas toujours seule, et on lui connaissait plusieurs galans. Le fait est qu'elle avait trouvé plus d'une fois l'occasion de se marier; mais sans décourager ouvertement ses prétendans, elle avait éludé jusque-là tout dénoûment officiel. Les mauvaises langues du pays faisaient courir le bruit qu'elle avait dans le cœur un amour vrai pour un garçon que Jean Cassagne ne lui laisserait jamais épouser.

Quand Marioutete accepta la tutelle de la petite Margaride, celle-ci n'avait que douze ans. Ce n'était alors et ce ne pouvait jamais être une rivale à craindre. Elle eût pu être tout au plus un témoin gênant; mais Marioutete connaissait la timidité de sa jeune cousine, et elle espérait lui imposer facilement silence. Si la *Cicoulane* n'a-

vait montré aucune aptitude pour les travaux champêtres, elle fit preuve des meilleures dispositions pour la couture, et elle devint bientôt d'une habileté égale à celle de Marioutete, qui ne manqua pas de l'associer à toutes ses pérégrinations. Dans les métairies isolées, tout est sujet de curiosité. L'histoire mystérieuse de l'orpheline avait dans sa nouveauté occupé toutes les veillées du pays. On l'avait entrevue à la messe, et ses cheveux blonds, la blancheur de sa peau, sa timidité, avaient été parmi les filles un sujet d'étonnement et de raillerie; mais quand on la vit tout le jour occupée à son ouvrage sans qu'elle levât jamais les yeux, quand on se fut convaincu qu'elle ne répondait que par monosyllabes, qu'elle ne chantait jamais, qu'elle refusait de danser, elle fut jugée dans ce pays d'abondante conversation et d'expansion bruyante : on la déclara tout au plus bonne à faire une nonne, si toutefois elle n'était pas trop idiote pour servir Dieu.

Marioutete, bien que désormais elle ne fût plus seule pour se retirer des maisons où elle allait travailler, se laissait toujours reconduire. Le cavalier servant qui se montrait alors le plus zélé était un nommé Frix qui jouissait d'un grand crédit parmi toutes les filles de Sainte-Quitterie et des communes environnantes, mais qui était fort mal noté dans l'esprit des gens sérieux des environs, qu'ils fussent bourgeois ou paysans. Il appartenait par sa vie vagabonde et indépendante à la bohême champêtre, bohême tout aussi curieuse que celle de Paris, et qui attend son historien. C'était un enfant du pays, et par conséquent il était un peu le cousin de tout le monde. Il avait mangé en quelques mois tout ce que son père et sa mère lui avaient laissé; il avait vendu sa terre et sa maison, c'est-à-dire un demi-hectare et une vieille maisonnette. Or c'est là un crime sans rémission aux yeux de tout bon paysan. Il n'avait pas d'état fixe. Il avait appris le métier de tisserand, il travaillait aux routes. Quand la faim le pressait trop, il se mettait en condition pour quelques mois; mais le plus clair de son revenu, il le tirait du braconnage. C'était un destructeur terrible : on eût dit qu'il était dans la confidence du gibier. Il allait trouver les perdrix à leur remise et les lièvres à leur gîte, comme s'ils lui eussent donné rendez-vous. A l'aide d'un mauvais fusil à un coup tout en désarroi, il faisait un carnage effroyable et dépeuplait le canton. Il mettait surtout au désespoir les chasseurs au chien courant. Quand ils avaient bien arpenté les vallées et les monts et qu'ils voyaient leurs chiens prêts à forcer le lièvre, un coup de fusil partait soudain sur une crête solitaire, un homme sortait de derrière un tertre et ramassait le lièvre : c'était Frix, qui, averti par les aboiemens des chiens et sûr que l'animal lancé passerait par là, l'avait attendu en fumant sa cigarette. Il pêchait aussi avec un très grand succès, respectant,

disaient ses amis, les étangs et les viviers particuliers, mais dépeuplant les cours d'eau. Jusque-là, il n'y avait trop rien à dire. On peut, suivant les paysans, être honnête homme et braconnier; mais il se livrait à un autre genre de braconnage qui troubla plus d'une fois le repos des familles. Frix était joli garçon. D'une taille médiocre, large des épaules, mince de la ceinture, avec une figure pâle, presque féminine, illuminée par deux grands yeux noirs, il ne trouvait que bien peu de cruelles. Les paysans l'accueillaient avec plaisir et l'attiraient chez eux. Étant tous un peu braconniers, ils aimaient à chasser avec un chasseur aussi expert en vénerie rustique. Après la chasse, on revenait manger le gibier, on buvait et on chantait. Malheur alors au chasseur qui avait des filles dans sa maison! Frix était, à vrai dire, l'almanach chantant du pays. Rondes de l'Armagnac, des Landes et du Béarn, complaintes des illustres scélérats, chansons de soldats et de compagnons du devoir, sa mémoire avait tout retenu, son répertoire était complet. Sa voix, d'un timbre doux et agréable, allait au cœur de ces pauvres filles, qui le lendemain, toutes pensives, essayaient de répéter les refrains en piochant la terre. Et quand il avait chanté, on dansait, et il était passé maître en fait de danses. Il était si agile, il regardait si tendrement sa danseuse, il lui pressait si doucement la main! aucune n'en réchappait. D'ailleurs, eussent-elles échappé au poison de ces soirées intimes, Frix les rattrapait en plein soleil, dans l'arène de la course aux taureaux, car Frix était écarteur, et nul mieux que lui ne savait franchir d'un bond l'animal furieux, ou par une feinte habile esquiver son coup de tête et lui laisser donner son coup de corne dans le vide. Combien de filles sentirent leur courage ébranlé et maudirent leur résistance après l'avoir cru mort sous les pieds du taureau, ou après l'avoir vu traversant la place couronné de lauriers au milieu des fanfares retentissantes et sous les bravos de tous les spectateurs debout autour de l'arène!

Frix était un don Juan rustique, et il avait même sur la conscience d'assez méchantes actions. Plus d'un père de famille l'avait attendu derrière une haie avec un fusil chargé, et le braconnier avait quelquefois entendu les chevrotines siffler à ses oreilles. Aussi, lorsqu'une de ses aventures avait quelque suite fâcheuse, il prenait le parti de s'exiler dans les landes jusqu'à ce que la colère des parens fût apaisée. Il était alors le galant en titre de Marioutete, qui prétendait avoir fixé le cœur du volage Frix, et qui se vantait, devant les victimes de ce dernier, qu'elle se ferait épouser quand elle le voudrait. Ce mariage eût pu avoir lieu, car Frix commençait à être las de cette vie errante et de ces amours mêlés de coups de fusil; mais Jean Cassagne ne se souciait pas de l'avoir pour gendre. « Tu peux causer avec Frix tant que tu voudras, disait-il à Marioutete; je

vous connais trop, vous autres filles, pour ne pas savoir que tu continuerais à le voir. Or j'aime mieux que tu le voies ici que dans un bois; mais je ne veux pas d'un sauteur dans ma famille! » Ce qui ne l'empêchait pas de chasser avec lui et de plaisanter sur les victimes du galant écarteur.

Frix ne manquait jamais une occasion d'aller dans les maisons où travaillait Marioutete, et attendait qu'elle eût fini pour la ramener à la Borde. Un soir d'hiver, il alla la chercher dans une métairie éloignée, où elle travaillait avec Margaride; mais il avait beaucoup neigé dans la soirée, et les maîtres de la maison insistèrent pour que les deux jeunes filles ne s'aventurassent pas pendant la nuit dans les mauvais chemins. Frix reçut aussi un fort bon accueil, bien que la fille de la maison fût jeune et belle; mais, comme elle allait se marier le surlendemain, le père et la mère pensèrent que le danger ne les regardait plus. Que faire dans une grande chambre quand il y a trois ou quatre garçons et trois jeunes filles, et qu'on est à la veille d'une noce? On dansa. On était tellement habitué à compter pour rien la pauvre Margaride, qu'on la laissa, comme Cendrillon, au coin du feu, sans même lui demander si elle voulait danser. Elle avait seize ans alors, et pour la première fois elle sentit au cœur une secrète amertume en se voyant délaissée. Pour la première fois peut-être elle écouta, en leur donnant un sens, toutes ces rondes où l'amour, le printemps, les rossignols et les violettes jouent un si grand rôle. Elle avait passé la journée à coudre la robe de la mariée et assisté à toutes ces joies bruyantes qui précèdent une noce. Son isolement lui apparaissait alors dans toute son étendue. Elle se demandait pourquoi elle ne prendrait pas sa part de ces plaisirs qui paraissaient enivrer les autres filles; elle les regardait attentivement pour voir s'il était si difficile de savoir danser. Elle regardait surtout Frix, le chef de la danse, le coryphée, celui qui menait la chaîne et tout en chantant réglait les mouvemens du rondeau. Elle le voyait souvent à cause de Marioutete, et son imagination s'était souvent occupée de lui. Elle s'était bien des fois demandé quelle était cette puissance irrésistible qu'il exerçait sur les filles affolées jusqu'à se perdre pour lui. Elle croyait à un pouvoir surnaturel, et elle avait peur de lui comme elle avait peur du diable; mais ce soir-là, en entendant sa voix sonore et vibrante, en voyant ses mouvemens souples et agiles concorder parfaitement avec la mesure de l'air qu'il chantait, elle commença à avoir moins peur, et elle eût voulu être dans le rondeau à la place de Marioutete, qui, bien qu'elle fût boiteuse, dansait avec beaucoup d'agilité.

Quand Marioutete et l'autre fille eurent dansé pendant une heure, elles se jetèrent sur un banc, essoufflées, se plaignant de la chaleur, déclarant que la danse était un plaisir trop fatigant. Frix, qui avait

des jarrets d'acier, insistait pour que la danse continuât; mais les filles n'en pouvaient plus. — Faites danser la Margaride, — dit Marioutete. Cette opinion fut goûtée par tous. Il fallait faire danser la Margaride; mais la pauvre fille, qui deux minutes plus tôt ne désirait rien tant que de faire partie du rondeau, devint rouge jusqu'au front, et supplia Marioutete, qui voulait l'entraîner dans le milieu de la chambre, de la laisser dans son coin. Elle avait les larmes aux yeux. L'assemblée battait des mains aux efforts triomphans de la fille de Jean Cassagne. Il y avait de grosses voix qui disaient avec un gros rire : Nous allons voir danser la *Cicoulane!* Elle était déterminée à se jeter par terre plutôt que de consentir à danser; mais Frix, écartant Marioutete, prit Margaride par la main, et lui dit d'une voix qui semblait l'implorer : — Margaride, tu ne veux pas danser avec moi? — Elle se sentit alors sous l'influence du charme qui agissait sur elle un moment auparavant. Et quand il eut commencé l'air du rondeau, elle marqua la mesure et se mit à danser comme malgré elle. *Tu danseras, mignonne, mignonne,* disait le refrain de la chanson; *tu danseras mignonnement, mignonnement.* Et elle dansait mignonnement en effet. Les autres filles faisaient résonner bruyamment le sol carrelé sous leurs rudes escarpins, mais on eût dit que Margaride et son danseur ne touchaient pas la terre. C'était une danse calme et silencieuse comme la danse des ombres, et l'écolière montra tant d'aptitude et de bonne grâce, qu'à peine le rondeau fut-il fini, Marioutete reprit la main de Frix et voulut continuer à danser.

En faisant danser Margaride, Frix avait fait acte de complaisance et avait voulu amuser la société; il se serait cru déshonoré, si on eût cru un instant qu'il adressait ses hommages à une fille qui était la risée du pays. Il lui avait parlé doucement, comme on parle à un enfant effarouché; mais la pauvre *Cicoulane* avait pris la plaisanterie au sérieux. Pendant qu'elle cousait, elle pensait à Frix, le plus souvent avec une terreur profonde, mais avec une persistance qu'elle ne pouvait vaincre. C'était une idée fixe qu'elle ne pouvait chasser. Toutes les fois qu'on parlait de lui, qu'on en dît du bien ou qu'on en dît du mal, elle écoutait avec avidité. Quand elle le voyait entrer, elle rougissait et ne savait quelle contenance garder. Elle s'irritait de ce qu'il ne lui adressait pas la parole; elle était heureuse quand le regard de Frix se reposait sur elle; elle avait des reparties aigres pour Marioutete, lorsque devant lui celle-ci la traitait trop en petite fille. Elle commença aussi à se regarder au petit miroir louche devant lequel Marioutete faisait de fréquentes stations. Elle ne se trouvait pas si laide qu'on le disait, mais elle fut d'avis qu'elle pouvait tirer un meilleur parti de sa figure. Elle laissa croître ses cheveux, qui commençaient à perdre leur teinte fade et blanchâtre

et à prendre de riches reflets; elle abandonna la bélitche pour se coiffer à la mode des filles de Mont-de-Marsan, c'est-à-dire avec un soupçon de mouchoir en jaconas ou en soie placé derrière la tête. En choisissant l'étoffe de ses robes, elle s'étudia à prendre celles qui convenaient le mieux à sa figure. S'étant aperçue qu'elle avait un petit pied, elle s'exposa bravement aux rhumes en portant des souliers même pendant l'hiver. Marioutete, qui remarquait ces transformations, ne négligeait rien pour décourager Margaride. — Ma pauvre *Cicoulane*, lui disait-elle, tu as beau faire, tu seras toujours une pauvre petite laideron. Le meilleur de ton jeu, c'est d'être bonne couturière. Aucun garçon ne voudra jamais de toi. Crois-moi, entre dans une grande maison, vieillis en soignant les enfans, et on t'y gardera pendant tes vieux jours.

Marioutete ne disait pas cela par méchanceté; elle n'était que l'écho de l'opinion universelle. Cependant, au printemps qui suivit la leçon de danse, la nature vint aider les innocens artifices de coquetterie de la pauvre Margaride : sa taille s'éleva, les contours de ses épaules s'adoucirent, le bleu de ses yeux devint plus foncé et plus brillant, ses cils perdirent cette couleur fauve qui faisait l'étonnement des méridionaux, sa blancheur s'illumina de teintes d'un rose charmant, ses mouvemens eurent plus d'élasticité et plus de grâce. Elle était bien frêle encore cependant auprès de la robuste Marioutete, qui ne s'alarma pas de ce changement. Jean Cassagne fut plus perspicace. — La jeune fille dépense pour sa toilette tout ce qu'elle gagne, dit-il un soir; il y a quelque diablerie sous jeu. Après tout, pourquoi ne s'amuserait-elle pas comme les autres? — Car, nous l'avons dit, Jean Cassagne était d'humeur accommodante, sachant qu'on ne gagne rien à contrarier les filles. Quant à la ménagère de la Grande-Borde, elle pensait, comme Marioutete, que Margaride ne trouverait jamais de galant.

Marioutete et sa mère se trompaient. Frix, lui aussi, avait remarqué le changement qui s'était opéré chez Margaride, et comme il avait couru le monde, il avait des idées moins exclusives que celles de ses compatriotes. Il pensait qu'une fille blonde pouvait être jolie, et que la force et l'ampleur n'étaient pas des conditions essentielles de la beauté. Il trouvait chez la *Cicoulane* plus d'un point de ressemblance avec les dames et les demoiselles qu'il voyait autour des arènes où il risquait sa vie. De plus, il se sentait aimé, et devinait quelle différence il y avait entre le caractère de cette pauvre abandonnée et celui de l'impérieuse et turbulente Marioutete. Aussi commença-t-il à la regarder plus souvent et à lui parler le langage que les galans tiennent aux jeunes filles; mais il ne se hasardait ainsi que lorsqu'il était seul, parce qu'il avait peur des railleries. La pauvre fille, pleine de défiance, n'osait croire qu'elle fût aimée;

elle ne cessait pourtant de penser à Frix, qui lui aussi pensait à elle plus souvent peut-être que Marioutete ne l'eût désiré.

III.

Lorsque Frix vit arriver l'été, il quitta la commune pour courir les fêtes dans le département des Landes, où la course est restée un amusement national. Il n'y a dans la partie méridionale de ce département si petit village qui n'ait son arène, et lorsque vient le jour de la fête patronale, les habitans se cotisent pour attirer chez eux les plus brillans écarteurs. La course finie, on distribue des prix à ceux qui se sont le plus distingués. Il est rare que le premier prix soit au-dessous de cent francs, même dans les plus petits villages, et il atteint souvent le chiffre de cinq cents francs. Frix commençait à être connu; il avait surtout la réputation de ne pas se ménager, et d'attendre franchement les taureaux. Bien des fois il avait été renversé sanglant sur l'arène; mais ces mésaventures ne le décourageaient pas : il se relevait toujours plus hardi. Pendant cette campagne, il avait attiré l'attention des commissaires à Dax, à Mont-de-Marsan, à Grenade, à Cazères. On lui avait mis sur la tête une douzaine de couronnes de laurier, et il avait reçu un millier de francs; mais, aussi peu soucieux de la gloire que de l'argent, il avait coiffé de ses lauriers les servantes des cabarets où il avait dépensé une bonne partie de cet argent, gagné au péril de sa vie. En cela, il différait des autres écarteurs, qui, lorsqu'ils sont dans l'arène, se préoccupent peu de la gloire et des applaudissemens, mais beaucoup de certain petit champ, certaine petite vigne, certaine petite maison qu'ils espèrent gagner pendant l'été entre les cornes du taureau. Ce sont des gens positifs que ces chevaliers des arènes villageoises. Frix ne leur ressemblait pas : fidèle à ses habitudes de braconnier, il vivait au jour le jour.

Il venait d'assister à la fête d'Aire, petite ville située sur les bords de l'Adour, au pied d'un coteau pittoresque, où le maréchal Soult se mesura avec le duc de Wellington. La fête touchait à sa fin. Les écarteurs, réunis dans une auberge de la ville, fêtaient les vainqueurs et consolaient les vaincus. La table était encombrée de bouteilles. Les vins capiteux d'Armagnac et de Madiran déliaient les langues gasconnes. Quelques messieurs en habit noir, en bottes vernies, en gants blancs, déserteurs du bal communal et amateurs passionnés de ce genre de *sport*, écoutaient les récits des écarteurs. Frix, nonchalamment couché sur une chaise renversée, ajoutait la fumée de sa cigarette au nuage qui remplissait la chambre. Silencieux, il pensait peut-être à Marioutete ou à Margaride, lorsqu'il se

sentit frappé sur l'épaule, et en se détournant il aperçut un homme de Sainte-Quitterie qui le saluait en souriant.

— C'est vous, Moucadour, dit-il.

— C'est moi, répondit l'autre; j'arrive de Pau, je n'ai vu que la moitié de la course. Vous avez joliment travaillé, garçon, et on a fait une injustice en ne vous donnant que le troisième prix.

— Bah! répondit Frix avec insouciance, c'est toujours la même histoire. La vieille garde était là : on lui a payé ses chevrons.

— Oui, oui, ils ne reviendraient point si on ne leur donnait pas les premiers prix; mais ils commencent à se ménager un peu trop. Il n'y en a pas un seul qui ait osé franchement écarter *Rosalie*. Ils lui ont fait quelques coupés, mais aucun n'a eu le courage de l'attendre de pied ferme, comme vous avez fait. On dit qu'elle vous a touché le premier jour.

— Elle m'a un peu chatouillé les côtes.

— Eh bien! vous avez de la chance; je ne connais pas d'animal plus mal corné. Elle a les cornes aiguës comme des épées et plantées en avant. L'an passé, elle a tué un homme à Bahus. Elle est pleine de malice, et on dit que, quand elle en veut à un écarteur, elle court sur lui comme un chien.

— J'en ai vu de plus terribles, répondit Frix avec quelque jactance; mais, dites-moi, y a-t-il longtemps que vous avez quitté Sainte-Quitterie? Que se passe-t-il de nouveau là-bas?

— J'ai de mauvaises nouvelles à vous apprendre, dit Moucadour : on chasse sur vos terres. Je crois que vous pouvez faire votre deuil de la *Torte* de la Grande-Borde.

— Eh donc!

— Vous avez un rival contre lequel vous ne pourrez pas lutter.

Frix regarda Moucadour en riant et se mit à chanter deux vers d'une ronde du pays :

J'ai vu mon rival assis auprès d'elle;
J'ai dit : beau rival, restez auprès d'elle.

— Oh! vous chantez à merveille, dit Moucadour; mais il y a des oiseaux qui chantent mieux que vous.

— Et de qui s'agit-il donc?

— Cherchez! Mais vous ne devineriez pas; c'est Angoulin.

— Vous avez raison, je n'eusse jamais deviné; mais Jean Cassagne a donc fait un héritage, il a trouvé quelque trésor pour que le vieil usurier veuille épouser sa fille.

— Jean Cassagne est ce qu'il était, ni plus riche ni plus pauvre.

— Alors pourquoi Angoulin veut-il épouser Marioutete, si ce mariage ne doit pas lui procurer beaucoup d'argent? Il ne saurait être amoureux, il n'a d'autre passion que celle des écus. Il n'a jamais

voulu se marier de peur d'être obligé d'acheter une robe à sa femme. Il y a là-dessous quelque mystère.

— C'est ce que tout le monde dit à Sainte-Quitterie; mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'avant de fréquenter la maison de Jean Cassagne, il a été pendant un mois absent. Au commencement du mois de juin, il est parti, laissant son fameux cheval blanc chez un de ses débiteurs. Il a emporté deux chemises et a pris le courrier. Personne ne sait où il est allé. Il est revenu un mois après avec un chapeau noir à coupe haute et une *chenille* (1). A son retour, il a commencé à fréquenter la maison de Jean Cassagne. Celui-ci n'a pas d'abord paru très content de cette assiduité. On va croire que je suis mal dans mes affaires, disait-il.

— Et Marioutete?

— Marioutete se résigne très bien à devenir la femme de l'homme le plus riche de Sainte-Quitterie.

Frix garda un moment le silence. Peut-être n'aimait-il plus Marioutete; mais il avait sa réputation à garder, et il lui était pénible d'être quitté.

— Quand retournes-tu à Sainte-Quitterie? dit-il à Moucadour.

— Demain.

— Nous partirons ensemble.

Moucadour était un homme de la montagne qui, après avoir longtemps rôdé dans le pays comme chiffonnier (2), s'était établi à Sainte-Quitterie. Il avait ouvert une auberge au chef-lieu de la commune, pauvre hameau qui comptait trois maisons. Il avait conservé son ancien métier; il était chantre, porteur de contraintes. Pendant l'été, il courait les fêtes, et, lorsque l'occasion se présentait, tenait la corde des taureaux de course. C'était un assez mauvais homme, doucereux avec ceux qu'il pouvait craindre, brutal avec les faibles, et pour gagner de l'argent capable d'une méchante action. En avertissant Frix, qu'il n'aimait pas, mais qu'il craignait, il avait voulu satisfaire sa malignité naturelle, car il avait pour Angoulin et pour Frix une dose de haine à peu près égale.

Angoulin était l'homme le plus riche de Sainte-Quitterie, et il appartenait à la classe malheureusement trop nombreuse des usuriers campagnards. C'est un type tellement répandu qu'il est devenu banal. Il avait commencé par être maquignon, brocantant des va-

(1) On appelle *chenille* dans les campagnes du Gers ce que les bourgeois du midi appellent une *lévite*, et ce que nous appelons une redingote.

(2) Le chiffonnier de nos campagnes n'a aucune ressemblance avec le chiffonnier de Paris. C'est un véritable négociant : il achète aux ménagères la plume, le tartre, la lie, les vieux chiffons, les peaux d'agneaux. Le plus souvent le marché se conclut sous la forme d'un échange dont les aiguilles et le coton à filer sont les principaux élémens. Il est rare qu'à ce trafic les chiffonniers n'acquièrent pas une assez grande aisance.

ches malades et des chevaux bons à nourrir les sangsues. Ce commerce exige un grand fonds d'improbité; Angoulin se fatigua de l'employer dans une sphère si humble et si peu lucrative. Il prêta à la petite semaine; puis bientôt, ses capitaux s'étant accrus, il prit un vol plus élevé. Il commença à prêter aux propriétaires gênés et imprévoyans; il se montrait d'abord doux et accommodant, plein de tendresse pour ses débiteurs : il attendait qu'il eût rendu leur ruine inévitable; il montrait les dents alors, et se trouvait avoir une métairie de plus. Il était d'une activité prodigieuse, furetant partout pour trouver une occasion de gain. On le voyait aux foires, aux marchés, devant les justices de paix, devant les tribunaux de première instance. On ne rencontrait que lui sur les chemins. Il était monté sur un cheval blanc, maigre, décharné, sans queue, qui néanmoins semblait doué de l'ubiquité et de l'ardeur infatigable de son maître. Ces déplacemens, qui eussent été dispendieux pour tout autre, ne coûtaient rien à Angoulin. Il avait des débiteurs partout, et pas un n'eût osé lui refuser l'hospitalité, qu'il prenait chez eux sans la leur demander. Il en était de même à Sainte-Quitterie : il avait une chambre pour la forme dans une de ses métairies, mais il prenait le plus souvent la table et le logement chez ceux de ses débiteurs qui mangeaient le plus gaiement ce qui leur restait; en dehors de ses impôts, il ne dépensait pas dix écus par an. C'était un homme de cinquante ans environ, maigre, et dont le teint jaune et vert rappelait les tons de la racine de buis. Il portait le béret national, la veste courte, et de grandes guêtres qui lui allaient aux genoux. Il parlait peu, et sa physionomie offrait un caractère complet d'impassibilité. Il avait beaucoup aidé Frix à manger son héritage, et celui-ci avait plus d'une fois manifesté le désir de se venger.

Le lendemain de la fête d'Aire, Frix et Moucadour partirent et arrivèrent à Sainte-Quitterie au commencement de la nuit. En passant devant la Grande-Borde, ils entendirent de grands éclats de rire et un tumulte qui couvraient le son nasillard de la vielle. Ils s'approchèrent et virent que le *sol* était plein de monde (dans le midi, on appelle *sol* l'aire où l'on bat le grain). Jean Cassagne avait fait une *besiao* (1). Quand un propriétaire est embarrassé par un travail devenu trop urgent, il invite tous ses voisins à l'aider. Chaque maison invitée envoie le plus jeune et le plus dispos de la famille, car il s'agit d'une fête encore plus que d'un travail, et si pendant le jour, sous les rayons ardens du soleil, il faut faner, faucher, moissonner ou battre, c'est après le travail que la vigueur des invités est le plus rudement mise à l'épreuve. Le soir, un festin gi-

(1) *Besiao* en patois veut dire voisinage.

gantesque attend les travailleurs, et après le festin vient la danse. Jean Cassagne, voyant que les vendanges approchaient, et que le pressoir où il serrait sa gerbe se vidait lentement, avait fait une *besiao*. Un veau et un mouton avaient été tués. La ménagère savait seule le compte des poules, des dindons et des canards qui avaient été massacrés. A cette occasion, le four s'était rempli de pâtisseries massives et indigestes, où les membres des pigeons et des poulets étaient mêlés à des poires cuites. Des jarres énormes destinées à recevoir de l'eau recelaient dans leurs flancs le *piquepoult* à la couleur d'ambre, seul auteur responsable des quolibets, des vantardises et des querelles de la soirée.

Au moment où Frix et Moucadour arrivaient, les invités avaient achevé le travail et le festin. Pendant une longue journée d'août, sous un soleil qui rendait la paille brûlante sous les pieds nus, ils avaient battu cinq ou six cents gerbes. Des gerbes, ils n'avaient laissé que la paille, et du repas que des miettes, des os et des cruches vides. La lune s'était levée sur des convives rassasiés. Le *sonneur* se tenait au milieu du sol, dispensant sa mélodie plaintive et traînante à cinq ou six chaînes d'individus des deux sexes qui, rangés parallèlement autour de lui, suivaient gravement la mesure.

Le tumulte extraordinaire qui s'était élevé venait des efforts que faisait Marioutete pour entraîner Angoulin dans le rondeau. Celui-ci, bien qu'un peu ivre, se défendait de son mieux, et sa face maigre, pâle et glaciale, formait un contraste risible au milieu de toutes ces figures enluminées et rayonnantes de gaieté. Le vieil usurier devinait le sort qui lui était réservé avec des danseurs de cette force. Aussi se défendait-il avec énergie. Il ressemblait assez à un hibou tombé de jour au milieu d'une bande de passereaux. Sa résistance excitait des rires frénétiques, lorsque Frix, sortant de l'ombre du bois, se montra à tous, et, saisissant Angoulin par le bras, s'écria :

— Moi, moi, je me charge de le faire danser.

Cette apparition fut un coup de théâtre qui vint encore ajouter à la gaieté générale. Marioutete lâcha la main d'Angoulin, que Frix saisit aussitôt, et, profitant de la surprise de ce dernier, il commença à l'entraîner. Tous les danseurs se mirent alors en mouvement en poussant de grands cris. Marioutete, bon gré, mal gré, avait été prise par cette chaîne joyeuse. Le sonneur, excité par l'ardeur générale, pressa la mesure, et le paisible et majestueux rondeau se changea en une farandole furieuse. Bientôt les cris cessèrent. Chacun ménagea son haleine pour que le supplice d'Angoulin durât plus longtemps. Celui-ci essaya bien de se laisser tomber, mais il fut immédiatement relevé par le bras nerveux de Frix. Au bout d'une heure, quand tous les danseurs épuisés étaient étendus

sur les liens des gerbes, collant leurs lèvres sèches au goulot des jarres, Frix entraînait encore sa victime, sautant devant le sonneur et poussant un cri glapissant semblable à celui d'un coq victorieux. Ce fut le sonneur qui se lassa. Angoulin, lâché par Frix, étourdi jusqu'au vertige, épuisé, sans haleine, tourna deux ou trois fois sur lui-même et tomba. Des applaudissemens et des rires fous saluèrent sa chute. Les rires redoublèrent lorsque Frix appela Marioutete, et lui dit d'aller relever son galant.

Jean Cassagne fut le premier à rire de la déconvenue de son futur gendre et à féliciter Frix de son retour. Cependant celui-ci paraissait inquiet. Ses yeux cherchaient quelqu'un dans les groupes éclairés par la lueur incertaine de la lune. Il errait de côté et d'autre, répondant brusquement aux félicitations qui lui étaient adressées. A une extrémité du *sol*, il y avait un petit bois de chênes noirs. Il se dirigea de ce côté et se trouva en face de Margaride, qui lui souhaita la bienvenue, et qui lui demanda s'il cherchait Marioutete.

Margaride était adossée à un arbre. Les genêts et les fougères la baignaient de leur rosée sans qu'elle y prît garde. Une autre rosée perlait à ses cils et faisait briller ses grands yeux bleus. Chaque fois qu'elle se trouvait au milieu de ces fêtes que les méridionaux savent rendre si bruyantes, elle se sentait en proie à une indéfinissable tristesse. Elle cherchait la solitude. Elle était prise par la nostalgie, la nostalgie de son pays inconnu. Elle eût voulu être morte, si son amour pour Frix ne l'eût rattachée à la vie, car, pendant les six mois qui venaient de s'écouler, son amour avait grandi. Le mariage de Marioutete avec Angoulin lui laissait quelque espoir : elle se sentait devenir belle, et pendant les longues heures de son travail silencieux, elle commentait les dernières paroles de Frix. Obéissant néanmoins à sa nature craintive, en le voyant arriver, elle avait fui vers le petit bois.

— C'est toi que je cherchais, dit Frix.

— Dépit d'amoureux ! répondit-elle.

— Que le premier pain que je mangerai me serve de poison, s'écria-t-il, si tout n'est pas fini ! C'est précisément la femme que j'eusse souhaitée pour Angoulin. Et eussé-je aimé encore Marioutete, que je la lui eusse cédée de bon cœur pour me venger de lui !

— Vous en aimez donc une autre? dit-elle.

— Oui, et si celle-là veut m'aimer, moi je l'aimerai toute ma vie. Margaride, dit-il en lui prenant la main, veux-tu me prendre pour galant? veux-tu de moi pour mari?

Elle voulut rire, car elle savait que c'est ainsi qu'une fille doit toujours accueillir un pareil aveu; mais la *Cicoulane* était mauvaise comédienne, et l'émotion l'empêcha de jouer son rôle. Le rire commencé se changea en sanglot. Elle était tremblante et se soutenait à peine.

— Frix, Frix, dit-elle, ne mentez pas : je suis seule sur la terre!

— Je ne mens pas, répondit Frix; depuis que je suis parti, j'ai toujours pensé à toi, et je t'aimais déjà lorsque j'ai quitté le pays. Il me tardait d'être revenu pour te le dire, et cependant j'avais peur. Beaucoup de filles ne veulent pas se marier avec un écarteur. Voudra-t-elle de moi? Voilà ce que je me disais en venant.

— Que cela ne vous inquiète pas, répondit-elle.

Elle n'apprit rien à Frix; mais l'aveu qu'elle avait fait la calma, et ils se mirent à causer comme causent les amoureux.

Elle disait qu'elle avait peur de ne pas être aimée longtemps parce qu'elle était laide, et il lui jurait qu'elle était jolie. Bien des fois dans les grandes villes il avait regardé les dames et les demoiselles placées dans les loges autour de l'arène : il y en avait qui étaient blondes comme sa petite Margaride, mais aucune qui fût plus blanche et plus mignonne. Les filles de Sainte-Quitterie, de Panjas et de Maupas étaient de grossières paysannes bonnes à défricher la terre, à battre le blé, à lever un sac, d'ailleurs noires comme des taupes, criardes comme des oies, bêtes comme leurs brebis; mais Margaride, avec sa peau blanche, sa voix douce, son regard timide, avait l'air d'une petite demoiselle, de la fille d'un sous-préfet.

Margaride écoutait ces louanges avec avidité; elle ne sentait pas qu'elle était sous l'influence de ce charme qu'elle redoutait tant. C'était là toute la magie de Frix. Le sortilége, présenté sous cette forme, n'épouvantait pas la pauvre *Cicoulane*, qui, délaissée ou bafouée jusque-là, trouvait qu'il était bien doux d'être aimée ainsi.

Cependant la lune baissait à l'horizon. L'ombre du bois s'allongeait, les gouttelettes suspendues aux feuilles épineuses du houx ne brillaient plus. Sur le *sol*, les groupes s'éclaircissaient; le *sonneur* essayait vainement de lasser quelques enragés. Dans la cuisine de la métairie, Jean Cassagne causait sérieusement avec Angoulin. Après la danse forcée qu'on lui avait infligée, le vieil usurier était rentré à la métairie. La ménagère et Jean avaient essayé de le consoler.

— Ce n'est rien, disait-il en se séchant devant le feu, ce n'est rien; ils m'ont fait danser, je les ferai danser à mon tour. Il y en a deux ou trois qui demain me demanderont pardon en pleurant; mais moi aussi j'aime la danse : je ferai danser leurs bœufs, leur maison, leur jardin, leur vigne. Moi aussi j'ai mon *sonneur*, j'en ai plus d'un, et demain tous les huissiers du canton trotteront dans le pays.

Jean Cassagne essaya de le calmer en lui faisant boire de l'eau-de-vie brûlée avec du sucre. Angoulin cessa ses plaintes, mais il garda un silence maussade et du plus mauvais augure. Le métayer et sa femme craignaient que l'espièglerie de leur fille ne fît manquer le mariage.

Au bout d'un quart d'heure, Angoulin rompit le silence. — Parlons affaire, dit-il. Je ne vous en veux pas de ce qui est arrivé. Voilà un mois que je viens ici : vous comprenez que ce n'est pas pour rien que je perds mon temps et que je vous fais perdre le vôtre. Je veux me marier.

La ménagère respira.

— Je veux vous rendre un service. Vous avez ici une jeune fille dont vous devez être fort embarrassés. Donnez-la-moi.

— Je crois, dit la mère, que Marioutete...

— Qui vous parle de Marioutete? répondit brutalement Angoulin; elle danse trop. Je parle, moi, de l'orpheline, de l'Allemande, de la *Cicoulane*. Vous l'appelez Margaride, je crois?

— Je pensais que vous vouliez l'autre, dit tranquillement Jean Cassagne.

— Je n'y ai jamais songé, répondit Angoulin.

Il se fit un grand silence dans la chambre. La mère maudissait la vielle dont on entendait le son. Jean Cassagne rongeait son frein, car il eût été heureux de s'apparenter avec tant d'écus.

— Eh bien? dit Angoulin.

— Si la *drôle* vous accepte, je donnerai mon consentement.

— Et pourquoi ne me voudrait-elle pas? Je suis vieux, je suis laid, mais je suis riche. D'ailleurs c'est une idiote, elle fera ce que vous voudrez.

Après avoir ainsi parlé, il prit un grand bâton ferré qu'il avait laissé sous le manteau de la cheminée, et partit, laissant Jean Cassagne et sa femme dans un état complet de stupéfaction.

IV.

Quand Margaride, effrayée de ne plus entendre le son de la vielle et de voir le *sol* désert, rentra dans la maison, elle trouva toute la famille de Jean Cassagne assemblée. Marioutete se disputait aigrement avec sa mère, qui lui reprochait d'avoir par sa faute manqué une si belle occasion de s'établir. A la vue de Margaride, leur dispute cessa, et elles réunirent leur colère contre la pauvre fille. On lui fit cruellement expier les deux heures qu'elle venait de passer dans le ciel. On lui reprocha le pain qu'on lui avait donné. On traita son père de vagabond et sa mère de coureuse. On la fit descendre d'un degré plus bas dans l'échelle des reptiles, et d'une *cicoulane* on fit une vipère. On lui demanda à quel sabbat elle avait pris le philtre qui avait ensorcelé le vieil Angoulin, et on lui enjoignit de sortir de la maison avec ses hardes, qu'on visiterait.

A tout ce déluge d'invectives, Margaride n'opposa d'abord qu'un visage effaré; elle fondit bientôt en larmes. Elle les croyait tous

fous, surtout en entendant parler d'Angoulin. Elle tomba sur une chaise, cacha sa tête dans ses mains. Elle tremblait, comme si elle eût eu la fièvre. Chaque explosion de colère de Marioutete portait le désordre dans cette nature craintive et débile, chaque injure la frappait comme un coup de fouet, et quand on lui commanda de sortir, elle se leva prête à obéir.

Mais Jean Cassagne intervint. — Qu'elle reste! dit-il; après tout, c'est la fille de mon frère; mais je ne l'eusse pas crue si traîtresse. C'est un vilain tour qu'elle a joué à Marioutete en lui enlevant Angoulin!

Margaride s'approcha alors de Jean Cassagne, et, le prenant par la manche, elle lui dit d'une voix tout émue : — Oncle, oncle, est-ce que vous voulez me marier avec Angoulin? Je vous en prie, ne me mariez pas avec Angoulin, j'aime mieux mourir fille!

Jean Cassagne s'empara avec empressement de ces paroles, qui lui permettaient d'essayer de rétablir la paix; mais une pareille tempête ne s'apaise pas facilement dans le cœur de femmes outragées. — Elles n'étaient pas dupes de l'hypocrisie de Margaride. Jean Cassagne avait toujours été trop bon pour elle, et il recueillait le fruit de sa bonté. — Elles eussent recommencé leurs bruyans entretiens, si le chef de la maison, prenant son ton d'autorité, ne les eût toutes envoyées au lit.

Le lendemain, Angoulin vint chercher la réponse à la demande qu'il avait faite; mais Margaride se cacha si bien qu'il fut impossible de la trouver. Elle recommença ce manége plusieurs fois, et évita avec soin toutes les occasions de le rencontrer. Angoulin fut fort étonné de cette façon d'agir. — Lui avez-vous au moins fait comprendre que j'avais cent mille écus? disait-il souvent à Jean Cassagne. Des amis apostés par ce dernier essayaient de faire revenir Angoulin à Marioutete; mais il était ferme dans sa détermination. — C'est la *Cicoulane* que j'épouse, répondait-il; quant à l'autre, je n'en veux pas entendre parler.

Cette obstination commença à paraître extraordinaire dans le pays. On parla d'un charme jeté sur Angoulin. Ses ennemis disaient qu'il y avait assez longtemps qu'il travaillait avec le diable, et qu'il fallait qu'il lui rendît ses comptes. On voyait dans la blonde Margaride un huissier envoyé par Satan lui-même. — Elle peut le rebuter tant qu'il lui plaira, disait Marioutete; elle lui a jeté un sort, et sait qu'il ne peut lui échapper! — Ce qui ne l'empêchait pas de la surveiller, persuadée qu'elle avait des entrevues secrètes avec Angoulin. Or cette surveillance était fort gênante pour Margaride, qui aurait voulu revoir Frix.

Un jour cependant que Marioutete, qui voulait reconquérir Frix,

lui avait donné rendez-vous, elle laissa sa cousine aller travailler seule dans une habitation écartée, située dans une *coume* au milieu des bois. Frix, qui en braconnant rôdait partout, sut où allait Margaride, laissa Marioutete se morfondre au rendez-vous et attendit l'autre dans une châtaigneraie en pleines feuilles alors, car on était au mois de septembre. On peut juger quelle fut la joie de la jeune fille en apercevant Frix : elle lui dit d'abord qu'elle avait eu bien peur qu'il crût à son mariage avec Angoulin, mais que, s'il l'aimait, il n'avait rien à craindre. Quand même Angoulin serait plus riche que le roi, elle ne le voudrait pas; quand même, au lieu d'être laid, avare et méchant, il serait beau, brave et généreux, elle le refuserait encore. Elle se plaignit d'être bien malheureuse chez Jean Cassagne à cause de la méchanceté de Marioutete. Elle supplia Frix de la tirer de cet enfer et de la demander au métayer. Lorsque Angoulin la verrait mariée avec Frix, peut-être se déciderait-il à revenir à Marioutete, et ils seraient tous heureux. Frix consentit à ce que demandait Margaride, et alors commença une véritable conversation d'amoureux. Ils bâtirent des châteaux en Espagne. Il restait à Frix cinq cents francs, il allait acheter une maison et se remettre à son état de tisserand, car elle ne voulait pas qu'il continuât à paraître dans les courses. Il serait obligé de la quitter trop souvent, et elle ne vivrait pas, craignant toujours qu'on ne le lui rapportât blessé ou mort. Frix, qui n'était pas un méchant garçon, avait le cœur pris par cette candeur dévouée et expansive. Il avait oublié ses anciens tours de Lovelace, et s'abandonnait aux rêves de bonheur que faisait tout haut la pauvre *Cicoulane,* lorsque les branches de châtaigniers s'écartèrent, et la *Torte* parut devant eux en poussant un éclat de rire furieux.

— C'est bien! dit-elle à Frix; voilà pourquoi tu m'avais donné rendez-vous à la grande fontaine! Quant à toi, misérable, continua-t-elle en se tournant vers Margaride, je savais bien que je te connaissais! Tu épouses le vieux et tu fais l'amour avec le jeune! Il faut vraiment que tu les aies tous ensorcelés; mais je me charge d'arranger ta face blême de poupée de façon à ce que le diable lui-même ne puisse la raccommoder!

Margaride se serra auprès de Frix, qui se mit à rire. — Allons, Marioutete, dit-il, pas tant de bruit; tu réveillerais les merles! Je ne suis plus ton galant; tu m'as laissé pour Angoulin, et elle a laissé Angoulin pour moi : c'est elle que je dois aimer. Nous voulons refaire ton mariage avec le vieux sac d'écus, et de ce pas je m'en vais demander à ton père de me laisser épouser Margaride. Tu vois qu'il n'y a pas de quoi tant crier.

Marioutete, que ce raisonnement ne calma pas, voulut continuer

ses invectives, car ce coup lui était plus sensible que celui causé par la perte d'Angoulin; mais Frix, avec ce sang-froid qui lui donnait tant de pouvoir sur les filles et sur les taureaux : — Je n'aime pas le bruit, dit-il; tu ferais aboyer tous les chiens que nous rencontrerions! Il y a deux chemins pour aller chez toi : les bois et les prairies. Choisis celui que tu voudras, nous prendrons l'autre.

— Je vous laisse les bois, dit Marioutete avec une intention méchante.

Ils arrivèrent ensemble à la métairie; mais là Frix et Margaride trouvèrent un autre obstacle à leurs projets de mariage. Angoulin était assis à côté de Jean Cassagne, qui paraissait lui faire bonne mine. Voici en effet ce qui s'était passé le soir même. Angoulin était venu à la Grande-Borde pour se plaindre du refus obstiné de la *Cicoulane*. — Vous ne m'aidez pas, avait-il dit à Jean Cassagne, et cependant, en tirant cette fille de chez vous, je vous économise au moins cinq sacs de blé par an; je ne compte pas la graisse... Mais je vois qu'il faut parler plus haut pour se faire comprendre : je vous donnerai cinq mille livres le jour où je me marierai avec la *Cicoulane*. Je crois que c'est parler comme il convient, et que vous, votre femme et Marioutete, me donnerez un coup de main dans cette affaire.

Il répétait pour la troisième fois cette proposition, lorsque Marioutete entra. — Bonsoir, dit-elle; Angoulin, vous êtes le bienvenu, et je veux vous réjouir d'une nouvelle. Vous n'aimez pas les filles qui dansent trop; aimez-vous mieux celles qui se promènent après le soleil couché dans une châtaigneraie avec un garçon?

— Tu vas te taire! dit d'une voix terrible Jean Cassagne, qui tenait à toucher les cinq mille francs promis.

— Elle peut parler, dit Angoulin avec flegme, cela ne changera en rien mes intentions.

— D'ailleurs, dit Frix, elle ne peut dire que nous fissions du mal. Margaride me veut pour galant, et si Jean Cassagne veut donner son consentement, la noce sera bientôt faite.

— Tu vas trop vite, répondit Jean Cassagne. Quand tu as voulu épouser Marioutete, j'ai dit que je ne voulais pas te la donner. Tu joues trop avec les cornes, garçon, cela te portera malheur. Un de ces jours tu reviendras avec une boutonnière dans le ventre, et il me faudra nourrir la veuve et les enfans. Tu comprends bien que je ne peux pas donner à ma nièce, qui n'a d'autre protecteur que moi, un homme que je ne veux pas donner à ma fille. Écoute, Frix, nous sommes de vieux camarades, nous avons chassé souvent ensemble, et je ne veux pas me fâcher avec toi. Viens boire ici aussi souvent que cela te conviendra, tu seras le bienvenu; mais ne me parle plus ni de Marioutete ni de Margaride. Les filles ne sont bonnes qu'à

brouiller les hommes entre eux. Tu ne manqueras jamais de maîtresses quand tu voudras te marier sérieusement; laisse-moi gouverner ma maison comme je l'entends.

— Soit! dit Frix; mais jamais Margaride n'épousera Angoulin. — Et il sortit.

Pendant cette conversation, Margaride s'était sauvée dans la chambre. Angoulin avait gardé le silence, car il craignait beaucoup Frix.

En quittant la Grande-Borde, l'écarteur se dirigea vers Sainte-Quitterie, où il couchait, dans la méchante auberge de Moucadour. Le village de Sainte-Quitterie, comme nous l'avons dit, ne comptait que trois maisons, l'école, le presbytère et l'auberge, ce qui faisait que l'établissement de Moucadour n'était pas très achalandé; mais comme il était en même temps boulanger, épicier, boucher, chiffonnier, bedeau, teneur de corde et porteur de contraintes, il se consolait de manquer de pratiques pendant la semaine, sachant d'ailleurs que tous les bordiers et petits propriétaires venaient prendre chez lui le café le dimanche. Il n'aimait pas beaucoup Frix, qui était un peu vain de ses succès d'écarteur, et qui avait pour le teneur de corde la considération qu'un grand comédien peut avoir pour un souffleur; cependant il lui faisait bonne mine, parce qu'avec ses habitudes de prodigalité Frix était une bonne pratique : aussi, quand l'écarteur rentra sombre et soucieux, il se garda de l'interroger et commanda à sa femme de servir le souper, pendant que Frix mangeait avec distraction la *garbure*, ce mets national du Gascon.

Moucadour essaya alors d'entamer la conversation avec Frix; mais ce n'était pas chose facile, l'écarteur était soucieux. Ni ses bonnes fortunes, ni ses exploits dans les courses, ni ses hauts faits de braconnier n'eurent le don de le dérider. Ce que voyant, Moucadour prit le taureau par les cornes et aborda franchement la question. Il était chargé, dit-il, par Angoulin, d'offrir à Frix une somme de mille écus, si l'écarteur voulait oublier la *Cicoulane*. La chose lui paraissait si simple qu'il avait cru pouvoir dire à Angoulin que l'affaire était faite; aussi Frix n'avait plus qu'à prendre ses mille écus et à s'en aller dans la lande, où il pourrait rire avec ses amis et de la *Cicoulane* et de son futur mari.

Frix écouta cette proposition sans mot dire. Seulement, quand Moucadour eut fini, il lui répondit froidement qu'il s'était trompé, et que l'affaire n'était pas faite. Moucadour regarda Frix avec attention, remua les épis de maïs du foyer, envoya coucher sa femme, et, prenant son ton le plus insinuant, il dit à l'écarteur qu'il avait raison de ne pas accepter les mille écus, d'abord parce qu'Angoulin l'avait autorisé à doubler l'offre en cas de besoin, ensuite parce qu'il y avait probablement un bon coup à faire pour tous deux.

Moucadour était fin. Angoulin avait été pour lui l'objet d'une

étude suivie depuis qu'il l'avait vu sortir de ses habitudes. Connaissant à fond le caractère de l'usurier, il avait conclu de ses démarches que, s'il voulait épouser la *Cicoulane*, c'est que la *Cicoulane* était riche. Elle devait même être très riche, si l'on en jugeait par la quantité d'argent qu'il dépensait pour arriver à son but. Comment Angoulin était-il arrivé à la découverte de cette fortune? C'est ce qu'il importait peu de savoir; mais il y avait là une proie qu'Angoulin voulait pour lui tout seul, et dont Frix et Moucadour pouvaient avoir leur part. Moucadour offrait à Frix de s'associer avec lui, garantissant qu'on tirerait plus de trente mille francs des mains de l'usurier. — J'ai besoin de vous, dit-il en terminant, et vous avez besoin de moi. Vous avez besoin de moi, car vous ne connaissez rien aux affaires, et Angoulin vous duperait trop facilement. J'ai besoin de vous, car c'est vous qui tenez la fille. Faites-lui la cour, ensorcelez-la comme vous savez les ensorceler, et quand il vous aura lâché les trente mille francs, vous lui laisserez le champ libre.

Frix reconnut que Moucadour avait raison, mais il demanda du temps pour réfléchir. En réalité, ce marché lui répugnait; il aimait véritablement la *Cicoulane*.

— Oh! oh! dit Moucadour, seriez-vous plus fort que je ne le pensais? Je vous comprends, vous voudriez épouser à la fois et la fille et l'héritage : ce serait un joli prix pour un écarteur; mais prenez garde d'abandonner le certain pour l'incertain. Angoulin gardera son secret s'il n'épouse pas Margaride, et comment découvrirons-nous ce qu'il a découvert? L'Allemagne est grande. Dans cette affaire, Angoulin a eu de la chance comme il en a toujours eu. Nous ne pouvons lui ravir la proie, tâchons d'en avoir notre part.

— J'y réfléchirai, répondit Frix.

— Soit! mais dépêchez-vous, car si vous ne voulez pas être mon associé, j'en prendrai un autre.

V.

Quinze jours après la conversation que nous venons de rapporter, le village de Sainte-Quitterie était en liesse; on y fêtait la Notre-Dame de septembre. Les fêtes des environs de Paris ne peuvent donner aucune idée des fêtes de nos villages. Chez nous point de saltimbanques bruyans, point de loteries étincelantes. La grand'-messe chantée, les vêpres, des bombances pantagruéliques et interminables, la course aux taureaux, tels sont tous nos plaisirs en ces jours solennels.

L'annonce de la course de Sainte-Quitterie avait suffi pour amener dans ce village de trois maisons plus de deux mille personnes. On savait que cette course devait être brillante. Frix avait invité

plusieurs de ses amis, habiles écarteurs, qui d'ordinaire ne daignaient pas quitter les Landes et venir en Armagnac. A la stupéfaction générale, Angoulin avait pris au sérieux sa qualité de commissaire de la course, et il s'était mis en frais. Il avait chargé Moucadour de lui trouver trois taureaux qui fissent leur devoir, et celui-ci, qui était un fin connaisseur, avait acheté trois bêtes dont il répondait comme de lui-même. Cette emplette n'avait pas coûté moins de quinze cents francs, et il était de notoriété publique qu'Angoulin n'avait fait aucune objection à cette dépense extraordinaire.

C'était à ses frais qu'on avait réédifié l'enceinte de la course. Cette enceinte, fermée sur trois côtés par des poutres et des planches, offrait l'aspect d'un quadrilatère ayant environ cent mètres sur chacune de ses faces. Le quatrième côté était fermé par une série de petites loges en terre et en maçonnerie sèche où devaient être enfermés les taureaux. Au-dessus de ces loges, sous une tente grossière et sur des bancs mal étayés, des places étaient réservées aux commissaires de la course, aux autorités municipales, à la musique et aux prodigues qui ne craignaient pas de dépenser vingt sous pour être assis à l'ombre : c'est ce qu'on appelle le théâtre; le reste de l'enceinte devait être livré moyennant dix sous aux spectateurs qui ne voudraient pas être confondus avec la vile multitude. En effet, le gros du public, qui aime là comme ailleurs les spectacles gratis, se place d'habitude sous les gradins. Abrités derrière les poutres massives de l'enceinte, les paysans font mille agaceries et mille grimaces au taureau, qui les salue quelquefois d'un coup de corne en passant. Pour les amateurs les plus difficiles, l'arène de Sainte-Quitterie était irréprochable et faisait honneur au commissaire principal. Seulement le public ne pouvait s'expliquer ce qui avait déterminé Angoulin à faire une si grosse dépense, dont le résultat devait être de faire briller Frix aux yeux de la *Cicoulane*. Depuis quinze jours, la rivalité de Frix et d'Angoulin faisait le sujet de toutes les conversations, non-seulement dans la commune, mais dans tout le canton, car Frix et Angoulin étaient deux personnages fameux en leur genre : Frix comme écarteur était la gloire du Bas-Armagnac, et Angoulin avait une notoriété d'usurier qui dépassait les bornes du département.

Cette rivalité était devenue de jour en jour plus sérieuse. Frix, qui aimait la *Cicoulane*, avait définitivement refusé les propositions de Moucadour. Il avait parlé à Jean Cassagne des soupçons du teneur de corde. Jean Cassagne les avait trouvés raisonnables; mais c'était un homme positif. Si les recherches avaient été vaines après la mort de la mère de Margaride, comment espérer que vingt ans plus tard elles aboutiraient à un résultat? Cinq mille francs comptés par Angoulin valaient mieux que l'espérance d'une fortune problématique.

L'écarteur offrait de se mettre en campagne pour trouver à son tour les traces découvertes par Angoulin; il promettait de mettre en mouvement tous les grands messieurs qui s'intéressaient à lui. Margaride l'aidait auprès de son oncle en déclarant qu'aucune puissance au monde ne pouvait la contraindre à épouser Angoulin, qu'elle préférerait se jeter dans le Midour. Jean Cassagne répondait que le Midour était une rivière inoffensive où il était bien difficile de se noyer, et que quant à la piste de l'héritage, si Frix était habile à trouver celle du gibier, Angoulin était plus habile à trouver celle de l'argent. En attendant, il prit une position diplomatique, fit bonne mine au vieil usurier et ferma les yeux sur les nombreux rendez-vous que Margaride donnait à Frix, et ce au grand déplaisir de Marioutete, qui déclarait partout que Margaride n'épouserait ni Frix ni Angoulin.

Celui-ci, au milieu des rumeurs qui l'entouraient, conservait un flegme imperturbable; au fond du cœur, il nourrissait une haine dangereuse contre l'écarteur, qui, par son intervention, avait rendu difficile une entreprise grâce à laquelle Angoulin comptait doubler sa fortune. Moucadour ne s'était pas trompé : Angoulin, qui avait toujours l'esprit tourné vers le gain, et qui conservait dans sa mémoire les moindres circonstances qui pouvaient être pour lui la source d'un bénéfice, s'était rappelé la lettre d'introduction apportée par la mère de Margaride. Si cette lettre disait vrai, la *Cicoulane* appartenait à une famille riche. S'il pouvait s'en assurer et épouser cette enfant abandonnée, il se procurait ainsi une belle dot et une femme docile. Il se mit à interroger avec soin tous les charpentiers qui, dans leurs tours de France, avaient pu connaître Pierre et donner quelques renseignemens sur son mariage. Il y avait plus de dix ans qu'il savait que Pierre s'était marié en Alsace avec la fille d'un riche entrepreneur. C'était déjà un grand point: l'Alsace est grande, mais moins grande que l'Allemagne. D'ailleurs les recherches devaient être plus faciles en France qu'en pays étranger. Il savait le nom du grand-père de Margaride; aussi, quand une colonie d'Alsaciens vint s'établir dans les Landes, il alla rôder autour d'eux, et demander des renseignemens sur un entrepreneur nommé Dietz. Il eut le bonheur de rencontrer un charpentier qui put lui donner des détails à peu près complets. Bernard Dietz était mort depuis trois ans, laissant à son fils unique une fortune de six cent mille francs. Il avait eu une fille qui avait fait un mariage d'inclination avec un ouvrier étranger. Elle avait suivi son mari, obligé de se sauver aux États-Unis, et on n'avait plus entendu parler d'eux. On croyait qu'ils étaient morts dans un naufrage. Le fils Dietz demeurait à Paris; mais le père était mort à Wasselonne, pe-

tite ville du département du Bas-Rhin, située à quelques lieues de Strasbourg.

Angoulin se décida alors à partir pour Wasselonne, et arrivé dans cette ville, fidèle à ses habitudes tortueuses, il se garda d'aller droit à son but. Il feignit de vouloir acheter une propriété, et se mit en rapport avec les notaires de la localité. Bientôt il parvint à se convaincre que tout ce qu'on lui avait dit était vrai. Il apprit que c'était à Wasselonne même que Pierre Cassagne avait épousé Marguerite Dietz. Il essaya de se procurer les actes constatant l'état civil de l'orpheline de Sainte-Quitterie; mais ses démarches avaient fini par inspirer la défiance, et, sans prévenir personne, il quitta un beau matin Wasselonne et retourna en Armagnac, se proposant d'obtenir ces actes lorsqu'il serait marié avec Margaride. Il ne prévoyait aucune difficulté de la part de l'orpheline, qu'il considérait comme une idiote, ni de la part de Jean Cassagne, qui ne pouvait manquer d'être ébloui par la fortune de son futur neveu. Il crut être fin en ne demandant pas d'abord la main de Margaride, et en donnant à Marioutete l'espérance d'un si riche mariage. La légèreté de celle-ci ne pouvait manquer de lui fournir un sujet de rupture, et alors on eût été moins étonné de le voir s'adresser à sa cousine.

L'amour de Frix était venu porter le désordre dans cette combinaison. Angoulin crut d'abord à un simple caprice, obstacle facile à lever avec de l'argent; mais bientôt, avec son expérience de vieux joueur, il comprit que son jeu était deviné. Il ne voulut pas néanmoins abandonner la partie. Ce Machiavel rustique n'était pas mû par le point d'honneur, mais par l'ardeur du gain et par l'invincible besoin de rentrer dans ses déboursés. Son plan fut immédiatement arrêté : il résolut de se débarrasser de Frix, d'éblouir Jean Cassagne par un présent considérable, et de le forcer d'agir vigoureusement sur la pauvre Margaride, abandonnée à elle-même; mais comment se débarrasser de Frix? Angoulin alla trouver Moucadour, qu'il savait rusé et peu scrupuleux. Moucadour, voyant ses offres dédaignées par Frix, entra franchement dans le parti d'Angoulin, après avoir eu la précaution de se faire donner des arrhes considérables.

Le jour de la fête était arrivé. Le temps était magnifique. La petite église couverte de lierre, située au sommet d'une colline, faisait depuis le matin entendre les joyeuses volées de sa cloche, qui semblait bénir la vallée. Les *carrerots* (chemins creux), étroits, ravinés, profonds de deux ou trois mètres, dominés par l'épaisse verdure des chênes noirs et des châtaigniers, étaient remplis de piétons et de cavaliers. Les merles et les grives, attablés dans les vignes, fuyaient effrayés devant le rire éclatant des filles poursuivies par leurs ga-

lans. De nombreuses cavalcades arrivaient des quatre points cardinaux sur le plateau de Sainte-Quitterie. Moucadour n'avait pu loger toute cette cavalerie. On voyait attachés en plein air à des piquets des chevaux de toutes les races et de toutes les robes : le petit poney des Landes, ce diminutif du cheval arabe; le cheval de la plaine de Tarbes, aux formes grêles et allongées; le breton, trapu et paisible; le normand à la physionomie busquée, tous habitués à de pareilles stations, et supportant paisiblement les morsures des mouches et les rayons ardens du soleil. A onze heures, le village était désert; tout le monde était à la messe, qui se célébrait avec une pompe inaccoutumée. Moucadour, qui était chantre, se trouvait éclipsé ce jour-là par la musique allemande, qui avait été appelée par les commissaires de la course. Cette musique se composait d'une clarinette, de deux trombones et d'un cornet à piston. Le pharmacien d'une ville voisine, amateur effréné de musique, accompagnait les Allemands avec la grosse caisse, instrument qu'il se flattait de posséder aussi bien que personne en France. Il est inutile de dire que c'était sur cet instrument que se concentrait toute l'admiration du public.

La cérémonie manquait un peu de recueillement. Beaucoup de jeunes filles laissaient flotter leur chapelet, se poussaient du coude, chuchotaient et faisaient entendre des rires étouffés. La musique n'était pas l'unique cause de ces distractions : il y avait dans l'église (chose qui ne s'était jamais vue à Sainte-Quitterie) trois dames en chapeau, de vraies dames, qui étaient arrivées le matin même dans leur équipage. Hâtons-nous de dire que cet équipage consistait en un char couvert de toile blanche, et traîné par de beaux *hagets* aux cornes gigantesques. Le lion de la fête était sans contredit Angoulin, qui se tenait au banc d'œuvre. Il avait revêtu sa fameuse *chenille;* il se tenait droit, impassible, sérieux, ne faisant pas attention que tous les regards allaient de lui à la *Cicoulane*, et de la *Cicoulane* à Frix.

Ce jour-là, Margaride semblait avoir oublié tous ses ennuis, et s'était parée de son mieux pour faire honneur à son galant. Ses cheveux, divisés en deux épais bandeaux, étaient presque entièrement découverts, et elle portait seulement sur le derrière de la tête un petit mouchoir en soie blanche, rayé de carreaux bleu clair et bordé d'une frange blanche; elle exposait à l'envie de ses compagnes une paire de boucles d'oreille en turquoise et une robe en mérinos bleu. A côté d'elle, Marioutete, la tête chargée d'une bélitche de dentelle nouée sous le menton par un ruban d'un ponceau étincelant, égrenait son chapelet avec rage, et montrait Margaride à ses amies par des gestes d'épaules furieux. Frix était dans un coin de l'église, sérieux et recueilli. Après la messe, chaque habitant

de Sainte-Quitterie se dirigea vers sa maison, traînant après lui une armée d'étrangers qui, bon gré, mal gré, devaient subir tous les excès de l'hospitalité gasconne. Jean Cassagne conduisait pour sa part une vingtaine de convives, parmi lesquels se trouvait Angoulin, ce qui n'empêcha pas Frix d'accompagner Margaride et de causer avec elle, après quoi il alla chez Moucadour prendre sa part du festin préparé aux écarteurs.

Il faudrait avoir la plume de Rabelais pour décrire le menu des festins épiques qui se donnèrent ce jour-là dans Sainte-Quitterie; mais pour les appétits qui y faisaient honneur, il ne se trouva rien de trop. Chapons, moutons, dindons roulés dans le sucre, tous eurent le même sort. Ils furent engloutis dans des flots de vin blanc, et quand les convives revinrent au village pour assister au second acte de la fête, ils avaient le verbe haut, la face enluminée; cependant ils étaient fermes sur leurs jambes, incapables de se laisser vaincre par le vin qu'ils faisaient eux-mêmes. Les vêpres furent promptement dépêchées, car le curé se sentait impuissant à contenir ses paroissiens, qui entendaient les mugissemens des taureaux enfermés dans les loges.

Après les vêpres, la procession de la course commença. En tête marchaient une douzaine de jeunes gens brandissant de longs bâtons armés d'aiguillons destinés à exciter la colère des taureaux trop débonnaires. Quelques-uns portaient de courtes baguettes entourées de papiers frisés et terminées par une pointe barbelée. Venaient ensuite les écarteurs, au nombre de dix, presque tous vêtus de coutil blanc et chaussés de souliers de même étoffe. La musique les suivait, et précédait le maire ceint de son écharpe, accompagné des commissaires de la course. Derrière ces personnages officiels sautait, criait, chantait toute la jeunesse de la fête, mise hors d'elle-même par les accords bruyans de la musique. Le cortége entra dans l'arène, dont il fit gravement le tour. La musique et le maire montèrent sur l'estrade d'honneur. Les écarteurs, le teneur de corde et tous les amateurs qui voulaient avoir l'air de ne pas craindre les taureaux restèrent dans l'arène. Les *théâtres* se remplirent de monde, et la course commença.

Il y avait huit taureaux. Un homme ouvrit la loge du premier taureau, en ayant soin de se servir de la porte comme d'un bouclier au moment où l'animal sortait. Celui-là était couleur de blaireau. Il avait la tête large, le cou gros et saillant, le fanon tombant. Moucadour tenait une corde dont une extrémité était passée autour de la tête de l'animal. Cette corde, ornée de rubans rouges, formait une sorte de couronne.

A peine le taureau fut-il en liberté, qu'on le vit gratter la terre et la fouiller avec son pied; il remua la tête de côté et d'autre,

et se mit à regarder autour de lui d'une façon peu rassurante. Il n'inspira qu'une médiocre confiance aux amateurs de l'arène, si bien que beaucoup d'entre eux escaladèrent les barrières et allèrent se réfugier au milieu des spectateurs. Cependant les écarteurs se placèrent à quinze pas de l'animal, les pieds joints, et poussant une sorte de sifflement qui a le don d'exciter la colère du taureau. Celui-ci les regarda les uns après les autres, et, faisant son choix, partit comme une balle sur un jeune homme de Gavarret. Cet écarteur avait la réputation de franchir le taureau avec une remarquable agilité. En effet, lorsque le taureau arrive sur l'écarteur, celui-ci n'a que deux façons de l'éviter : faire un demi-tour lorsque le taureau va donner son coup de corne, ou profiter de l'instant où l'animal a la tête baissée et sauter en l'air les jambes écartées. Le taureau, obéissant à la force d'impulsion, passe entre les jambes de l'écarteur, qui retombe derrière lui. C'est ce qu'on appelle franchir le taureau. Mais soit que l'écarteur de Gavarret n'eût pas bien pris ses mesures, soit qu'il eût affaire à un animal expert à déjouer cette manœuvre, il fut pris en l'air par les cornes du taureau, qui d'un vigoureux coup de tête l'envoya rouler à dix pas de là sur l'arène. Il se releva souriant, mais ses habits déchirés étaient couverts de sang. Il avait dans la cuisse un coup de corne terrible. On fut obligé de le porter hors de l'arène. Des applaudissemens frénétiques saluèrent l'adresse du taureau, et les fanfares proclamèrent sa victoire. On le ramena ensuite dans sa loge, et on fit sortir les autres successivement. Ils furent tous assez brillans, mais les gens experts en ce genre de *sport* déclarèrent unanimement que les trois taureaux d'Angoulin étaient des animaux hors ligne. Les écarteurs, qui étaient en mesure de les apprécier, les trouvaient même un peu trop dangereux. Ils les appelaient bien à eux, mais ils ne les attendaient pas franchement. Au lieu de rester de pied ferme jusqu'à ce que, suivant une énergique expression du métier, « le taureau leur soufflât sur le ventre, » ils faisaient leur écart à trois ou quatre pieds du taureau, et surtout se gardaient bien de le franchir. Il y en eut quelques-uns néanmoins qui furent pris malgré leur prudence, et en somme il y eut à la fin de la journée une quantité de culottes déchirées et de côtes fracturées suffisantes pour illustrer la course de Sainte-Quitterie.

La prudence des compétiteurs de Frix fit briller son courage. Il avait à défendre l'honneur de son clocher. La présence de Margaride et même celle d'Angoulin surexcitaient sa témérité. Il franchit tous les taureaux qui se présentèrent, et il les attendit de si près, que la corne de l'animal effleurait ses vêtemens sans toutefois qu'il pût jamais être atteint. Les habitans de Sainte-Quitterie éclataient en bruyans applaudissemens. A chaque passe heureuse de leur com-

patriote, ils le félicitaient et l'encourageaient en le portant aux nues et en raillant les autres. C'était du délire; mais Frix était calme et impassible. De temps en temps il se tournait vers Margaride, qui était aussi blanche que le mouchoir qu'elle tenait sur ses lèvres. Il la regardait en souriant, non par orgueil, mais pour la rassurer. Elle ne le quittait pas des yeux et avait peine à étouffer un cri d'effroi, lorsqu'elle voyait le taureau s'élancer sur lui. Marioutete, assise à côté d'elle, s'apercevant de son émotion, ne cessait de crier : — Il va être pris, il va être pris. Je ne donnerais pas un chiffon de sa vie.

Il y avait une autre personne qui sur le théâtre paraissait autant que Marguerite et Marioutete prendre intérêt à la course. C'était Angoulin, qui jetait de temps en temps sur Moucadour des regards qui eussent pu paraître étranges, mais que personne ne songeait à intercepter.

A côté des écarteurs sérieux dans les courses, il y a presque toujours un bouffon chargé d'amuser la galerie. Le clown de cette course était un nommé Petit-Pierre. Grêle, chétif, de taille exiguë, le plus souvent coiffé d'un chapeau mou et déformé, vêtu d'une blouse multicolore, il s'amusait à faire la roue pendant que le taureau parcourait l'arène, ou bien, déguisé en femme, il accompagnait l'animal terrible au moment où on le ramenait à la loge, et lui faisait force révérences. Cet homme, qui aimait Frix parce que celui-ci s'était toujours montré bon camarade, s'approcha de lui pendant la course. — Mon garçon, lui dit-il, tu joues un jeu de dupe. Moucadour est un coquin qui veut te faire casser les reins. Quand tu écartes, il tient la corde lâche, et laisse le taureau presque en liberté.

— Bah! répondit Frix, je m'en soucie peu. Les autres lui auront donné la pièce pour me faire prendre.

— Il y a quelque chose de plus là-dessous, dit Petit-Pierre; le bétail est bien mauvais, prends garde à toi.

— Merci, répondit Frix. Je n'ai pas peur des taureaux. Ce sera un compte à régler plus tard avec maître Moucadour.

L'étoile du soir brillait depuis longtemps au ciel, les prairies de la vallée commençaient à se couvrir d'un brouillard argenté, les Pyrénées disparaissaient dans la brume du soir, lorsque finit la première journée de la course, car toute course est une pièce en deux actes, et le second, conformément aux règles d'Aristote, est plus intéressant que le premier, surtout pour les écarteurs, car il renferme le dénoûment, c'est-à-dire la distribution des prix. Les musiciens, qui pendant cinq heures n'avaient cessé de jouer le même air (les premières mesures de la marche des *Puritains*), descendirent de leur estrade et reprirent, accompagnés des écarteurs, le chemin du cabaret de Moucadour. Frix, resté en arrière, trouva le moyen de

dire un mot à Marguerite, qui était parvenue à se débarrasser de Marioutete. Deux ou trois vielleurs s'installèrent sur l'arène et dispensèrent le *son* à de nombreux groupes de danseurs, qui voulaient compléter les fatigues et les plaisirs de la journée.

Quand Frix entra dans l'auberge, elle était pleine de buveurs qui discutaient les incidens de la fête. Angoulin, Moucadour et Jean Cassagne étaient au milieu des groupes. On parlait du mérite des divers écarteurs. Les gens de Sainte-Quitterie élevaient Frix aux nues. Lui seul, disaient-ils, avait attendu les taureaux; les autres avaient escamoté les écarts. Moucadour défendait les écarteurs étrangers, et soutenait que Frix n'avait rien fait qui dût le mettre au-dessus des autres. Cette opinion souleva des récriminations violentes. La majorité des buveurs était disposée en faveur de Frix. Les railleries et les injures commençaient à pleuvoir sur Moucadour, qui semblait prendre un malin plaisir à déprécier l'écarteur favori de la multitude.

— Attendez à demain, dit-il, vous verrez qu'il n'en fera pas plus que les autres.

— C'est ce que nous verrons en effet, dit Frix en se montrant.

— Ah! tu étais là? dit Moucadour.

— Oui, à ton service. Tu dis que je n'ai pas fait mon devoir?

— Je ne dis pas cela, répondit Moucadour en riant d'un mauvais rire. Tu as fait tout ce qu'on peut attendre d'un jeune homme, et dans quelques années tu pourras valoir autant que les autres; mais tu n'es pas encore un homme de premier prix, et il faut laisser passer les maîtres.

— Les maîtres! s'écria Frix. Dis-leur de faire ce que je ferai demain. Je mettrai sous mes pieds le béret que voici à dix pas de la loge, j'attendrai le taureau à sa sortie, et mes pieds ne quitteront pas le béret.

En disant ces mots, il jeta son béret sur la table.

Le béret était noir, petit comme le sont en général ceux des Landais. Il avait à peine la dimension d'une assiette.

— Cela s'est fait bien des fois, dit Moucadour en ricanant; il y a des taureaux que j'oserais moi-même attendre dans cette position.

— Tu choisiras le taureau.

— Si tu fais cela, tu auras mérité le prix, dit Cassagne.

— Et il faudra qu'Angoulin le lui donne, crièrent des voix dans la foule.

— Et cela lui fera mal au cœur, ajoutèrent d'autres voix.

— Cela se fera ainsi, dit Frix à haute voix, ou que je sois le dernier des lâches!

— Heu! dit Moucadour froidement, on verra demain ce que vaut ta parole.

La dispute se serait envenimée, mais Jean Cassagne intervint et changea le sujet de la conversation. Frix se vit environné de gens qui lui manifestèrent leur admiration, et Moucadour alla servir les pratiques. Quand l'hôtelier vit que l'attention du public s'était détournée de lui, il fit un signe presque imperceptible à Angoulin, et ils sortirent de l'auberge.

Le lendemain de grand matin, Frix alla attendre Marguerite dans le petit bois attenant à la métairie. La jeune fille était pâle encore des émotions de la veille. — Il me tarde que cette course soit finie, dit-elle; je ne vis pas, j'ai à peine dormi cette nuit, et quand je m'endormais, il me semblait vous voir déchiré par le taureau. Ne vous exposez pas tant aujourd'hui et laissez-leur le premier prix. Un peu plus tôt, un peu plus tard, nous serons mariés; je n'épouserai jamais Angoulin, et mon oncle se lassera. — Elle tremblait en parlant. Frix souriant lui tenait la main.— Petite *Cicoulane*, lui dit-il, tu deviens jolie, les messieurs commencent à te regarder. Tu veux reculer notre mariage; je crois que tu ne m'aimes plus. — Hélas! malgré ses terreurs, elle était enivrée du triomphe de son amant. Elle l'aimait plus qu'elle ne l'avait jamais aimé. Elle dégagea sa main, lui jeta ses deux lèvres sur le front et s'enfuit.

A deux heures, la course recommença; le cortége fit comme la veille le tour de l'arène, et les autorités prirent possession de l'estrade. Les spectateurs étaient nombreux; le défi porté par Frix avait engagé beaucoup d'amateurs à rester à Sainte-Quitterie. Lorsqu'il parut, tous les regards se dirigèrent vers lui; il était bien véritablement le héros du jour; si le public eût osé, il l'eût applaudi. En passant près de Margaride, il la salua du regard et haussa les épaules en signe de mépris pour lui indiquer qu'il n'y avait rien à craindre.

—Eh bien! garçon, dit Moucadour quand il le vit arriver, voici le moment de te montrer. Tu parlais bien hier au soir; mais la nuit porte conseil. Tu aimeras peut-être mieux attendre jusqu'à la fin de la course; cela pourra s'oublier.

Frix le regarda en face. — Choisis la loge, dit-il.

— La première, dit Moucadour.

Frix alla droit à cette loge, mesura dix pas, jeta son béret sur le sable et le mit sous ses pieds.

— Je suis prêt, dit-il.

Il se fit un grand silence sur les théâtres. Margaride se soutenait à peine. La loge s'ouvrit. Au lieu de rester ferme à son poste en voyant l'animal s'élancer sur lui, Frix fit un pas en arrière. En moins d'une seconde, il eut repris sa position; mais son sang-froid l'avait abandonné. Ce qui avait causé son étonnement et celui de tous les spectateurs, c'est qu'au lieu de voir sortir de la loge le

grand taureau blaireau qui s'y trouvait la veille, on vit apparaître un animal bizarre ressemblant à une chèvre et portant, dirigées en avant du front, deux cornes aiguës comme deux pointes de carrelet : c'était *Rosalie*, la vache de la course d'Aire, qui déjà une fois avait failli tuer Frix. A peine l'eut-elle aperçu qu'elle courut sur lui avec la rapidité d'une balle. Il ne quitta pas le béret; mais soit qu'il fût troublé, soit qu'elle connût ses feintes, il ne put éviter le coup de cornes et tomba atteint en pleine poitrine.

Un cri affreux, perçant, celui de Margaride, domina toutes les rumeurs de l'arène.

— Tirez la corde, tirez la corde! cria-t-on de tous côtés à Moucadour; mais celui-ci glissa sur le sable, et tomba par terre en lâchant la corde. Cependant la vache s'acharnait toujours sur le pauvre Frix, qui avait perdu connaissance; elle le pétrissait sous ses pieds, elle lui labourait le corps et la figure avec ses cornes, et en même temps elle poussait de tels mugissemens que la terreur se mit dans l'arène, et que tous les écarteurs se sauvèrent sous les barrières.

Ce premier mouvement de frayeur ne dura pas une minute. Tous coururent à la corde et entraînèrent la vache. On alla alors au secours de Frix. Le maire, le médecin, les commissaires l'entourèrent. La vache l'avait roulé dans le sang; il présentait un aspect horrible. On le transporta au presbytère; mais le prêtre et le médecin n'eurent rien à faire : Frix était mort.

Au moment où on le portait hors de l'arène, on emportait deux autres personnes, Margaride, qui avait perdu connaissance, et Moucadour, qui prétendait avoir attrapé une entorse.

VI.

La mort de Frix mit fin à la fête. Quelques étrangers voulaient que la course continuât, mais les habitans de Sainte-Quitterie s'y opposèrent. Frix était généralement aimé. Toutes les femmes pleuraient; les hommes voulaient mettre le feu à la maison de Moucadour, qui s'était caché. Personne ne l'accusait d'avoir voulu faire tuer Frix, on l'accusait d'avoir voulu le faire *prendre* dans l'intérêt des écarteurs étrangers. Quant à Angoulin, il profita du tumulte et du désordre pour quitter le village en emportant l'argent destiné aux prix de la course.

Jean Cassagne accompagna sa nièce jusque chez lui; il était soucieux. Il comprenait qu'il y avait dans la mort de Frix autre chose qu'un accident. Il connaissait Angoulin et Moucadour; il soupçonnait un crime. Les cinq mille francs le tentaient, car autant que personne il aimait une bonne affaire; mais le sang était de trop.

Il craignait d'être complice d'un assassinat. Il s'en fallut de peu que Margaride le tirât de cette anxiété. Pendant six mois, elle fut entre la vie et la mort, en proie à des accidens nerveux d'une nature extraordinaire et inconnue dans les campagnes. Au grand effroi des habitans de la Grande-Borde, elle tomba plusieurs fois en catalepsie, et grâce à l'ignorance du médecin de Sainte-Quitterie elle faillit être enterrée vive. Marioutete ne fut pas étrangère au prolongement de cette crise. Elle soigna sa cousine avec un soin exemplaire. Pour rester auprès d'elle, elle abandonna toutes ses pratiques. On n'eût pu sans injustice lui reprocher d'avoir jamais donné à la malade de la tisane froide; mais il était rare qu'une ou deux fois par jour elle ne parlât pas de Frix et des horribles détails de sa mort.

Angoulin ne perdait pas son but de vue; il venait souvent à la Grande-Borde. Margaride ignorait la part qu'il avait prise à la mort de Frix, mais une sorte d'instinct augmentait son horreur pour le vieil usurier. Celui-ci pressait Jean Cassagne d'en finir. Il lui reprochait d'être trop tendre pour la jeune fille, prétendant qu'il fallait profiter de son état de faiblesse pour obtenir son consentement.

Angoulin toutefois n'épousa pas la *Cicoulane*.

Quelques mois après les événemens que nous avons racontés, les commères de Sainte-Quitterie, s'étonnant de ne point voir Margaride à la messe, demandèrent à la ménagère de la Grande-Borde ce que sa nièce était devenue. La ménagère leur répondit brusquement que sa nièce était retournée dans son pays. On interrogea Marioutete, qui ne se montra pas plus communicative que sa mère. Peu de personnes portaient intérêt à la pauvre orpheline; mais le mystère qui environnait sa disparition aiguisa la curiosité. Il n'est pas facile de savoir ce qui se passe dans ces maisons isolées perdues dans la campagne. Il était d'autant plus difficile de savoir ce qui se passait chez Jean Cassagne, que, pourvu d'une nombreuse famille, il n'avait ni servante, ni valet. On eût pu interroger Angoulin, mais il était sur ses propres affaires d'une discrétion qui laissait peu de prise. Son air sombre et maussade n'apprenait rien à personne, et le seul symptôme de désappointement qu'il laissa échapper fut un redoublement de rapacité et de dureté envers ses débiteurs.

Cependant en province, même au fond des plus infimes hameaux, la curiosité ne perd jamais ses droits et trouve toujours le moyen de se satisfaire. Au fond d'un bois épais, sous des chênes centenaires, autour des pierres glissantes d'un lavoir, une enquête officieuse fut ouverte sur le fait de la disparition de la *Cicoulane*. Les laveuses jeunes et vieilles apportèrent les renseignemens qu'elles avaient pu recueillir. On alla d'abord aux extrêmes, et on prétendit

que la *Cicoulane* s'était noyée dans le Midour; mais il y avait si longtemps que le Midour manquait d'eau que le fait fut considéré comme invraisemblable. On parla du diable, qui aurait emporté la *Cicoulane* dans une nuit d'orage, et on rappela que c'était par une nuit semblable qu'elle était arrivée à la Grande-Borde. Cette opinion eut des partisans, elle fut néanmoins rejetée par la portion éclairée du club des laveuses. Au milieu des versions les plus contradictoires, nous donnons celle qui nous a paru la plus vraisemblable.

La pauvre Margaride se mourait de langueur. Jean Cassagne l'avait abandonnée à la ménagère et à Marioutete, qui la traitaient durement. On lui reprochait le pain qu'elle mangeait, quoique la pauvre fille ne mangeât guère, et on l'insultait quand elle pleurait. — Il faut que tu n'aies pas de vergogne, disait la vieille, pour oser ainsi pleurer ton amant! De mon temps, une fille se fût brûlé les yeux plutôt que de pleurer un homme autre que son père. — On la traitait de fainéante, et il était vrai que la pauvre fille ne travaillait pas beaucoup. Elle restait des journées entières assise devant le feu, la quenouille au côté, la tête dans les mains, regardant les charbons ardens sans faire attention à ceux qui parlaient auprès d'elle, ou bien on la voyait dans le petit bois, debout sous un arbre, toujours le même, regardant le sentier qui conduisait à Sainte-Quitterie. C'était l'arbre sous lequel Frix lui avait dit adieu le jour de la course, c'était le sentier qu'il avait pris et au bout duquel il avait disparu. La ménagère et Marioutete disaient partout que la *Cicoulane* allait devenir folle; mais cela n'empêchait pas Angoulin de presser Jean Cassagne de lui donner sa nièce en mariage. Personne ne sait ce qui se passa entre Margaride et la ménagère; un jour cependant, au commencement du mois de mars, la ménagère vint prier M. le curé de publier les bans de sa nièce et d'Angoulin. Ce jour-là, la *Cicoulane* disparut de la Grande-Borde. Personne ne l'avait vue partir, car c'était un dimanche et pendant vêpres. Margaride n'avait rien emporté, et avait laissé ses hardes dans la chambre. La cage d'un petit bouvreuil qu'elle élevait était ouverte. Où était-elle allée? Jean Cassagne se montra inquiet et gourmanda durement les femmes de la Grande-Borde. Jusque-là, il n'y avait rien de trop extraordinaire; mais survenait ensuite un épisode qui, dans les récits du lavoir, avait toujours le privilége de surexciter l'attention de celles-là mêmes qui avaient entendu cent fois raconter l'histoire de la *Cicoulane*. Le soir même de la disparition de la *Cicoulane*, deux messieurs arrivèrent à la Grande-Borde. L'un d'eux était du pays et parlait patois : c'était le juge de paix de Villeneuve; l'autre était grand, bien fait, blond comme la *Cicoulane*, et parlait comme les gens du nord. Certaines versions veulent qu'il eût un costume

de général; mais des personnes bien informées persistent à soutenir qu'il était tout simplement habillé en monsieur. Lorsqu'il entra dans la Grande-Borde, le monsieur blond demanda où était sa nièce, car ce n'était rien moins que le frère de l'Allemande enterrée à Sainte-Quitterie. Il avait appris par le maire de son pays, à qui Angoulin avait demandé les papiers nécessaires pour se marier, qu'il avait une nièce, et il voulait la voir. Jean Cassagne fut bien confus. Marioutete et la ménagère eussent voulu rentrer sous terre. Enfin le juge de paix ordonna qu'on cherchât la *Cicoulane*. Les garçons de la Grande-Borde se mirent en quête; mais il n'était pas facile de la trouver, car il faisait nuit. Heureusement on rencontra le frère d'un meunier qui avait vu Marguerite se diriger vers les bois de Caupenne, où on la découvrit, couchée au pied d'un arbre, à moitié morte de froid. Le grand monsieur blond dit qu'il ne voulait plus laisser sa nièce chez Jean Cassagne, et le juge de paix lui donna droit. Jean Cassagne n'osa rien dire. La *Cicoulane* partit avec son oncle pour Villeneuve, et on ne l'a jamais revue dans le pays; seulement, avant de partir, l'oncle de la *Cicoulane* avait dit qu'elle était assez riche pour acheter tout Sainte-Quitterie, si elle le voulait.

Lorsqu'au lavoir on raconte le départ de la *Cicoulane*, il se trouve toujours quelque vieille femme qui secoue la tête. — Une fille qui ne ressemblait à personne du pays, qui arrivait pendant la nuit sans qu'on sût d'où elle venait, qui partait pendant la nuit sans qu'on sût où elle allait, cela n'était pas une chose très naturelle. Personne ne pouvait dire si la *Cicoulane* ne reviendrait pas dans le pays et sous quelle forme elle reviendrait. Frix l'avait aimée, et Frix, le premier écarteur du pays, était mort, tué par une vache qui n'eût pas effrayé un enfant! Angoulin avait failli l'épouser, lui qui de sa vie n'avait jamais songé à une femme! Non, tout cela n'était pas naturel, et les gens de la Grande-Borde ne faisaient peut-être pas dire assez de messes. Généralement la vieille laveuse voyait son opinion partagée par ses compagnes.

Depuis la disparition de la *Cicoulane*, le temps a marché, et les lavoirs ont trouvé d'autres sujets de conversation. Cependant il est encore question d'elle lorsqu'on raconte la mort du pauvre Frix. Selon les uns, elle est mariée à Paris; selon les autres, elle est religieuse dans un couvent de carmélites; quelques-uns prétendent qu'elle est folle. Jean Cassagne suit toujours les marchés. Moucadour n'est pas encore pendu; mais Angoulin est furieux contre lui, parce que, dit-il, il lui a fait dépenser inutilement plus de mille écus.

EUGÈNE DUCOM.

LA POÉSIE

ET

LES POÈTES EN ITALIE

LES *FORMISTES*. — LES COLORISTES. — L'ÉCOLE NOUVELLE.

C'est une opinion générale que l'heure de la décadence littéraire a sonné pour l'Italie. Il ne semble pas qu'après le prodigieux éclat du siècle de Dante et la renaissance non moins merveilleuse du siècle de l'Arioste, cette ingénieuse nation puisse être appelée une troisième fois à servir de modèle au monde. Cependant, si l'on remarque qu'il est dans ses destinées d'avancer par bonds impétueux et par vives saillies, et qu'après être tombée si bas au XVIIe siècle, sa littérature s'est relevée d'une manière aussi sensible qu'imprévue, il faudra bien reconnaître que tout impose une grande réserve à qui entreprend de déterminer l'état présent de la poésie italienne. Ajoutons qu'en cette matière le goût français est jusqu'à un certain point suspect de prévention. Enfans, comme les Italiens, de la race latine, semblables à eux par tant de côtés, toutes nos affinités poétiques nous entraînent vers le Nord. Goethe, Byron, Schiller, voilà les objets de notre enthousiasme poétique durant la première moitié de ce siècle. Quant à Leopardi, le plus grand poète qu'ait eu l'Italie depuis Dante, il n'est guère connu que de quelques esprits délicats qui lui ont rendu justice dans cette *Revue* (1),

(1) Voyez la livraison du 15 septembre 1844.

et Manzoni doit la meilleure part de sa renommée à son roman des *Fiancés*. Si la paresse entre pour beaucoup dans notre indifférence à l'endroit de la poésie italienne, on en peut trouver aussi l'excuse dans l'adoption au-delà des Alpes d'une langue particulière pour les poètes, langue qui use des inversions avec une liberté inouie, et qui, avec une hardiesse non moins surprenante, coupe les mots, les abrége au moyen d'incessantes syncopes, ou les allonge par des syllabes parasites qui les rendent méconnaissables. La lecture des poètes italiens exige, même de ceux qui connaissent le mieux les prosateurs, une étude spéciale soit du sens, soit du rhythme. Il est encore nécessaire d'entendre souvent débiter des vers italiens par une bouche italienne avec cette singulière harmonie dont nos voisins ont seuls le secret. On a dit que les vers français, une fois la mesure rompue, faisaient d'excellente prose : en Italie, on retrouverait toujours les membres épars du poète. Chez nous, la poésie n'est qu'une langue, la plus belle de toutes à coup sûr, et, si l'on veut, celle des dieux; mais enfin elle est toujours un instrument propre à l'expression de la pensée. Pour écrire en vers, même sans en exclure la fantaisie, nous ne nous croyons pas dispensés d'être clairs et intelligibles, ni de donner à nos conceptions ce degré de précision qu'elles doivent avoir, lorsqu'elles cessent d'être exclusivement personnelles, pour entrer, en se produisant au dehors, dans le domaine public. Les Italiens au contraire n'écrivent en vers que pour satisfaire un impérieux besoin de leur nature; ils ne chantent que pour s'écouter eux-mêmes et s'enivrer d'harmonie. La poésie n'est pas à leurs yeux un moyen d'expansion et de communication avec leurs semblables, c'est une nouvelle manière de se replier en soi sans nul souci des autres. S'ils y voient une langue, ce n'est qu'une langue vague, indéterminée comme la musique, à laquelle on ne peut demander, sans lui faire violence, l'expression précise de la pensée, et qui ne rend avec bonheur que les sensations.

Sans doute cette façon de comprendre la poésie n'est pas commune à tous les Italiens. Les vrais poètes savent contenir dans de justes limites le goût des vives images, des mots sonores, des cadences harmonieuses qui est au fond de toute âme méridionale. L'effort qu'ils font pour donner à la pensée la place qu'on ne saurait impunément lui refuser constitue même la meilleure part, et la plus méritoire, de leur talent. Il y a au-delà des Alpes deux écoles poétiques : l'une s'attache à trouver de grandes pensées et à les revêtir des formes les plus pures; elle n'a pas d'expression plus élevée que l'immortel Leopardi. L'autre relègue la pensée au second plan pour mettre au premier le sentiment, la couleur et l'image : Manzoni est

le modèle qu'elle propose, non sans un juste orgueil, aux imitateurs. Malheureusement on n'imite du génie que ce qu'il a de moins élevé. Les pensées sublimes de Leopardi étaient trop personnelles pour qu'il laissât après lui son secret; ceux qui ont prétendu marcher sur ses traces se sont donc attachés à imiter son admirable langue, ou plutôt à en demander comme lui les élémens aux premiers écrivains des grands siècles de la littérature italienne. Tous leurs efforts se sont concentrés sur un travail de patiente mosaïque où les archaïsmes les plus puérils jouent un grand rôle. Aussi qu'est-il arrivé? Les Italiens ont compris ce qu'il y aurait d'inexact à proclamer disciples de Leopardi des poètes qui lui ressemblent si peu; ils leur ont fait l'épigrammatique honneur de les rassembler en une école sous le nom de *formistes*. Quant à ceux qui prennent Manzoni pour modèle, ils ne se sont guère montrés plus fidèles à sa manière. Ils racontent en vers comme ils auraient raconté en prose; toute la différence est dans le rhythme. Tantôt ils s'affranchissent de la rime, tantôt de la division en octaves. On comprend qu'en se faisant des conditions si douces, il soit plus facile d'écrire en vers qu'en prose. En réalité, les prétendus disciples de Manzoni sont encore des *formistes*, car s'ils se montrent peu curieux de la pureté, ils le sont infiniment de la couleur, cette autre face de la forme.

Au fond de ces subdivisions d'école, on a pu déjà reconnaître la vieille querelle des classiques et des romantiques. Comme chez nous, cette querelle date en Italie du temps de la restauration. La réaction qui portait alors les esprits vers les splendeurs jusque-là méconnues du moyen âge, et qui ramenait la couleur dans le style comme dans la peinture, se manifesta pour la première fois dans les œuvres de Manzoni, mais sans scandale et sans excès, grâce au bon sens et au goût exquis de cet habile écrivain. Si Manzoni, chef des romantiques, jouit en Europe d'une renommée sans rivale, Leopardi, chef des classiques, mérite de la partager avec lui, et il est vengé par ses concitoyens de notre injuste indifférence à son égard. On sait quelle base puissante donnait à la poésie ce savant et profond penseur, qui avait puisé la science à toutes les sources, et dont telle ode écrite en grec put passer un moment, aux yeux des plus érudits, pour une œuvre d'Anacréon. Le caractère, l'originalité de son génie, c'est l'alliance si rare de connaissances vastes et positives avec cette admirable fleur d'inspiration qu'il portait en lui. Maladif, affligé d'une difformité physique, ne s'étant séparé, comme notre Jouffroy, qu'avec un effort pénible de la religion catholique, qu'il avait défendue dans l'un de ses premiers écrits, obligé de dévorer le chagrin d'une rupture avec son père, qui ne put jamais lui pardonner l'abandon de sa foi, et de braver les malveillantes moqueries des petites gens

de Recanati, il est le philosophe et le poète de la douleur. Il n'y a chez lui aucune affectation de désespoir. Pour se persuader qu'il raconte ses propres pensées et ses véritables tourmens, il suffit de lire avec attention quelques-uns de ses vers, ou cette prétendue biographie de Philippe Ottonieri, dans laquelle il se peint lui-même, comme Machiavel avait écrit sa propre histoire sous prétexte de raconter celle de Castruccio Castracani. Leopardi doute sincèrement de tout. Pour lui, comme pour Brutus, la vertu est un nom, la vie éternelle un rêve, le progrès de l'humanité une utopie, la société une ligue des fripons contre les honnêtes gens. C'est l'excès des souffrances physiques et morales, quoiqu'il s'en défende, qui borne ainsi l'horizon de ce grand homme, de même que ses profondes études sur l'antiquité lui en ont inspiré l'amour au point de ne pas lui laisser voir par où la société grecque est inférieure à la nôtre. Toutefois, quand on aura fait ses réserves sur le scepticisme navrant qui se trahit dans ses plus hautes pensées, pourra-t-on moins admirer ces vers éloquens et poétiques, où la force, l'exactitude et la profondeur du sens le disputent à la pureté rare, à la nerveuse élégance, à l'énergique concision du style?

Depuis la mort de Leopardi, la prépondérance est revenue à l'école dont Manzoni est le chef. Cette prépondérance lui restera-t-elle? Les divisions mêmes d'écoles ne tendent-elles point à s'effacer? Ne peut-on entrevoir en ce moment, sous une apparente décadence, les indices d'une de ces transformations où s'est tant de fois retrempée la poésie italienne? C'est ce qu'il faut examiner en appréciant les écoles poétiques de la péninsule dans leurs représentans les plus autorisés et dans leurs tentatives les plus récentes. Commençons par les disciples de Leopardi.

I.

Chose singulière, l'école qui prétend se rallier au grand penseur Leopardi attache, on l'a vu, un prix excessif à la forme et se fait facilement illusion sur l'insuffisance du fond. Le principal point de sa doctrine consiste dans la fidélité la plus absolue aux principes littéraires des grands siècles; mais elle a cru trop souvent remplir sa tâche en se contentant d'imiter servilement la forme. C'est à Bologne que s'est cantonnée la petite église du *formisme*, dont le chef est M. Marchetti, ami d'enfance du pape Pie IX et son ministre des affaires étrangères aux jours du danger. Nous avons de M. Marchetti un poème de médiocre étendue intitulé *Chant* (*Cantica*) *sur Dante*, des *canzone*, des odes, des sonnets. Le *Chant sur Dante* a

valu à l'auteur des éloges excessifs de la part des personnes qu vivaient dans son intimité ou que leur patriotisme municipal portait à exalter tout ce qui prend naissance à Bologne; mais on ne saurait assigner à ce poème une place bien élevée. Malgré les mérites du style, le sujet manque souverainement d'unité. Dante figure en qualité de comparse dans l'aventure imaginée par le poète, et il n'y joue qu'un rôle insignifiant. Le *Chant sur Dante* montre l'impuissance de M. Marchetti à composer une œuvre de quelque étendue; aussi doit-on surtout le juger sur ses *canzone*, ses odes et ses sonnets.

On sait que, malgré l'analogie du nom, la *canzona* n'a rien de commun avec la chanson; il faut renoncer à traduire ce mot, tant l'idée qu'il éveille est exclusivement italienne. Inventée, dit-on, en Provence par Giraud de Borneil, le père putatif des troubadours, la *canzona* ou *canzone* n'eut pas de peine à se naturaliser sur cette belle terre d'Italie, dont la Provence n'était en quelque sorte que l'extrême province. Oubliée par les héritiers des troubadours à l'époque où, devenus Français, ils firent un pas vers le génie de leur nouvelle patrie, elle devint en peu de temps, aux mains des poètes italiens, le plus noble des petits poèmes. Depuis Dante et Pétrarque jusqu'à nos jours, elle a également tenté toutes les imaginations fortes ou gracieuses, à la réserve peut-être de quelques écrivains du XVIIIe siècle, auxquels les allures philosophiques de l'épître plaisaient davantage. Or personne, à notre époque, n'a plus contribué que M. Marchetti à remettre la *canzona* en honneur. L'école moderne y peut regretter l'absence de ces fortes couleurs dont parfois elle abuse; mais grâce à la simplicité touchante de la pensée, à la sobriété et à la pureté du style, le poète de Bologne a produit dans ce modeste genre des morceaux achevés. Il sait traiter les sujets les plus douloureux avec une dignité triste et émouvante. Tantôt il célèbre quelques morts illustres, le sculpteur Visconti, le poète Perticari, Pétrarque ou le Tasse; tantôt il s'inspire d'idées générales, la piété, l'espérance, la reconnaissance, dont le développement, quelquefois commun, revêt souvent des formes splendides ou énergiques. Avec leur exagération habituelle, les Italiens de l'école *formiste* ont dit de la *canzona* composée à l'occasion de la mort de Mme Sauli, de Forli, qu'elle était le plus exquis poème lyrique qui ait paru depuis Pétrarque. C'est pousser un peu loin l'éloge pour une pièce où l'imitation du XIVe siècle touche presque au pastiche; mais il faut reconnaître que le sentiment en est délicat. Celle qu'inspire à l'auteur le tombeau de Pétrarque se recommande par une pensée juste. M. Marchetti accuse l'amant de Laure d'être la cause involontaire et innocente de ce goût pour la poésie exclusivement amoureuse et efféminée qui a valu à l'Italie tant d'accusations et qui n'a pas médiocrement

contribué à l'amollir. La faute en est à ces imitateurs sans force et sans génie qui ont dédaigné les œuvres latines où le poète a enfermé tant de viriles pensées. Ne voulant connaître de ses écrits que les chants d'amour, ils ont rivalisé entre eux d'enfantillages, et ce sera donner leur mesure que de signaler un ouvrage d'un certain Louis Gandini, publié en 1580, sur l'importante question de savoir pourquoi Pétrarque avait gardé le silence sur le nez de Laure. Quoique M. Marchetti n'ait pas assez insisté sur le tort des imitateurs, il fait d'excellentes réflexions. Si j'essaie de traduire, ce ne sera pas sans protester à l'avance contre tout jugement hostile à un poète remarquable surtout par ces charmes du style qui ne sauraient complétement passer dans une autre langue. Il faut se souvenir en outre qu'une pensée unique suffit à un poème de si peu d'étendue; la développer en vers harmonieux, c'est la poétique du genre.

« Verte et solitaire colline, délices du poète toscan, dont il fit choix pour l'éternel repos de sa dépouille mortelle, dis, au nom du bonheur que tu as eu de le voir traîner sa vieillesse à pas graves et lents parmi ces ombres suaves, alors que son visage couvert encore de la douceur qu'y répandit l'amour trahissait le sérieux et amer regret de la valeur italienne disparue, dis quelle partie de ce cloître ombragé couvre ce qui reste de notre gloire!

« Le voici, je le reconnais! Humble et respectueux, je me prosterne, ô précieux, illustre et saint tombeau, vers lequel dévotement s'achemine toute âme bien née qui aime à se prosterner et à rêver pensive, toute âme aimante qui n'espère pas trouver ici-bas de plus suaves soupirs. Je vois l'Amour affligé, je le vois qui regarde et montre ce marbre. Près de lui, la Poésie, la vraie, la chaste, l'immortelle fille du ciel, de sa main voile ses yeux en pleurs.

« Et l'Amour lui dit : C'est à moi vraiment, c'est à moi qu'il appartient de revenir ici dans le deuil et les larmes. Vois à quoi m'ont réduit les tristes esprits auxquels la foule applaudit! Lubricité, tel est aujourd'hui le sens de mon nom. Le monde sait pourtant comme celui-ci (Pétrarque) me fit gracieux entre toutes choses et me présenta plein de pudeur aux jeunes âmes en ton aimable compagnie. Dans un si noble cœur, l'amour n'eut que d'honnêtes désirs et de hautes pensées.

« Hélas! répond la Poésie, ce n'est pas sans motifs que je viens soupirer sur ces nobles cendres. Tu sais, Amour, à quel point les âmes les plus dédaigneuses et les plus sauvages se sont éprises de moi, lorsqu'il me revêtit avec tant de grâce d'une douceur céleste que les siècles ont admirée. Maintenant une femme vile, prenant mon nom, entraîne les jeunes esprits par l'attrait de ses flatteuses vanités. Ma belle école est déserte. Dans ma retraite je suis seule et ignorée.

« O cendre sacrée, dis-je à mon tour avec la ferveur d'une âme émue, ô antique demeure d'une haute vertu, avec quelle profonde reconnaissance tout Italien ne devrait-il pas s'incliner devant cette urne qui contient tes restes! Un ardent et magnanime amour pour notre pays fut l'unique guide

de ce divin esprit, qui, avec ses propres lumières et les saints débris de l'immense et lumineuse antiquité, à travers les ombres de la barbarie dissipée, inaugura le jour d'une nouvelle civilisation.

« Il ne t'appartient pas, humble *canzona*, de donner des louanges à un si grand esprit, la gloire et l'honneur de l'Italie. Je baise le sol et me prosterne devant sa tombe. »

Les odes de M. Marchetti sont, comme ses *canzone*, d'une remarquable sobriété de couleurs. A l'imitation des anciens, ce poète n'emploie que les expressions les plus simples pour rendre sa pensée. Des mérites analogues assurèrent le succès de sonnets qui ne sont peut-être pas sans défauts, mais qu'on préfère en Italie à de longs poèmes. S'il paraît puéril en France, n'en déplaise à Boileau, de condamner la pensée à s'enfermer en ces limites rigoureuses de quatorze vers, de tels jeux d'esprit plaisent dans un pays où la flexibilité de la langue et la disposition évidente des lecteurs à se montrer plus exigeans pour la forme que pour le fond donnent au poète des facilités exceptionnelles. Tout était pour M. Marchetti matière à sonnet : une procession, le retour de la *Belle-Poule* ramenant les restes de Napoléon, un prédicateur, une noce, un professeur de médecine, une cantatrice, les principaux événemens de la vie de Pie IX. Parmi les poètes de notre temps, il en est peu qui se soient retournés sur ce lit de Procuste avec plus d'aisance que M. Marchetti. Le poète bolonais excelle dans ce genre de petits poèmes qui exigent la perfection de la forme sans réclamer de grands efforts d'imagination.

Mieux doué peut-être à cet égard et pourtant moins célèbre fut l'infortuné Alexandre Poerio, le frère de ce Charles Poerio aux destinées de qui l'Europe entière s'est intéressée. Ils appartenaient tous les deux à cette noble famille que des souffrances sans fin endurées pour l'amour de l'Italie ont rendue si populaire dans le royaume des Deux-Siciles. En 1815, Alexandre Poerio, âgé de treize ans, partait déjà pour l'exil, d'où il ne revint, avec son père et tous les siens, que pour un instant, en 1820, à l'époque de la révolution napolitaine. La proscription du moins ne lui fut pas inutile : il parcourut l'Europe et acquit ainsi ce merveilleux don des langues que personne, pas même le cardinal Mezzofanti, ne posséda à un plus haut degré. Les plus illustres amitiés ne lui manquèrent pas; à Weimar, il connut Goethe, avec qui il resta depuis en correspondance; à Florence, où les exilés trouvaient asile, il faisait partie de cette réunion célèbre de poètes et de savans où venaient assidûment Giordani, Leopardi, Niccolini, Tommaseo, et de temps à autre M. de Lamartine et Manzoni. Rendu enfin à sa patrie par les révolutions de 1848, il en partit bientôt avec le général Pepe pour

courir à la défense de Venise. Il fut du petit nombre de ceux qui suivirent leur vénérable chef dans les murs de la ville assiégée, au lieu d'obéir aux ordres de la réaction triomphante qui les rappelait à Naples. Blessé à l'attaque de Mestre le 23 octobre 1848, il succomba à Venise le 3 novembre suivant. Savaient-ils, ceux qui pleuraient le patriote, qu'ils perdaient en même temps un poète? Venu après Berchet, après Giusti, après M. Rossetti, pour chanter les malheurs de l'Italie et l'appeler aux armes, privé par l'exil de ces admirateurs naturels que tout poète à son aurore trouve dans sa famille, dans ses amis, dans ses voisins, condamné à une publicité très restreinte par la prohibition rigoureuse dont ses vers furent l'objet dans toute l'étendue de la péninsule, le modeste Poerio ne put conquérir la renommée. Si l'on ajoute que le recueil de ses œuvres poétiques, publié pour la première fois en 1843, ne se compose que d'environ quarante petites pièces, on comprendra qu'à moins d'y voir autant de chefs-d'œuvre, l'Italie ne pouvait assigner à l'auteur une place très élevée parmi les poètes contemporains. Or Poerio se borne quelquefois à versifier l'histoire, comme dans son ode intitulée *il Ferruccio*, où il entreprend bien inutilement de refaire le récit de l'historien Varchi sur cette agonie épique de la liberté toscane; trop familier avec la littérature allemande, il devient obscur toutes les fois qu'il s'embarque dans les questions d'esthétique et de psychologie, dont ses compatriotes goûtent médiocrement les abstractions. S'il se distingue, c'est par cette qualité rare que les Italiens nomment *affetto* et dont le mot sentiment n'est qu'une traduction bien incomplète; il ne manque quelquefois ni de vigueur, ni même de grâce, comme l'attestent ses odes *à Michel-Ange*, *à Canova*, *à Dante*, *à Henri Dandolo*, et surtout son petit poème intitulé *il Risorgimento*, dont un de ses compatriotes disait avec quelque exagération qu'il n'est rien sorti de plus viril d'une plume italienne depuis Alfieri et Foscolo.

M. Térence Mamiani est peut-être redevable au rôle qu'il a joué dans les affaires de son pays d'une partie de sa renommée littéraire. Né dans les états du pape, il a de bonne heure consacré sa vie au culte des institutions libérales, et lorsqu'en 1848 elles obtinrent à Rome un triomphe momentané, il fut appelé l'un des premiers à les appliquer en qualité de ministre des affaires étrangères. Rentré dans la vie privée le jour où le pape, en se retirant à Gaëte, laissait le champ libre à la démocratie, il a retrouvé plus tard l'emploi de son dévouement sur cette généreuse terre du Piémont qui lui ouvrait les portes de son parlement. C'est dans les loisirs de l'exil, à la suite de l'insurrection de 1831, qu'il publia les poésies et les traités philosophiques qui lui ont fait un nom dans les lettres italiennes.

Comme philosophe, si M. Mamiani n'est pas un novateur, quoiqu'il en ait les prétentions, il a su du moins revêtir sa pensée et celle des maîtres d'un langage heureusement poétique. Dans ses vers en revanche, la crainte de passer pour un de ceux qui alignent des mots sonores et vides de sens l'a conduit à faire un emploi peut-être trop fréquent des formules philosophiques. Ses *hymnes*, où il raconte en vers la vie de plusieurs saints, ressemblent quelque peu à des exercices de rhétorique. On se demande avec étonnement pourquoi M. Mamiani a cru devoir célébrer les louanges de sainte Gertrude, de l'ange Raphaël, qui rendit la vue au vieux Tobie avec du fiel de poisson, ou de sainte Sophie martyre, à propos d'un mariage et en guise d'épithalame. Les idylles laissent au lecteur une impression plus favorable, soit parce que les sujets en conviennent mieux à l'esprit moderne, soit parce qu'ils sont traités avec plus de grâce et de naturel. Cependant il faut encore faire quelques réserves, par exemple sur cette épigraphe ambitieuse :

..... Vestigia græca
Ausus deserere,

bientôt démentie par l'auteur lui-même, qui avoue, malgré ses prétentions novatrices, avoir imité les anciens, ensuite sur cette défiance persistante à l'égard des étrangers : « Ils ne me comprendront pas, dit M. Mamiani, car je ne parle ni de bûchers, ni de poison, ni de poignards, ni de sorcières, » comme si tout cet appareil était quelque part le matériel obligé de l'idylle. M. Mamiani a prétendu la rajeunir en peignant les mœurs modernes, et respecter la forme en changeant le fond. Ainsi André Chénier

Sur des pensers nouveaux *faisait* des vers antiques.

Il y a des genres littéraires qui sont en si parfaite harmonie avec le génie d'une époque, que le plus sûr moyen d'y réussir, si l'on veut absolument les remettre en honneur, c'est d'imiter sans fausse honte les maîtres qui en sont les plus parfaits modèles.

S'il est permis de regretter que la lyre de M. Mamiani n'ait guère qu'une seule corde, on ne pourra du moins refuser au poète le rare mérite de la langue la plus belle et la plus pure, de la plus heureuse expression poétique, relevée dans les idylles par une invention suffisante et souvent très gracieuse. Une des plus agréables de ces idylles est intitulée *la Villetta*. Un sylphe prenait ses ébats dans la campagne. Il aperçoit l'ange Ituriel, s'empresse de le rejoindre, et l'invite à se reposer auprès de lui. Les deux esprits, qui représentent la religion du passé et celle du présent, entrent en conversation amicale.

11.495

« Le Sylphe. — Veux-tu, mon seigneur, prendre quelque repos sous ces ombrages? Assieds-toi sur cette tendre mousse que je viens d'arracher brin par brin et de mêler à la molle verbasque. Assieds-toi, mon seigneur, assieds-toi, et laisse-moi voler ici près aux endroits où, riante et modeste, la douce népenthe ouvre dans l'herbe ses belles fleurs. Dans la fraîche rosée, je reviendrai laver tes pieds sacrés.

« L'Ange. — Je ne demande pas de toi, aimable Oriel, de telles preuves d'amour. Si tu m'aimes du fond de ton cœur, ce que j'y lis confusément, si tu désires répondre à mes plus intimes sentimens et jouir de l'harmonie qui unit les âmes, abandonne, Oriel, les erreurs de l'enfance, oublie les vains plaisirs, et, guidé par mon regard, efforce-toi de revenir à Dieu.

« Le Sylphe. — O mon céleste ami, si mon âme se plaît ici-bas, si je voltige, si je folâtre, ce n'est pas sans d'honnêtes motifs. Tandis qu'à l'aventure j'erre sous ces ombrages, et que je cherche l'aimable repos dans cette maison, là-bas, y entrant tantôt enveloppé d'un beau rayon de lune, tantôt sous les ailes d'un timide papillon, au milieu des violettes cueillies, ou d'autre manière encore, je contemple les suaves aspects de la vertu, les chastes plaisirs des âmes innocentes, l'ardeur vive et pudique d'un amour bien placé, car ce spectacle est, je pense, digne du ciel, et j'y trouve de nobles enseignemens. De ce seuil, ô seigneur, n'approche point un infortuné, qu'il ne s'en retourne à moitié consolé. Là se trouvent une mère chargée d'ans et son fils, homme de bien; au milieu d'eux, l'épouse aimée, tenant un enfant sur son sein, surveillant l'autre au berceau et reportant sur tous ceux qui l'entourent ses soins vigilans. Elle donne largement au pauvre, à celui-là surtout qui par pudeur ne demande pas. De sa main prévoyante, elle entretient au foyer chéri l'ordre, la propreté, l'abondance, et vers le mari qu'elle aime elle se tourne gracieuse, comme la rose vierge vers le soleil levant. »

L'ange sourit et cherche de l'œil la maison indiquée. Presque aussitôt il en voit sortir une pauvre fille, qui était venue mendier pour sa vieille mère malade. Elle a reçu quelque monnaie, discrètement enveloppée. Une fois hors de vue, elle déplie, elle regarde: c'est de l'or, de l'or en abondance. Elle s'agenouille et se répand en pieuses bénédictions. L'ange bénit ces honnêtes gens dans son cœur, leur souhaite les prospérités terrestres jusqu'à la troisième, jusqu'à la quatrième génération, et, renonçant à ses velléités de conversion, il s'enfuit aux cieux. Les détails sont charmans, et cette protestation en faveur de la dignité humaine contre l'excès de détachement prêché par le christianisme mérite qu'on y applaudisse.

L'idylle intitulée *Rispetti* (chanson d'amour) *di un Trasteverino* appartient au genre populaire et se fait remarquer en même temps par un tour original et un rhythme harmonieux. M. Mamiani y reproduit avec une vérité qui n'exclut pas la poésie l'une de ces romances que le paysan romain chante sous la fenêtre de sa maîtresse, et où les fleurs jouent un si grand rôle. Le lecteur jugera peut-être qu'il y en a trop, mais il ne doit pas oublier que dans les chants appe-

lés à Rome *stornelli* (diminutif de *ritournelle*) la place même que doivent occuper ces répétitions singulières est fixée par la poétique du genre.

« A tes vitres se présente la lune, ô Crezia, pour admirer ton beau visage. Ah! si j'avais le bonheur d'être un de ses rayons, c'est dans cette chambre que je découvrirais le paradis. Puissé-je me changer en l'un de ces petits plants de narcisse que tu tiens sur ta fenêtre, et que tu caresses de ce doux sourire (*risolino*) qui les parfume!

« Fleur de laitue, tu es si belle que tout l'or du monde ne te paierait pas. Je le dis, je le jure, fleur de pimprenelle, tu ressembles à une madone de San-Luca. A la *surlana* (danse populaire), tu bondis si légère, qu'on dirait d'un chevreau, fleur de roquette! Je le dis, je le jure, fleur d'aubergine, tu es le soleil de la montagne.

« Fleur de froment, le jour que, du mont Testaccio, je te vis, ô ma belle, descendre à pas lents, et de ta main gauche élever le tambour de basque, les tresses pleines de grosses épingles d'argent, soudain, devenu froid comme glace et te regardant avec stupeur : Non, me suis-je écrié, non, dans Saint-Pierre je n'ai vu sculpté ni peint si beau visage.

« Fleur de jachère, mille muguets t'entourent et guettent leur proie; le rocher n'a pas tant de jeunes merles, ni la villa Borghèse tant de citronniers. Mais ce qui me fait dormir mal la nuit, c'est une certaine tige qui court les églises. Fleur de foirole et fleur de ciste, je la ferai sauter en bas du *Ponte Sisto*.

« Mais, Crezia, je suis pour toi le chien qui aboie, car, cruelle, tu ne m'écoutes pa , tu fais la sourde oreille. Déjà je suis plus enroué qu'un geai; déjà une corde est cassée à ma mandoline. Fleur de ceci et fleur de cela, je te nomme par centaines toutes les herbes que je me souviens d'avoir vues fleurir dans les prés; mais tu n'entends pas ou ne veux pas entendre.

« Tu me fais grand tort, douce petite bouche, de mépriser mon amour, parce que je n'ai pas toujours un sequin à dépenser, parce mon métier est d'être rôtisseur. Tu ne remarques pas assez qu'un comte palatin, un milord anglais, un monsignore ne peuvent prendre avec moi le haut du pavé; car mon sang, *per Dio,* est sang romain.

« Il est vrai, je suis rôtisseur à Sant' Andrea, mais je n'ai de compte ouvert chez personne; si je suis pauvre, je suis honnête, et sais, quand il le faut, rester à jeun. Je n'ai point sur le dos les galons de la livrée; je vis de mes sueurs, et je ne sers personne. Je ne suis ni palefrenier, ni maquignon, ni porte-queue, ni garde-portes.

« Ce n'est pas pour dire, mais les jours de fête, quand j'ai ma jaquette de velours, mon réseau garni de plumes, mes boucles d'argent et mes souliers pointus, Crezia, ce n'est pas pour dire, mais ainsi ajusté je ne crains pas d'être comparé à tous ces galantins. Et quand je passe : C'est lui, disent les filles, c'est lui qui est le coq.

« Trouve-moi quelqu'un qui vaille mieux que moi pour arrêter à la tête les chevaux barbes sur le *Corso,* pour renvoyer le ballon d'une main aussi sûre, pour faire rouler l'ours à terre quand il s'avance dressé sur ses pattes

de derrière, et cela d'un seul coup, sans le secours de personne! As-tu jamais vu pied si agile pour danser toute la nuit le *saltarello?*

« En force et en courage, à nul chrétien je ne le cède; malheur à qui me touche! Ils en savent quelque chose, messieurs les habits (*païni*)! Mieux eût valu pour eux ne pas ouvrir la bouche. Le mont Testaccio le sait aussi, que j'ai du cœur! Et j'en donnai une fameuse preuve le jour que je tins tête à sept gendarmes et que j'en jetai quatre entre la porte et le mur.

« Je ne suis pas l'exemple de ces damoiseaux qui passent tout leur temps à se faire beaux; mais, dis-moi, Crezia, et ne va pas mentir pour redoubler contre mon cœur tes coups d'épingle et de marteau, dis-moi, bouche d'amour, où entends-tu mieux chanter les *stornelli,* faire plus longs les trilles, et plus sonores, quand tu m'inspires, ô doux trésor!

« Tu ne sais donc pas qu'à l'auberge du Pélican j'ai lutté d'improvisation avec Beppo! Les vers pleuvaient à la file; on aurait dit que je lisais dans un livre imprimé. J'ai chanté Scévola qui brûle sa main au feu, la belle Virginie, Lucrèce et sa grande douleur, et jusqu'aux oies du Capitole.

« Mais de ta fierté déraisonnable chaque jour me fait mieux voir la raison. Si je te parais affreux et haïssable, si je suis pour toi le plus laid museau du quartier, c'est que tu aimes le maussade Renzo. Renzo te plaît, ce grand vilain hypocrite qui dans les sacristies traîne ses sandales, sonne les cloches et vole les bouts de cierge.

« Oui, éternellement il tord le cou; on dirait, à le voir, un figuier par la pluie courbé; il regarde en dessous, à droite et à gauche, et ne fait rien qu'en catimini. Dans les yeux, il a un faux reflet, comme le chrysocale; en toute chose, il ressemble à un chat. Néanmoins tu lui lisses le poil et le caresses, tandis que tu me fuis et me méprises.

« Oh! cette mouche, je veux la chasser de mon nez, dût-il m'en arriver malheur; car, je le sens, le verre est plein jusqu'au bord. Que le diable se réjouisse si je me damne! Après tout, haies, fossés, précipices viendront en aide au pauvre bandit. Mais toi, Crezia, hélas! tu seras cause que ma tête sera mise à prix.

« Que sentira ton cœur, Crezia cruelle, quand tu verras les sbires suivre ma trace, ton fidèle revenir captif et enchaîné, le visage en sang; quand tu entendras le peuple furieux et plein de fiel crier après moi, comme au taureau blessé à la chasse : qu'il meure! qu'il meure! quand tu me verras enfin sous la main du bourreau! »

M. Mamiani et le Trastevérin se soutiennent ici l'un l'autre. Pour trouver la véritable poésie, il faut descendre aujourd'hui dans ces classes populaires où les impressions ont encore toute leur force, toute leur fraîcheur. Malheureusement l'auteur des *Rispetti* revient bientôt à la poésie personnelle ou narrative. Je signalerai dans ce dernier genre une courte nouvelle indûment rangée parmi les idylles. Dans ce charmant poème intitulé *una Madre* et embelli, pour nos oreilles du moins, par la rime, que M. Mamiani délaisse d'ordinaire, mais sans laquelle un Français saisit avec peine l'harmonie du vers

italien, une jeune fille trompée et devenue mère se trouve réduite à la plus extrême indigence. Pour éviter à son enfant les souffrances de la misère, elle le confie à l'hospice, bien résolue à le reprendre plus tard, si la fortune, ou du moins ce que, dans sa modeste ambition, elle appelle la fortune, vient à lui sourire; mais ses efforts sont vains : elle perd l'enfant de vue, et, privée même du pauvre bonheur de savoir ce qu'il est devenu, elle poursuit dans les larmes et le désespoir sa vie de misère. De bonne heure épuisée, elle sent la mort venir et appelle un prêtre; elle lui fait l'humble confession de ses fautes. Celui qui l'écoute n'est autre que ce fils, cause de tant de chagrins; elle le voit, l'embrasse et meurt en paix. Avec cette donnée si simple, M. Mamiani a composé une charmante nouvelle qui ne se distingue pas moins par l'élégance et la correction de la forme que par l'intérêt du récit et la sobriété de la conception. C'est par de telles productions que l'auteur de *la Villetta* mérite une place distinguée dans l'école classique contemporaine, et qu'il se distingue des purs *formistes*, si nombreux dans l'école de Foscolo et de Leopardi.

Nous devons aussi dire un mot d'une femme qui honore l'Italie par son caractère et par son talent. Depuis bien des années, Mme Ferrucci a consacré ses loisirs à la défense de toutes les nobles causes. Mère aussi dévouée que malheureuse, elle a fait beaucoup pour la grande et sainte entreprise de l'éducation des filles, plus négligée encore en Italie que partout ailleurs. Poète, elle s'attache à reproduire la forme pure et précise des maîtres dont elle s'est nourrie, sans renoncer à l'originalité de ses inspirations personnelles. Prend-elle la plume, c'est pour pleurer sur la défaite héroïque et sur l'exil des Polonais. D'autres fois elle célèbre, dans un *Hymne au Soleil*, les splendeurs et les bienfaits de ce rayon du paradis, comme elle l'appelle, qui porte à Dieu toutes les âmes, excepté celles des maudits, ou la mort elle-même, la mort, terreur des humains, mais véritable source de vie, et qu'elle compare, non sans justesse, aux entrailles putréfiées du taureau d'où s'échappent les abeilles. Mme Ferrucci se distingue par le sujet de ses chants et la vigueur de sa pensée non moins que par l'élégance et la pureté de ses vers. Muse élevée autant qu'honnête et consciencieuse, elle s'enferme, avec la modestie qui sied à la femme, à l'ombre du foyer domestique, et l'éloignement où elle se tient des coteries littéraires l'empêche seul d'avoir auprès de ses concitoyens une renommée plus retentissante.

Là ne s'arrêterait pas la liste des poètes ou plutôt des versificateurs italiens qui se rattachent à l'école classique. Toutefois, s'il fallait en juger par le nombre, les disciples de Leopardi ne sauraient lutter avec avantage contre leurs rivaux. On ne s'attache pas, en

poésie, à suivre scrupuleusement la trace des plus parfaits modèles et à parler leur incomparable langue sans s'y être préparé par de fortes études dont peu de personnes ont le courage. Tous les esprits au contraire qui sentent en eux les bouillonnemens de l'imagination vont grossir la phalange, nécessairement plus nombreuse, de ceux qui demandent la renommée à leurs facultés naturelles plutôt qu'aux qualités acquises. On ne devra donc s'étonner ni de la place relativement considérable qu'occupent dans ce tableau les disciples de Manzoni, ni des réserves quelquefois sévères que nous devrons faire sur la portée de leur talent.

II.

L'un des premiers, dans l'ordre des temps, sinon par le génie, c'est le poète national Berchet. Célèbre dès l'apparition de ses premiers chants patriotiques, Berchet a survécu à sa gloire. En 1853, lorsqu'il a cessé de vivre, on s'est récrié, on le croyait mort depuis longtemps. Il y a toujours dans ces retours de l'opinion une part de justice : c'est à la critique de dire ce qu'ils ont de légitime et d'exagéré. A sa naissance, Berchet n'avait reçu de la nature que cette somme de poésie qu'elle ne refuse à personne en Italie; c'est la générosité de son cœur, c'est le sentiment des maux de sa patrie, c'est la haine de l'étranger qui l'inspira. S'il n'écrivait qu'en vue d'un succès immédiat, il ne pouvait prendre une voie plus directe pour l'atteindre. En applaudissant à ses vers patriotiques, on remarquait à peine ou du moins on n'osait dire tout haut que la forme en était prosaïque, négligée, incorrecte, et que la pensée manquait d'élévation. La poésie, quand elle se fait acte, échappe, dans une certaine mesure et pour un temps, à la juridiction du goût. Berchet cependant n'est point indigne d'une sérieuse attention. Prosaïque et incorrect, il ne manque, à ses heures, ni de couleur ni d'énergie; sa simplicité est de bon goût, ses sentimens, quelquefois mélancoliques, sont toujours naturels et généreux. On est ému en le lisant; on aime à sentir et à penser comme lui. L'un de ses meilleurs et de ses plus considérables poèmes est le chant de Parga (*I Profughi di Parga*). Le succès en fut assez grand à son apparition pour tenter plus d'un traducteur français. Aujourd'hui notre sensibilité, blasée par des catastrophes plus lamentables, s'éveillerait à peine au récit des malheurs obscurs d'une bourgade de Thessalie livrée aux Turcs en 1819 par les Anglais, dont elle avait imploré le secours. La mode était alors à la Grèce. Soumis comme les Grecs au joug étranger, les Italiens s'associèrent sans peine à la douleur des Parguinotes :

de là l'émotion dont la trilogie de Berchet est empreinte et l'enthousiasme vraiment national qui l'accueillit.

Malgré l'importance du *chant de Parga* dans l'œuvre de Berchet, ses romances ont peut-être contribué davantage à populariser son nom, parce qu'il y défend directement, et non plus par allusions, la cause nationale. On ne saurait lui reprocher la forme légère dont il a fait choix pour exprimer sa pensée, car il a certainement donné ses titres de noblesse à la romance. Il excelle, c'est là son originalité, à peindre les misères politiques de la vie italienne. Dans la romance intitulée *Giulia*, il décrit la douleur d'une mère qui voit l'un de ses fils obligé de servir sous les drapeaux autrichiens, tandis que l'autre, exilé, mais ramené plus tard dans les plaines lombardes par une nouvelle lutte, sera réduit à combattre un frère qui pense comme lui. *Le Remords* et *Mathilde* nous rappellent un fait douloureux, bien connu de tous ceux qui ont été introduits dans la société italienne, et qui caractérise, mieux que ne le feraient de longs discours, la situation exceptionnelle de ce malheureux pays. Une femme belle et jeune, assise dans un salon, voit le vide se faire autour d'elle. Son fils, gracieux enfant, est à ses côtés : la gentillesse de son âge ne conjure pas l'espèce de proscription dont sa mère et lui semblent frappés. Est-ce donc une femme perdue? Non, c'est l'épouse d'un officier autrichien. « Au théâtre, dit le poète, dans les rues et jusque sous les voûtes de l'église, un peuple qu'on emprisonne et qu'on torture laisse échapper cette parole : — Maudite soit celle qui a enivré l'Allemand de ses caresses! Qu'elle paie cher, l'imprudente! l'oubli fatal où, à l'heure du mariage, elle a laissé les maux de l'Italie! Son fils aura-t-il une patrie, et elle-même, si ses compatriotes secouent le joug, ne sera-t-elle pas condamnée à partir pour l'exil? » La romance de *Mathilde* nous présente la face opposée du même sujet. Ici c'est la jeune fille qui est patriote : elle remarque tout, elle n'oublie rien, et conjure son père de ne pas la fiancer au fils de l'étranger.

« Le front enflammé, les yeux hagards, les joues couvertes d'une anxieuse pâleur,

« Épouvantée par des songes mensongers, Mathilde se lève, s'interroge, se reprend à la vie, et conjure les fantômes qui l'étreignent encore.

« Cessez ces chants, ne l'appelez pas mon fiancé. — Mon père, ne me donne pas à l'étranger!

« Sur le visage de cet être odieux, dans son rude langage, vois son empressement honteux à la servitude, la lâcheté enfin et la vanité folle du guerrier autrichien.

« Rappelle-toi qui il est, rappelle-toi l'Italie et nos douleurs! Ne mêle pas le sang de l'opprimé avec celui de l'oppresseur!

« Entre esclaves et tyrans, point d'autre pacte que la colère! Ces perfides ont forcé à se nourrir de haine jusqu'à l'âme des vierges, créée pour l'amour!

« Et, les cheveux épars, étendue sur son lit, elle fond en larmes, comme ayant perdu toute espérance.

« Serrant sur sa poitrine ses bras tremblans, elle gémit sur un hymen dont personne ne la menace, elle s'effraie de colères que Dieu ne lui envoie pas.

« Infortunée! L'autel, l'anneau ont disparu, mais elle a toujours devant les yeux ce vilain museau.

« Il est vêtu de blanc, il a le myrte au cimier; sur les côtés se déroulent le jaune et le noir, couleurs exécrables pour un cœur italien. »

On voit qu'en fait de patriotisme les femmes, chez Berchet, ne le cèdent point aux hommes. L'excès du malheur national ne permet pas en Italie, même au sexe faible, cette sorte d'indifférence dédaigneuse dont chez nous il se pare comme d'une vertu. Berchet comprenait en effet que, la femme étant chargée d'élever l'homme, si elle le nourrissait dès son enfance dans les sentimens du plus pur patriotisme, l'Italie ne resterait pas longtemps esclave. Il soutenait cette noble cause avec une ferveur de conviction qui est la véritable source de son éloquence, et faisait remplir aux femmes ou plutôt à la femme, — car il n'y en a qu'une, toujours la même, dans ses poésies, — un personnage qu'elles n'ont pas accoutumé de jouer. Sans exagérer l'importance de ces poésies fugitives, on peut en aimer la facilité négligée, et croire que les sentimens généreux qui y éclatent à chaque vers ont produit sur les compatriotes de l'auteur le même effet que la goutte d'eau sur le rocher qu'elle creuse à la longue. Berchet est le Béranger de l'Italie, comme Goldoni en est le Molière (1). Il a eu, comme le poète français, son heure; il a su conquérir sa place dans la littérature de son temps. Si la postérité oublie ses vers, son nom du moins ne périra pas, tant qu'il y aura des Italiens jaloux de leur indépendance et de leur liberté.

Thomas Grossi, le disciple bien-aimé de Manzoni, ne peut au contraire que gagner à l'apaisement des luttes politiques. Élevé par son oncle, modeste curé de village en Lombardie, exclu des carrières civiles en punition d'une satire dont nous reparlerons, Grossi n'oublia jamais ni les leçons de son enfance ni celles que lui donnait le gouvernement autrichien. Il se tint à l'écart, et s'il fit des vers désormais inoffensifs, ce ne fut que pour occuper ses loisirs forcés et obéir aux fantaisies de son imagination. A la mort de l'empereur

(1) Ajoutons cependant que Giusti peut aussi être comparé à Béranger, et qu'il est infiniment supérieur à Berchet. — Voyez sur Giuseppe Giusti l'étude de Gustave Planche dans la *Revue* du 15 décembre 1850.

François, il acheta une charge de notaire, se maria, et dit adieu pour toujours à la poésie. Les espérances éphémères de 1848 ne le tirèrent même pas de sa léthargie; il ne prit de part aux événemens que pour rédiger, parce qu'il en était requis, l'acte d'union de la Lombardie et du Piémont. Ame faible et incapable de lutter contre le pouvoir et contre la critique, Grossi était pourtant né poète. Si sa pensée manque d'énergie, elle est pleine de grâce, de naturel, de sentiment, et son style atteint à une rare perfection. Peu connu et mal apprécié en France, parce que la traduction est impuissante à reproduire ses plus brillantes qualités, Grossi passe avec raison dans la péninsule pour un maître en l'art d'écrire. Il a d'ailleurs un titre qui suffit à sa gloire, l'introduction en Italie de la nouvelle en vers, ce raccourci d'épopée, tout ce qu'il est possible d'en conserver aujourd'hui.

Le véritable chef-d'œuvre de Grossi, *la Prinéide*, n'appartient qu'à moitié à la littérature italienne, car cette admirable satire est écrite dans le dialecte milanais. Stendhal ne craint pas de la déclarer supérieure à toutes celles que les littératures européennes ont produites depuis un siècle. Voici à quelle occasion Grossi composa ce remarquable poème. Napoléon venait de succomber à Waterloo; les libéraux lombards, oublieux des bienfaits de l'administration française, se tournaient vers la maison d'Autriche, dans le fol espoir d'en obtenir plus de libertés, et lui demandaient un archiduc pour remplacer le prince Eugène. Dans le feu de cette réaction, l'infortuné Prina, ministre des finances du royaume de la Haute-Italie, servit de victime expiatoire. Prina, le plus habile des administrateurs italiens, n'avait d'autre titre à l'impopularité que d'avoir su remplir les caisses du trésor. Il fut impitoyablement massacré par ceux qui auraient dû le défendre, et tel fut le gage donné à l'empereur François. C'est au moment où les folles illusions des patriotes commençaient à se dissiper que Grossi, qui peut-être ne les avait jamais partagées, prit la plume avec un courage dont il n'a donné que cet exemple en sa vie. Il suppose qu'une ombre apparaît en songe à l'un de ces Milanais de la classe inférieure dont on a fait un type populaire de superstition puérile, de naïve malice, de spirituelle lâcheté, la personnification ou plutôt la caricature du caractère lombard, quelque chose comme John Bull en Angleterre ou Jacques Bonhomme en France. *Sur Rocch* (M. Roch), c'est ainsi que le poète l'appelle, raconte lui-même une vision qui lui est apparue. Il décrit avec une vérité effrayante l'ombre de Prina qui s'est offerte à ses yeux :

« Mon doux Seigneur! comme on l'avait accommodé! Une pierre même en aurait eu compassion. Sa bouche était sans dents, ensanglantée, les

lèvres arrachées et pendantes, les narines déchirées, les yeux hors de la tête, le visage écrasé, le col à moitié détaché, les bras cassés, la poitrine couverte de contusions.

« On voyait les cheveux pêle-mêle descendre souillés le long de la figure, couverts de sang, de fange et de crachats; ils s'embarrassaient dans la bouche et s'enroulaient autour de quelque dent décharnée qui y restait.

« J'étais hors de moi, au point que je ne savais pas si je dormais ou si j'étais éveillé; je demeurais là, et j'avais peine à respirer. L'ombre s'essayait à lever les bras, mais sans pouvoir y réussir,

« Car, chaque fois qu'elle voulait les soulever, comme ils étaient cassés tous les deux, lorsqu'elle essayait de les étendre, au beau milieu de l'opération ces bras perdaient l'équilibre, et tandis qu'une partie demeurait raidie, tout le reste retombait.

« Après avoir recommencé plusieurs fois, l'ombre vit qu'elle ne pouvait réussir, et, de fureur secouant la tête, elle rejeta ses cheveux en arrière. Alors, son visage se rassérénant un peu, elle m'adressa la parole en ces termes :

« Qu'est-il advenu des Milanais depuis le 20 avril 1814 jusqu'à ce jour? — A ces mots, un éclair de lumière me traverse l'esprit. Ne serait-ce pas?... Je fixe mes yeux sur ce visage... Jour de Dieu! c'est bien vraiment l'ombre du ministre Prina!

« Ah! excellence, vous pouvez m'en croire... Moi, voyez-vous, je n'y fus pour rien;... même je pris la fuite... — Lui alors : Ce n'est pas cela, dit-il, que je t'ai demandé. Je demande ce qu'a gagné Milan à me tuer comme on ferait un chien.

« — Illustrissime, lui répondis-je, puisse ce mauvais quart d'heure dont vous parlez vous avoir valu le paradis! Quant à nous, nous n'y avons gagné que de donner de l'air à Saint-Fidèle (1). — Comment! dit-il, et l'indépendance donc? — Et moi : Chut! on vous mettrait en prison, excellence! »

Après le drame horrible, la satire amère. Nous sommes maintenant dans le ton du morceau. Sur Rocch expose alors naïvement à Prina l'état fâcheux où se trouve Milan; il lui apprend que « ces *Patatoucch*, — c'est le nom qu'on donne vulgairement aux Autrichiens en Lombardie, — ne pouvant se faire entendre avec leurs *zurück*, se sont mis à parler avec le bâton. Cette langue-là, ils la savent de pratique et sans avoir besoin de grammaire. On meurt de faim à Milan. Cependant le conseil aulique délibère à Vienne pour savoir s'il sera permis de manger; mais comme il n'agit qu'avec flegme et réflexion, il nous met, en attendant, un os à la bouche, pour nous faire prendre patience; il nous prêche la religion, fort bonne chose, en vérité, quand on a le ventre plein. Le mérite roturier, on le dédaigne; pour avoir de la valeur, ce n'est pas du talent qu'il faut, mais d'imbéciles aïeux. »

(1) Grâce à la démolition du palais de Prina, qui était situé auprès de l'église de Saint-Fidèle.

Prina écoutait, et « de contentement se fondait en jus de réglisse. » Sur Rocch continue : « Ces pilules, dit-il, nous les avalons pour l'amour de notre petit François (1), car il est Italien. Sa femme elle-même n'est-elle pas née à l'ombre du Dôme? Nous sommes bons pour lui, et il est bon pour nous; nous sommes incapables de lui faire du mal, et il est incapable de nous faire du bien. Enfin il est si bon que la vérité a failli parvenir jusqu'à lui. — Tous ces bavardages, interrompt Prina, n'aboutissent à rien. Enfin qu'a-t-il fait? — Jusqu'à présent, répond sur Rocch,... vraiment... oui,... jusqu'à présent il n'a pas encore commencé; mais on dit... A la fin des fins, notre petit François est le roi des honnêtes gens. — Le roi des honnêtes gens! réplique aussitôt Prina. Et moi alors, que signifie l'état où je suis? » — Ici de singulières excuses de sur Rocch pour ses compatriotes. Le tout se termine par une injure intraduisible que Prina adresse à l'empereur. Sur Rocch, effrayé, ne lui laisse pas achever le mot compromettant; « mais, ajoute-t-il avec sa naïveté malicieuse, l'écho s'était chargé de faire entendre la syllabe qui manquait. »

Stendhal avait peut-être raison de dire qu'il n'y a rien dans Crabbe ni dans Byron d'aussi énergique que *la Vision de Prina;* il a tort seulement de croire que Grossi était redevable à Dante de ce chef-d'œuvre populaire. Si Grossi avait lu Dante comme tout le monde, il ne s'était pas formé à si forte école. Il puisa cette verve incisive, cette vigueur accidentelle dans le souvenir de faits propres à frapper vivement l'imagination, et dont le temps n'avait pas encore amoindri l'horreur; l'originalité, la puissance de l'expression, vinrent de ce que les mœurs et la langue du Milanais lui permettaient d'employer le mot propre et d'éviter la débilitante périphrase. Malheureusement cette inspiration fut unique en sa vie. L'âme de Grossi n'était pas de celles dont la persécution augmente l'énergie. Héritière de l'épopée, la nouvelle en vers, qu'il aborda dès ce moment, n'en peut observer les grandes divisions et les règles traditionnelles : un court récit ne se prête pas à tant de mise en scène. Il ne reste que le tour poétique, si difficile à trouver en parlant de petites choses. Voilà donc le double écueil : ou l'emploi inopportun des machines épiques dans un sujet modeste, ou les allures prosaïques du roman dans un cadre poétique.

Le poème de *la Fugitive* servit à Grossi de transition : c'est une

(1) Au commencement de son règne, le petit François (François II comme empereur d'Allemagne, François Ier comme empereur d'Autriche) passait pour un homme simple et bon que M. de Metternich menait par le bout du nez. La caricature de ce prince couvrait alors les murs de Milan. On le représentait orné d'un long nez. Le ministre tenait ce nez dans sa main et conduisait ainsi son maître derrière lui.

nouvelle écrite dans le dialecte milanais. Grossi possède admirablement cet idiome; il ne connaît à cet égard d'autre rival que le célèbre Porta. Plus tard il donna une version italienne de son romanesque récit : cette version servit à le propager dans toute la péninsule, elle ne fit pas oublier le texte original. *Ildegonde*, qui suivit de près, mit le sceau à la réputation de l'auteur : il abandonnait enfin le dialecte milanais, et pouvait déjà passer pour un maître : il y avait longtemps qu'on n'écrivait plus en vers dans un style si simple, si facile, si harmonieux. C'est en effet par l'expression toujours juste et sobre, élégante et vraie, qu'*Ildegonde* commande surtout l'attention. *Les Lombards à la première croisade* obtinrent moins de succès. Ce poème, trop vanté à l'avance, — Manzoni lui-même lui avait accordé une mention dans *les Fiancés*, — fut jugé, à son apparition, fort inférieur à ce qu'on attendait. Trompés par le titre et l'étendue de l'ouvrage, les Italiens y voulurent voir un poème épique, et convaincus qu'après le Tasse l'épopée de la première croisade n'était plus à refaire, ils l'accueillirent avec une sévérité excessive. Grossi n'avait voulu écrire qu'un roman historique en vers, ou plus simplement un épisode. Lombard, il voulait faire la part de ses compatriotes dans la première croisade. Son erreur fut de croire que leur rôle, un peu effacé dans ce grand drame, se prêtait à une heureuse alliance de la poésie sans merveilleux et de l'histoire sans altération grave, et qu'on pouvait suivre la même route que le Tasse sans encourir le reproche de plagiat, ou du moins sans provoquer de dangereuses comparaisons. Avec plus d'impartialité, les Italiens lui auraient su gré de ses progrès évidens dans l'art du style; ils auraient tenu compte des descriptions si pittoresques et si variées, des analyses de sentiment si fines et si délicates, du pathétique enfin de certaines situations.

Découragé par les rigueurs de la critique, Grossi s'enferma dans un silence absolu, résigné de très bonne foi à ne plus se croire poète. Si, huit ans plus tard (1834), il donna signe de vie, ce fut par un roman en prose, *Marco Visconti*, dont il a été question ici même, à propos des romanciers italiens (1). Le succès de ce récit lui rendit le courage : en 1837, il revenait aux vers, sa langue favorite, et publiait une dernière nouvelle, *Ulrico e Lida*. Ce poème, le meilleur qui soit sorti de sa plume après *la Prinéide*, passa presque inaperçu. On le regarda comme inférieur à *Ildegonde* et à *la Fugitive*. Nous ne pouvons vraiment partager sur ce point l'opinion du public italien. Il faut écarter tout d'abord *la Fugitive*, qui appartient à la littérature provinciale et au dialecte du Milanais. Reste

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1854.

donc *Ildegonde*, où les incidens sont à la fois moins nombreux, moins variés, moins imprévus, moins attachans. A des aventures de couvent, à des traîtres de mélodrame, à de vulgaires enlèvemens, comment ne pas préférer de vraies et naturelles passions que produit dans *Ulrico e Lida*, par la seule force des choses, une guerre presque civile entre des voisins et pour ainsi dire entre des frères? Mieux inventée, la fable est aussi mieux conduite, les proportions y sont mieux gardées, et les personnages, sinon tracés d'un crayon vigoureux, du moins dessinés avec plus de finesse et d'originalité. Ce qui explique l'accueil fait à cette touchante nouvelle, c'est l'époque même où elle paraissait. Alors déjà commençait pour l'Italie cette agitation politique qui l'absorbait tout entière, et dont elle ne voulait pas être distraite. Or, si le sujet d'*Ulrico e Lida* est emprunté à l'histoire nationale, le poète n'y cherchait aucune leçon patriotique, et si, à son insu, il en ressortait une, c'était l'horreur des discordes, des féroces tueries, de la tyrannie insupportable des communes italiennes au moyen âge. Pouvaient-ils applaudir à cet affreux tableau des républiques, ceux qui souffraient de la monarchie, ou qui du moins lui imputaient tous leurs maux?

Si Grossi a le sentiment de la réalité pour une époque, pour un ensemble de faits, il ne sait pas voir les petits détails dont se composent les grandes choses. Il fait voyager ses personnages sans raison ou plutôt contre la raison, il reproduit à plusieurs reprises dans le même ouvrage les mêmes incidens. Son style dans *Ulrico e Lida* a plus de couleur, de variété et de mouvement que dans ses autres poèmes, mais il manque encore d'élévation. Grossi reste attaché à la terre, où pourtant il se trouve mal à l'aise. On ne saurait dire quelle moralité ressort de ses écrits. Ce n'est pas le triomphe de la vertu : il nous la montre malheureuse, persécutée, succombant à la fin. Ce n'est pas le triomphe du crime : il démasque et punit les criminels. Ce n'est pas l'enseignement religieux : croyant, mais apathique, il laisse la foi faire son chemin d'elle-même. Ce n'est pas enfin l'enseignement politique : la vie de Grossi découragerait à cet égard les plus bienveillantes hypothèses. De là un ensemble d'œuvres où l'unité manque, où n'apparaît aucune intention sérieuse, mais dont quelques-unes vivront par le charme de la forme, et qui indiquent une âme sensible, une délicate nature d'artiste, à défaut d'un esprit vraiment élevé.

Depuis la mort de Grossi, M. Tommaseo et M. Prati soutiennent presque seuls parmi les vivans l'honneur de l'école. Romancier, publiciste, philologue, poète, M. Tommaseo a également réussi dans tous les genres, quoiqu'il n'ait peut-être pris la première place dans aucun, faute de s'y être entièrement consacré. Il a fait des vers

parce qu'en Italie tout le monde en fait, et il les a faits beaux, parce qu'il était trop bien doué pour transporter la prose dans sa poésie, quand il mettait tant de poésie dans sa prose. S'il est dépourvu de vigueur, il possède au suprême degré la souplesse, la grâce, le sentiment, la passion et, pour nous en tenir à des mérites où la langue est plus intéressée, la correction et la pureté. M. Tommaseo est incontestablement le meilleur écrivain qu'ait produit l'école de Manzoni, et il est redevable de cette supériorité à de consciencieuses études. En 1832, il s'était retiré sur la montagne de Pistoia, en Toscane, pour n'avoir plus commerce pendant un temps qu'avec ces admirables paysans qui parlent encore au XIXe siècle la langue du XVe, celle de l'Arioste et du Tasse, de Machiavel et de Davanzati. Là il recueillit de la bouche de ces hommes primitifs les chants populaires qu'ils se transmettaient de père en fils. Sans parler de l'intérêt qui s'attache à la publication dont ces chants furent plus tard l'objet, on comprend tout ce que M. Tommaseo dut gagner personnellement à un pareil labeur. Sa prose et ses vers fussent-ils, par rapport à la pensée, destinés à vieillir, ils resteraient vraisemblablement comme des modèles de l'art d'écrire à notre époque. Qu'importe donc au fond le plus ou moins de valeur de quelques pièces fugitives? Elles ne sont en quelque sorte qu'un délassement pour l'esprit cultivé de l'auteur. Citons, entre autres morceaux d'un rare mérite, quelques strophes de l'ode *sur l'Univers*, empreintes du sentiment le plus vif de la majesté du monde, où rien ne périt, où la vie naît de la mort :

« De quelle planète, de quelle source secrète, par combien de détours jaillit, bondit et se brise le rayon qui, sous une paupière humaine, sourit ou pleure?

« Et la chaleur qui émane de deux âmes unies dans un douloureux et pieux embrassement, combien de fois ne s'est-elle pas répandue dans les airs! En combien d'existences elle a paru et s'est évanouie!

« Une même matière diversement façonnée vous a produits, zéphyrs, et vous aussi, ruisseaux! D'un même amour naît votre vie, fleurs et oiseaux!

« Tout est vivant. Ce qui semble mort au monde n'est qu'une erreur de nos débiles yeux. Un esprit serein, profond, immuable, répand ses germes

« Dans l'orbite des sphères ardentes; il les jette dans la paix des tombes obscures. Rien n'est vil, tout est puissant, tout est pur.

« L'onde jaunâtre de l'étang devient un blanc manteau de neige; le fumier immonde, une gracieuse fleur. C'est la poussière, ô femme, qui fait de tes joues le beau printemps.

« Peut-être ce souffle qui caresse doucement les feuilles flétries et passe sur moi a-t-il ravi quelques-uns des germes qui ont été la dépouille mortelle de mon père.

« La brise de nuit porte à l'exilé qui mendie les soupirs que sa sainte mère, sa maîtresse ou son fidèle ami lui envoient.

« Dans l'air se confondent, comme en un immense concert, les chants de ceux qui espèrent et les lamentations des affligés.

« Le souffle de ceux qui haïssent ou qui aiment, les cris des esclaves et des tyrans, qui s'élèvent emportés ensemble sur les retentissantes ailes des vents,

« Répandront une harmonie de pleurs et de mystère dans les âges lointains, et feront sortir l'amour de la haine, la vérité de l'erreur.

« Les deux essences se pénètrent; plus elles se mêlent, plus elles se renouvellent, comme le cygne, qui, lorsqu'il plonge, reparaît plus blanc que l'eau.

« Dans la vie de mon fragile corps se cachent les existences par centaines, et pour d'autres esprits peut-être ma dépouille mortelle servira d'enveloppe et d'organes.

« Tout instant contient un nombre infini d'années, tout espace est l'univers entier. L'obscurité est lumière, et l'humilité hauteur; tout est mystère. »

Les ouvrages de M. Prati ont été ici même l'objet d'une judicieuse appréciation (1). Quoiqu'il relève de Manzoni, M. Prati est au premier rang des *formistes*, en ce sens qu'il s'enivre uniquement de mots et de sons. Toutefois, si j'affirme qu'il ne prend pas la peine de penser, je ne veux pas dire que ses prétentions soient modestes, et que M. Prati ne croie pas être un profond penseur. L'encens que toute une jeunesse enthousiaste lui a prodigué a fini par lui troubler le cerveau. Il s'est cru le premier poète de son temps et appelé aux plus hautes destinées. « Byron, Goethe, Chateaubriand, dit-il dans la préface de *Rodolfo*, m'ont précédé dans le soin de revêtir de couleurs ce sujet, qui renferme une des plus hautes réalités de la vie humaine; mais leur système philosophique est différent du mien, ainsi que leur but, leurs moyens et la forme qu'ils donnent à l'art. Inutile de parler du génie, parce que sur ce point je ne dois avancer aucun mot ni modeste, ni audacieux : chacun a le sien. »

Ainsi, nous voilà bien avertis, M. Prati a un système philosophique : ce système, on l'a déjà indiqué, c'est la lutte que se livrent dans le cœur et l'intelligence de l'homme le génie du bien et le génie du mal, Dieu et le diable, la grâce et la fatalité. Ce que nous faisons de bien, c'est Dieu qui le fait en nous; ce que nous faisons de mal, c'est Satan qui en est responsable. Les jeunes filles ne peuvent se défendre des tentations du mauvais esprit que grâce au latin de quelque moine (*al latino d'un zoccolante*), et l'unique, l'éternel spectacle qui nous est offert, c'est Satan au pied fourchu se jetant sur sa proie, que lui dispute un moine, un ange ou Dieu lui-même. Le poète n'a pas songé à se demander si la liberté humaine ne

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1856.

payait pas les frais de ce système. M. Prati ne comprend pas mieux la société que l'homme. Il n'y voit pendant la jeunesse qu'une course effrénée vers l'amour, expiée pendant la vieillesse par la pénitence et la dévotion. Ce qui est plus grave, c'est qu'il n'a que de fausses notions sur le beau et sur l'idéal. « Le beau, dit-il, c'est ce qui plaît au plus grand nombre d'hommes pendant la plus longue durée possible. » Un critique italien a fait spirituellement remarquer qu'à ce compte la tour de la Chine est plus belle que le Panthéon, et que pour savoir définitivement ce qui est beau, il nous faudrait attendre le jour de la réunion suprême dans la vallée de Josaphat.

M. Prati rêve, dit-on, de faire l'épopée de Dieu et de l'humanité. Ce sera chose facile, si, comme il semble le croire, l'histoire de tous les hommes est identique. Il n'a jamais vu sur la terre, il n'a jamais su imaginer que les aventures banales d'une femme coupable qui se retire dans un couvent ou meurt de désespoir, d'un séducteur qui continue de courir le monde, triomphant et honoré, d'un mari honnête et délaissé qui ne trouve dans son malheur aucune consolation. *Le Comte Riga*, dernier né de M. Prati, c'est le sujet retourné de *Rodolfo*, l'un de ses précédens poèmes, et le sujet de *Rodolfo* se trouve déjà ébauché dans l'une de ses *Promenades solitaires*. Ici ce sont deux sœurs qui aiment le même homme, là deux frères qui aiment la même femme, et cette similitude se retrouve jusque dans les moindres incidens. Pour le poète, la femme est invariablement faible et aimante, l'homme pervers et séducteur, partagé entre la satiété, le désir et le remords. Il n'y a dans le monde que des René et des Werther. On est effrayé de voir avec quelle aisance M. Prati se meut dans le faux. Pour atteindre à la magnificence de l'expression, il ne sait que l'exagérer et multiplier les images, presque toutes empruntées à l'ordre matériel. Il n'a pas le sentiment de la vraie grandeur, qu'il croit incompatible avec le naturel et le simple. C'est pourquoi il est éternellement question dans ses vers des horreurs et des mystères de la nature. Alors même que tout paraît calme dans l'atmosphère où vivent ses personnages, il ne parle que de tempêtes, de tonnerre, d'éclairs ou d'abîmes. Les femmes sont des formes surprenantes et inconnues de chérubins; leurs craintes sont étranges et obscures, leurs palpitations atroces et leurs fascinations secrètes, sans compter que leur cœur n'est qu'ombre et mystère. Les hommes sortent de l'enfer, ils cherchent des cavernes inconnues, de sauvages horizons. Monotone et outré dans le choix de ses procédés, M. Prati est-il plus heureux dans la forme? Il accouple sans doute les mots avec assez d'habileté pour qu'ils flattent l'oreille, mais il sacrifie tout pour atteindre ce but. Voici des vers qu'il adresse *à un petit nuage :*

« Entouré d'une bande noire ou couleur de rose, tantôt content de toi-même et tantôt affligé, mais par bonheur pour toi toujours dans un voile de silence et seul, tu parcours ton vieux ciel, blanc petit nuage!

« Et si jamais ici-bas les pleurs ou les rires te suivent, tu n'en sais rien, tu passes, sans changer de visage, sinon quand les rayons de Phébus t'envahissent et te parent de bandes d'or, ou quand tu t'évapores en perles de rosée, errant petit nuage!

« Et personne par toi ne peut se dire misérable ni heureux, errante petite vierge d'un monde fantastique; sinon peut-être que quelques-uns pleurent et se désolent, à qui il est cruel de ne pouvoir mourir comme tu meurs, charmant petit nuage!

« Dans les sphères voûtées, tu meurs, comme tu es né, sans être aperçu. Ainsi puissé-je, moi aussi, goûter comme toi, vivant, l'obscurité, et mort, l'oubli, heureux petit nuage! »

Le lecteur se fera-t-il une idée nette de la pensée du poète? Ce qui s'y révèle le plus clairement, c'est que M. Prati en est encore en 1857 aux désespoirs byroniens, aux aspirations sans motifs vers la mort des génies incompris. Voici encore quelques vers dont le tour est peut-être plus heureux, quoique la pensée n'en soit pas moins obscure. Le titre dévoile bien le goût particulier à M. Prati : *le Petit Oiseau mystérieux et le Poète.*

« Petit oiseau, si tu veux me fuir et quitter ta cage peinte, petit oiseau, tu dois me dire quel présent tu emportes au loin.

« — Sur la terre désolée, j'emporte avec moi la fleur d'amour.

« — Petit oiseau, c'est un triste présent que tu emportes parmi les vivans! Ne me refuse pas ton pardon, si je ne puis t'ouvrir la cage!

« Cette belle fleur a empoisonné trop de sang innocent!

« Petit oiseau, si tu veux me fuir et chanter ta victoire, petit oiseau, tu dois me dire le présent qu'avec toi tu veux emporter.

« — Jardinier, c'est la fleur de gloire que je veux porter aux Alpes et à la mer!

« — Petit oiseau, c'est un présent superbe que tu ferais à ce beau pays; mais toujours le terrain fut peu favorable, tant à la fleur qu'au jardinier.

« Ne te plains pas de mon impolitesse, si je te retiens prisonnier.

« Petit oiseau, si tu veux me fuir et t'arracher au lâche repos, petit oiseau, tu dois me dire quel présent avec toi sortira.

« — Sur la terre des esclaves, je porte la fleur de liberté!

« — Petit oiseau, c'est un gracieux présent que tu veux offrir à l'homme; mais c'est l'antique usage de l'homme d'immoler qui lui apporte un présent.

« Donateur qui ne comprends rien, mieux vaut pour toi ma prison.

« Petit oiseau, si tu veux me fuir, si tu es résolu à changer de sort, petit oiseau, tu dois me dire si tu gardes une plus belle fleur.

« — Je garde avec moi la fleur de mort, qu'on appelle fleur du ciel.

« — Voici tes liens brisés, quitte tes barreaux et prends ton vol; porte, porte où il te plaît, petit oiseau, tes désirs.

« La fleur de mort est le plus beau présent qu'à l'homme tu puisses offrir. »

Il est clair que M. Prati souhaite la mort, au moins par figure de rhétorique. A quoi bon ce scepticisme et ce dégoût des grandes choses? De tels sentimens sont-ils sincères ou de convention? Je ne crois pas volontiers au désespoir pratique de l'homme, mais j'imagine que le poète, quoiqu'il ne veuille avouer ni Goethe ni Chateaubriand pour maîtres, ne voit rien au monde de plus poétique que les malédictions et les anathèmes, comme si la poésie primitive n'avait pas été avant tout une œuvre de foi. Dieu veuille que M. Prati comprenne ces critiques, car il doit nous être permis en somme de ne pas désespérer de l'avenir d'un poète jeune encore, et dont les débuts, appréciés ici même avec une légitime sympathie, ont porté si haut le nom.

III.

En même temps qu'elle assiste au déclin des anciennes écoles, l'Italie du nord voit heureusement se former de nouveaux poètes et commencer une période de transition qui compte déjà des représentans distingués. Le premier poète *militant* dont s'honore aujourd'hui l'Italie, celui dont le talent et les tendances semblent le mieux caractériser la nouvelle phase où elle est entrée, est encore un Lombard de Vérone, M. Aleardo Aleardi. Poète à l'âme tendre et mélancolique, M. Aleardi puise néanmoins son inspiration dans des sujets nationaux, condition nécessaire pour obtenir quelque succès chez nos voisins. En 1849, quoique bien jeune encore, — il avait, je crois, vingt-trois ans, — il fut jeté en prison, et sa sœur, avec une prudence toute féminine, brûla ses papiers, c'est-à-dire ses poésies inédites. Faute d'avoir trouvé trois lignes de son écriture, la police le rendit à la liberté et à ses travaux, sans que ces persécutions aient pu aigrir sa muse et lui dicter de haineux accens. M. Aleardi se rapproche de MM. Marchetti et Mamiani, quoiqu'il soit plus nourri et plus vigoureux que le premier, et infiniment moins porté que le second aux spéculations métaphysiques. Il serait souverainement injuste de le confondre avec les vulgaires versificateurs qui l'entourent. Les Italiens accordent à M. Aleardi, avec un peu de complaisance peut-être, la grandeur de la pensée, la majesté du vers, l'harmonie du style, la grâce du langage. Ils lui reconnaissent encore un autre mérite que nous pouvons difficilement apprécier : c'est que, bien qu'il écrive en vers *sciolti* ou non rimés, c'est-à-dire dans le rhythme propre à l'épître et à la dissertation poétique, ses chants ont tout le

charme des vers rimés. Or il est reconnu que les vers *sciolti* deviennent assez rarement populaires. Sismondi y voyait une des causes du peu de succès qu'obtint *l'Italia liberata* de Trissin. C'est en effet un obstacle de plus à vaincre, et il n'est pas médiocrement honorable pour M. Aleardi d'être rangé, avec Annibal Caro et Monti, dans le petit nombre de ceux qui en ont triomphé. Ce qui lui assure un rang élevé dans l'école contemporaine, c'est que la pensée n'est point absente de ses vers, défaut commun aux amoureux de la forme, et qu'il est doué d'une sensibilité vraie. Quelques vers tirés d'une pièce intitulée *un' Ora della mia Giovinezza* (*une Heure de ma Jeunesse*) feront connaître l'homme en même temps que l'écrivain :

« Rends-moi, rends-moi, Seigneur, un seul jour de ma jeunesse! Oh! que je revoie pleins de vie les parens que j'aimais, et que me cache maintenant l'herbe haute du cimetière! Que dans mon cœur ému de respect j'entende encore la mélodie de la voix paternelle et ses conseils magnanimes! Que je contemple l'œil si grand, si noir, si chaste et si triste de ma mère!...

« O ma mère, c'est aux tendres fibres de ta mamelle que j'ai sucé ce flot de poésie qui me domine; s'il advient qu'aux cheveux de ton fils cette Italie qu'il adore accorde une seule feuille de laurier, je la déposerai sur ta tombe, car elle t'appartient. »

Un peu plus loin, le fils pieux et attendri devient un citoyen dont le cœur s'ouvre aux plus généreuses espérances :

« Sur ma tombe oubliée piétinera le sabot victorieux des coursiers de l'Italie. Fantôme enivré d'amour, je briserai la pierre, et j'adresserai un chant de triomphe aux braves que j'attends en cette vie et que sous la terre j'attendrai. »

Si M. Aleardi ne laisse pas plus souvent échapper le cri de ses espérances, c'est qu'il écrit à Vérone, sous les yeux et les canons de l'Autriche. Il faut le louer, dans les tristes conditions où s'écoule sa vie, de s'être montré fidèle à cette loi actuelle de la poésie italienne qui fait qu'à propos de toute chose les poètes gravitent invinciblement vers la pensée nationale. Quand M. Aleardi chante les villes commerçantes et maritimes de l'Italie, peut-il parler de Venise, de Gênes ou de Pise sans exalter son âme aux glorieux souvenirs du passé?

« Et toi, dit-il, tu accourais aussi, amazone de l'Arno, belle et terrible Pise! tu volais aux luttes maritimes, t'élançant sur les proues écumeuses comme on saute en selle sur les chevaux sauvages. Inutile fut la valeur du Sarrasin. Tu embrasais à Palerme ses demeures embaumées. L'or et les marchandises des lointains rivages s'entassèrent dans tes magasins. Semblables à des nymphes de l'Océan, les îles tyrrhéniennes t'adoraient comme

une divinité. Avec toi fendait les ondes fraternelles Gênes, l'irritable chasseresse des mers. Reine maritime, elle abandonna l'amphithéâtre de ses collines, ses blanches terrasses, ses jardins suspendus, et sur une forêt de pins flottans elle s'élança rugissante avec la rage inhumaine du lucre rapide; elle devint la sultane du sultan byzantin (1). Quand elle eut rassasié ses enfans d'or et de richesses, elle donna aux peuples le monde américain. Hélas! descendans criminels de Caïn, vous qui vous êtes enivrés du sang de vos frères, du fond de l'abîme où vous avez plongé l'Italie, le poète vous maudit. O Meloria, Meloria (2)! lorsque pour la première fois j'aperçus ton cimetière d'Atrides, sur le navire qui m'emportait, je versai des larmes amères. C'était la nuit : les ténèbres enveloppaient l'îlot funèbre de leur voile énervant, quand il me sembla voir sur la mer sombre flotter des cercueils, puis en sortir des ombres implacables au combat. La plage était couverte de cadavres, et au lieu d'étincelles phosphorescentes, je voyais des yeux dont le regard brillait sur les flots. Mais, ô Pise! vinrent les jours d'expiation, et maintenant les chèvres broutent l'herbe sur ta place magnifique, et même quand tu te pares de lumières pour une fête charmante (3), tu ressembles encore à une ville en deuil. »

Chez M. Aleardi comme chez les autres poètes italiens de notre temps, c'est la note grave et triste qui domine : ils retrouveront peut-être un jour la gaieté, qui aujourd'hui convient peu à leur condition. Et ce ne sont pas seulement les souvenirs des discordes fratricides de l'Italie qui inspirent de mélancoliques réflexions, c'est parfois le déplorable état que présente le sol lui-même. Il y a sur ce sujet une page remarquable dans l'un des meilleurs poèmes de M. Aleardi. Le poète entreprend de chanter le *Monte-Circello*, ce promontoire situé à l'extrémité des Marais-Pontins, où l'on trouve les restes d'un temple du Soleil, la grotte de Circé et toutes ces plantes dont parlent, à tant de siècles de distance, Ovide et Bernardin de Saint-Pierre, lieu également favorable aux études de l'antiquaire, aux recherches du minéralogiste et du botaniste, aux inspirations du poète. Or voici comment M. Aleardi parle des Marais-Pontins, cette désolation et je dirais presque cette honte de l'Italie moderne :

« Voyez là-bas cette vallée sans fin qui s'étend sur les bords de la mer de Toscane! Comme un tapis enrichi d'émeraudes, elle semble attendre les pas des molles divinités marines. C'est le cimetière de vingt cités oubliées, c'est le marais qui tire son nom de la mer. Si paisible elle se déroule, et si animée de ses familles nombreuses de plantes vivaces, qu'on dirait une vallée de

(1) Gênes fut, on le sait, maîtresse de Péra.

(2) Petite île près de Livourne, où s'accomplit l'un des plus grands désastres des guerres fraternelles d'Italie. Pise y périt; elle l'avait mérité, ayant eu tous les torts de la provocation.

(3) La fête dite *la Luminara*.

Tempé où ne manquent que d'heureux habitans. Et pourtant dans les sillons malfaisans de la terre de Saturne croît éternellement cette puissance funeste qu'on appelle la mort. Aux heures d'été, que le soleil attriste de son implacable lumière, alors qu'avec une régularité sinistre il descend sur les campagnes, les conseils de la faim cruelle y attirent par milliers des moissonneurs. On dirait des hommes qui partent pour l'exil, la mort dans l'âme. Et déjà l'air empoisonné assombrit leur brune prunelle. Ici, le chant de l'amoureux oiseau ne console pas ces pauvres âmes; la chanson des Abruzzes, leur pays natal, ne réjouit point ces bandes souffreteuses. Silencieux, ils fauchent les moissons de maîtres inconnus, et quand leur œuvre de sueur est accomplie, ils s'en retournent silencieux..... Hélas! ils ne reviennent pas tous : il en est qui s'assoient sur le sillon pour y mourir. Le dernier regard du malheureux cherche un parent fidèle qui porte à sa vieille et tremblante mère le prix de sa vie et l'adieu d'un fils qui ne reviendra point. Et tandis qu'il meurt ainsi, seul, abandonné, il entend au loin les voyageurs dont le son connu de la cornemuse règle les pas. Et lorsque plus tard descend à son tour un orphelin pour faucher les moissons, lorsqu'il sent trembler sa faux sous la gerbe, il pleure, et pense que ces épis peut-être ont grandi sur les os non ensevelis de son père! »

Je ne crois pas que depuis Ugo Foscolo et Leopardi la muse italienne ait souvent trouvé d'aussi nobles, d'aussi pathétiques accens. Le dernier trait surtout est admirable : il rappelle Virgile, si l'on veut; mais quelle différence entre ces Romains émus à la vue des os de leurs ancêtres inconnus, et ce fils qui vient travailler, souffrir, mourir peut-être, aux mêmes lieux où est mort son père, et qui, à chaque caillou qu'il heurte, tressaille et croit en outrager les os!

M. Aleardi est sincèrement ému, on n'en saurait douter, et voilà pourquoi il nous touche si vivement. Le poème du *Monte-Circello* est un recueil et comme un musée de souvenirs. Il y en a même de géologiques, sur la valeur desquels je ne m'arrêterai pas; mais je traduirai encore quelques vers de cette pièce sur le sujet favori de l'ancienne gloire de l'Italie.

« Partout où tu portes ton regard sur cette terre latine épuisée par sa gloire et ses malheurs, sur cette terre que jadis le tribun frappait du pied pour en faire sortir des soldats, se dresse un souvenir, car pour nous l'histoire est une science de tristesse et d'orgueil. Sur ces marais livides où maintenant le buffle paresseux s'embourbe et regarde à l'aventure, volèrent un jour des ouragans de cavaliers sur des chevaux qui ne connurent jamais le hennissement de la fuite, qui ne savaient respirer que la poussière du triomphe. Malheureusement tous ces forts sont descendus dans la tombe que la terre a recouverte de ses roseaux; les glaives semés dans les sillons n'ont point germé ni produit des épées. Je vois les chênes étendre encore leurs rameaux, mais non plus la main qui les arrachait pour en faire des lances. Sur la voie qui parcourait cent milles entre des monumens (voie Appienne), s'élève une

croix sombre dont les tristes bras demandent des prières au passant pour quelque victime. La croix du martyre a remplacé ici l'aigle des bourreaux. Après une longue suite de siècles naquit de cette race héroïque une race virile de pasteurs. Et qui peut dire que des pasteurs ne renaîtront pas des héros? Ainsi vont les choses ici-bas. La terre tourne autour du soleil, et, Janus infatigable, elle a deux visages, l'un de ténèbres, l'autre de lumières. Ainsi chaque peuple fait sa révolution autour du soleil de la gloire, et quand il a accompli son éclatante journée, il décline vers le soir. C'est sur d'autres rivages aujourd'hui que brille le soleil de midi. Oh! qu'ils sachent être magnanimes et ne point se souiller d'orgueilleuses lâchetés! Qu'ils sachent jouir de leur ère fugitive! Eh bien! terre adorée, tu es plus chère encore à mon cœur dans l'obscurité de la nuit. Dans ton ciel sombre je vois les lueurs tremblantes de quelque aurore boréale, je vois resplendir les flambeaux des Ourses, les astres du Chariot et les Hyades pluvieuses : faible, il est vrai, bien faible lumière; mais l'heure féconde viendra où Dieu dira au poète : « Gravis cette montagne et crie : Lève-toi, étoile du soir! »

L'étoile du soir, il ne faut pas l'oublier, si elle se montre au coucher du soleil, paraît encore le lendemain, sous le nom de Lucifer, à l'heure de son lever; c'est ce qu'indique discrètement M. Aleardi. Les chants de l'espérance n'étant point de son sujet, il s'arrête brusquement : pour les retrouver, il faut suivre le poète dans ses *Prime Storie* (premières histoires), où l'on trouve, comme dans ses autres ouvrages, de grandes beautés.

« Il y a sur la terre un spectacle qui marque plus que tout autre la vengeance de Dieu : c'est un peuple vaniteux de faibles vieillards qui, depuis trois cents ans, repose dans d'éternelles rêveries, qui, enveloppé dans les lambeaux de la pourpre de ses aïeux, se réchauffe les membres au généreux soleil de sa patrie, et qui respire, oublieux, les parfums amollissans de l'automne sur les champs où ses pères ont combattu en lions... Du sang de la Gorgone naquit Pégase, le cheval ailé, qui, en frappant du pied la montagne, en fit jaillir l'Hippocrène. Du sang que répandirent les Italiens dans leurs fureurs fraternelles bien d'autres coursiers sont sortis, qui ont ouvert de leur sabot le sein de l'Ausonie, d'où jaillirent des sources de forte et triste poésie. Notre Hippocrène à nous, douloureuse, mais splendide et sainte, c'est la patrie.

« Muse d'un peuple vieilli, sur le soir d'une civilisation expirante, je naquis d'une race qui a beaucoup expié et pleuré. Heureuses mes sœurs, qui ont chanté à l'aube héroïque d'une nation! Elles ont eu en partage la virginité de l'enthousiasme et la chaste naïveté de la langue maternelle. A moi les espérances troublées et les frémissemens séniles; à moi les imaginations fardées d'un art caduc, à moi l'âcre désir, non de bercer un lâche sommeil, mais de combattre, moi aussi, mes batailles, avec l'épée du chant! Mais j'entends un Dieu qui me le dit, mon Ausonie bien-aimée, tu renaîtras à une noble et forte vie. Et toi, ô mon poète, prépare le plus beau de tes hymnes ailés. Que l'espérance, la charité, la foi, muses puissantes, descendues du

magnanime Golgotha, t'apportent leurs inspirations! Aux premiers accens du divin concert, sous les ormes de l'Adige maternel, tressailleront les os sacrés de nos pères. »

Voilà bien le poète national, avec son pieux respect pour le passé, avec sa sainte et patriotique préoccupation de l'avenir! Par la noblesse incontestable de ses sentimens, M. Aleardi ressemble au reste de ses compatriotes plutôt qu'il ne s'en distingue; mais le don qu'il possède, et qui manque à la plupart des écrivains actuels, c'est la simplicité et la distinction. M. Aleardi semble avoir une prédilection marquée pour un genre qui a inspiré dans notre siècle les plus grandes âmes et les plus grands poètes de l'Italie, je veux dire l'épître en vers *sciolti* ou non rimés, forme qui se prête au cri de la douleur, aux élans de l'espérance, aux traits de la satire, et qu'ont illustrée, pour ne parler que des plus célèbres, Parini, Monti, Foscolo, Leopardi. Si M. Aleardi fait quelques excursions dans le domaine classique de la *canzone*, son inspiration est, pour la force de la pensée et la valeur du fond, infiniment supérieure à celle de l'élégant Marchetti. Que M. Aleardi continue d'écrire avec la sobriété éloquente dont il donne le rare et bel exemple, que ses vers généreux puissent librement circuler, et il deviendra peut-être pour l'Italie ce poète national qu'aurait pu être M. Prati.

Les autres poètes dont on a plus particulièrement lu et loué les vers durant ces dernières années ne me paraissent point appelés à d'aussi hautes destinées. L'un des plus distingués est sans contredit M. Jules Carcano, l'aimable auteur d'*Angiola-Maria* et d'autres gracieux récits; mais il manque d'élan, de nouveauté, de profondeur. Il n'aime point les hardies recherches et se contente d'une atmosphère tempérée où se déploient toutes les délicatesses du cœur. Romantique plutôt que classique, si l'on peut encore aujourd'hui faire usage de ces mots surannés, coloriste plutôt qu'écrivain pur et châtié, il fait de visibles efforts pour acquérir ce qui lui manque, et, marchant en sens contraire de M. Aleardi, il tend à se rencontrer avec lui dans cette désirable fusion dont il a été question plus haut.

Au-delà du Tessin, cette frontière factice imposée par les traités, il faut bien reconnaître que le Piémont, qui est presque le seul pays de l'Italie où la pensée ait une réelle activité, semble peu favorable à la poésie. Ni M. Scolari, ni M. Bellini ne me paraissent pouvoir lutter avec avantage contre le caractère positif et pratique des Piémontais. M. Bellini, dans une œuvre intitulée *le Parlement*, a essayé de célébrer en vers le *statut* piémontais, les deux chambres et les lois constitutionnelles. Rien ne semble moins poétique que ces modernes réalités; mais quand on songe qu'en poésie la difficulté vaincue est d'un

prix extrême, on comprend qu'il ne faut pas condamner M. Bellini sans l'entendre. M. Bellini avait à chanter l'égalité des hommes devant Dieu, la liberté, la raison, qui modère les passions humaines, les richesses de la nature, la fin de l'humanité, la domination de l'homme sur toutes les choses créées, l'association, le droit, le devoir, etc. Qui ne comprend qu'un grand poète peut trouver dans un pareil sujet d'abondantes sources de poésie? Toute la question est de savoir comment M. Bellini a surmonté les difficultés qu'il rencontrait.

M. Bellini est un homme instruit, nourri des lettres grecques et latines, et très capable de bien écrire en italien. Sa langue est généralement bonne, ainsi que son style, et l'imagination ne lui fait pas défaut. Elle l'emporte même souvent dans des comparaisons qui sont devenues tout à fait étrangères à la poésie moderne. Il y a, par exemple, au troisième livre de ce poème, une vision des plus curieuses. L'auteur, transporté dans les régions lumineuses, aperçoit une divinité au corps immense, un pied posé sur les Alpes rhétiques et l'autre sur l'Etna. D'une main le dieu tient un volume sur lequel sont écrits en caractères de feu ces mots : *Statut et liberté*. L'autre main tient une épée flamboyante, et menace quiconque oserait toucher au livre sacré. Une tempête éclate, l'épée la dissipe. Alors un immense cantique s'élève, que chantent tous les peuples rachetés. Le poète se réveille et s'écrie :

« Qui me ramène à la nature mortelle? Déjà j'entends que dans les cercles des Turinois court un cri de joie précurseur des rayons de l'aurore. J'entends autour de moi l'air joyeux retentir du fracas du bronze creux et les gaies clameurs qui chantent les ineffables trésors du statut. A ouvrir le glorieux parlement s'apprête Victor, le brave, le généreux. Les citoyens en armes font la haie autour de lui, les guerriers l'applaudissent et de leur cœur enivré crient *vivat!* Et moi aussi je lui donne un *vivat!* et plein d'ardeur, à travers les flots du peuple en fête, je m'élance, je le vois auguste et majestueux, en tout semblable à l'image du dieu qui m'était apparu dans ma vision. »

Je passe naturellement la constitution de la chambre des députés, la vérification des pouvoirs, le règlement des deux chambres, les projets de loi, les sténographes, la liberté de la presse, etc. Ceci prouve d'abord que les Italiens ont une fâcheuse tendance à croire que tout peut et même doit se dire en vers, à confondre la philosophie et l'histoire avec la poésie. Ils font de l'histoire rimée ou des descriptions techniques que les inventions les plus risquées et les plus prodigieux efforts d'imagination ne parviennent pas à sauver. En outre, le succès qu'une critique complaisante a fait à M. Bellini me paraît dangereux pour la poésie italienne. La critique au-delà

des Alpes se montre justement sévère pour les auteurs dramatiques : je ne lui demande que de reporter sur les poètes, ces enfans gâtés du beau pays *ove 'l si suona*, un peu de cette sévérité, et de ne pas oublier surtout que les sentimens plus ou moins civiques d'un écrivain ne doivent pas influer sur l'opinion qu'on se fait du mérite de ses vers.

Nous avons vu les deux écoles poétiques de l'Italie marcher parallèlement pendant de longues années sans même faire effort pour se rencontrer et s'unir. Le résultat de ce divorce a été un affaiblissement auquel il importerait de mettre un terme par une fusion, ou, comme on dit dans la langue parlementaire au midi des Alpes, par un *connubio* entre les deux tendances poétiques. L'Italie a besoin de voir se former une école unique où ceux qui possèdent la correction feront des efforts vers la couleur, où ceux dont l'imagination est vive tendront à la régularité et à la pureté. Il y a quelque chose de pis que les querelles, c'est l'indifférence à l'égard des principes contraires à ceux qu'on professe soi-même : il ne s'agit plus d'engager ou de continuer le combat, mais de reconnaître courageusement les qualités qu'on a besoin d'acquérir. Est-ce à dire qu'une telle alliance rendra immédiatement son ancien lustre à la poésie italienne? Il serait téméraire de l'affirmer, surtout à une époque où, sans parler d'autres préoccupations, les entreprises industrielles et commerciales éveillent en Italie une sollicitude croissante. Ce ne sont pas, malgré tout, les poètes qui manquent à l'Italie : on n'en voit même que trop de ceux qui, désespérant d'atteindre la poésie sur les hauteurs où les grands esprits l'avaient portée, l'ont fait descendre pour la transformer en une sorte de séduction permanente et vulgaire. Le malheur a voulu qu'au lieu de ne prêter attention qu'aux hommes rares et exceptionnels, ce peuple, si prompt à l'enthousiasme, ait jugé la poésie par la multitude de versificateurs qui l'ont faite à leur image, et qui ont compromis ainsi tout ensemble l'art et le goût. Ce malheur n'est cependant pas irréparable. Puisque les plus graves préoccupations politiques, industrielles et commerciales n'ont pu détourner entièrement les Italiens de la poésie, il est permis d'espérer que cette glorieuse nation ne verra pas se tarir dans son sein l'une des sources les plus pures et les plus abondantes des grandes pensées et des nobles sentimens. Il lui est peut-être réservé de donner l'exemple si désirable d'une alliance sincère et intime entre les deux tendances auxquelles obéit l'humanité, tour à tour entraînée vers le réel et vers l'idéal.

P. Brisset.

ÉPISODES MILITAIRES

DE LA

VIE ANGLO-INDIENNE

I.

LES CAMPAGNES DU MAJOR HODSON.

I. *Twelve years of a Soldier's Life in India*, 1 vol., London, Parker and Son, 1859.

I.

A côté des relations qui ont permis de rassembler dans un tableau général les principaux incidens de la révolte des cipayes (1), d'autres ouvrages ont paru sur cette crise mémorable, bien dignes aussi d'une attention sérieuse, quoiqu'ils ne semblent à première vue offrir qu'un intérêt purement épisodique. Il y aurait utilité à interroger ces récits épars, ces souvenirs personnels, à raconter par exemple, en s'aidant d'une correspondance intime, la vie d'un des aventureux capitaines qui ont pris en sous-ordre la part la plus active à ce combat acharné. Un autre jour, on montrerait au milieu de quels merveilleux hasards, de quels périls inouis se sont déployées les qualités hors ligne d'un de ces magistrats civils dont le titre modeste indique mal la puissance, et qui, par leur valeur individuelle, se sont presque toujours trouvés au niveau, non de ce qu'ils semblent être, mais de ce qu'ils sont en réalité. Si la tâche que nous limitons ainsi était seulement à moitié accomplie, peut-être aurait-

(1) Voyez les livraisons du 15 juin, 1er juillet, 1er et 15 décembre 1858.

on jeté quelques clartés de plus dans l'exposé des causes qui ont amené la rébellion indienne, des situations violentes qu'elle a créées, des efforts prodigieux, de la constance héroïque qui en ont amené la répression.

Un tragique incident avait marqué, on s'en souvient, le lendemain de la prise de Delhi. Le vieux souverain musulman, que la prise de sa capitale venait de précipiter du trône, s'était réfugié avant la fin de la lutte dans une de ses résidences, le Kootub, et de là négociait avec les vainqueurs, dont jusqu'alors il n'avait obtenu que la promesse de la vie sauve. A peu de distance, enfermés dans la vaste enceinte d'un de ces palais que l'orgueil oriental donne pour tombe aux monarques défunts, les trois jeunes princes ou *shahzadas* qui avaient en réalité exercé l'autorité royale pendant toute la durée du siége attendaient aussi leur sort, comme fascinés par le terrible ascendant de la puissance victorieuse. Des milliers de partisans armés entouraient encore ces débris de la cour mogole. Il semblait superflu, et dans tous les cas fort hasardeux, au chef de l'armée anglaise, décimée par l'assaut et occupée à reformer ses cadres brisés, de tenter un effort de plus pour compléter un succès déjà décisif. Sur ces entrefaites, un jeune officier connu par son audace alla, presque sans autorisation, saisir dans son dernier asile le roi de Delhi, et le ramena prisonnier dans sa capitale dévastée. Le lendemain, encouragé par ce premier succès, il courait sommer les *shahzadas* de se livrer sans conditions à sa douteuse miséricorde. Ils n'avaient qu'une volonté à concevoir, un mot à prononcer, pour que le petit détachement qui servait d'escorte à l'officier anglais fût entouré, désarmé, détruit; mais le fatalisme oriental l'emporta sur toute inspiration de désespoir ou de courage. Les *shahzadas* se rendirent ignominieusement, et deux heures après ils tombaient l'un après l'autre sous les balles du hardi capitaine qui était venu les désarmer et les enlever. Cet officier se nommait William Stephen Raikes Hodson. Six mois plus tard, lui-même tombait un des premiers dans les murs de Lucknow reconquis.

Le vaillant soldat qui venait de périr ainsi à l'âge de trente-sept ans était le troisième fils d'un membre distingué de la hiérarchie anglicane, archidiacre de Stafford, chanoine de Lichfield. Né en 1821, élevé d'abord par un précepteur auprès de son père, il avait ensuite passé à l'école de Rugby, sous la direction du célèbre docteur Arnold. Là son souvenir vit encore, et William Hodson est inscrit dans les annales du pensionnat comme un des gymnastes les plus adroits, un des coureurs les plus infatigables, un des meilleurs écuyers qu'on y ait jamais connus. Les élèves de Rugby ont pour champ de course à pied un tracé de six milles sur un sol accidenté, qu'il faut franchir en un temps donné, pas tout à fait une heure et de-

mie. Ce n'était qu'un jeu pour le brillant écolier, dont les exploits en ce genre inquiétaient sérieusement le docteur Arnold, et lui faisaient redouter pour son élève quelque maladie de cœur. A ces prouesses du corps se joignaient certains dons de l'intelligence que nulle éducation ne remplace, entre autres celui d'une énergique volonté qui s'assure partout la prépondérance, et s'impose naturellement, sans conteste, sans tyrannie. Le docteur Arnold l'avait remarqué. A Hodson, plus volontiers qu'à tout autre, il déléguait les délicates attributions du *præpostor*, de l'élève appelé à suppléer le maître, à servir d'intermédiaire entre son supérieur et ses camarades. Et Hodson, toujours obéi, restait toujours populaire, parce qu'il se montrait toujours judicieux, modéré, sans partialité, sans orgueil, protecteur des faibles, intrépide devant les forts, sûr de lui-même et de son prestige souvent éprouvé. En 1840, il passa de l'école de Rugby à l'université de Cambridge, et les joutes à la rame y comptèrent un champion de plus. Un goût assez vif le portait d'ailleurs aux études classiques; mais un accident de son organisation physique l'empêchait de s'y livrer. Toute application suivie aux travaux de cabinet causait d'intolérables douleurs de tête à cet athlète infatigable, dont la vocation se marquait de plus en plus. Son parti fut pris de bonne heure : il voulait servir, et servir dans l'Inde, comme tous les jeunes ambitieux qui sentent leurs forces naissantes. En attendant la *cadetship*, qu'il espérait obtenir des directeurs de la défunte compagnie, et afin de ne pas laisser courir à son détriment les années qui auraient pu le rendre inadmissible, il s'engagea dans la milice de la petite île de Guernesey. Ce fut là que se fit son apprentissage de soldat, sous les yeux du major-général W. Napier, lieutenant-gouverneur de cette annexe au royaume-uni. Quand, après bien peu de temps, il passa au service de la compagnie, ce militaire éminent avait déjà deviné la valeur de Hodson. « Je crois, écrivait-il, que ce jeune homme sera une précieuse acquisition pour n'importe quel service. »

Débarqué à Calcutta le 13 septembre 1845, et, peu de semaines après, incorporé dans le 2e régiment de grenadiers, Hodson partait d'Agra le 2 novembre avec le gouverneur-général, qui allait prendre à Umballah le commandement des forces rassemblées contre les Sikhs. Il n'y avait pas, on le voit, grand temps de perdu; aussi les lettres du jeune officier respirent-elles la joie la plus sincère. On l'y voit enivré de « cet orgueil, de cette pompe qui font la guerre glorieuse, » pour parler comme Othello. « Jamais, dit-il, jamais je n'ai vu spectacle aussi splendide que celui de ces douze mille hommes de belles troupes rangées sur une seule ligne pour faire accueil au gouverneur-général. » Cette variété de costumes, ces uniformes étranges, ces races d'hommes si diverses, et dont les types sont si marqués,

toute cette force parfaitement compacte, grâce aux liens étroits de la discipline, parlent à ses instincts, à la fois guerriers et organisateurs, comme une strophe à l'âme du poète, comme une symphonie à l'oreille du musicien. La lettre où il consigne ses impressions est du 2 décembre 1845; celle qui la suit est du jour de Noël. Vingt-trois jours se sont écoulés. Dans ce court intervalle, le novice officier a déjà pris part à *quatre* affaires, affaires sérieuses et sanglantes, car les troupes formées par Runjeet-Singh ne ressemblaient en rien à ces lâches troupeaux hindous que chassaient jadis devant eux les soldats de Clive ou de Dupleix. L'artillerie des Sikhs, dans ces premiers combats de la campagne de 1845, terrifiait les pauvres cipayes de la compagnie, et pour les mener au feu quoi qu'ils en eussent, les officiers étaient obligés de les y devancer. L'état-major fit des pertes énormes. Le premier boulet dirigé sur le 2e de grenadiers abattit à côté de Hodson un des soldats qu'il commandait; lui-même faillit être tué par un cipaye épouvanté qui tirait au hasard derrière lui. « Nous étions, dit-il, à vingt *yards*, quelquefois à dix, de trois canons qui nous envoyaient leur mitraille, et, ce qui valait encore moins, dans les buissons épais dont le terrain était couvert, des tireurs de choix étaient abrités, qui, sans que nous pussions les voir, nous *canardaient* à leur aise. »

Cependant la journée était restée aux Anglais, et cela juste au moment où les munitions allaient manquer. Ce fut une victoire décisive que celle de Modkee : la grande armée sikhe dispersée après trente-six heures de combat, son artillerie détruite, cent canons pris à la baïonnette, le tout au moment où, en-deçà du Sutledge, ses étapes vers Delhi étaient assurées d'avance, sans que les chefs de l'administration anglaise eussent connaissance de ce détail significatif. Ainsi le dit Hodson, et il ajoute : « L'Inde septentrionale était prête, comme toujours, à se soulever en masse contre nous d'une heure à l'autre. » Pour lui, rien ne manquait à sa joie : il était resté, lui trentième, autour du drapeau, sous le feu des batteries ennemies. Il avait reçu une balle au-dessous du genou, laquelle, épargnant l'os, n'avait déchiré que les chairs. Un obus, éclatant à quelques pas derrière lui, avait tué plusieurs de ses camarades et l'avait jeté par terre; il était tombé une seconde fois, abattu par l'explosion d'une mine ou d'un magasin à poudre. Bref, il avait reçu le baptême du sang; il se sentait bon soldat, et sa vie désormais avait un but.

Au milieu de cet enchantement, il a pourtant ses ennuis, ses déceptions. Il s'en explique, dès le 22 janvier 1846, avec l'un de ses chefs. « Sans me permettre, soldat novice que je suis, la moindre critique contre mes supérieurs, je puis en particulier, je le crois, vous dire l'extrême désappointement que me cause l'état actuel des

cipayes. Si j'en juge par les conversations que j'entends tenir autour de moi, ce sentiment est celui de presque tous les officiers de l'armée. Ces troupes sont désolantes par leur manque de discipline et de subordination, surtout vis-à-vis des officiers indigènes... Ceux-ci, dans nos dernières marches, m'ont donné plus à faire que les soldats eux-mêmes. On m'assure que mon régiment est un mauvais échantillon;... mais je crains que le mal ne soit déjà bien étendu. Il faut en chercher la principale cause dans le nombre insuffisant des officiers européens. »

Après Modkee, la campagne n'était pas terminée; elle ne le fut complétement que le 10 février 1846, par la bataille de Sobraon, à laquelle Hodson assista malgré vent et marée. Il avait effectivement sollicité un changement de corps en apprenant que le 2e grenadiers, chargé d'assurer les communications, allait passer sur les derrières de l'armée. Aussi eut-il le double plaisir d'enclouer deux canons ennemis et d'avoir l'extrémité du petit doigt éraflée par une balle : « vraie piqûre d'épingle, dit-il, bien qu'elle ait endommagé un gant de chevreau. » Et à ce prix il avait vu, sous une pluie de feu, se fondre peu à peu une armée de 100,000 hommes, dont 20,000 restèrent sur le champ de bataille. Dix-sept jours plus tard, il datait ses lettres de Lahore. La guerre était finie; la puissance des Sikhs était brisée. On ne devait plus entendre parler d'eux que onze ans plus tard, en les retrouvant à côté des Anglais, en face des cipayes rebelles.

Ces cipayes, on vient de voir en quelle estime Hodson les tenait. Aussi demanda-t-il presque aussitôt à rentrer dans les troupes européennes du Bengale, ce qui lui fut accordé à raison de ses bons états de service. Il avait déjà vingt-cinq ans, et il n'était encore que *huitième* lieutenant *en second*. « Belle position, n'est-il pas vrai? écrit-il avec une certaine amertume; mais que voulez-vous? la dernière campagne ne m'a pas servi comme promotion, et cela parce que je n'étais pas, lorsqu'elle s'est ouverte, pourvu d'une fonction permanente. »

En sortant d'un corps indigène pour passer dans un régiment européen, Hodson devait trouver la discipline beaucoup plus stricte, le commandement beaucoup plus rude, la règle plus impérieuse et mieux observée. Il ne s'en étonne pas, il s'en réjouit. « Tout cela nous est bon, écrit-il, et j'estime, pour ma part, qu'il y a plus de liberté réelle dans une soumission convenable que dans l'entier affranchissement de toute espèce de frein. » Ce qui le console d'ailleurs, c'est de se retrouver entouré de vrais Anglais, d'entendre le langage natal, de se croire pour ainsi dire en famille. « Ah! s'écrie-t-il, nous émigrerions bien pour l'Angleterre, tous tant que nous sommes, si on nous laissait la route libre! »

Autre motif de satisfaction, il est dans les plus charmantes régions de l'Inde, sur ces pentes boisées et fraîches de l'Himalaya, où se réfugient les Européens, quand la saison brûlante leur rend insupportable le séjour des villes. Et enfin, ce qui le met encore en meilleure disposition, il vient de rencontrer là un homme digne de le comprendre, placé de manière à lui frayer la voie. A peine ils se sont vus, et ils se sentent attirés l'un vers l'autre. Cet homme, c'est Henry Lawrence, alors tout récemment nommé colonel et chevalier du Bain. Lawrence, établi à Simlah, appelle auprès de lui le jeune lieutenant, et le garde un mois entier. Il le choie, le conseille, et (ce qui plaît mieux encore à Hodson) il fait de son nouvel ami son aide-de-camp, son secrétaire intime. En cette qualité, il l'accable de besogne. Il l'initie ainsi très rapidement et sans réserve au secret des affaires politiques; il lui prodigue les trésors de son expérience; il le prépare à devenir en ses mains un de ces instrumens dont il faut assurer la trempe avant de s'en servir dans des opérations délicates.

L'un des résultats de la guerre des Sikhs fut, on le sait, l'attribution du royaume de Kachemyr à Ghoolab-Singh, dont on payait ainsi les services tout en diminuant d'autant les ressources militaires du Pendjab; mais le peuple dont on disposait si cavalièrement ne voulut pas, de prime abord, reconnaître la validité de ces arrangemens politiques. Les délégués et les troupes du nouveau prince que l'Angleterre lui donnait furent reçus à coups de fusil au sein des tribus montagnardes, soulevées par le cheik Imaumodeen. Sans se faire la moindre illusion sur le mérite du souverain qu'ils avaient imposé à ces malheureuses peuplades, les maîtres de l'Inde durent intervenir. « Nous lui avons charpenté un trône, il l'y faut maintenir, écrit Hodson en parlant de Ghoolab-Singh, et pourtant c'est un tel misérable, et si abhorré! L'ordre ainsi obtenu ne sera jamais, je le crains bien, que le calme passager du torrent près de se ruer dans l'abîme. »

Henry Lawrence devait aller, en qualité d'agent, surveiller l'occupation du pays où Ghoolab-Singh, laissant son domaine héréditaire sous la garde des troupes anglaises, se jetait à la tête de toutes celles qu'il avait pu réunir. Il emmène avec lui Hodson, dont la volonté laborieuse et l'intelligence toujours prête lui sont déjà un précieux secours. Bientôt après (octobre 1846), ils quittent Lahore et se portent sur le théâtre même de la guerre. Là, le jeune lieutenant fait pour la première fois connaissance avec une cour indienne; il étudie ces graves dehors sous lesquels se cachent les passions indomptables de cette vieille aristocratie, si habilement hypocrite, si profondément corrompue. Les leçons de Lawrence ne sont point perdues pour lui, et il voit clair dans tout ce qui l'entoure. C'est ainsi par exemple qu'il parle de Ghoolab-Singh : « Le *maharadjah* est un bel

homme, de haute taille, d'ample corpulence; sa figure expressive et régulière, ses façons courtoises et prévenantes, sa voix richement timbrée, le rendent pour moi l'indigène le plus séduisant que j'aie encore rencontré. Vous diriez un homme doux entre les plus doux, et le plus sincère, le plus loyal du monde. Ses habitudes quotidiennes sont exemplaires très certainement; au fond, c'est le plus habile tartufe qui se puisse voir, aussi subtil, aussi retors que possible, dévoré d'avarice et d'ambition, et, quand il se monte, horriblement cruel. Il essaie de se justifier à cet égard en faisant valoir la nécessité qui le pousse et la férocité des gens à qui il a affaire. A nos yeux cependant, le penchant qu'il a pour certaines opérations de boucherie (dépecer des hommes vivans, leur couper le nez, les mains, les oreilles, etc.) ne permet guère d'admettre les circonstances atténuantes. Accusé d'avoir fait écorcher sous ses yeux une douzaine de mille hommes, il se récrie contre cette calomnie monstrueuse. *Trois* seulement avaient subi, selon lui, ce traitement, peut-être sévère. Quelque temps après, vaincu par l'évidence, il en avouait *trois cents*... Et il ne vaut pas moins, il vaut peut-être mieux que la plupart de ses pareils! Lawrence met en doute qu'on pût, dans des circonstances analogues, trouver un prince indigène souillé de moins de crimes... »

La présence de l'agent anglais, plus imposante que l'armée de Ghoolab-Singh, à l'avant-garde de laquelle il marchait hardiment, fit tomber la résistance du cheik Imaumodeen, et, tout joyeux d'avoir franchi un des premiers les passes du Kachemyr, encore inconnues, Hodson revint à Lahore d'abord, puis à Subathoo, où l'attendait une transformation singulière partout ailleurs que dans l'Inde. Henry Lawrence, entre autres créations de son génie actif et fécond, voulait installer un asile pour les enfans de race européenne que les hasards de la guerre et l'insalubrité du climat laissent fréquemment orphelins sur cette terre dévorante de l'Inde. Le site était choisi près de Subathoo. Il n'y avait plus qu'à bâtir, aménager, peupler, réglementer cet utile établissement. Hodson fut chargé de tous ces soins, et de soldat, le voilà devenu architecte, dans des conditions exceptionnelles. Pour bois de charpente, on lui donne une forêt; pour briques, de l'argile; pour chaux, une montagne à éventrer, le tout avec des ouvriers indigènes auxquels il faut tailler par le menu chaque portion de leur besogne, car ils ne savent ni ajuster deux poutres, ni mettre une porte sur ses gonds, ni même joindre correctement les pierres d'un mur. Ajoutez à leur ignorance une paresse incorrigible, un admirable instinct de ruse développé par l'oppression, et figurez-vous un pauvre jeune homme obligé de se débattre seul au milieu d'un atelier de quatre cent cinquante hommes, dont la direction, la paie, les résistances et les

bévues sont toute à sa charge. D'obstacles, il n'en saurait être question. Ce mot-là, dans l'Inde, n'est plus anglais; du moins est-ce la manière de voir du colonel Lawrence. A toutes les observations de son jeune subordonné, il n'a qu'une réponse, toujours invariable : « Faites selon vos lumières, prenez le parti que vous jugerez le meilleur. Je vous ai donné carte blanche pour agir en mon nom. Vous pouvez tirer sur ma caisse. Cela doit vous suffire. »

L'asile finit par s'élever dans ces conditions étranges. A peine les murs sont-ils séchés qu'il se peuple, et l'asile n'a pas encore de directeur. En attendant qu'il en vienne un d'Angleterre, Hodson en fera les fonctions. L'ancien *præpostor* de Rugby n'est pas absolument novice en ces matières, et s'il n'y avait que des garçons à conduire, il y trouverait peu d'embarras; mais vient un moment où le lieutenant et ses vingt-six ans sont requis de diriger quatorze petites filles, la plupart en bas âge, et de faire régner l'ordre parmi les femmes attachées au service de ces enfans. Peu à peu, comme tout créateur, Hodson prend goût à ce travail opiniâtre, dont il attend les meilleurs résultats, non pour lui, — Dieu merci, l'ingratitude publique lui est connue, — mais pour ce qu'on pourrait appeler « l'intérêt anglais » dans l'Inde. Les enfans resteront à l'asile jusqu'à dix-huit ans. Les garçons, pour la plupart, seront soldats. Enfin, nourris, élevés dans ces belles régions de l'Himalaya, on peut espérer qu'ils y reviendront après dix ou quinze ans passés sous le drapeau. Ils s'établiront alors, agriculteurs ou commerçans, autour des différentes stations, dans ces fraîches vallées aux pentes insensibles qu'abritent à diverses hauteurs les chaînes de l'Himalaya. Ils y formeront bientôt le noyau de la première colonie anglaise au sein de la péninsule indienne. En attendant que ces beaux plans se réalisent, il faut que l'établissement vive, et en peu d'années vive par lui-même. Hodson, pénétré de cette vérité, organise une ferme-école à côté de l'asile. Il dessine et plante un beau jardin. Il parle avec orgueil dans ses lettres de ses haricots verts, de ses fraisiers, de ses choux et même de ses pommes de terre (qui n'ont pas la maladie, dit-il entre parenthèse). « Je suis, ajoute-t-il, fort sévère sur la couleur, quand il s'agit d'examiner les candidats à l'admission. Qu'on m'accuse tant qu'on voudra d'un exclusivisme anti-libéral. Ma réponse est bien simple : les demi-castes, les *eurasiens* supportent trop bien le climat des plaines pour avoir besoin de l'air pur des montagnes. D'ailleurs, en les mêlant aux enfans anglais, vous arrivez à corrompre ceux que vous vous proposiez de rendre meilleurs. »

II.

Tandis que William Hodson exerçait ainsi le métier complexe de philanthrope à tout faire, Henry Lawrence, chargé d'organiser le Pendjab, y créait ce corps de guides qui a rendu de si éclatans services dans les dernières guerres. Le but de cette création, le voici. « On se propose, écrit Hodson (1), de former en temps de paix des hommes utiles en temps de guerre, connaissant non-seulement les localités, routes, rivières, collines, gués, passages, mais aussi approximativement les produits de chaque contrée et les ressources en tout genre, capables de donner sur toute chose des renseignemens exacts, d'apprécier la force d'un corps en marche, de ne s'exagérer rien, de ne pas prendre pour un détachement quelques cavaliers soulevant la poussière autour d'un chariot attelé de bœufs. Les officiers doivent pouvoir esquisser les principaux détails de tout pays où l'on s'engage; ils doivent être au fait de toutes les voies de communication et de tous les moyens d'alimenter les troupes. Enfin et surtout, — c'est ici que leur rôle acquiert une portée politique, — ils doivent avoir l'œil sur l'état moral du pays, les menées des princes voisins, et donner à propos les indications qui permettent d'étouffer en son germe toute révolte projetée. Voilà ce qu'est en théorie le corps des guides. Je vous dirai, quand je le saurai, ce qu'il sera dans la pratique. »

Tout naturellement, en organisant cette nouvelle milice, Lawrence avait songé à son jeune protégé. Cependant, par un admirable désintéressement, il faisait auprès du gouverneur-général toutes les démarches qui pouvaient procurer à Hodson un grade plus avantageux dans l'armée régulière; mais comme il se présentait des difficultés réglementaires que la bonne volonté officielle ne paraissait pas devoir lever de sitôt, l'agent du Pendjab (c'est sous ce titre modeste que Lawrence exerçait sa vice-royauté très effective) sentit qu'il avait mis trop de scrupules à s'assurer les services de Hodson. Il l'appela dans sa province, lui donna le commandement en second du corps des guides (2), et tout immédiatement l'envoya faire le relevé topographique d'un des districts encore en voie d'organisation. Le même homme que nous avons laissé au mois de juillet 1846 à la tête d'une espèce de pensionnat, nous le retrouvons en novembre campé à Kunoor, et chargé de percer une route de quarante milles allant de Lahore à Ferozepore, sur les bords du Sutledge. Autres soins, même ardeur. Hodson manie les chaînes, les niveaux, le télescope, le compas, le théodolite,

(1) Lettre du 27 février 1848.
(2) Sous les ordres du lieutenant Lumsden.

comme jadis le sabre, la truelle et la bêche. Là pourtant où il brille surtout, c'est dans le talent de persuader, de convaincre, de se soumettre les hommes. Chez ces tribus encore barbares, que d'abominables tyrans exploitaient la veille et qu'ils avaient habituées à toutes les méfiances, il rencontre des résistances passives, que la violence dompterait mal. Il faut parler, se faire entendre, se faire croire : il y réussit. « Mon prédécesseur, dit-il, officier d'artillerie fort distingué d'ailleurs, s'est vu retirer la mission dont je suis chargé, par suite des procédés trop sommaires que lui dictait son ardent désir de se procurer des ouvriers. Il prenait tout simplement les principaux de chaque village et les faisait pendre aux arbres, *la tête en bas*, jusqu'à ce qu'il les eût ainsi amenés à ses idées. Sa méthode ne valait et ne produisait rien. Vous serez charmé d'apprendre, pour l'honneur de la famille, que « j'embête » à merveille ces bons vieux municipaux hindous par mon éloquence insinuante. Pauvres innocens! quand je vais discourir avec eux sous l'arbre ou près du puits qui leur tient lieu de mairie, quand je leur démontre avec conviction tout ce que la société a gagné à la destruction des Sikhs, et à quel point leurs taxes se trouvent allégées, je ne sais vraiment ce qu'ils me refuseraient. » Effectivement, en moins de trois semaines, il avait réuni un millier de cantonniers plus ou moins volontaires, tracé vingt milles de route à travers une forêt déserte, et parfait une partie notable de cette première section. Chemin faisant, — c'est bien le cas d'appliquer ici cette locution, — il n'en remplissait pas moins les fonctions ardues de juge de paix, punissant les voleurs, faisant enquête sur les crimes plus graves, décidant mainte et mainte question litigieuse, bref travaillant sans relâche de l'aurore à la nuit pour voyager ensuite, très fréquemment, de la nuit à l'aurore; vraie machine à vapeur, — la comparaison est de lui, — toujours soufflant, sifflant, hennissant, courant, travaillant jour après jour, semaine après semaine, et sans se trouver, en fin de compte, beaucoup plus avancé qu'au début. Il avait cessé depuis longtemps de s'étonner, quelque ordre qui lui vînt d'en haut. « On me dirait de construire un vaisseau, de rédiger un code, d'ouvrir des assises, que ce me serait tout un. De fait, voilà comme il en est ici. Chacun a son œuvre à apprendre à mesure qu'il fait son œuvre... Si je continue comme j'ai commencé, je mourrai professeur *in utroque...* »

En février 1848, tandis que la France remuait tant de questions, Hodson creusait paisiblement des canaux, révisait des impôts, et faisait la guerre aux bandits sur les bords de la rivière Chukkir, laquelle, grossie tout à coup par des pluies torrentielles, faillit le noyer bel et bien. D'abord pour s'instruire, ensuite pour s'amuser, cet infatigable observateur avait créé tout un système de police, devenu

fort utile à la domination des provinces conquises. « La plupart des bandits sur lesquels j'ai mis la main (et j'ai fait fusiller l'un d'eux pour encourager les autres) ont été découverts par l'entremise de gaillards fort intelligens que je disperse, déguisés en fakirs, dans les différens villages, et qui ont pour mission de faire bavarder un chacun. Les historiettes sikhes que j'ai recueillies par ce moyen vous paraîtraient incroyables si je vous les racontais. Violence, cruauté, trahison, s'y rencontrent dans des proportions inouies. L'indifférence de ces gens pour la vie humaine a quelque chose de terrifiant. J'ai à peine pu obtenir d'eux qu'ils accordassent une pensée et quelques soins à la recherche des meurtriers d'un pauvre diable que je trouvai hier matin dans un fossé au bord de la route, et dont le cadavre attestait qu'il était mort victime d'un assassinat. En revanche ils demeuraient frappés d'horreur à la pensée de garrotter et d'enfermer un bœuf, animal sacré, qui dans ses fantaisies homicides en était à son *treizième* blessé. Ceci se passait avant hier au soir. Ils me disaient tout nettement que personne n'a le droit de se plaindre d'un coup de cornes quand il provient d'une si vénérable bête. »

Un ordre soudain vint le surprendre au milieu de ces travaux si variés. On le rappelait à Lahore pour l'envoyer à Moultan, avec M. Agnew. A la pensée de voir un pays tout nouveau, de se trouver mêlé à une crise politique, Hodson sentait battre son cœur, et il ne put sans doute que vivement regretter le changement de décision qui le fit rester à Lahore, tandis que la mission du Moultan partait sans lui. Cette déconvenue apparente lui sauvait pourtant la vie. Le capitaine Anderson, nommé à sa place, et M. Agnew, le résident qu'il devait accompagner, disparurent, à peine arrivés, dans le tumulte d'une insurrection militaire, suscitée par le souverain démissionnaire, le traître Moolraj.

Ceci se passait au mois d'avril 1848. Au mois de juin, les hostilités avaient recommencé dans le pays des Sikhs. Des conspirations étaient découvertes, et la potence faisait justice des conspirateurs. Hodson, avec un détachement de guides et un régiment d'irréguliers à cheval, battait l'estrade dans toutes les directions. Un jour c'est une princesse souveraine, une *ranee*, qu'il va enlever et qu'il ramène prisonnière. Le lendemain il est sur la piste d'un faux prophète qui a déjà réuni quatre ou cinq cents fanatiques, et menace d'insurger le pays. Il sillonne le pays dans tous les sens, saisissant les bateaux, postant des hommes à tous les gués, coupant du mieux qu'il peut toutes les voies, heureux en somme de cette vie à cheval, pleine d'émotions, de chances diverses, d'activité fiévreuse, de soucis continuels. Les marches de nuit seulement lui paraissaient parfois pénibles, et il trouvait de trop certaines brises chaudes qui, selon lui, sont « des *simouns* en miniature. » L'une d'elles, surprenant un ré-

giment européen qui s'était arrêté près d'une source pour s'y désaltérer après une longue marche, y laissa quatorze hommes étendus morts. Il faut des événemens de ce genre pour arracher à Hodson quelques expressions de mauvaise humeur. Du reste, tout est bien, même la fièvre, dont on se débarrasse si aisément avec force quinine.

Il y eut un moment où la guerre du Moultan (1848) prit une tournure assez équivoque. Le général Whish, après avoir mis le siége devant la capitale du pays en révolte, fut obligé de se retirer. L'importante forteresse de Govindghur, confiée à des troupes suspectes, courait grand risque d'être enlevée aux Anglais sans coup férir. Hodson fut chargé de la sauver. Un stratagème à la Montluc lui en fournit les moyens. Il envoya devant la forteresse un jeune officier indigène avec un détachement de ses guides, escortant quatre prétendus prisonniers d'état, chargés de chaînes pour le besoin de la journée. Les Sikhs de la garnison, ne voyant aucun visage suspect, laissèrent entrer les soldats de Hodson, et ceux-ci, une fois à l'intérieur, jetant tout à coup le masque, prirent possession de la place importante où Runjeet-Singh abritait jadis ses trésors.

Pendant la campagne de 1848, investi de pouvoirs absolus, ceux que donne l'état de siége, Hodson avait, comme il le dit lui-même, à faire vivre une armée de 18,000 hommes (3,000 soldats, 15,000 valets de camp) et de 2,000 chevaux, à surveiller et diriger le corps des guides, à tenir l'état-major au courant de toutes les manœuvres de l'ennemi, à combattre, l'occasion s'offrant, à démolir six forteresses pour en vendre le contenu aux enchères, à bien accueillir tout visiteur. Il fallait encore rendre de toutes ces choses compte quotidien au gouvernement, — le tout sans préjudice d'une marche de nuit variant de dix à vingt milles et sans parler des heures forcément consacrées aux repas, à la toilette, au sommeil, parfois même à se reposer de ces fatigues surhumaines.

Qu'arrive-t-il de tant d'efforts et de glorieux services? Force complimens et pas grand'chose de plus. Le résident, M. Currie, transmet au gouverneur-général les plus beaux certificats en faveur du lieutenant Hodson. Le secrétaire du gouverneur-général riposte en envoyant à M. Currie le témoignage de l'admiration que lui inspire l'honorable conduite dudit lieutenant. En somme, la guerre finie et le Pendjab annexé, l'objet de tant de flatteuses démarches demeure ce qu'il était. Que dis-je? il retombe à un rang bien inférieur du jour où cessent les priviléges exceptionnels de l'état de guerre. Il n'a plus la moindre part au gouvernement de ce pays qu'il a tant aidé à conquérir. L'Angleterre a un royaume de plus; la reine Victoria met le *koh-i-noor* dans son écrin; Hodson se retrouve en face des règlemens, et les règlemens de la très honorable compagnie n'admettent pas de droits supérieurs à ceux de l'ancien-

neté. La qualité des services n'en compense pas la durée. Hodson a surabondamment prouvé qu'il était capable de gouverner; mais on ne gouverne pas au bout de cinq ans : tant pis pour les mérites exceptionnels; la règle est faite pour le commun des martyrs.

Les guides cependant sont à Peshawur, à la limite de l'Afghanistan. C'est là une compensation à bien des déboires, car il y a peu de chemin à faire pour se retrouver sur un champ de bataille. Ira-t-on à Caboul et à Kandahar? Pourquoi même ne pousserait-on pas jusqu'à Hérat? L'ancien élève de Rugby se pose toutes ces questions; mais point. Les forces accumulées à Peshawur (10,000 hommes à peu près, dont bon nombre d'Européens) y passeront sept longs mois, sept mois de chaleur, « et sans livres! s'écrie douloureusement Hodson. Je suis un des mieux approvisionnés, ajoute-t-il, car, en ma qualité de nomade, j'ai toujours dans mes bagages, si légers qu'ils soient, un petit nombre de volumes; mais je les ai tous lus et relus jusqu'au dégoût, *Shakspeare excepté!...* »

Henry Lawrence pourtant ne laissera pas languir longtemps dans la fastidieuse oisiveté d'une garnison un homme dont il connaît la valeur. Il lui fait résigner son commandement des guides, et le place comme *assistant-commissioner* dans les cadres de l'administration civile. Hodson, qui ne dépose pas son épée sans quelque regret et quelque résistance, finit par céder aux conseils de ses patrons. Ses fonctions nouvelles, il les définit ainsi : « Dans leurs districts respectifs, les délégués aides-commissaires réunissent toutes les attributions judiciaires, fiscales et administratives qui, dans nos pays d'Europe, incombent au gouvernement. Ajoutez-y le soin d'assurer la rentrée du prix de ferme de toutes les terres cultivées et les devoirs attachés à la condition de propriétaire d'immeubles, la police, le régime des prisons, les sessions trimestrielles, les mandats d'arrêt, les fonctions de juré, celles de juge, les taxes de consommation, le droit de timbre, les impôts personnels ou directs, les routes, les ponts, les gués, les eaux et forêts, puis, pour couronnement, le revenu domanial; pensez à tous les détails de chacune de ces administrations, et vous aurez quelque idée de ce qui constitue les fonctions d'un administrateur de l'ordre civil dans ce bienheureux pays du Pendjab. »

Son début dans la carrière administrative se fit au quartier-général, sous les yeux de sir Henry Lawrence. Il eut à examiner et à faire admettre ou rejeter les réclamations innombrables de tous les individus naguère attachés à la cour de Lahore, et que l'annexion avait privés de leurs emplois. Ensuite vint le travail des pensions ou indemnités individuelles à répartir aux familles des soldats tués pendant la guerre. « Je n'ai pas moins de deux mille vieilles femmes, veuves et mères de héros défunts, à voir et à faire vivre, » s'écrie-

t-il avec une certaine mélancolie qu'il est difficile de ne pas s'expliquer. Son heureux naturel reprend bientôt le dessus, et tout en se remémorant l'ingratitude dont on a payé ses premiers services, il pousse au joug avec plus d'ardeur que jamais. « Nous reverrons d'autres guerres, s'écrie-t-il, et *alors...* »

En attendant, sir H. Lawrence l'emmène avec lui, et ils examinent ensemble les pays promis aux prochaines conquêtes, le Kachemyr par exemple, qu'ils parcourent en 1850, poussant, par-delà ses frontières, jusqu'aux montagnes du Thibet. Parmi les lettres qu'il écrit alors à sa sœur, il en est qui rappellent vivement à l'esprit celles de Victor Jacquemont; lisez plutôt.

« Qui m'eût dit que je vous écrirais du Thibet? Me voici assis sous une petite tente de huit pieds de long, où tiennent à grand'peine un étroit *cot*, une table et une chaise de dimensions militaires, mon sac de nuit, mon fusil, et une petite boîte d'étain renfermant, avec mes livres et mes papiers, les matériaux de la présente épître. A l'ombre du même arbre (un marronnier vénérable) se trouve la tente de sir Henry Lawrence, toute pareille à la mienne, sous laquelle il dort présentement, et je devrais l'imiter. Par dehors sont mes animaux favoris, savoir l'attelage de mulets que j'emmène dans tous mes voyages, et qui, pendant la traversée des montagnes, ont l'insigne honneur de porter ma personne aussi bien que mes effets. La cuisine est sous un arbre voisin, et autour du feu sont accroupis nos vaillans gardes du corps, tirés de la brigade spécialement attachée à la personne royale du maharadjah Ghoolab-Singh. Quelques gens de sa cour nous accompagnent aussi, et vaille que vaille, en comptant les valets, un *moonshee* (écrivain) ou deux pour l'expédition des affaires, et les domestiques dont ils sont pourvus, nous formons une caravane de deux à trois cents individus de toute foi et de toute nuance : chrétiens, musulmans, Hindous bouddhistes, Sikhs, chaque espèce représentée par des échantillons assez variés. Quand je parle des nuances aussi diverses que les cultes, ce n'est pas dire peu. Vous seriez de mon avis, comparant ma face blanche et mes cheveux jaunes avec le teint noisette de sir Henry, le blanc jaunâtre et parcheminé des Kachemyriens, la couleur honnêtement brunette du Sikh haut et mince, l'olive-clair du Radjpoute, et toutes les dégradations enfumées qui mènent au noir parfait de l'Indien basse caste. Je suis, je crois, un des hommes les plus blancs de l'Inde, car au lieu de brunir au soleil j'y blanchis à l'instar de la chicorée et du céleri. Quels yeux vous ouvririez devant ma longue barbe, mes moustaches, mes favoris! Mais c'est aussi trop de personnalités; revenons aux faits. L'Indus mugit à cinq cents pieds au-dessous de nous, comme pressé de quitter un pays si monotone, et nous nous tordons le cou quand, de l'endroit où nous sommes, nous voulons regarder la cime des monts sourcilleux qui l'enferment dans son lit de rochers. Je n'ai jamais contemplé scène si sauvage, pays si abandonné du ciel. Ici toute vie cesse. En huit jours de voyage, savez-vous ce que j'ai vu? J'ai vu trois marmottes, deux hoche-queues et trois choucas. Or nous faisons en moyenne vingt milles par jour.

« Dernièrement il nous advint de rencontrer une dame de la façon du monde

la plus romanesque, au milieu du plus sauvage vallon et par un temps presque aussi sauvage. C'est une fort jeune et fort jolie créature, douée de la plus indomptable énergie, et capable de tout supporter au monde... excepté cependant monsieur son mari. C'est pour ne pas l'avoir avec elle qu'elle voyage ainsi seulette. Figurez-vous que, depuis tantôt trois mois, elle parcourt à dos de poney un pays où fort peu d'hommes osent se risquer, traversant les passes les plus formidables, les rivières les plus profondes et les plus rapides, les déserts les plus abandonnés de toute l'Asie. Elle était depuis vingt jours dans les plus extrêmes solitudes du Thibet, où ses yeux n'ont pas rencontré une seule habitation à l'usage des hommes, passant des journées entières sans nourriture, des nuits entières sans abri, franchissant des défilés qui s'ouvrent seulement à seize ou dix-huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer (à ces hauteurs, respirer fait mal), souffrante, épuisée, mais persévérant toujours. Pauvre enfant, je crains bien qu'elle ne soit près de sa fin. Il est évident qu'elle lutte contre une consomption terrible, résultant d'une chute qu'elle fit, au début de sa route, au fond d'un précipice.

« Donc nous la rencontrâmes l'autre soir à mi-chemin d'ici au Kachemyr. Elle se trouvait à quinze ou vingt milles de ses tentes; la pluie et l'obscurité arrivaient de compagnie; le thermomètre était au-dessous de 50. Nous la conviâmes en conséquence à camper avec nous. Je lui donnai ma tente et mon *cot;* je pris le rôle de femme de chambre : je lui apportai des bas et des souliers bien chauds, de l'eau, des serviettes, des brosses, bref tout ce qui pouvait compléter autour d'elle un certain comfort, après quoi nous dînâmes ensemble, et je n'ai jamais passé de soirée plus charmante. Gaie comme une alouette, elle nous donnait mille renseignemens curieux, semés des plus piquantes anecdotes, et nous racontait ses mémoires dans le style le plus original et le plus vif. Le matin suivant, après un déjeuner avalé au point du jour, je la replaçai sur son poney, elle reprit sa route, et nous ne l'avons plus revue. Espérons qu'elle vivra assez pour atteindre le but de sa course, et ne s'en ira pas mourir dans quelque gorge de montagnes, seule et sans secours. »

Nos voyageurs poussèrent jusqu'à Ladâckh, où ils virent des marchands qui vont chercher leurs approvisionnemens à Nijni-Novogorod, et apportent ainsi, traversant l'Asie dans toute sa longueur, les produits industriels de la Russie aux sauvages habitans du Thibet. Toutefois cet entrepôt central, ce grand *emporium* du commerce nord-oriental, leur apparut comme un amas de misérables boutiques à peine dignes d'une foire de comté. Le climat seul les ravit par sa bienfaisante fraîcheur. A ces hauteurs exceptionnelles, il neige rarement, il ne pleut jamais, et, sous un ciel toujours bleu, courent des brises délicieusement fortifiantes qui retrempent les organisations épuisées par la chaleur des jungles. S'attachant de plus en plus à son compagnon de voyage, sir Henry Lawrence le pressait de solliciter, en vertu de ses services dans la dernière campagne, l'avancement qu'il avait mérité. Une fois major, si Hodson s'ennuyait du service civil, son ami se faisait fort de le placer à la

tête d'un des régimens du Pendjab. Or c'était là une grande tentation pour un homme que la guerre attirait. « Le rang, les distinctions militaires ont plus de charmes pour moi que toutes les roupies du monde, dit-il dans son style énergique. J'aime mieux m'ouvrir avec l'épée la route qui mène à une pauvreté glorieuse que creuser avec la plume celle qui conduit à l'opulence. A mes yeux, continue-t-il, former, dresser, *entraîner* des soldats (*to train*, le mot des jockeys disciplinant leurs chevaux) est un travail d'un attrait tout particulier. J'aime passionnément cette influence supérieure qu'on acquiert sur leurs âmes, autant par l'ascendant de la volonté individuelle que par celui de la discipline, et en vertu de laquelle vous pouvez, quand bon vous semble, les mener à la mort. J'ai ressenti l'enivrement enthousiaste de ce pouvoir, exercé avec succès sur les guides que je commandais pendant la dernière guerre, et à présent que ma force m'a été révélée, j'en cherche naturellement l'emploi dans les chances de l'avenir. »

Il fallut, pour le moment, renoncer à ces visées belliqueuses. Un avancement rapide retint Hodson dans les cadres de l'administration civile. On l'avait nommé *personal assistant* du commissaire pour les états en-deçà du Sutledge (*Cis-Sutlej-States*). A peine installé à Kussowlee (mars 1851), ses lettres expriment une vive satisfaction. Son supérieur hiérarchique, M. Edmonstone, est un homme de premier ordre. Il a un immense *appétit* d'activité, et la besogne ne leur manquera point, à son acolyte et à lui, car ils ont sous leur sceptre, — et c'est bien le mot, — outre cinq districts anglais, neuf états souverains, c'est-à-dire nominalement indépendans, mais placés sous l'influence britannique. Depuis des années, le pays est livré à l'anarchie; les dispositions du populaire y sont des moins conciliantes; bref, il y a beaucoup à faire, beaucoup à risquer, beaucoup de travail, beaucoup de responsabilité. Que demander de mieux, s'il vous plaît?

Le ton joyeux des lettres écrites par Hodson à cette époque s'explique d'ailleurs par des espérances d'un autre ordre. Il aimait, il était payé de retour. Dès les premiers jours de janvier 1852, il épousait à Calcutta la fille d'un capitaine de vaisseau, la veuve d'un *gentleman* du comté de Hants. La guerre des Birmans, qui allait éclater, menaçait de troubler leur lune de miel, car le régiment de Hodson (*First Bengal European Fusiliers*) était désigné pour cette campagne, et il s'attendait à être rappelé au corps; mais l'expédition ne parut pas assez importante pour qu'on eût recours aux mesures extrêmes. En revanche, le commandement du corps des guides venant quelques mois plus tard à vaquer, le gouverneur-général l'offrit à Hodson, qui ne laissa pas échapper cette occasion de reprendre le harnais. Une pareille mission, après sept ans de

service, lui paraissait à bon droit un coup de fortune, et nous le voyons repousser avec dédain l'offre d'échange que lui adressait le secrétaire de l'administration centrale pour les affaires militaires. « Eh quoi! s'écria-t-il, pour 200 livres sterling de plus par an, je renoncerais à commander un bataillon d'infanterie et un escadron et demi de cavaliers, avec quatre officiers anglais sous mes ordres!... Non, vraiment. Je préfère une selle à un fauteuil de bureau, et la frontière, surtout la frontière de Peshawur, toujours menacée, à cette vie *respectable* de la capitale, vie de promenades en carrosse, de dîners priés, de toilettes, etc. Enfin je préfère l'ambition à l'argent. » Et le 1er novembre il se retrouvait, avec une sorte d'enthousiasme, à la tête de ses chers « guides, » jadis créés, organisés par ses soins. Trois cents cavaliers, cinq cent soixante fantassins, mieux qu'un régiment, telle était cette troupe d'élite, qui, vingt-quatre heures après avoir passé sous ses ordres, partait de Peshawur pour aller faire campagne dans le Huzara. « Nous avons tout ce qu'il nous faut pour une jolie petite expédition de montagne, si ce n'est toutefois des ennemis. C'était jadis une condition *sine quâ non* pour faire la guerre; maintenant on s'en passe à merveille. La forteresse que nous sommes chargés de détruire n'existe plus depuis bien des mois, et nous avons à rétablir, dans un territoire d'où il a été chassé, un de nos alliés indiens, lequel, par malheur, ne veut à aucun prix qu'on l'y rétablisse... Quant à mon autorité, elle est tant soit peu despotique. J'enrôle et je casse qui bon me semble; je fais donner les étrivières, j'inflige la prison, je dégrade, j'avance à ma fantaisie tous mes hommes, y compris les officiers indigènes (non les autres), toutefois avec cette clause restrictive, qu'un seul abus de pouvoir m'ôterait jusqu'au moindre de ces brillans priviléges. Il faut une suprématie de ce genre quand il s'agit de faire marcher des sauvages de race et de langage divers, ramassés depuis les rivages de l'Hindou-Koosh et de l'Himalaya jusqu'aux plaines du Scindh et de l'Hindoustan, gens plus enclins à frapper qu'à se plaindre, et plus insoucieux de tuer un homme qu'on ne pourrait jamais l'imaginer dans notre Angleterre civilisée. »

La campagne dont il parlait lui-même avec tant d'insouciance fut une des plus rudes qu'il eût jamais faites; elle dura sept semaines, par un temps glacial, au sein de montagnes abruptes, couvertes de forêts et défendues avec acharnement. Jusqu'à ce jour, on n'avait pu recueillir aucun détail sur cette expédition du Huzara. La politique du gouvernement anglo-hindou était de représenter la frontière nord-ouest comme parfaitement tranquille, et de reporter toute l'attention sur la guerre qui se faisait à l'autre extrémité de l'empire. Seulement, et peut-être pour dédommager Hodson de cette ingratitude calculée, on lui offrit le commandement d'un vaste district, l'Euzof-

sai, formant la majeure partie de la province où les guides étaient cantonnés. Il fit ses conditions, demandant à cumuler tous les pouvoirs militaires et civils du pays qu'il aurait à régir; on accéda, sans trop de résistance, aux désirs qu'il manifestait, et nous le retrouvons, dès le mois de juin, maître et seigneur souverain d'un petit royaume, ou tout au moins d'un grand-duché (1). C'était là ce qui lui convenait par excellence, et on le sent à la gaieté avec laquelle il décrit lui-même ses mille et mille travaux. Ils sont racontés avec plus de charme encore par la compagne distinguée qui en partageait les fatigues et en allégeait le poids. Bien des Parisiennes, — sans vouloir médire d'elles, — trouveront peut-être, en lisant quelques extraits de ses lettres, que mistress Hodson prenait bien aisément son parti d'une situation compliquée outre mesure. Quant à nous, c'est avec un vrai plaisir que nous reproduisons ces singuliers *tableaux de famille.*

« Janvier 1854.

« Représentez-vous une plaine immense, nivelée comme un tapis de billard, mais beaucoup moins verte, n'étalant, pour tout vestige de végétation, que çà et là un petit massif d'*épine à chameaux,* haut de dix-huit pouces. A l'est, à l'ouest, au sud, le regard ne rencontre pas autre chose; au nord, en revanche, les neiges éternelles de l'imposant Himalaya, étincelant et rayonnant, comme un diadème aux reflets roses, par-dessus la première rangée de ses avant-cimes, dont les mamelons antérieurs avoisinent notre camp. Que diriez-vous, s'il vous fallait vivre en ce désert? Et quels yeux vous ouvririez en voyant nos officiers s'asseoir à table avec leur sabre au côté, leurs pistolets à la ceinture! Le *baby* ne va jamais prendre l'air sans une escorte de cavaliers. Quel bel effet pareil cortége produirait dans Hyde-Park! »

« 15 avril.

« Vous me demandez quelques détails sur la vie que nous menons ici. Eh bien! je vais vous raconter une de nos journées. A peu de chose près, vous aurez l'histoire de toutes.

« Peu après la première pointe du jour, au son du clairon, William se lève pour se rendre à la parade, et de là au fort qu'il fait construire pour nous abriter ultérieurement. A neuf heures, tout est prêt pour le déjeuner, après lequel William rentre dans la tente qui lui sert de cabinet. Il y reçoit les rapports du régiment, examine les recrues, hommes ou chevaux, écoute les plaintes, règle les différends, etc. Le commandant militaire fait ensuite place au magistrat, et va s'installer dans la *kutcherry,* c'est-à-dire siéger sur son tribunal, où il juge les affaires civiles, reçoit les pétitions, concilie les intérêts privés (avec plus encore d'*et cætera*). Vous aurez quelque petite idée de ce travail quand je vous dirai que, dans le cours du mois de mars, mon mari a rendu vingt et une sentences en matière criminelle, dans des

(1) Le chiffre de la population de l'Euzofsai est donné dans une lettre où Hodson rend compte des ravages que le typhus y exerça en 1853. Du 1er mars au 15 juin, 8,352 individus périrent sur un nombre total de 53,500.

affaires de meurtre, de coups et blessures destinés à donner la mort, et jugé près de trois cents menus délits, félonies, vols, etc. A deux heures, il vient donner un coup d'œil à sa petite fille et prendre un verre de vin. Bientôt après cinq heures, on prend le thé, après quoi nous demandons les chevaux, et nous voilà en selle jusqu'à huit heures. C'est alors que je vais avec lui visiter les travaux de la forteresse, ceux du jardin, ceux des routes. De temps en temps nous nous détournons de cette ronde quotidienne pour aller déterminer le site d'un village, d'un puits à creuser, la direction d'un cours d'eau.

« Vous comprendrez facilement le bonheur qu'on éprouve à galoper sur ces plaines immenses par un beau temps bien frais (nos matinées et nos soirées sont encore charmantes), foulant aux pieds un sol émaillé en cette saison de fleurs délicieusement parfumées, et au pied de ces belles montagnes, dont les plus proches revêtent tour à tour toutes les variétés de couleurs que peuvent produire les jeux alternés de la lumière et de l'ombre. De retour au camp, William reçoit encore quelques rapports et s'occupe d'affaires jusqu'à l'heure du dîner, où nous avons souvent quelques officiers, quelquefois un convive de passage.

« Lorsque nous sommes en tête-à-tête, à peine le repas fini, nous examinons, nous classons les lettres arrivées dans la soirée, nous en discutons le contenu, nous y répondons même quelquefois, séance tenante; puis je reçois mes instructions pour le lendemain, les documens que j'aurai à copier, la correspondance qu'il faudra mettre à jour, etc. Et maintenant ne pensez-vous pas que la prière du soir et le sommeil sont bien gagnés, qui terminent cette laborieuse journée? N'oubliez pas que pour la construction de son fort, de ses routes, de ses ponts, William a la fabrication de ses briques à diriger, son bois à chercher et à charpenter. Vous verrez qu'il ne manque déjà pas de besogne. Ajoutez-y cependant encore la peine à se donner pour avoir des ouvriers, pour les faire arriver ici, et, une fois arrivés, pour assurer leur nourriture, plus les moyens de la cuisiner eux-mêmes; car plusieurs sont mahométans. Ils mangent de la viande, mais l'animal doit être tué, dépecé, cuit de la main des fidèles. D'autres sont des Hindous qui vivent de grains et de légumes; mais chacun d'eux exige absolument sa *chula,* son foyer séparé, avec une enceinte où il puisse s'enfermer, lui et ses ustensiles. Que si par hasard le pied d'un étranger a passé sur sa petite muraille de boue séchée au soleil, il ne mangera ni ne travaillera jusqu'au lendemain. Puis ceux-ci fument, ceux-là détestent l'odeur impure du tabac; les uns ne boivent que de l'eau, tandis qu'il faut aux autres des liqueurs spiritueuses, en sorte qu'il n'est pas précisément facile d'ajuster les besoins contradictoires de ces *onze cents* travailleurs. Il me tarde bien, je vous assure, que ce *Murdán-kôtee* (1) soit terminé. Mon pauvre mari aura moitié moins de soucis et de fatigue.

« Pour jeter quelque variété dans notre existence, nous avons, les jours de grande fête, quelques *sports* indigènes, tels que jeter la lance au but, ou bien encore le *nazabaze,* qui consiste à enlever d'un coup de lance, en plein galop, un pieu de douze à quinze pouces, fiché en terre, ou bien encore à couper en deux, d'un coup de sabre, — toujours au galop, — une

(1) *Murdán* est le nom du district. *Kôtee* veut dire forteresse.

orange piquée au bout d'un bambou, haut d'un *yard*. William est très habile à cet exercice et manque rarement son orange; mais les lances sont si longues qu'il faut toute la souplesse d'un natif pour les manier sans risque d'un bras démis ou cassé. Ces fêtes militaires sont très pittoresques. Les cavaliers lancés sont comme enveloppés dans un tourbillon de vêtemens bariolés, et les spectateurs forment des groupes qui me font regretter plus que jamais de n'avoir pas un crayon assez bien doué pour les reproduire sur le papier.

« Le temps a singulièrement contrarié nos travaux de construction. Nous sommes donc encore dans nos huttes et sous nos tentes provisoires. Naturellement, domiciliés ainsi, les chaleurs nous sont particulièrement pénibles. William est accablé de préoccupations, surchargé d'ouvrage; sa santé pourtant est merveilleusement bonne, et il est aussi en train, aussi fou qu'aux plus beaux jours de sa jeunesse. Jamais il n'est si heureux que lorsqu'il a son enfant dans les bras. »

Ce lion des champs de bataille, cet esprit impérieux, ce dompteur d'hommes est effectivement le mari le plus tendre, le père le plus affectueux. Une fille lui naît à Rawul-Pindee, au moment où les guides allaient partir pour châtier les déprédations d'une des plus redoutables tribus de l'Afghanistan (novembre 1853). Hodson, en route déjà depuis plusieurs jours, revient au galop sur ses pas pour bénir l'enfant que le ciel lui donne, et court, à peine l'a-t-il pressé sur son cœur, rejoindre ses compagnons d'armes. L'ennemi vaincu, il revient, et parle à son père avec un sourire ému de cette petite créature née sous la tente. « Je voudrais, dit-il, que vous vissiez votre petite-fille dans les bras de sa bonne. Sa bonne est un soldat afghan du plus farouche aspect... Que voulez-vous? écrit-il dans une autre lettre. La petite *lady* a des goûts étranges, et qu'elle manifeste avec une effrayante précocité. Elle ne veut être portée par aucune des femmes du pays, et laisse voir une préférence marquée pour la population mâle, dont quelques individus paraissent avoir des titres particuliers à sa faveur. Le planton attaché à son service (notez ceci) ne se lasse jamais de regarder ses *beaux petits doigts blancs*. Elle ne se lasse pas davantage de les fourrer dans sa grosse barbe noire, — grave insulte pour un homme d'Orient, mais que celui-ci supporte avec une sérénité parfaite, grâce à l'affection qu'il lui a vouée. Mes gaillards, — fins matois qu'ils sont, — commencent à savoir se servir d'elle, et quand ils veulent obtenir quelque grâce, la demandent au nom de Lilli-Bâbâ (prononcer *Olivia* étant au-dessus de leur courage). Ils savent que ce talisman n'est pas sans puissance... »

Les enfans de sang européen vivent rarement sous le ciel de l'Inde. Olivia n'échappa point au sort commun. Rappelé auprès d'elle par les symptômes terribles du mal qui allait l'emporter, Hodson vit s'éteindre lentement ce petit être, « devenu, dit-il, par

sa grâce et son intelligence précoces, le centre, la lumière de notre foyer. »

Quelques mois plus tard, rendu à la vie active, le jeune proconsul anglais s'inquiète de la tempête qui s'annonce au loin et assombrit les perspectives de la politique nationale. Les négociations secrètes de la Russie avec Dost-Mohammed, le khan du Caboul, ne laissent pas de le préoccuper à certain degré. Un aveu lui échappe à cette occasion, trop singulier pour qu'on n'en tienne pas note : « Menacé du dehors, Dost-Mohammed est venu de lui-même solliciter notre alliance et nos secours. On ne sait encore au juste ce qu'il en attend, on ignore aussi les intentions du gouvernement; une seule chose est certaine, c'est que le jour où ont commencé ses négociations avec nous ouvre une ère fatale pour l'Afghanistan. Dans l'Inde, il nous faut absolument, ou l'abstention totale, ou l'absorption totale. L'histoire du passé montre à toutes ses pages que tôt ou tard les liens établis entre nous et les états indigènes sont pour ceux-ci une cause de mort politique. *L'ardeur du soleil n'est pas plus fatale à une goutte de rosée que ne l'est notre amitié, notre alliance, à un souverain asiatique.* »

La fortune fait volontiers expier ses faveurs. Jusqu'en 1855, la carrière de Hodson avait été marquée par des succès exceptionnels; ses envieux alors eurent leur tour. Le pouvoir sans limites accordé aux agens anglais a pour correctif une responsabilité également illimitée, et ces hommes sous lesquels plient des provinces entières sont eux-mêmes courbés sous le joug d'une autorité souvent capricieuse, souvent tyrannique. Accablé de travaux immenses et chargé, par surcroît, de faire construire une forteresse destinée au corps des guides, Hodson, paraît-il, laissa quelques irrégularités s'introduire dans le compte-rendu des ressources pécuniaires qu'il avait à sa disposition. Ce tort de pure forme, cette erreur de jugement, grossis par des témoignages hostiles, le placèrent en état de suspicion. Une enquête administrative fut ordonnée, et, sans attendre le rapport qui devait en être le résultat, sans même lire ce rapport quand il leur eut été remis, les autorités de Calcutta décidèrent que Hodson cesserait de gouverner l'Euzofsai. En même temps que cette disgrâce éclatante venait le frapper, — disgrâce imméritée, on l'a depuis reconnu, — l'ex-commandant des guides, — redevenu simple lieutenant, — apprenait la mort de son père. Ce malheur, vivement ressenti, lui rendit odieux un moment cet exil volontaire dont il ne devait jamais voir le terme. Une chute violente vint aggraver encore sa situation. Tout semblait s'unir pour le décourager; il ne se décourageait pas néanmoins, et, sous le coup de la disgrâce comme au temps de sa plus grande faveur, dans l'humble rôle de quartier-maître comme dans celui de commandant en chef, déployait

pour le bien du service cette merveilleuse activité, ces aptitudes hors ligne, dont il avait déjà donné tant de preuves. Le moment approchait du reste où une éclatante revanche allait lui être accordée.

III.

Vers la fin de 1856, il avait demandé à faire la campagne de Perse, et s'était vu refuser cette *faveur* en des termes presque insultans, le motif étant pris « de ce qui s'était passé lorsqu'il commandait les guides. » Après deux ans d'injustices patiemment subies, il y avait là de quoi exaspérer la légitime fierté d'un accusé qui se sentait innocent et se savait justifié (1). Aussi allait-il partir pour Calcutta, bien décidé à toutes les conséquences d'un éclat : son départ était annoncé par des lettres datées de Dughsai le 5 mai. Voici ce que nous y lisons : « Je n'ai que trois voies ouvertes devant moi, pour parler *à la Robert Peel :* — 1° me tuer, 2° abandonner le service et passer à l'ennemi, 3° forcer le gouverneur-général à rétracter ses paroles et à me faire des excuses. — J'ai choisi cette dernière. La première était trop « exotique, » et sentait le mélodrame; la seconde aurait donné trop beau jeu à mes adversaires du Pendjab... Et d'ailleurs l'ennemi pourrait fort bien être battu. » En conséquence, ses malles étaient faites; mais fort heureusement il ne partit pas. Cinq jours après qu'il écrivait ces lignes si amères et si dégagées, l'insurrection de Meerut venait lui rouvrir la lice, et donner toute leur valeur à ses services, si gauchement méconnus.

S'il fût parti avant ce coup de tonnerre, il est à peu près hors de doute qu'il n'eût pas traversé impunément les deux mille cinq cents milles qui le séparaient de la capitale indienne. Tout au contraire il se trouva littéralement sous la main du commandant en chef (le général Anson), lorsque, revenu précipitamment à Umballah, celui-ci se hâtait d'organiser les forces destinées à marcher sur Delhi. Il choisit immédiatement Hodson pour aide-quartier-maître général de son état-major, et lui donna mission de se composer une garde de cent cavaliers et cinquante fantassins, recrutés à son choix parmi les natifs. « Tout ceci, écrit Hodson, a été fait de la manière la plus flatteuse, et j'ai là un emploi selon mon cœur. » L'enthousiasme lui est revenu; il reconnaît la gravité de la crise, mais sans douter un instant du résultat. « Non, s'écrie-t-il, nous n'avons pas fourni toute notre carrière. De si noirs nuages que s'obscurcisse le ciel, nous verrons la fin de la tempête. L'étoile de la vieille Angleterre

(1) Le rapport officiel qui déclarait non fondés les griefs énumérés à sa charge, déposé le 13 janvier 1856, n'avait pas encore été *lu* en mars 1857. On découvrit alors que, intercepté au passage, il n'était jamais parvenu sous les yeux du gouverneur-général.

n'en resplendira que plus brillante, une fois l'orage dissipé, et nous nous relèverons plus forts, plus maîtres que jamais. »

Pour premier gage donné à la confiance du général en chef, Hodson entreprit de rétablir les communications entre Kurnaul et Meerut, et de rapporter à Umballah les dépêches du général Wilson. On le connaissait si bien qu'on l'attendait à Meerut, où il arriva effectivement, après trente heures de voyage, avec son escorte de cavaliers sikhs. Le fait sembla merveilleux, et un des officiers qui l'ont raconté dans les correspondances publiées depuis compare Hodson aux héros des temps antiques. « C'est un Amadis de Gaule, c'est un Bayard, dit-il, et non pas un simple officier de notre époque. A l'admiration qu'il inspire, un seul sentiment peut faire contrepoids : c'est la jalousie. » La jalousie se tait dans les circonstances critiques où les hommes de valeur s'imposent sans le vouloir, en vertu de la nécessité même qui force de recourir à eux. Toujours simple lieutenant d'infanterie, Hodson était à la tête d'un corps de cavalerie irrégulière qui prenait son nom, et qui l'a gardé. Ce qu'on appelle en anglais l'*intelligence-department*, — en bon français la direction de l'espionnage, — lui était exclusivement confiée. Admis au conseil de guerre, appelé à fournir non-seulement des renseignemens, mais des idées, des plans d'attaque, il y était écouté à l'égal des vieux généraux. Peu s'en fallut, une fois arrivé devant Delhi, qu'une de ses audacieuses inspirations, adoptée par le général Barnard, ne fît donner l'assaut dès les premiers jours de juin 1857. « On sait, dit Hodson à ce propos, que je conseille volontiers des coups de vigueur; mais on sait aussi que je n'engage à faire que ce que je suis tout le premier disposé à risquer... Delhi est une place très forte,..... qui veut être enlevée par un *coup de main*, et cela tout de suite, sans quoi nous passerons encore bien des semaines devant ses murs... » Le plan, mûri avec soin, devait être exécuté. Il n'échoua, selon Hodson, que « par la couardise et la désobéissance positive de... (1), l'homme qui le premier a été la cause de la perte de Delhi, et qui maintenant empêche de le reprendre. »

Quand les Anglais, entrés dans Delhi, se trouvèrent, après quatre jours de combat, maîtres du palais de l'empereur, Hodson et ses cavaliers, immobiles pendant l'assaut, sans emploi dans les affaires de rue qui l'avaient suivi, demandaient qu'on les lançât à la poursuite de l'ennemi fugitif. On les dépêcha dans la direction du Kootub, c'est-à-dire au midi de la cité, avec défense expresse de se risquer à portée du feu. Ils gravirent en conséquence une petite colline, d'où ils avaient en vue le camp des insurgés sortis de Delhi et restés sous les ordres de Buckt-Khan. Hodson, qui les examinait

(1) Nom laissé en blanc dans le texte anglais.

avec attention, s'assura bientôt qu'ils se mettaient en retraite, et une forte explosion le confirma dans cette idée. C'étaient effectivement leurs munitions qu'ils faisaient sauter avant de fuir. Après être retourné au galop près du général Wilson, qu'il informa de cette manœuvre, le commandant des irréguliers sollicita et obtint l'autorisation de pousser une reconnaissance dans le camp évacué, ce qu'il fit à la tête de soixante-quinze hommes, non sans se donner le plaisir de sabrer, chemin faisant, bon nombre de maraudeurs, et, comme il le dit lui-même, de « personnages à mines suspectes. » Son expédition fut d'ailleurs très heureuse : il ramena trois canons, des drapeaux, des tambours, et la vaisselle plate d'un des régimens insurgés. Mis en goût d'aventures, il sollicita dès le lendemain et n'obtint qu'à force d'instances la permission de courir sus au vieux roi, dont on ne s'occupait guère en ce moment, bien que des négociations eussent été ouvertes avec lui, même avant l'assaut final. Le général Wilson se préoccupait par-dessus tout de « l'embarras » qu'allait lui causer pareille capture. « Je l'assurai, dit Hodson, que s'il était *embarrassé* du roi, c'était bien à la teneur des instructions qu'il le devrait, car, pour mon compte, j'aimerais bien mieux le ramener mort que vif dans la capitale de son empire (1). » Et là-dessus, il partit, avec cinquante cavaliers seulement, pour terminer à sa manière les négociations entamées. Ses pouvoirs allaient jusqu'à garantir la vie et la liberté du souverain détrôné, lequel serait à l'abri de toute insulte personnelle. C'est à l'un des acteurs de ces scènes étranges que nous allons laisser la parole :

« Il faut avoir parcouru, il faut connaître les ruines à travers lesquelles passa le détachement pour se faire une idée des dangers auxquels Hodson s'exposait de gaieté de cœur. Arrivés à destination, le commandant et ses hommes se cachèrent dans un vieux bâtiment, à portée du conduit voûté qui donne accès dans la tombe de Humayoun, où chaque matin se rendait le vieux monarque, qui, chaque soir, s'en retournait à sa résidence ordinaire, le Kootub. Deux émissaires furent ensuite envoyés à la *begum*, Zeenat-Mahal, par qui passait toute cette diplomatie. Ils lui portaient l'*ultimatum* du général, savoir la vie du roi, celle de son dernier fils, celle de son père (ce dernier mort depuis cette époque). Après deux longues heures d'attente, pendant lesquelles le commandant déclare avoir subi les plus rudes angoisses qu'il eût jamais connues, ses émissaires revinrent avec une dernière offre. — Le roi ne voulait se remettre qu'entre les mains du capitaine Hodson en personne, et à la condition que ce dernier lui répéterait, de sa propre bouche, les promesses formelles du gouvernement qui lui assuraient la vie sauve. Le capitaine sortit alors et alla se camper vis-à-vis de la porte du tombeau, se déclarant prêt à recevoir les prisonniers et à confirmer sa promesse. Représentez-vous la scène, devant ce magnifique portail sculpté,

(1) Lettre du 24 septembre, postérieure de deux jours seulement aux événemens qu'elle raconte. Elle est adressée à mistress Suzan Hodson.

dans l'arceau duquel se découpent les dômes blancs de l'édifice intérieur, et là, au milieu d'une foule d'Indiens, un seul homme blanc, bien décidé à ramener ses prisonniers ou à périr sur place.

« Bientôt un cortége apparut, qui sortait lentement de l'enceinte funéraire. Zeenat-Mahal était en tête, dans une de ces voitures closes dont on se sert ici pour les femmes. Lorsqu'elle passa devant nous, son nom fut articulé à voix haute par le *moulvie*. Ensuite, dans un palanquin, venait le roi, vers lequel Hodson poussa son cheval dès qu'il le vit, et auquel il demanda de rendre ses armes. Avant de les livrer, le roi demanda s'il était bien Hodson-Bahadour (1) et s'il consentait à répéter la promesse faite par son messager. Le capitaine répondit affirmativement à ces deux questions, ajoutant que la vie du roi et celle du fils de Zeenat-Mahal étaient garanties, pourvu que le premier se rendît sans causer de troubles; — puis, avec une emphase particulière, il déclara que si la moindre tentative était faite pour enlever les prisonniers, il tuerait le roi sur place, ni plus ni moins que s'il s'agissait d'un chien. Le vieillard alors rendit ses armes, que le capitaine remit à son cavalier d'ordonnance, sans cesser lui-même d'avoir le sabre nu à la main. La même cérémonie eut lieu pour le petit prince (Jumma Buckh), et ensuite commença le voyage vers Delhi, voyage qui sembla au commandant durer une éternité tout entière. Les palanquins en effet n'avançaient qu'au pas de la marche à pied, et avec sa poignée d'hommes il se voyait entouré de milliers d'individus en armes, dont un seul aurait pu l'étendre mort d'un coup de fusil lâché par derrière. Son ordonnance m'a raconté que c'était merveille de voir l'influence qu'exerçaient sur la foule émue son regard froid, sa physionomie impassible. On eût dit les natifs tout à fait paralysés par cette scène inouie d'un homme blanc, — pour eux les cinquante *sowars* (cavaliers) ne comptaient absolument pas, — emmenant *seul* leur monarque. Peu à peu, à mesure qu'on approchait des murs de Delhi, la foule diminuait, et un bien petit nombre suivit jusqu'à la porte dite de Lahore. Le capitaine Hodson, devançant de quelques pas le cortége, commanda d'ouvrir. Comme il franchissait le seuil, l'officier de garde lui demanda ce qu'il ramenait ainsi dans tous ces *palkees*. « Rien que le Grand-Mogol, » répondit-il simplement, sur quoi l'officier, pris à court, laissa échapper une exclamation dont l'énergie eût pu offenser certaines oreilles délicates. Sortis à ces mots du corps de garde, les soldats du poste avaient bonne envie de le saluer d'un hourrah, et on ne put les en empêcher qu'en leur donnant à penser que le roi prendrait pour lui ces acclamations honorifiques. A la porte du palais, le cortége rencontra M. Saunders, promu au gouvernement civil de la cité, à qui Hodson délivra en bonne forme ses captifs de race royale. « Par Jupiter! s'écria ce magistrat, dont la stupéfaction avait quelque chose de fort divertissant, on devrait, rien que pour ceci, mon camarade, vous donner le commandement en chef de l'armée! »

« La remarque du général fut encore plus caractéristique : « Je suis charmé que vous ayez pris votre homme, dit-il au capitaine, mais je ne m'attendais guère à revoir ni vous ni lui. » Les officiers présens ne purent s'empêcher d'applaudir leur camarade, qui fut immédiatement autorisé à choisir, parmi les armes du roi, celles qu'il voudrait conserver en mémoire

(1) Hodson le Victorieux.

de cette brillante capture. Il est ainsi devenu possesseur de deux sabres dont l'un porte gravé sur sa lame le nom de Nadir-Shah, et l'autre le cachet de Jehan-Ghir. Le commandant compte en faire hommage à la reine. »

L'expédition qui suivit celle-ci, et qui devait se terminer d'une manière si tragique, a été racontée par un témoin oculaire, le lieutenant Macdowell, commandant en second des *Hodson's-horses*. Les émotions de la journée se reflètent trop bien dans son récit pour qu'il ne perdît pas à être simplement analysé. Il vaut mieux le donner par extraits.

« Le 21 septembre, billet de Hodson : *Accourez au plus vite. Amenez cent hommes*. Je pars aussitôt. Il était six heures du matin... Rendu auprès de lui, il me raconte que les trois princes, ceux qu'on appelait les *shahzadahs* (fils du roi), les chefs de la rébellion, étaient retirés dans un tombeau impérial, à quelque six milles, qu'il veut les aller prendre, et qu'il m'offre de l'accompagner. N'était-ce pas bien obligeant à lui? Jugez si je refusai. Nous partîmes à huit heures, et, sans hâter le pas, nous nous dirigeâmes vers ce palais funéraire, immense édifice, qu'on appelle le *tombeau de Humayoun*. Là étaient en effet les princes avec environ trois mille musulmans de leur suite. Dans le faubourg voisin, il y en avait encore à peu près trois mille autres, et tous armés, ce qui rendait l'affaire assez scabreuse. Faisant halte à un demi-mille de l'endroit, nous envoyâmes sommer les princes de se rendre sans conditions, sous peine de toutes les conséquences que pourrait amener leur refus. Une bonne demi-heure s'écoula, et le temps me paraissait long; puis un messager nous arriva qui demandait de la part des princes si, quittant leur asile, ils pouvaient compter sur la vie sauve. « Se rendre à discrétion » fut toute la réponse. Nous attendîmes encore. C'étaient des momens d'anxiété. Une tentative pour les enlever de vive force eût tout perdu, et nous doutions fort qu'ils se décidassent à venir. Nous entendions les clameurs des fanatiques qui (nous le sûmes plus tard) suppliaient les princes de les conduire contre nous. Or nous n'avions que cent hommes, et nous étions à six milles de Delhi. Enfin, s'imaginant, à ce que je suppose, que tôt ou tard ils tomberaient en nos mains, ils prirent le parti de se rendre sans conditions. « Puisque nous avions épargné le roi, nous les épargnerions peut-être aussi, » se disaient-ils sans doute. Un messager vint nous instruire du parti auquel ils s'arrêtaient. Nous envoyâmes des hommes à leur rencontre, et, par ordre du commandant, je portai la troupe en travers de la route, pour les recevoir au bésoin et les fusiller sans miséricorde, si on essayait de nous les arracher. Il parurent bientôt dans un petit *ruth*, ou chariot indien, attelé de bœufs, cinq de nos cavaliers marchant à leur droite, cinq à leur gauche. Derrière eux se pressaient (sans la moindre exagération) de deux à trois mille musulmans. Hodson et moi nous allâmes à leur rencontre, nos hommes demeurant un peu en arrière. Ils saluèrent dès que nous arrivâmes près d'eux, et Hodson, leur rendant le salut, commanda au conducteur d'avancer. Nous touchions au moment décisif. La foule, derrière eux, fit un mouvement. Hodson lui fit signe de reculer. J'appelai du sabre notre escadron, qui s'avança aussitôt et vint se placer à l'arrière du chariot, entre les princes et la multitude. Puis, Hodson m'en ayant

donné l'ordre, je m'avançai lentement sur les groupes, qui se repliaient les uns sur les autres, non sans nous menacer du regard. Tout en ce moment était suspendu comme à un fil. Hodson cependant, retournant au galop du côté du chariot, enjoignait aux dix cavaliers qui formaient l'escorte de hâter un peu la marche des princes, tandis que nous ferions front et contiendrions la foule. Celle-ci se retirait lentement vers le *tombeau de Humayoun*, et nous suivîmes pas à pas ce mouvement de retraite. Arrivés à l'intérieur de l'enceinte, les musulmans gravirent les degrés, et allèrent se former dans les immenses jardins en terrasse. On y arrivait par un perron voûté. Laissant notre troupe en dehors, Hodson et moi (je ne le quittais non plus que son ombre), suivis seulement de quatre hommes, nous montâmes ce perron sans descendre pour cela de cheval, et, parvenu en face de ces longues files d'ennemis, il les somma de mettre bas les armes. Il y eut alors un murmure. Le commandant réitéra son ordre sur un ton encore plus péremptoire, et (Dieu sait pourquoi, car pour moi je n'y comprends rien) ils commencèrent à obéir..... Nous n'éprouvions nullement le besoin d'avoir leurs armes, et en des circonstances ordinaires jamais nous n'eussions risqué notre peau d'une façon si follement téméraire. Ce qu'il nous fallait à tout prix, c'était de gagner le temps nécessaire pour mettre les princes hors de portée. En cas d'attaque effectivement, nous ne pouvions tout au plus que nous faire jour vers Delhi, et encore avec peu de chances d'y arriver sains et saufs. Eh bien! nous restâmes là deux heures d'horloge, rassemblant les armes qu'ils nous livraient; moi, pour ma part, croyant à chaque instant qu'ils allaient fondre sur nous. — Je ne disais rien, et fumai tout le temps afin de leur montrer combien peu je ressentais d'inquiétude. Enfin, quand tout fut terminé, les armes réunies, chargées sur une charrette, et quand nous nous mîmes en route, Hodson se tourna vers moi et me dit : — Il est temps de partir. — Nous nous mîmes en selle avec une lenteur calculée; la troupe reforma ses rangs, et nous sortîmes à loisir de l'enceinte, suivis par la foule. Notre allure continua d'être la moins pressée du monde, et tout se passait fort tranquillement. — Pourquoi, m'allez-vous demander, ne chargiez-vous pas ces suivans incommodes? — A ceci je répondrai simplement que nous étions cent hommes, et eux six mille. Je n'exagère point, vous lirez le rapport officiel. A un mille à peu près de notre point de départ, Hodson, me regardant de côté : — Eh bien! Mac, me dit-il, nous les tenons donc à la fin! — Sur ce mot, un double soupir soulagea nos poitrines oppressées. Jamais de ma vie, non pas même sous le feu le plus terrible, je ne me suis senti en pareil danger. On assure autour de moi que c'est l'affaire la plus hardie, la plus aventureuse dont on ait entendu parler depuis des années. Et je ne parle pas de moi, qui tout simplement exécutais mes ordres, mais de Hodson, qui avait tout conçu, tout arrangé.

« Maintenant achevons l'histoire... Nous rejoignîmes les princes à cinq milles environ de l'endroit où nous les avions pris, et par conséquent à un mille de Delhi. La foule, grossissant toujours, serrait de plus près les chevaux de nos *sowars*, et son attitude devenait de plus en plus hostile. — Qu'allons-nous faire de ces gens-ci? me dit tout à coup Hodson. Je crois qu'il vaudrait mieux les fusiller ici même. Jamais nous ne les ferons entrer là-bas.

« Un neveu du roi que nous avions avec nous, et dont nous avions fait un témoin à charge, nous avait garanti l'identité de nos prisonniers. De plus, ils s'étaient reconnus eux-mêmes pour ce qu'ils étaient, savoir : Mirza-Mogul, le neveu du roi et le principal promoteur de l'insurrection ; Mirza-Kishere-Sultamet, également un des principaux rebelles, bien connu pour avoir tué de sa main des femmes et des enfans européens; enfin Abou-Buckt, commandant en chef titulaire et l'héritier présomptif du trône mogol. Ce dernier est ce même jeune démon qui dépouillait nos femmes en pleine rue, et s'amusait à couper les bras et les jambes de leurs enfans, égouttant le sang des blessures dans la bouche de ces pauvres mères. Ceci est la vérité littérale. Il n'y avait pas une minute à perdre. Nous commandâmes à la troupe de faire halte. Cinq cavaliers vinrent se placer en avant du chariot, cinq autres à l'arrière, faisant le vide autour du char. Hodson fit descendre les princes, leur ordonna de se déshabiller et de remonter ensuite dans leur chariot, puis il les fusilla de sa propre main... Avant de les tuer ainsi, parlant à nos hommes, il leur avait expliqué qui étaient ces prisonniers, et par quels actes de férocité ils avaient mérité de perdre la vie. Cette petite harangue, fort laconique du reste, eut un effet merveilleux. Les musulmans paraissaient frappés de cette application de leur loi du *sang pour sang*, et quant aux Sikhs, ils poussaient littéralement des cris de joie, tandis que la masse populaire s'éloignait en silence et lentement. A ce moment même, un *sowar* me montra, dans un champ labouré, un homme qui s'enfuyait rapidement et dont les bras étincelaient au soleil. Le cavalier et moi, nous nous lançâmes après lui, et, l'ayant atteint, je constatai que c'était l'eunuque favori du roi, le même dont les atrocités nous avaient été si fréquemment rapportées. Le *sowar* le sabra sur place, et nous revînmes dans les rangs, charmés d'avoir nettoyé la terre de ce monstre. Il était alors quatre heures de l'après-midi. Hodson conduisit le chariot, chargé des cadavres, jusqu'au cœur de la ville, où il les fit placer dans une des rues les plus peuplées, afin que chacun pût les bien reconnaître. »

Il est honorable pour le caractère humain que des actions comme celle dont nous venons de reproduire le récit,— parfaitement véridique, il faut le croire,— entraînent avec elles un blâme presque certain. La nécessité a beau les expliquer, la logique a beau les présenter sous le jour le plus favorable : l'âme épouvantée se refuse à toutes ces atténuations de l'horreur instinctive que lui cause le meurtre accompli de sang-froid sur des êtres qui ne se défendent point. Il laisse une tache comme celle que lady Macbeth essaie en vain d'ôter à ses mains cent fois purifiées, toujours sanglantes. Hodson, durant les six mois qu'il a survécu à ses victimes, a dû plaider et replaider sa cause devant l'invisible tribunal où siége le suprême arbitre des actions humaines; mais, malgré l'attitude résolue qu'il affecte, la courageuse abnégation qu'il oppose au blâme public, n'est-il pas permis de deviner sous ce front hardi quelques pensées amères, et dans cette conscience intrépide quelques regrets du moins, si ce n'est quelques remords? Avant de répondre, écoutez un

de ses plaidoyers. Il est du 12 février 1858. Un mois plus tard, la main vaillante qui l'avait tracé se raidissait pour jamais.

Hodson commence par se justifier d'avoir promis la vie au roi de Delhi *après* l'avoir fait prisonnier. Qu'on démente donc ce bruit calomnieux. La promesse du général Wilson était de deux jours antérieure à la capture; on a eu raison de ne pas la marchander. Le nom seul du vieux monarque était un tocsin qui peu à peu aurait soulevé tout l'Hindostan. Et que valait après tout l'existence d'un vieillard de quatre-vingt-dix ans auprès de toutes celles qu'on rachetait en le déterminant à se livrer? « Mais, continue-t-il, n'est-il pas étrange que ceux-là mêmes qui me blâment le plus haut pour avoir épargné le roi m'accusent aussi d'avoir tué ses fils? *Quousque tandem?...* pourrais-je à bon droit m'écrier, moi aussi. Au fond cependant, je suis complétement indifférent à l'un et à l'autre reproche. Dès cette époque, je pris mon parti de tout ce qu'on pourrait me jeter de censures et d'invectives. J'étais convaincu d'être dans le vrai, et en me préparant à courir le risque *matériel* de l'entreprise, je me bronzais aussi d'avance contre les chances diverses qu'elle pourrait *moralement* avoir. Les temps par lesquels nous avons passé, le temps même où nous sommes, ne sont pas de ceux où un homme qui prétend servir son pays doit s'arrêter aux conséquences que peut avoir pour sa personne privée l'accomplissement de ce qu'il croit son devoir. »

Ainsi parle Hodson. Son frère, ecclésiastique distingué, un des gradués de Cambridge, lui vient charitablement en aide en citant la lettre de félicitations de M. Montgomery (1), le même qui depuis a pacifié l'Oude, et une réponse directe de sir T. Seaton aux questions soulevées par ce drame étrange.

« Vous demandez, dit le second de ces éminens personnages, une réponse à ces questions si controversées: pourquoi a-t-il garanti la vie du roi? pourquoi a-t-il exigé des princes qu'ils ôtassent leurs vêtemens avant de les tuer? Il a promis la vie au roi de Delhi parce que tel était l'ordre du général Wilson... Ici, personne ne s'est demandé pourquoi il avait fait déshabiller les princes, ou, disons plus vrai, pourquoi il leur a fait ôter leurs vêtemens de dessus. Ce n'était certainement pas, comme l'ont prétendu quelques Français stupides, « pour ne pas gâter le butin (2); » car si les habits de dessus répondaient à ceux de dessous, dans lesquels les cadavres ont été enterrés, ils eussent été payés cher à un shilling la pièce. Hodson les fit déshabiller tout simplement pour rendre plus effrayantes et leur mort et l'exhibition qui suivit devant la Kotwalla. Quelques personnes demandent aussi « pour-

(1) Voici textuellement le billet de M. Montgomery, daté du 29 septembre 1857: « Cher Hodson, honneur à vous, honneur aux cavaliers qui portent votre nom, pour avoir *pris* le roi et *tué* ses enfans! J'espère que vous en mettrez encore bien d'autres au sac. En toute hâte, votre à jamais, R. MONTGOMERY. »

(2) Ces mots incorrects sont en français dans l'original.

quoi il les a tués de sa main. » Je réponds à cette question par une autre : — Quel eût été, sur la foule des assistans, l'effet d'une seule minute d'hésitation vraie ou simplement apparente? »

IV.

Les six derniers mois de cette vie aventureuse sont dignes des années qui les avaient précédés. Pas un jour de repos, une entreprise suit l'autre : des prouesses d'équitation à étonner les plus rudes chasseurs des trois royaumes. Le capitaine Hodson, qui allait devenir le major Hodson, passait des nuits entières à cheval, et avait fini par dormir en selle. Aucun de ses cavaliers ne faisait le coup de sabre comme lui; pas une lance n'était aussi terrible que la sienne à l'ennemi fugitif. Sa dextérité, son sang-froid dans ces rencontres corps à corps faisaient l'admiration de l'armée. « Il me semble le voir encore, écrivait un de ses compagnons d'armes, aux prises avec les plus braves, les plus furieux de ces rebelles, souriant, se moquant, parant les coups les plus terribles du même air qu'il eût écarté un essaim de mouches, et narguant son antagoniste par toute sorte de défis : « Eh bien! est-ce tout?... Recommençons!... Vous dites?... Et vous appelez cela de l'escrime? »

Le corps des *cavaliers de Hodson* fut séparé en deux pour les opérations qui suivirent la prise de Delhi. Un détachement suivit vers Agra la colonne sous les ordres du colonel Greathed; le reste accompagna celle du brigadier Showers, lancée à la poursuite des troupes fugitives sorties pêle-mêle de la capitale, et qui, on le sait, n'avaient pas osé rester en vue de la petite armée anglaise. Hodson les poursuivit sans relâche pendant tout le mois d'octobre. En novembre, il obtint un congé de quelques semaines, pour aller à Umballah revoir sa femme, séparée de lui depuis six mois entiers. Il profita d'ailleurs de ce répit pour pousser avec une extrême activité le recrutement du corps qu'il avait créé. « Je compte, écrit-il, le porter à mille cavaliers avant la fin de l'année. Les plus braves et les mieux nés du pays se pressent sous mon étendard. »

Le 2 décembre, un immense convoi descend vers Cawnpore, où il va ravitailler le camp de sir Colin Campbell. Ce convoi, marchant sur une longueur de quinze milles, n'a pour escorte qu'une colonne mobile de quinze cents hommes. Les *Hodson's horsemen* en font partie, sous les ordres de Hodson et de son fidèle lieutenant Macdowell. Chemin faisant, on rencontre l'ennemi, ou, disons mieux, on se détourne pour l'aller joindre. On le bat, on le disperse, on le poursuit. Trois combats sont livrés coup sur coup; vingt-cinq canons sont enlevés aux rebelles. Le 27 décembre, on prend la ville

de Mynpoorie, où l'on fait halte, et là, on apprend que le commandant en chef est ou peut être à trente-huit milles seulement, du côté de Goorsahaigunge. Il s'agit de lui porter des dépêches. Hodson sollicite cette mission plus que difficile. Le 30 décembre, à six heures du matin, lui et Macdowell se mettent en route, avec une escorte de soixante-quinze *sowars* de leur régiment. A quatorze milles du camp qu'ils viennent de quitter, ils font halte, déjeunent, et laissent cinquante hommes de leur escorte. A quatorze milles plus loin, à Chibberamow, nouvelle station : n'ayant pas rencontré l'ennemi, ils croient pouvoir laisser encore les vingt-cinq cavaliers qui leur restaient. Quatorze milles franchis si près de l'armée anglaise paraissaient aux deux officiers une promenade toute simple, même en pays suspect. Malheureusement à Goorsahaigunge ils ne trouvent point le commandant en chef. Lord Clyde était à Mermuka-Seraï, leur dit-on, c'est-à-dire à quinze milles plus loin. On ajoutait qu'à deux milles de l'endroit où ils étaient arrivés stationnait une colonne ennemie de sept cents hommes. Contre ce danger, ils prirent la seule précaution qui fût à leur portée : ce fut de partir pour le quartier-général aussitôt que possible, avant que leur arrivée eût pu s'ébruiter. De fait, ils y arrivèrent sans encombre, mais non sans étonner le général anglais par le récit de leur imprudente équipée. Sir Colin Campbell retint Hodson et son compagnon à dîner, et à huit heures du soir les laissa repartir avec ses instructions pour la marche du convoi. De Mermuka-Seraï à Goorsahaigunge, le retour eut lieu sans obstacle et sans accident; mais à mi-chemin de cette dernière bourgade et de Chibberamow, les deux intrépides cavaliers rencontrèrent un Indien qui s'était posté sur leur route tout exprès pour leur donner avis d'un danger imminent. Les vingt-cinq cavaliers restés le matin même à Chibberamow avaient été attaqués par un corps ennemi, et avaient dû s'enfuir, non sans laisser quelques morts sur la place, quelques prisonniers aux mains des révoltés. Il était à supposer qu'à la suite du combat, une embuscade avait été laissée sur la route pour surprendre les deux chefs dont l'escorte venait d'être ainsi dispersée. A vingt milles du camp de sir Colin Campbell, à trente milles de leur propre camp, ces nouvelles n'avaient rien de très particulièrement agréable. Que faire cependant? Avancer ou battre en retraite? Le parti de Hodson fut bientôt pris : « Nous aurons toujours le temps de rétrograder!... Au galop! Il faut essayer de passer outre! » Et c'est ce qu'ils firent, lui et Macdowell, par une noire nuit d'hiver, un temps âpre et glacial, un vent qui les gelait jusqu'à la moelle des os. On sent presque le même frisson en les suivant du regard sur ce chemin semé d'embûches.

« ..... Nous avions fait passer nos chevaux du milieu de la route pavée sur

les bas côtés, où la terre molle amortissait en partie le bruit de leurs pas, et nous avancions en silence, l'oreille tendue à tous les bruits, fatiguant nos yeux à percer l'obscurité, à découvrir, derrière chacun des arbres qui bordaient la route, les formes de l'ennemi qui pouvait s'y être embusqué pour nous envelopper. Ce fut, je vous assure, un moment de rude anxiété. Dans le voisinage immédiat de Chibberamow : — Ils sont *là*, nous dit notre guide à voix basse en nous montrant un jardin entouré d'arbres, en face de nous, sur la droite. — De fait, nous distinguions parfaitement un murmure de voix humaines. Était-ce l'ennemi? était-ce un prestige de notre imagination? Je ne saurais le dire. Nous traversâmes très lentement et très silencieusement le village, dans la principale rue duquel nous vîmes le cadavre d'un de nos cavaliers gisant, raide et blafard, au clair de lune. Arrivés à l'autre extrémité, nous renvoyâmes notre fidèle guide, avec ordre de venir nous rejoindre au camp, et, mettant l'éperon au ventre de nos chevaux, nous galopâmes jusqu'à Bewar, en hommes qui savent leur vie en jeu. Nous y arrivâmes à deux heures du matin. Un détachement de nos cavaliers était venu jusque-là au-devant de nous.

« ..... Tout ce que me dit Hodson, quand nous nous retrouvâmes en sûreté, fut ce simple mot : « Par saint George, Mac, je paierais cher une tasse de thé! » Puis il alla tout aussitôt se coucher. C'est le plus beau sang-froid que j'aie jamais rencontré de ma vie. Nous avons fait, lui et moi, nos soixante et douze milles, lui sur son petit bai-brun, moi sur *Alma* (1). »

Le 31 janvier 1858, après un rude combat livré à Shumshabad (dans le voisinage de Futtyghur), Hodson, atteint de deux coups de sabre au bras droit, écrivait de la main gauche pour annoncer la mort de son ami et lieutenant Macdowell, tué dès le début de l'affaire, et à l'âge de vingt-huit ans. Hodson lui-même, mis hors de combat, puisqu'il ne pouvait plus ni tenir son sabre, ni diriger son cheval, se fit traîner vers Cawnpore dans le *dog-cart* d'un de ses amis. Sir Colin Campbell le soignait, le choyait de son mieux, et annonçait à tous, lui annonçait à lui-même sa prochaine promotion au grade de colonel. Mis à ce régime, Hodson fut bientôt rétabli, et avant la fin de février on le retrouve sous les murs de Lucknow, dans une chaude mêlée de cavalerie, où il sauva la vie d'un de ses officiers en sabrant le cipaye qui l'allait percer de sa lance. Le 11 mars, alors que les Anglais, déjà maîtres des ouvrages extérieurs, se préparaient à attaquer le palais de la bégum (*Begum's Kotee*), l'intrépide major reçut ordre de se rapprocher avec sa troupe des murailles de la cité. Il monta aussitôt à cheval, et laissant ses ordres à son adjudant, prit les devans afin de venir explorer lui-même les terrains les mieux disposés pour y asseoir un campement provisoire. On lui annonça chemin faisant l'assaut qui allait être donné au palais; il y courut, pressé par un irrésistible instinct. —

(1) Lettre du lieutenant Macdowell, datée de Bewar le 1er janvier 1858, c'est-à-dire du jour même où il venait d'échapper si miraculeusement à la mort.

« Je viens prendre soin de vous, dit-il en riant au brigadier Napier chargé de l'attaque. Vous ne pouvez vous passer de quelqu'un qui vous surveille. » Impétueusement livré, l'assaut réussit. Hodson pénétra dans le palais par la brèche avec le général Napier et le reste de l'état-major, mais en cette mêlée confuse ils se perdirent de vue. Quelques instans après, rencontrant des soldats qui cherchaient de tous côtés les cipayes encore cachés çà et là dans les cours cloîtrées et les longs corridors du palais, le commandant des irréguliers se mit machinalement à leur tête. Arrivé à l'angle d'un passage sur lequel ouvrait une cellule obscure : « Tenez, leur dit-il, ou je me trompe fort, ou il y a par ici quelques-uns de ces drôles. » Or il ne se trompait pas, et au moment où il mettait le pied sur le seuil de cette espèce de cachot, une balle vint le frapper en pleine poitrine et lui traversa le corps de part en part. Il recula de quelques pas en chancelant, et tomba pour ne plus se relever. Les *highlanders* qui le suivaient pénétrèrent, baïonnettes basses, dans la cellule d'où était parti le coup; pas un cipaye n'en sortit vivant. Ranimé par des stimulans, Hodson vécut encore toute la nuit, mais sans se dissimuler que sa blessure était sans remède. A dix heures du matin, l'hémorragie, un moment arrêtée, reprit son cours, et, perdant ses forces d'heure en heure, le blessé mourut trois heures plus tard.

S'il était besoin d'ajouter quelques réflexions à un récit qui peint si bien et Hodson lui-même et la race d'officiers dont il fut un brillant spécimen, nous signalerions en lui comme sa qualité supérieure, que toutes les autres, subordonnées à celle-ci, servent à mettre en relief, le besoin d'autorité, d'ascendant, de domination, qui, dans toutes les conditions, dans toutes les sphères sociales, fait les pasteurs d'hommes. Hodson aimait l'autorité pour l'autorité; l'exercice de la volonté lui était un besoin. Quand de telles natures abondent en un pays, — et l'Angleterre en est là, — les dangers qu'elles pourraient faire courir à la liberté sont balancés par les obstacles qu'elles jettent sur le chemin de la tyrannie. Seulement il est bon que la responsabilité pèse sur ces organisations absolues, que la hiérarchie comprime ce qu'il y a d'excessif dans l'élasticité de leurs ressorts. L'autorité de famille, les souvenirs d'une discipline sévère, le joug de l'opinion, le fouet toujours levé d'une publicité vengeresse, doivent se réunir pour dompter, contenir, refréner le tyran que renferme tout homme ainsi doué. Le pays profite alors sans péril de cette même force qui eût pu servir à sa ruine, et l'homme qui, livré à lui-même, serait peut-être devenu un fauteur de violences demeure ainsi l'héroïque et docile agent de l'intérêt national, de la volonté de tous.

E.-D. Forgues.

LITTÉRATURE ANGLAISE

UN ROMAN DE LA VIE MONDAINE.

Guy Livingstone, or Thorough, 1 vol. in-8°; London, John Parkes, 1858.

Voici les mois rians de l'année, les mois où l'on va oublier au sein des bois et sur le bord de l'océan les boues et les miasmes de Paris; faisons de même, éloignons-nous de ce monde fiévreux et vulgaire de lionnes pauvres, de ménages entretenus et de romanesques agioteurs que nous présente une littérature viciée. Partons donc pour l'Angleterre, ne fût-ce que pour échapper aux mièvreries sentimentales et aux brutalités démocratiques. Pour que la transition ne soit pas trop brusque, j'ai choisi un livre nouveau qui roule sur les sujets scabreux chers à la moderne littérature française : le contraste des deux littératures sera ainsi moins accusé, et n'en sera peut-être que plus instructif. Il est intéressant de voir comment en Angleterre on comprend les vices, les passions, les caractères que nos dramaturges et nos romanciers se plaisent à peindre exclusivement depuis quelques années. Tous les personnages de *Guy Livingstone*, hommes et femmes, sont des mondains endurcis et des pécheurs de la plus redoutable espèce. Ils n'ont d'autres principes que les médiocres principes d'action de dandies sans peur, mais non sans reproche, de centaures sauvages et de chasseurs infatigables qui ne trouveront pas comme Nemrod grâce devant le Seigneur. Ils ont des muscles d'acier, un tempérament intraitable et des passions ingouvernables; nul autre but dans la vie que la satisfaction de l'orgueil charnel. Certes ce sont des personnages beaucoup plus

recommandables par leurs vices que par leurs vertus; cependant ils intéressent, souvent même ils appellent la sympathie. Ne leur croyez aucune ressemblance avec les Rodolphe, les Léon, les Roger et autres ardens gamins dont certains romans hystériques contemporains nous ont donné les insignifians portraits. Ces personnages sont vicieux, mais sans platitude. Ils connaissent la vie et ils savent vivre : quand ils parlent, leur dépravation trouve pour se justifier des axiomes d'une incontestable profondeur; quand ils agissent, ils vont jusqu'au bout de leurs mauvaises actions avec une incroyable fermeté. Ils sont cruels et impitoyables, ils ne sont jamais lâches; ils jouent sans remords avec la vie de leur prochain, jamais ils ne s'amusent à le déshonorer par de mesquines espièglerie. Leur noblesse ne les abandonne pas, même dans les plus furieux accès de la colère, de la passion et de la haine. Le second titre du roman, *Thorough*, exprime bien leur caractère : ils aiment et haïssent à *outrance*. Damnés de haute et forte race, ils sont d'avance la proie désignée de Satan, mais jamais ils ne recevront les coups de pied et les soufflets par lesquels sans doute les démons de rang inférieur châtient la populace des pécheurs vulgaires. Les don Juan clercs d'avoué, les Lovelace d'arrière-boutique, les Richelieu de la prime et du report qui abondent dans nos romans actuels, feraient bien, pour se perfectionner dans cet art difficile de la corruption, d'aller passer quelque temps auprès d'eux en qualité de *grooms* et de palefreniers. S'ils mettaient bien à profit leur temps de service, ils apprendraient ce que c'est que l'immoralité dans une âme forte et hautaine, et peut-être alors, après avoir compris ce qu'il faut au vice de grandeur pour qu'il soit supportable, reviendraient-ils guéris de leurs prétentions, et consentiraient-ils à être ce que la nature voulait qu'ils fussent, d'honnêtes pauvres diables et d'inoffensifs imbéciles.

J'ai été heureux de trouver dans *Guy Livingstone* une qualité qui, à quelques exceptions près, est absente de la littérature française contemporaine, je veux dire l'esprit moral. Quoi que disent et fassent les personnages du roman, ils ne sortent jamais d'une certaine région, ils ne cessent de respirer dans une certaine atmosphère. S'ils n'ont pas de vertus, ils ont de l'esprit et de la grâce. Dans leur cœur tourmenté et corrompu fleurissent de belles délicatesses morales : générosités pleines de tact, humilités inattendues, remords passionnés. Ils ont beau être coupables; un certain esprit moral, composé d'élévation naturelle, de tact mondain et de culture intellectuelle raffinée, ne les abandonne jamais et soutient l'intérêt qu'ils inspirent. Ils n'ont pas besoin d'agir et de souffrir pour appeler l'attention. Leurs physionomies suffisent pour éveiller la curiosité,

et leurs conversations ordinaires pour contenter l'esprit du lecteur. Ils présentent donc un parfait contraste avec les héros de nos romans modernes, qui ne sont intéressans que lorsqu'ils sont écrasés par la fatalité ou même hurlans sous le fouet de la passion brutale, mais dont on ne pourrait supporter la conversation ordinaire, ni contempler pendant cinq minutes la désagréable physionomie. Lorsque ces tristes personnages souffrent, bon gré, mal gré, ils nous émeuvent, parce que le spectacle de leurs douleurs nous rappelle les liens de parenté qui unissent les hommes entre eux, et que le sentiment de pitié, si admirablement exprimé par cette parole de Shakspeare : « un insecte souffre autant quand on l'écrase qu'un géant quand il meurt, » s'empare de notre cœur, qui voudrait en vain résister. Ils nous émeuvent comme le passant inconnu qu'une voiture vient d'écraser et dont on relève sous nos yeux les membres saignans, comme le pendu que nous apercevons tout à coup dans une promenade, au détour d'un bois. Dès les premières pages de *Guy Livingstone*, au contraire, nous nous intéressons aux acteurs, parce que nous sentons, par les portraits que l'auteur nous en donne et par le ton des conversations que nous venons d'entendre, qu'ils vivent d'une vie morale, c'est-à-dire que toutes leurs actions, vertueuses ou perverses, dérivent de certaines pensées, et sont le fruit de la réflexion et de la volonté. Nous n'avons pas hâte de courir au dénoûment; ils ont à nous tracer tant de silhouettes curieuses et à nous exprimer tant de profondes observations avant de nous y conduire! La route ne nous paraît ni longue ni fatigante, car nous ne faisons pas des étapes forcées avec eux, et nous aimons à nous arrêter pour réfléchir sur leurs observations ou rêver sur les souvenirs qu'ils évoquent. Combien nous aurions aimé à connaître par exemple l'aimable jeune homme dont le souvenir traverse la mémoire de l'auteur à la vingtième page du livre, et qui apparaît un instant à nos yeux, comme une belle vision, pour ne plus revenir! « Je n'oublierai pas Warrenne, trop excellent pour ceux avec qui il avait à vivre, un David dans notre camp de Kedar, marchant toujours droit devant lui dans le chemin qu'il croyait le vrai, — quoique par instans son vif sang irlandais s'irritât furieusement des contraintes qu'il s'imposait à lui-même, — et s'efforçant, avec une douceur parfaite, d'entraîner les autres dans sa voie : un Lancelot par son dévouement au sexe féminin, un Galahad par la pureté de ses pensées et de ses poursuites. *Je n'ai jamais connu un homme du monde avec une telle simplicité de cœur, ni un saint avec tant de savoir-vivre.* » Certes nous voilà loin des silhouettes de bourgeois insignifians ou stupides que nous rencontrons dans nos romans réalistes.

Ce roman, comme la plupart des romans anglais, est anonyme; mais si nous ignorons le nom de l'auteur, nous pouvons aisément deviner, d'après le ton du livre et les nombreuses indications qu'il contient, la condition de l'auteur et la classe à laquelle il appartient. Il a longtemps vécu sur le continent, et possède familièrement la langue française; il connaît les règles de la bouillotte et les quartiers dangereux de Paris. Malgré la faible santé dont il s'accuse et la solide instruction classique dont son livre donne tant de preuves, il est évident qu'il a traversé la vie en plus d'un sens et qu'il a fait plus d'une expérience. Le ton de l'homme du monde écrase dans son livre le ton du *scholar* et de l'écrivain. Il a des doctrines religieuses, politiques et morales; mais, comme tous les mondains, il juge plutôt d'après le *criterium* du tact que d'après des doctrines abstraites. L'indulgence et la sympathie qu'il laisse voir pour ses héros, même dans les instans où ils sont le plus coupables, la charité presque indifférente avec laquelle il les réprimande, indiquent que ce sont ses pairs dont il raconte l'histoire. Il a un esprit moral que n'ont pas généralement les mondains de certaines conditions, et il a des observations d'une expérience tout à fait *singulière*, que les honnêtes gens de certaines classes ne connaissent pas, et ne connaîtront jamais. Je prends au hasard une de ces observations, remarquables par leur profondeur caractéristique : « Il n'y a rien qui déconcerte une nature qui a été longtemps habituée à obéir comme un soudain et brutal coup de main. Rappelez-vous les Scythes et leurs esclaves : les rebelles affrontèrent assez bien leurs maîtres sur le champ de bataille avec l'épée et la lance, mais tout leur courage les abandonna lorsqu'ils entendirent le claquement des grands fouets. » Celui qui a fait cette observation est incontestablement, soit par nature, soit par le fait de sa naissance, un aristocrate. Ce livre porte donc la marque, et, si l'on veut, la livrée de l'auteur. Il porte le cachet d'un homme du monde d'habitudes studieuses et d'un *scholar* d'expériences très variées. En lisant ce roman, je ne pouvais m'empêcher de faire un retour sur nous-mêmes. Les livres les plus intéressans de l'Angleterre ne sont pas ceux des écrivains de profession; un dandy, un officier, un ministre de campagne, une fille ou une femme de *clergyman*, s'avisent de prendre la plume pour raconter les circonstances particulières de leur vie et présenter le tableau du petit monde où ils ont vécu, et ce livre, au lieu d'être, comme l'inexpérience des écrivains pouvait le faire craindre, plein de confusion et de maladresse, se présente avec toutes les conditions de la vie, pittoresque, animé, dramatique. C'est que les auteurs n'avaient pas l'ambition de faire un livre littéraire, ils avaient l'ambition de faire un livre vrai. Ils n'aspiraient

pas à la gloire du grand romancier à la mode ou du grand écrivain du jour, et par conséquent ils n'ont pas gonflé leur pensée pour la faire plus grosse qu'elle n'était. Ils n'ont pas cherché à imiter les sentimens d'autrui, ils se sont contentés d'exprimer les leurs dans toute leur originalité; ils sont restés fidèles à la réalité, et la réalité les a récompensés.

La littérature anglaise dans tous les temps, mais particulièrement dans le nôtre, a donné au monde cette leçon : ayez la sincérité, vous aurez le talent par surcroît. — On pourrait proposer l'exemple de l'Angleterre comme un excellent sujet de méditation aux gens du monde, assez nombreux dans notre pays, que possède l'envie de rehausser par la gloire leur titre ou leur fortune. Nos mondains, qui ont souvent l'esprit vif et délicat, perdent généralement toute originalité dès qu'ils prennent une plume et s'assoient devant un bureau. Aussitôt qu'ils se trouvent en face d'eux-mêmes, leur premier soin est d'abdiquer leur personnalité. Ils appellent à leur aide non l'inspiration, mais l'imitation, et se trouvent heureux lorsqu'ils ont produit une œuvre de seconde ou de troisième main, qui rappelle quelque écrivain en renom. Ils semblent penser que la littérature doit être autant que possible distincte de la vie, et en conséquence ils compriment leur nature et cherchent en dehors d'eux-mêmes des moyens d'intérêt et d'émotion : mauvaise leçon que leur ont apprise les funestes traditions académiques de notre pays. L'art et la littérature ne sont pas plus distincts de la vie que la forme n'est distincte de la substance et l'effet de la cause. Ils ont une excuse, je le sais bien, une excuse dont je ne veux pas diminuer l'importance. Il faut vraiment du courage pour oser être soi-même dans le seul pays du monde où l'épithète d'original soit appliquée comme terme de mépris, et où certaines convenances sociales sont considérées comme plus précieuses que la spontanéité de la nature et l'audace de l'esprit. Oser se montrer réellement tel qu'on est et dire la vérité sur la société à laquelle on appartient est pour un homme du monde français une tâche héroïque. Il y perdrait tous ses amis et réjouirait tous ses ennemis; il se verrait accusé des crimes les plus noirs, comme d'avoir calomnié le parti ou la caste dont il est membre, d'avoir trahi la confiance de ses amis, ou d'avoir troublé la foi des honnêtes intelligences avec lesquelles il est en relation. L'objection a sa portée, je n'en disconviens pas; mais la nature se moque des conventions sociales et condamne celui qui leur obéit docilement à n'enfanter que des productions incolores et insignifiantes. Peut-être un jour cependant nos mondains français réfléchiront-ils qu'il faut encore plus de courage pour se résigner à produire une œuvre insignifiante qu'il n'en faut pour oser être original et dire résolûment

ce qu'on pense et ce qu'on a vu. C'est ainsi qu'en jugeaient leurs pères, qui nous ont laissé tant d'œuvres originales, vivantes et gracieuses, pour lesquelles ils affrontaient les convenances mondaines, le déplaisir de la cour, les grimaces des jansénistes, les commérages venimeux du jésuitisme et les épigrammes populaires. Il est vraiment curieux que nos modernes mondains n'osent plus faire, dans une société démocratique et libre à l'excès, ce que leurs pères faisaient dans une société monarchique et pleine d'entraves.

L'Angleterre a toujours été représentée comme le pays où les convenances sociales pesaient avec le plus de tyrannie sur l'individu, et cependant c'est le seul pays où les hommes de toute condition n'aient jamais eu peur d'être eux-mêmes et de dire la vérité sur le monde auquel ils appartenaient. Dans ce pays où l'opinion règne en souveraine, chacun se moque cependant du *qu'en dira-t-on?* Le roman de *Guy Livingstone* est une preuve du peu de souci que prennent les Anglais des bienséances hypocrites et des platitudes polies. L'auteur ose tout voir, tout dire, tout penser. Il nous montre le monde dans lequel il nous introduit sans réserve diplomatique et sans réticences hypocrites. Il est resté fidèle à la réalité jusqu'à la fin de son récit avec une véracité impitoyable. Il a osé, lui homme du monde et peintre d'un monde très élevé, nous faire entrevoir cette vérité devant laquelle un La Rochefoucauld ou un Paul de Gondi n'eût pas reculé jadis, mais devant laquelle reculerait à coup sûr un mondain de nos jours : c'est que la civilisation n'est qu'un manteau, et que les mêmes passions qui agitent le cœur des derniers sauvages de la plèbe rugissent avec la même force dans le cœur des hommes les plus cultivés. A côté de ses héros marchent la violence toujours prête à secouer ses torches et le crime qui guette l'occasion propice. Les vices scandaleux emplissent leurs demeures du bruit de leurs orgies, et les vices bas et infimes eux-mêmes montent des écuries et des cuisines pour s'installer dans leurs boudoirs et leurs salons. Leurs haines ont l'énergie des haines des fous, leurs colères la brutalité des colères plébéiennes, leurs jalousies la ruse féroce des jalousies de courtisanes. Si vous n'apercevez pas par les yeux du corps le classique poignard, le romantique poison, l'oreiller d'Othello, c'est que les bienséances mondaines ne le permettent pas, mais vous pouvez les apercevoir par les yeux de l'esprit. Quand on a achevé cette lecture navrante, on arrive à se dire qu'en définitive le seul progrès dont nous puissions nous vanter, c'est l'hypocrisie, et que le seul avantage que nous ayons sur nos ancêtres est celui de la modération, non dans la passion, mais dans l'expression qu'elle revêt. Nos mœurs ne sont pas plus douces que celles de nos barbares ancêtres, mais elles sont plus contenues. Nous considérons le

crime comme trop bruyant, la passion comme trop turbulente, la haine comme trop grossière, au moins dans leurs manifestations extérieures. Nous avons donc proscrit tout cela, non comme mauvais, mais comme ridicule, et nous partageons l'avis de ce brave voltairien qui disait si agréablement : « Le parricide n'est pas seulement un crime, c'est aussi une preuve de mauvais goût. » L'auteur, toutes réflexions faites, applaudit à ce progrès. « Après tout, dit-il, il y a dans la vie plus de sécurité, et il vaut mieux qu'il en soit ainsi. Lorsque j'achète une paire de gants, je suis heureux de savoir qu'ils ne sont pas empoisonnés, et lorsqu'on me présente une rose, je n'ai plus à craindre d'en respirer le parfum. Vous figurez-vous quel plaisant spectacle ce serait que de voir, au milieu d'un dîner, votre convive tomber subitement la face noire et les membres contractés? » Il y a du vrai dans ces réflexions; cependant je doute que ce progrès soit aussi important que le croit l'auteur. Les dangers qui menacent l'individu ont changé de formes, comme les passions qui l'agitent, et voilà tout. Gulliver poussa des cris effroyables lorsqu'il se vit entre les dents du bambin gigantesque de Brobdingnac; mais sa vie se trouva fort en danger aussi le jour où, se réveillant, il se sentit cloué en terre par sa chevelure, et se vit en butte aux flèches des Lilliputiens. Nous ne tuons plus notre ennemi, mais nous l'aidons à se casser le cou, et s'il tombe à l'eau, nous nous gardons bien d'appeler au secours. Et puis il y a une considération qui a son importance pour les *dilettanti* et les littérateurs, c'est que le crime est un des élémens nécessaires des beaux-arts, et que par conséquent les artistes ne doivent pas trop s'applaudir des formes mesquines qu'il revêt de notre temps. Les querelles sanglantes des Capulets et des Montaigus, la tragédie des Cenci, les poisons des Borgia et des Médicis nous paraîtraient de fort mauvais goût aujourd'hui; cependant les poètes en ont tiré la matière de beaux drames. Avec les passions sauvages de nos pères, on pouvait faire de belles œuvres poétiques; avec nos passions hypocrites, c'est à peine si on parvient à faire des romans supportables.

Les personnages de *Guy Livingstone* sont tous sans exception ce qu'on appelle des *dandies*. Il ne faut pas entendre précisément par ce mot ce qu'on entend chez nous par hommes à la mode ou hommes à succès, encore moins ces insignifiantes poupées masculines, esclaves d'un tailleur ou d'un bottier, que le vif argot parisien a baptisés de tout autres noms. Ce sont des *dandies* non-seulement dans l'acception mondaine, mais, si j'ose m'exprimer ainsi, dans l'acception philosophique de ce mot. Il ne faudrait pas croire en effet que le *dandy* soit essentiellement un produit de la société; non : le *dandy* existe dans la nature comme le saint, le poète et le héros. Il arrive

même fréquemment qu'il a en lui certaines affinités mystérieuses avec ces types remarquables : tantôt il est doublé d'un poète, tantôt les circonstances de la vie courbent son âme orgueilleuse dans la pénitence et la prière, plus fréquemment il est capable d'une vaillance intrépide qui est proche parente de l'héroïsme, si elle n'est pas l'héroïsme lui-même. La brillante histoire des *dandies*, de leurs erreurs et de leurs succès, de leurs crimes et de leurs conversions, depuis Alcibiade jusqu'à lord Byron, compose un des chapitres les plus intéressans des annales morales de l'homme. Nous leur devons quelques belles choses, beaucoup de mauvaises, et pas une seule de bonne, car l'élément diabolique de leur nature est tellement puissant qu'il résiste même au repentir et à la conversion, et qu'il infecte toutes leurs œuvres. Ils ont gagné quelques batailles, pris part à quelques révolutions importantes, amené la chute d'un certain nombre de gouvernemens, servi cruellement certaines réactions politiques, aidé à faire quelques coups d'état, et opéré un assez bon nombre de coups de main. Ils ont fourni à la littérature les types de don Juan et de Lovelace, et nous leur devons *Childe Harold* et *Lara*. Je dois dire encore que si nous y regardions de très près, et avec un bon microscope moral, nous découvririons peut-être que nous leur sommes redevables du monastère de la Trappe, et, chose plus importante par ses conséquences historiques, de l'institut des jésuites lui-même. C'est donc un type d'homme remarquable, quoi qu'on puisse penser; en tout cas, il n'en est pas de plus détestable. Une nature de *dandy* bien accusée est la quintessence, l'élixir superfin de l'immoralité; il n'en est pas sur laquelle le péché originel ait laissé une empreinte aussi profonde. Vous ne pouvez rien imaginer qui soit plus loin, je ne dirai pas des sentimens chrétiens, mais des sentimens les plus simples de la commune humanité. La faculté maîtresse de ce caractère est l'orgueil, non pas cet orgueil raisonné, préservatif de la dignité morale, qui mérite presque le nom de vertu, mais un orgueil instinctif, comme la cruauté du tigre, la majesté du lion. Cet orgueil instinctif engendre un égoïsme tellement puissant que rien ne peut le vaincre et l'amollir, ni la pitié, ni le remords, ni le spectacle de la souffrance, ni l'exemple de la charité et du dévouement, ni l'admiration des grandes choses, rien, si ce n'est pourtant les coups de la destinée. Cette nature, qui ne peut être émue par rien de ce qui est humain, ne sait pas résister au malheur. Lorsque la bête fauve, qui tout à l'heure s'élançait sur sa proie d'un bond superbe, avec un rugissement de plaisir féroce, se sent atteinte à mort, elle remplit de ses plaintes la forêt entière, et, se cachant comme de honte, cherche pour mourir le fourré le plus épais. Ainsi du véritable *dandy*. Tant

qu'il est florissant et superbe, rien ne peut égaler son assurance et son mépris; mais que soudain il soit dépouillé de ses richesses, visité par la maladie, éprouvé par le chagrin, qu'il perde la créature charnelle qui faisait la joie de ses sens ou qu'il soit privé subitement de sa beauté, alors, son orgueil se transformant en désespoir, il implorera la destinée, rêvera de suicide et de solitudes monastiques, méditera des règles ascétiques. Aux époques de grande foi catholique, on en a vu qui proposaient des conditions à Dieu, et lui promettaient une conduite exemplaire, s'il ressuscitait leur bonheur détruit. Dans notre époque démocratique, on en a vu qui, pour se réconcilier avec l'humanité outragée par eux, ont fait alliance avec la populace. — Immorale créature, direz-vous, et plus lâche encore qu'immorale! — Eh bien! vous vous trompez : dans ce subit abattement sous les coups du malheur, il n'entre aucune lâcheté. Un vrai *dandy* n'est réellement maîtrisé que par les choses qu'il est obligé de reconnaître plus fortes que lui. Aucun danger ne lui fera peur, aucun ennemi ne lui semblera redoutable tant qu'il pourra le contempler face à face, et qu'il pourra le combattre même avec des armes inférieures. S'il faut mourir, il mourra sans que son orgueil fléchisse. Des sauvages peuvent le scalper, des révoltés le fusiller, sans qu'il perde un instant son sang-froid et qu'il abdique une minute sa faculté de mépriser, pour plaider en faveur de sa vie; mais devant un adversaire inattaquable ou devant un ennemi invisible, il est sans défense comme un enfant. Il succombera sous le mépris d'une femme, et que sera-ce lorsqu'il se sentira atteint par les coups de la fatalité et les vengeances de la Providence! Il s'incline alors, s'avoue vaincu et s'humilie, et c'est par là qu'il se réconcilie avec la vérité morale, l'humanité et la religion. C'est un spectacle qui a sa grandeur. Tels sont les héros du roman de *Guy Livingstone*. Dès que le malheur les a frappés, ils doivent mourir, ou, sort plus terrible, se consumer dans l'isolement de *spleen*, de misanthropie et de dégoût.

Peut-être après tout le malheur et la mort sont-ils les conclusions favorables et désirables de telles existences. Il est bon que ces existences s'éteignent avant que la vieillesse arrive, il est bon que le malheur transforme en remords ces passions audacieuses et ces triomphes insolens que le cours naturel du temps et les glaces de l'âge auraient transformés en regrets coupables. Un vieux poète élégiaque est déjà un personnage peu séduisant; mais un vieux dandy présente un spectacle repoussant. Un vieux dandy est un scandale en chair et en os, un solécisme moral. La trop indulgente fatalité n'a pas touché ce vieux mondain, qui s'est d'autant plus endurci dans le mal que la douleur l'oubliait davantage. Aucune purification n'a élevé et

nettoyé son âme des vices et des frivolités criminelles qu'une longue existence y a entassés. De ses anciens scandales on ne voit plus que la fumée; la flamme brillante s'en est éteinte depuis longtemps. Cette superbe insolence s'est comme figée en un froid cynisme, et cette pratique audacieuse et passionnée du mal s'est transformée en théorie machiavélique. Le vieux *dandy* fait la philosophie des vices qui ne sont plus à son usage; l'impuissance de faire le mal où l'âge l'a réduit lui fait trouver une triste compensation dans le plaisir qu'il éprouve à le voir commettre autour de lui. C'est un réprouvé dans toute la force du terme, et l'on se demande, en le voyant, si l'apparente indulgence de la destinée n'est pas après tout le plus formidable châtiment qui pût l'atteindre. Les sens sont glacés, le cœur est desséché, la conscience muette : quel spectacle!

C'est avec tous ces déplaisans attributs que se présente au lecteur sir Harry Fallowfield, le précepteur de Guy Livingstone dans l'art des *flirtations*, vieux Valmont dont la dernière joie, l'unique consolation, la suprême ressource est d'exposer cyniquement les principes qui président à l'art des séductions. C'est à juste titre que l'auteur le compare à un immoral mancenillier à l'ombre duquel les meilleures résolutions se dessèchent et meurent. Sa conversation fait frémir; en voici un fragment qui montre qu'il aurait su apprécier les ressources et la profondeur d'esprit de Mme de Merteuil mieux que Valmont lui-même, s'il l'eût rencontrée sur son chemin. « Il est certainement très dur pour les femmes que notre sexe ait dégénéré comme il l'a fait, car je crois en conscience qu'elles sont aussi rusées, aussi perverses, et qu'elles apprécient la tentation autant qu'autrefois. Voyez miss Bellasys par exemple : elle a une sensualité calculatrice, une astuce de stratagèmes, un mépris complet de la vérité et une aptitude pour affoler les hommes que le régent Philippe aurait adorés. Je l'ai vue, un jour qu'elle n'avait rien de mieux sous la main à corrompre, s'emparer d'un homme plus vieux, plus triste, plus prudent et plus laid que je ne le suis moi-même, et l'amener en deux ou trois jours sur les frontières de la folie, si bien qu'il grondait contre sa pauvre femme, sa compagne depuis quarante années et la vertueuse mère de six grands enfans, avec une expression qui faisait penser aux couteaux de cuisine et à la strychnine. Guy lui convient mieux. La force de ses nerfs et de ses muscles la tient quelquefois en respect, et il a une certaine dureté de caractère et une absence de pitié dans la conduite qui, perfectionnées par mes conseils, le mèneront loin, quoique j'aie bien peur qu'il n'aille pas jusqu'au bout de la route. Oui, vous avez raison de ne point paraître flatté : *vous valez un peu mieux que les autres*, mais c'est tout. Notre monde dégénéré n'est pas digne de cette

rare créature; elle est née un siècle trop tard. » Pareil au Lovelace du poète, qui cherche la douleur pour s'en faire un miroir, il aime à contempler chez autrui les tortures de la jalousie, les blessures de l'amour déçu, le désespoir des passions malheureuses. Lorsque son élève chéri, Guy Livingstone, eut brisé le cœur de la belle et pieuse Constance Brandon, il eut un joli mot, cruel et pénétrant comme une lame d'acier, un mot où toute la malice d'une âme diabolique est concentrée comme un parfum ou un poison dans une goutte d'essence : « Rien n'est plus naturel ni plus conforme aux règles que ce qui est arrivé. La dame était une sainte, et les saintes ont toujours quelque chose d'incomplet tant qu'on n'en fait pas des martyres. La souffrance est leur état normal. » Il mourut comme il avait vécu, impénitent. Un soir, après avoir, selon sa coutume, semé autour de lui le plus de paradoxes immoraux qu'il put trouver, il monta dans sa chambre et se coupa la gorge avec une fermeté de main admirable, qu'on n'aurait pu attendre d'un homme perclus de rhumatismes. Il déshonora sa vieillesse et ses cheveux blancs par ce suicide, et la destinée le méprisa ainsi jusqu'à la fin. Mieux eût valu pour lui qu'au sortir de la jeunesse il eût été atteint par le malheur, et qu'il eût racheté ses fautes par les remords et les mélancolies de Ralph Mohun.

Ralph Mohun était un jeune officier d'une conduite à peu près convenable jusqu'au jour où une passion fatale s'empara de lui. Il ne songea pas à lui résister. Il aimait une jeune femme mariée contre son gré; il l'enleva et alla prendre du service dans l'armée autrichienne. Ralph avait un cœur, et par conséquent le malheur le saisit dès l'instant où sa passion fut satisfaite. Il souffrit non pas de ces vulgaires souffrances qui atteignent d'ordinaire les passions coupables, de l'ennui et du dégoût, mais des souffrances plus grandes et plus nobles du remords. Jamais l'amour de lady Caroline Mannering ne lui fut une chaîne, un fardeau, un regret; mais il souffrit de la situation humiliante que lui avait faite son amour. Le mari de lady Caroline ne fit point de demande en divorce et enleva ainsi au coupable le seul moyen qu'il eût en son pouvoir de réparer sa faute. Son amour ne put jamais la relever de la faute commise, et leur triste bonheur dut forcément porter jusqu'à la fin les infamantes épithètes d'illicite et d'illégitime. Caroline Mannering dut rester la concubine de Ralph Mohun. La tendresse et le dévouement de Ralph furent impuissans à protéger sa maîtresse contre les mépris du monde, la froide politesse des hommes et les sourires méprisans des femmes. En vain elle était à ses yeux une créature angélique, pour le monde elle n'était plus qu'une femme coupable et perdue. Le cœur de Ralph saigna donc d'une dou-

ble blessure, de la sienne propre et de celle que leur faute commune avait ouverte dans le cœur de la femme qu'il aimait. Un désespoir semblable à celui de l'homme qui voit sa famille menacée de mourir de faim sans pouvoir lui venir en aide s'empara du jeune officier lorsqu'il vit lady Caroline succomber sans qu'il pût la secourir sous la réprobation pharisaïque du monde. Enfin elle mourut, et alors Ralph Mohun sentit tout le poids de la solitude et de l'abandon. Il n'essaya pas de détourner la destinée, il ne songea pas à oublier. Il se retira dans un château dont il avait hérité en Irlande, et là il vécut seul, donna un libre cours à son humeur sauvage et s'offrit libéralement en pâture aux vautours du *spleen* et du remords. De loin en loin, cette solitude était troublée par l'arrivée de quelques amis d'enfance ou de voisinage admis à contempler l'ombre morose de celui qui avait été le bouillant Ralph Mohun.

C'est pendant une de ces visites que se passa une scène que je veux rapporter tout entière parce qu'elle expliquera au lecteur, mieux que ne le pourraient faire de longues considérations, une des causes les plus puissantes de l'ascendant des classes aristocratiques en Angleterre, je veux dire l'énergie sauvage et désespérée du gentilhomme anglais. Un soir, pendant que Ralph et ses convives étaient à table, un misérable *attorney* irlandais, poursuivi par les paysans qu'il avait maintes fois réduits à la détresse et au désespoir, chercha un refuge dans le château. Ralph Mohun écouta sans mot dire l'histoire de Michael Kelly (c'était le nom de l'*attorney*), puis, toujours muet, il lui montra la porte d'un geste impérieux. Et maintenant c'est un drame terrible qui commence :

« Le cri que poussa le malheureux en voyant ce geste, je ne l'oublierai jamais.

« — Pensez-vous que je vais transformer ma maison en lieu de refuge pour les *attorneys* en danger? dit Ralph en réponse au regard interrogateur que je lui lançai. N'y eût-il que cette raison que votre femme est sous mon toit, je ne m'y risquerais pas. Une attaque dans l'ouest n'est pas un jeu d'enfant.

« Kate était sortie, et était appuyée contre la galerie. En entendant ces derniers mots, elle devint rouge de colère et s'écria :

« — Si je pensais que ma présence pût empêcher un acte d'humanité, je quitterais votre maison à l'instant, colonel Mohun.

« Ralph sourit légèrement, et inclina la tête en signe de courtoise approbation.

« — Ne vous irritez pas, mistress Carew. Si vous avez envie de ces émotions, je serai trop heureux de vous les procurer. Ainsi c'est accordé, n'est-ce pas? Nous soutenons l'*attorney*. — Levez-vous donc, monsieur, et n'ayez pas cette figure de chien qu'on fouette. Vous êtes en sûreté pour le moment.

« Il avait à peine achevé ces mots, qu'on entendit au dehors un grand

bruit de pas, puis des chuchotemens animés, puis un coup frappé à la porte et une invitation à ouvrir.

« — Nous voudrions parler au colonel, s'il vous plaît.

« — Me voici; que désirez-vous? grogna Mohun.

« — Nous voulons l'*attorney*, nous savons qu'il est dans le château.

« — Alors j'ai regret de vous dire que vous serez désappointés. Ce n'est pas ma fantaisie de vous le livrer. Je ne vous livrerais pas un simple lapin; laissez cet homme tranquille.

« — Alors nous l'aurons en dépit de vous, crièrent en même temps deux ou trois voix.

« — Essayez, dit Ralph. En attendant, je vais dîner, bonsoir.

« Une voix qu'on n'avait pas encore entendue, d'un accent criard et perçant, s'éleva sur ces mots : — Ah! bien, je vous souhaite le meilleur des appétits, colonel, mon chéri, et dépêchez-vous de dîner. C'est Pierce Delaney qui vous servira votre souper. — Puis ils s'éloignèrent.

« — Ledit Delaney est un carrier colossal, dit Ralph. Il représente l'élément physique de la terreur dans les environs, comme j'en représente, je crois, l'élément moral. Nous aurons ensemble avant demain matin une chaude entrevue; il ne m'aime pas. Fritz, faites monter Connell; il est quelque part en bas.

« Le garde entra l'air ahuri. Il était dans les écuries, et venait seulement d'entendre parler de ce qui se passait.

« — Tenez les carabines et les fusils prêts avec des balles et des chevrotines, dit son maître. Nous allons être attaqués, à ce qu'il paraît.

« — Par le ciel, votre honneur, je n'ai pas la valeur d'une once de poudre ici dans la maison. J'avais l'intention d'aller en chercher demain matin avant votre lever.

« Mohun leva les épaules en sifflant légèrement.

« — L'homme propose, dit-il. C'est presque un malheur maintenant que nous ayons trouvé cette après-midi tant de coqs dans le bas taillis. J'ai environ quinze charges dans mon fourreau de pistolet. Cela suffira en faisant les charges des carabines légères.

« Puis il alla à une fenêtre d'où il pouvait voir sur la route; la lune était magnifique.

« — Je l'avais bien pensé, ils ont déjà placé des éclaireurs. Les barbares ont quelques notions de l'art militaire après tout. Maddox, viens ici (le *groom* était un robuste garçon anglais qui craignait beaucoup son maître, mais ne craignait rien autre sur la terre), selle Sunbeam, et sors par les portes de derrière en ayant soin de te tenir sous l'ombre des arbres... Puis va le plus diligemment possible à A... et dis au colonel Harding, en lui présentant tous mes complimens, que je lui serai reconnaissant de m'envoyer un détachement de ses hommes aussi promptement qu'il pourra. Ils peuvent être ici en deux heures. Et maintenant écoute : n'épargne pas le cheval en allant, mais ménage-le au retour. Tu ne serais ici d'aucune utilité, et je ne voudrais pas, si cela peut être évité, rendre mon cheval fourbu. Tu risqueras peut-être une balle ou deux sur la route, mais probablement ils ne tireront pas; il leur serait difficile de t'attraper. Et maintenant pars.

« — Connell, continua Ralph, allez donc scier les échelles qui sont rangées en travers dans la cour; ils n'attaqueront probablement pas les fenêtres grillées, mais il vaut mieux prendre toutes ses précautions; puis revenez et aidez Fritz à barricader avec les chaises et les meubles l'escalier et la salle qui est auprès. Garnissez la galerie tout le long avec les matelas que vous mettrez en double, en ayant soin de laisser des espaces pour qu'on puisse tirer. Allumez toutes les lampes et allez chercher d'autres lumières; nous ne verrons pas très clair après les douze premières décharges. Lorsque vous aurez fini, vous viendrez me parler. Maintenant si nous descendions dîner?

. . . . . .

« Alors il me tira à part et me dit presque dans un chuchotement: Vous me rendrez cette justice, quoi qu'il arrive, que si on ne m'y avait pas obligé, je n'aurais pas risqué un seul cheveu de la tête de votre femme pour sauver tous les *attorneys* patronés par le père du mensonge; mais croyez-moi, si les choses tournent mal, gardez une balle pour *elle!* Ne la laissez pas à la merci de ces démons; je les connais: il vaudrait mieux pour elle mourir dix fois que de tomber dans leurs mains brutales. Vous en ferez ce qu'il vous plaira cependant: à ce moment je ne serai pas capable de vous conseiller; Il n'entrera pas un homme dans cette galerie avant que je ne sois un cadavre! Néanmoins j'espère et je crois que tout ira bien. Ne perdez pas de temps à recharger votre fusil, Fritz fera cela pour vous. Ajustez froidement, nous n'avons pas une balle à perdre. Vous pouvez choisir l'épée qui vous conviendra le mieux; il y en a plusieurs derrière vous. Ah! je les entends qui viennent. Allons, mes amis, à vos postes!

« On entendit un bruit de pas nombreux et le bouillonnement d'une foule contre la porte de la salle; une voix forte et dure s'éleva:

« — Une fois pour toutes, voulez-vous nous le donner? Si vous ne voulez pas, nous allons le prendre, et vous subirez le même sort que lui. Vous avez aussi des femmes ici, et...

« Je ne transcrirai pas par pudeur le reste de la menace; je sais seulement que cette menace me donna une férocité de loup dont je ne me serais pas cru capable, car je suis très bonhomme au demeurant. Mohun, qui n'est pas bonhomme, lui, mordait furieusement sa moustache, et sa voix tremblait un peu, lorsqu'il répondit: — Avez-vous jamais récité une prière, Pierce Delaney? Vous en avez besoin d'une maintenant. Si vous voyez lever le soleil demain matin, je veux que ma main se sèche à mon poignet!

« Un cri aigu s'éleva de la foule des assaillans, puis la solide porte de chêne craqua et s'effondra sous les coups d'un madrier pesant, servant de bélier. En quelques secondes, les gonds cédèrent, et elle tomba dans l'intérieur avec fracas: trois sauvages figures, portant des torches et des piques, sautèrent par-dessus; mais aucune d'elles n'était leur chef Pierce Delaney.

« — L'homme à votre gauche vous appartient, Carew; Connell, prenez celui du milieu, dit Ralph aussi froidement que si nous avions fait lever une bande de coqs de bruyères. Pendant qu'il parlait, son pistolet partit, et l'envahisseur de droite tomba en travers du seuil, sans un cri ni un mouvement, tué raide et la cervelle traversée de part en part. Le garde et moi, nous fûmes presque aussi heureux. Il y eut une pause, puis une poussée du de-

hors, une décharge irrégulière de mousqueterie, et la partie abandonnée de la salle fut encombrée d'ennemis.

« Je ne puis dire exactement ce qui se passa. Je sais qu'ils se retirèrent plusieurs fois, car la barricade était imprenable, et que, tandis que leurs balles venaient s'amortir inoffensives contre les matelas, chacune des nôtres avait son effet, car rien ne fait tirer droit comme d'être à court de poudre; mais chaque fois qu'ils revenaient, c'était avec une férocité croissante.

« J'entendis Mohun murmurer plusieurs fois en lui-même avec un ton de mécontentement : — Pourquoi ce drôle ne se montre-t-il pas? Je ne puis découvrir Delaney! — Tout à coup j'entendis un cri étouffé à ma droite, et, à ma grande horreur, je vis Clontarf enlevé par-dessus la balustrade par la main d'un géant que je soupçonnai être l'homme que nous cherchions depuis si longtemps. A la faveur de l'obscurité produite par la fumée, il avait sauté par-dessus la balustrade de l'escalier, et, saisissant par le collet le pauvre garçon à un moment où il était sans méfiance, il se retirait dans la salle, entraînant sa victime après lui. Les bêtes sauvages se pressaient autour de leur proie avec un rugissement de triomphe. Avant que j'eusse eu le temps de penser à ce qu'il y avait à faire, j'entendis retentir à mon oreille un blasphème si terrible qu'il me fit tressaillir même dans ce moment critique; c'était la voix de Ralph, mais je la reconnus à peine, tant la fureur et l'excitation l'avaient rendue rauque et gutturale. Sans hésiter un moment, il se jeta par-dessus la balustrade et tomba droit sur ses pieds au milieu de la foule. Les assaillans étaient à moitié ivres de wiskey et exaspérés par l'odeur du sang; cependant, si grande était la terreur qu'inspirait le nom de Mohun qu'ils reculèrent lorsqu'ils le virent ainsi face à face, l'épée nue et les yeux étincelans. Cette terreur panique momentanée sauva Clontarf. En un instant, Ralph l'eut jeté sous la voûte d'un grand portail, et se tint entre son corps sans connaissance et ses assaillans. Deux ou trois coups de fusil furent tirés sur lui sans effet, il était difficile de viser droit dans un tel chaos; puis un homme, Delaney, s'élança vers lui armé d'un fusil à crosse énorme. — Enfin! dit Mohun en riant dans sa barbe d'un rire sourd et sauvage et en avançant d'un pas à la rencontre de son ennemi. — Un coup qui aurait été capable d'assommer Béhémoth fut dextrement détourné par le sabre; puis, par un rapide mouvement, l'arme meurtrière tomba sur le visage du *rapparee* et le fendit d'un seul coup, depuis le sourcil jusqu'au menton.

« Ses camarades se précipitèrent par-dessus son corps, furieux, quoique un peu découragés par la chute de leur plus formidable champion; mais ils avaient affaire à une lame qui avait tenu en respect une demi-douzaine de soldats hongrois à la fois, et du tranchant ou de la pointe cette lame les atteignait comme par magie. Ils reculaient, lorsque Delaney, remis des premiers effets de sa terrible blessure, exhalant des blasphèmes qui semblaient couler avec le sang qui sortait à torrens de sa blessure, se traîna en rampant vers Mohun, dont il essaya d'étreindre les genoux pour le faire tomber. Ah! ce fut un spectacle à vous poursuivre dans vos rêves! Ralph regarda à ses pieds et rit de nouveau; son sabre tourna en décrivant un large cercle, puis, forçant le blessé à s'étendre à terre, il dirigea la pointe

du sabre sur le gosier de sa victime et le cloua contre le pavé. Je vous assure que j'entendis distinctement l'acier lorsqu'il grinça contre la pierre. Une terrible convulsion agita tous les membres, puis cette immense masse de chair devint inerte pour toujours. Il y eut pendant quelques instans comme une prostration chez les Irlandais. Ils reculèrent vers la porte, comme des moutons parqués. Leurs munitions étaient épuisées, et aucun d'eux n'osait franchir la hideuse barrière qui les séparait maintenant du terrible cuirassier.

« Tout cela ne mit pas à se faire la moitié du temps que j'emploie à vous le raconter. J'hésitais pour savoir si je devais descendre ou bien rester là où mon devoir me retenait, près de ma femme. Fritz était à genoux derrière moi, immobile et silencieux : il avait reçu l'ordre de rester près de moi jusqu'à la fin; mais le robuste garde-chasse, ne pouvant y tenir plus longtemps, se leva.

« — En vérité, dit-il, je suis un pauvre homme pour l'épée, mais je dois essayer d'aider le maître d'une manière ou d'une autre. — Et il commença à escalader la barricade. Le rapide regard du colonel surprit ce mouvement, et sa voix impérieuse s'éleva sonore et nette au-dessus du tumulte :

« — Ne bougez pas, Connell; restez où vous êtes. J'en finirai seul avec ces chiens. — En disant ces mots, il s'élança sur eux l'épée haute et la tête baissée. Je ne m'étonne pas s'ils reculèrent : toute sa personne avait subi une transformation terrible; il n'y avait pas un poil de son épaisse barbe qui ne fût hérissé de rage, et le démon du meurtre lançait par ses yeux ses rouges regards.

« A ce moment, un cri étrange nous vint du dehors, cri auquel répondit ma femme, qui avait été silencieuse jusque-là. D'abord je pensai que quelques-uns de ces drôles avaient escaladé la fenêtre; mais je distinguai bientôt que ces cris avaient l'accent de la joie. Pauvre Kate! elle avait trop vécu près des casernes pour ne pas reconnaître le cliquetis des gaînes d'acier.

« Lorsque les dragons, lancés au grand galop, arrivèrent, il ne restait plus dans la cour que des morts et des mourans. Mohun avait poursuivi les fuyards pour leur tailler encore deux ou trois croupières. Nous descendîmes dans la salle, et lorsque nous atteignîmes la porte, nous vîmes un pauvre diable mutilé se remuant sur ses genoux et demandant grâce. Pauvre diable! il aurait tout aussi bien pu demander grâce à un tigre affamé des jungles! Le bras qui avait frappé si souvent cette nuit, et jamais en vain, s'abattit une fois encore; l'appel à la pitié s'acheva dans un râle de mort, et lorsque nous arrivâmes près de lui, Mohun essuyait froidement son sabre ensanglanté. Il ne lui restait plus rien à faire. Je ne pus m'empêcher de tressaillir lorsque je serrai la main qu'il me tendit, et je vis Connell trembler pour la première fois en faisant le signe de la croix.

« Les dragons revinrent de la poursuite; ils n'avaient fait que deux prisonniers, les ténèbres et les inégalités du terrain les avaient empêchés d'en faire davantage. Ralph s'avança vers l'officier qui les commandait.

« — Combien vous êtes aimable d'être venu vous-même, Harding, alors que je n'avais demandé qu'un détachement de vos hommes! Entrez; nous souperons dans une demi-heure, et Fritz prendra soin de vos hommes. Jetez

toute cette charogne dehors, ajouta-t-il lorsque nous entrâmes dans la salle, qui était pavée de cadavres; nous leur accorderons une trêve pour ensevelir leurs morts.

« Clontarf vint nous rejoindre; il n'avait été qu'étourdi et meurtri dans sa chute. Sa pâle figure se colora vivement lorsqu'il dit : — Je n'oublierai jamais que c'est à vous que je dois la vie!

« — Il ne vaut pas la peine d'en parler, répondit Mohun avec indifférence. J'espère que vous ne vous êtes pas fait trop de mal en dégringolant. Diable! vous avez été près d'y passer cependant; les bras du carrier étaient un rude collier!

« A ce moment, on emportait les restes défigurés du géant. Son meurtrier arrêta les porteurs et se courba sur cette hideuse masse avec une sombre satisfaction.

« — Mon bon ami Delaney, murmura-t-il, vous avouerez que j'ai tenu parole. Si jamais nous nous rencontrons de nouveau, je pense que vous me reconnaîtrez. Au revoir.

« Et il se détourna.

« Je n'ai pas besoin d'insister sur la scène de félicitations réciproques, ni de raconter comment Kate rougit lorsque nous la complimentâmes sur son courage. Heureusement pour elle, elle n'avait rien vu, quoiqu'elle eût tout entendu. Comme nous allions nous asseoir pour le souper que Fritz avait préparé avec la merveilleuse tranquillité qui lui était habituelle, et que Kate allait prendre congé de nous, car elle avait besoin de repos, nous remarquâmes l'*attorney* qui tournait autour de nous avec une physionomie triomphante encore plus servile et repoussante que son abjecte terreur des heures précédentes.

« — Mistress Carew, dit Mohun, si vous en avez fini avec votre *protégé*, je crois que nous ferons bien de l'envoyer à l'office. Donnez-lui à manger, Fritz, non pas avec les soldats cependant, et demain matin, aussitôt qu'il fera jour, que quelqu'un l'accompagne chez lui. Si vous dites un mot, monsieur, *je vous fais mettre à la porte immédiatement*.

« M. Kelly sortit de l'appartement presque aussi effrayé qu'il y était entré deux heures auparavant. »

Voilà qui peut s'appeler pousser à fond les affaires dans lesquelles on est engagé. Lorsque Polonius bénit son fils Laërte, il lui recommande, entre autres conseils, d'éviter autant que possible les querelles, mais d'aller jusqu'au bout de celles qu'il aurait une fois acceptées. Le peuple anglais semble de tout temps avoir pensé comme Polonius. Nous avons cité cette scène tout entière, parce qu'elle éclaire merveilleusement quelques-uns des côtés du caractère anglais, et qu'il peut en sortir plus d'une leçon pour un lecteur qui sait réfléchir. Nous ne nous rendons pas bien compte en France, aujourd'hui encore, du caractère anglais, et surtout des qualités et des défauts qui le rendent redoutable. Il est généralement admis que l'Anglais est remarquable par son flegme et son absence de passions, et

qu'il doit ses triomphes dans la politique et dans la guerre à son sang-froid, qui ne l'abandonne jamais. Il n'y a pas au contraire de peuple dont les passions soient plus désespérées et plus irrésistibles. Ce qui nous abuse sur leur nature, c'est que ces passions sont entièrement différentes des nôtres et de celles que nous connaissons familièrement; elles ne sont pas explosives comme celles des peuples du midi, elles sont déterminées par la volonté et soulevées par la nécessité. Ce sang-froid et ce flegme qui nous émerveillent ne sont pas autre chose que l'hésitation de la volonté et la défiance de soi-même; mais lorsqu'une fois l'Anglais a pris son parti, et qu'il voit qu'il n'y a plus ni à hésiter ni à reculer, alors il suit le conseil de Polonius et va jusqu'au bout de la querelle qui lui est offerte. Il a écouté la voix de la raison jusqu'au moment précis où la raison a été impuissante à le protéger; il a été dominé par la volonté jusqu'au moment où la volonté ne lui a plus été d'aucun secours; maintenant il se confie aux forces aveugles du tempérament, de la passion et de la nature. Au lieu de dire que l'Anglais triomphe par le sang-froid, il faudrait dire que la plupart du temps il triomphe par l'absence de sang-froid. Contrairement aux opinions reçues, je crois donc qu'on peut avancer que la force du caractère anglais tient à ces deux qualités contradictoires : une prudence consommée et une énergie sauvage. Telle est, pendant toute la durée de la scène sinistre que nous avons citée, la conduite de Ralph Mohun, qui d'abord par prudence n'hésite pas à violer les lois les plus naturelles et les plus élémentaires de l'humanité, et qui, une fois engagé malgré lui dans une querelle pour un homme qu'il méprise, verse le sang comme l'eau. Je recommande cette scène à l'attention des sensibles journalistes qui ont versé tant de larmes sur le sort des révoltés hindous : elle leur servira peut-être à comprendre l'énergie sauvage du peuple anglais en général, et du gentilhomme anglais en particulier. C'est un commentaire indirect de quelques-uns des faits et gestes les plus récens de l'Angleterre : l'aveugle héroïsme de la cavalerie anglaise chargeant à Balaclava l'artillerie russe; les gardes *coldstream* étreignant corps à corps leurs ennemis à Inkerman et les assommant à coups de quartiers de roche à la manière des guerriers barbares; les larges tueries des Indes et les cipayes attachés à la bouche des canons.

Comme la morale doit toujours conserver ses droits, je n'hésiterai pas à dire que l'énergie de Ralph Mohun ne peut pas être proposée comme exemple, et qu'elle mérite presque l'épithète de criminelle. Toutefois il est des cas où il est aussi ridicule de s'indigner qu'il serait condamnable d'approuver. L'énergie de Ralph est une de ces qualités, ou de ces vices si vous voulez, contre lesquels

il est fort inutile de s'élever; il y a plus de profit à les constater purement et simplement. Les vices ont cet avantage de commun avec les vertus, qu'ils servent également bien à mettre en relief la nature de l'individu, et qu'ils nous apprennent également bien comment et pourquoi tel personnage serait un adversaire redoutable, comment les mouvemens de la passion s'opèrent dans son âme, et avec quel degré de rapidité ou de lenteur. C'est là le genre d'instruction que nous donne le beau massacre exécuté par Ralph Mohun. Constatons le caractère redoutable de son énergie, et laissons-le régler ses comptes avec Dieu et sa conscience.

Partagez-vous les goûts du jour? Lecteur blasé, aimez-vous les émotions mélodramatiques? ou bien, lecteur plus réfléchi, aimez-vous à voir les passions aller jusqu'au bout d'elles-mêmes, la nature triompher de la civilisation, et les instincts de l'homme mépriser les convenances sociales? Le roman de *Guy Livingstone* contient des scènes qui pourront satisfaire ces différens goûts. Les personnages du roman appartiennent tous, je l'ai dit, aux classes les plus élevées de la société; mais leurs habitudes mondaines ne les sauvent pas des pires extrémités de la passion. Les jésuites, qui ont été souvent de fins connaisseurs de la nature humaine, ont toujours placé leur idéal politique dans une certaine moyenne de civilisation également éloignée de la barbarie instinctive et de l'extrême raffinement social. Ni trop ni trop peu de civilisation a toujours été leur devise. Il y a des momens de scepticisme où le contemplateur impartial est tenté de leur donner raison. Il semble en effet que l'homme n'est jamais plus près de rejoindre sa nature primitive que lorsqu'il paraît s'en éloigner à l'excès, et qu'un certain raffinement moral, en lui faisant dépasser la civilisation, l'en fait sortir et l'abandonne à sa sauvagerie instinctive. Le type humain qui nous occupe en ce moment, le *dandy*, prouve la vérité de cette observation. Il n'y a pas d'homme qui attache plus d'importance aux minutieux raffinemens de la civilisation, il n'y en a pas qui soit plus enclin à violer tout ce qui constitue essentiellement la civilisation.

Parmi les amis de Guy Livingstone et de Ralph Mohun, il y avait un jeune capitaine, beau, aimable et frivole, qui représentait dans cette société l'étourderie agressive et l'insouciance morale. Ce n'est pas lui qui aurait jamais ressenti les remords cuisans de Ralph Mohun ou de Guy Livingstone, car les luttes de la conscience lui étaient inconnues. Il avait une de ces âmes perpétuellement adolescentes, qui vivent comme plongées dans une aimable somnolence morale. L'absence de contrainte, l'habitude de la richesse, l'atmosphère sociale dans laquelle elles respirent, semblent produire sur

ces âmes les effets de l'opium; elles rêvent tout éveillées, et ne se sentent pas plus responsables de leurs actions que le mangeur d'opium ne se sent responsable de ses rêves. Cette somnolence cependant n'est pas si complète qu'elle ne puisse céder à l'aiguillon de la vanité et aux émotions agréables de l'impertinence. Tel était Charles Forrester. Il ne lui suffisait pas de triompher, il fallait qu'on sût qu'il triomphait; il ne lui suffisait pas de l'emporter sur un adversaire, il lui fallait offenser cet adversaire. A quoi lui aurait-il servi d'être préféré à un rival, s'il n'avait pas eu le plaisir de dire à ce rival qu'il le méprisait, et qu'une partie de son bonheur consistait dans les tortures qu'il lui causait? L'aimable étourdi paya cher ses impertinences. Il aimait une jeune fille fiancée contre son gré à un Écossais d'un tempérament sombre et jaloux, d'un caractère concentré et vindicatif. Charles Forrester ligua contre lui tous ses amis; le malheureux était déjà haïssable aux yeux de sa fiancée, ils le rendirent ridicule. Ils n'oublièrent rien de ce qui pouvait lui faire sentir non-seulement qu'il n'était pas aimé, mais qu'il ne méritait pas d'être aimé. Au bout d'une semaine de ce supplice, comme l'Écossais ne lâchait pas prise, Charles Forrester enleva Isabelle Raymond, et se réfugia avec elle sur le continent, où leur mariage fut célébré. Depuis ce temps, ils avaient vécu dans l'insouciance la plus complète au milieu des plaisirs de Paris et des magnificences des villes d'Italie; ils n'apercevaient pas derrière eux le spectre de l'Écossais Bruce, qui les poursuivait partout comme la vengeance, guettant le lieu et l'heure propices. Un soir Charles Forrester fut trouvé mort dans la campagne romaine. L'assassin avait fui, et il fut longtemps impossible de le découvrir; mais dès le premier instant Guy Livingstone ne s'était point trompé : c'est un coup de Bruce, avait-il dit. Maintenant, si vous voulez savoir tout ce que la passion peut faire dire et commettre à deux *gentlemen* quand une fois elle est déchaînée, écoutez la confession de Bruce à Guy Livingstone quelques minutes avant l'heure où il va devenir fou, non de remords, mais de honte et de rage.

« — Me direz-vous comment vous l'avez tué? demanda Livingstone en modérant sa voix par un étonnant effort de volonté.

« — C'est ce que je désire faire, répondit Bruce. — Je crois qu'il était heureux de l'occasion qui s'offrait de nous prouver combien nous l'avions mal jugé en le croyant inoffensif, car un singulier sourire faisait grimacer sa bouche. Guy, dont les yeux étaient baissés à ce moment, ne vit pas ce sourire; s'il l'eût aperçu, jamais Bruce n'aurait fait son récit.

« — Vous savez que vous étiez tous contre moi à Kerton. Elle ne se souciait guère de moi, c'est possible, mais j'aurais été si patient et si persévérant qu'elle aurait fini par m'aimer; mais jamais vous n'avez voulu jouer

franc jeu avec moi. Ah! pensiez-vous qu'il ne me restait aucune chance parce que j'étais laid et gauche?

« — Non, mais parce qu'elle savait que vous étiez un lâche! dit Guy.

« Il y eut quelque chose de réellement grand dans la complète indifférence avec laquelle Bruce reçut l'insulte.

« — Vous avez tort, répliqua-t-il froidement; elle ne savait rien de pareil, mais vous, vous le saviez tous, et vous comptiez sur la longanimité et la faiblesse inoffensive de mon caractère. Je m'aperçus à la fin de ce que Forrester avait fait; cependant je crus toujours qu'elle m'épouserait. Je comptais sur son père et sur ses propres craintes pour la maintenir dans le droit chemin. Après le mariage, j'aurais continué d'essayer ce que pouvaient accomplir un grand amour et une grande tendresse. Je voulais... Peu importe maintenant ce que je voulais. Tout est fini! Je fus presque fou pendant la semaine qui suivit sa fuite, puis je me calmai, et je me dis froidement : Je le tuerai de ma propre main. Et ainsi ai-je fait. Je vous jure qu'Allan n'a rien su jusqu'au moment où ma résolution s'est accomplie. Je pensais que je serais assez brave pour tenir la promesse que je m'étais faite. Cinquante fois, pendant les mois durant lesquels je les ai suivis, changeant sans cesse de déguisement, je fus sur le point de le surprendre seul; mais chaque fois je fus désappointé. Partout où ils s'arrêtaient, je surveillais leurs fenêtres pour surprendre sa sortie, mais je ne vis jamais...

« Il grinça des dents et se roula sur lui-même comme sous l'empire de ses jaloux souvenirs. Nous devinâmes ce qu'il voulait dire, puis il continua. — Cette nuit, il sortit et rentra plusieurs fois. Je pensai qu'il ne s'éloignerait jamais assez, et j'appelai le diable à mon secours. Le diable m'entendit, car peu de temps après Forrester descendit le sentier. Je le suivis l'espace d'environ cent mètres, mon cœur battant si fort que je pouvais à peine respirer, puis je me mis à courir, et je me plantai droit devant lui. J'avais enlevé la barbe et la perruque noire que je portais toujours; aussi me reconnut-il immédiatement.

« — Monsieur Bruce, je crois? dit-il en tirant son chapeau comme si nous nous rencontrions à un rendez-vous donné d'avance.

« — Oui, répondis-je. Je vous tiens à la fin, ainsi que je l'avais désiré. J'essayais de parler avec le même calme que lui; mais, en sentant s'approcher le moment de l'action, ma damnée poltronnerie me fit balbutier.

« — Je ne suis pas invisible généralement, répliqua-t-il. Vous, ou bien quelqu'un de vos amis, auriez pu me rencontrer il y a longtemps. Vous avez mis un certain temps à prendre votre résolution. C'est, je suppose, l'effet de la malheureuse prudence constitutionnelle dont vous souffrez. Très bien, je vous verrai à Rome; c'est plus que vous ne méritez!

« — Vous vous battrez ici, immédiatement...

« — Je ne ferai rien d'aussi mélodramatique. Je vous offrirai un bon duel régulier; mais si vous ne vous retirez pas de mon chemin immédiatement, je vous brûle la cervelle, comme je le ferais à tout autre désagréable gredin. — Et il porta sa main sur sa poitrine, où, je le savais, il tenait un pistolet caché.

« Je me trouvai brave alors. Je sautai sur lui : — Vous pouvez tirer main-

tenant si vous voulez, lui dis-je. Je vous jure que je suis sans armes; mais montrez *cela* à votre femme quand vous serez rentré. — Et de la main je le frappai au visage.

« Je me rappelai la marque sur la joue du cadavre, et je regardai Guy avec une émotion curieuse. Je ne pus voir son visage, car il était caché par le rideau; mais ses jambes tremblaient et fléchissaient sous lui.

« — Je songeai à ce qui allait se passer, continua Bruce; il tira son pistolet, mais il le jeta à terre, et dans la chute une des charges partit. Puis nous nous étreignîmes. Après avoir lutté pendant une minute ou deux sur l'étroit sentier, nous perdîmes pied et nous glissâmes le long des rochers. Aucun des deux ne lâcha prise, mais je tombai sur lui et je le maintins à terre. Il lutta d'abord en désespéré; mais lorsqu'il s'aperçut que j'étais le plus fort, il se tint immobile et me regarda. Je dis : « C'est mon tour à la fin! Pensez-vous que je vous laisserai partir? »

« Il ne répondit pas d'abord. Je crois qu'il ne voulut pas répondre avant d'avoir repris assez de souffle. Alors il dit froidement : — Non, je ne le pense pas. Finissez-en promptement, si vous pouvez; c'est tout.

« J'aurais attendu un peu plus longtemps pour jouir de mon triomphe; mais je pensai que le bruit du coup de pistolet pourrait attirer quelqu'un. Alors je serrai d'autant plus vigoureusement le gosier de ma victime, et je regardai autour de moi pour trouver un instrument de mort. Je n'en trouvai aucun d'abord, et je commençais à me radoucir en le voyant tellement sans secours à ma merci; mais comme je relâchais mes doigts, je l'entendis murmurer : — Pauvre Bella, nous avons été bien heureux! J'aurais désiré que nous eussions plus de temps...

« Je devins fou aussitôt. — Que Dieu vous damne! criai-je. Je vais vous tuer sur-le-champ, et je l'épouserai plus tard.

« Son insolent sourire, qui m'était si connu, apparut sur ses lèvres : — Non, vous ne le ferez pas, dit-il : vous ne savez pas combien elle vous hait, et combien de fois nous avons ri...

« Il n'eut pas le temps d'en dire davantage, car j'avais trouvé alors mon instrument de mort, une pierre triangulaire, pointue comme un poignard, et je l'en frappai sur la tempe de toutes mes forces. Il fit un violent mouvement convulsif qui me débarrassa de lui, et il ne remua plus jamais ensuite.

« Je ne me repentis pas de ce que j'avais fait; je ne m'en suis jamais repenti depuis; je ne m'en repens pas davantage maintenant. Je songeai seulement au meilleur moyen d'éviter les conséquences de l'acte que j'avais commis. Je pris sa bourse et sa montre afin qu'on soupçonnât les brigands, et je les jetai dans la rivière à un mille de là. Je lui dérobai encore une autre chose, celle-ci. — Sa face hagarde fut comme transfigurée, et prit un air de triomphe sinistre, lorsqu'il ouvrit un petit portefeuille de cuir qui était suspendu autour de son cou, et qu'il en tira devant nous deux boucles de cheveux. »

Guy Livingstone, le personnage qui donne son nom au roman, est une victime de la force et du tempérament. Dès le collége, il

annonçait en bien, en mal, ce qu'il serait plus tard dans ce monde. Il avait fait cesser la tyrannie d'un de ses condisciples sur les enfans de l'école, en l'assommant avec un chandelier de cuivre; il avait excité les fureurs jalouses du principal de l'école, en entamant avec sa femme une *flirtation* selon toutes les règles. Perfectionné par les bons conseils de sir Henri Fallowfield, Guy tint plus tard tout ce qu'il promettait. Le tempérament dominait chez lui la volonté. Il n'était point méchant, et même il était un ami sûr et dévoué; cependant il lui arrivait de commettre le mal par un excès de force, comme ces athlètes dont les doigts musculeux brisent ce qu'ils voulaient seulement toucher. Il était capable de générosité, et rarement cependant il lui arrivait d'être généreux, car il avait l'orgueil de sa force, et méprisait la faiblesse à l'égal d'un vice. Il n'accordait son appui que lorsqu'on l'implorait, et encore ne l'accordait-il qu'avec une cruelle ironie. Athlétique, orgueilleux et sensuel, Guy était donc un païen dans toute la force du mot; toute beauté morale était pour lui comme non avenue. Les larmes qu'il faisait répandre à une femme lui plaisaient comme une flatterie, car ces larmes étaient une marque de l'amour qu'il avait inspiré. Si le cœur qu'il avait séduit se brisait, il en était fier comme d'un triomphe. Guy était un de ces mondains d'élite, heureusement très rares, qui sont également redoutables, soit qu'on leur cède, soit qu'on leur résiste : si vous leur cédez, leur mépris vous accablera; si vous leur résistez, leur orgueil s'irritera. De pareils hommes sont un vrai fléau, car l'honnête moyenne de l'humanité n'existe pas pour eux, et ils n'estiment que les deux extrêmes de la nature humaine, l'extrême perversité et l'extrême candeur. Par un hasard fatal, leur puissance de faire le mal se trouve en complet accord avec leurs goûts, car de tels hommes ne plaisent en général qu'aux âmes perverses, qu'ils étonnent par une fermeté que l'expérience ne leur a pas révélée, et aux âmes candides, qu'ils troublent et bouleversent. Ce fut l'histoire de Guy Livingstone. Presque à son entrée dans la vie, il aima et fut aimé en même temps de deux femmes séparées l'une de l'autre par l'immense intervalle qui sépare la perversité de la candeur : Flora Bellasys, exécrable jolie femme dont le plus grand plaisir était d'affoler et de désespérer les cœurs qui l'approchaient, et Constance Brandon, âme pieuse et pure, destinée à renouveler l'histoire, si souvent répétée, mais éternellement poétique, des anges qui descendirent sur la terre par amour pour les enfans des hommes. Guy triomphait donc également du bien et du mal; quel triomphe pour son orgueil! Mais auquel de ces deux élémens donnerait-il la préférence? Hélas! Constance Brandon ne répondait qu'à la partie morale de son être, qui

jusqu'alors avait sommeillé dans une torpeur léthargique, tandis que Flora Bellasys répondait à la partie sensuelle de sa nature, qui depuis longtemps était terriblement éveillée et d'un insatiable appétit. Il avait donc pour Constance Brandon ce sentiment un peu froid qui s'appelle l'estime et cette affection sympathique qu'éveille l'amour respectueux de lui-même, pour Flora cette passion complaisante qu'éveille l'amour hardi, qui, pour plaire à l'être aimé, abdique volontiers toute fierté.

Flora Bellasys aimait réellement Guy Livingstone. En lui, elle avait trouvé son maître; avec lui, elle avait été obligée de combattre à armes égales, et elle avait vu avec admiration les combats meurtriers d'habitude de sa coquetterie se transformer en d'amusans et inoffensifs tournois. Lorsque Flora apprit le prochain mariage de Guy avec Constance Brandon, elle se sentit blessée à mort; Guy était le seul être dont elle se fût jamais souciée, le seul qu'elle pût aimer, car il était le seul qu'elle n'eût pas réussi à désespérer par ses dédains et à tromper par ses artifices. S'il lui échappait, sa vie était finie pour toujours; il fallait donc l'éloigner de sa rivale, celle-ci dût-elle en mourir. En un instant, son parti fut pris, et elle résolut énergiquement la mort de Constance Brandon. Cruelle comme Médée, elle appela à son aide, non les philtres et les poisons, mais les stratagèmes mondains et les ruses parlementaires, comme il convient de le faire au XIXe siècle et dans un pays constitutionnel. Un soir, dans un bal, elle eut l'art de se faire surprendre par sa rivale les lèvres de Guy Livingstone collées contre ses lèvres, les mains de Guy Livingstone entrelacées aux siennes. L'apparition de Constance Brandon fut un coup de foudre pour Guy Livingstone; cependant il ne s'humilia pas, et ne demanda point grâce lorsque Constance lui annonça que tout était fini entre eux. Ils se séparèrent, lui pour vivre désormais dans la solitude du cœur, elle pour languir de douleur. Cependant telle était la force de la passion qu'avait inspirée ce personnage séduisant et fatal, qu'aucune des deux rivales ne voulut encore renoncer à lui. Flora, confiante dans la puissance de ses sortiléges, le suivit de près sur le continent, où il alla chercher l'oubli dans le plaisir et l'orgie; Constance, confiante dans la puissance des prières qu'elle adressait au ciel, voulut croire jusqu'au dernier moment que le cœur de Guy lui reviendrait purifié et pénitent. Quand elle se sentit mourir, elle voulut avoir avec lui une dernière entrevue. Ce fut par miracle que ce vœu put se réaliser, car la cruelle Flora avait, par une basse trahison, détourné les lettres dans lesquelles Constance informait Guy de son désir et de l'état dangereux où elle se trouvait. L'entrevue eut lieu : elle fut longue, douloureuse, dramatique. Les regrets tinrent peu

de place dans cette conversation suprême; la mourante n'entretint Guy que de ses espérances pour l'avenir. Quelles espérances? L'espérance que son souvenir serait pour le reste de sa vie non un remords cuisant, mais un bienfaisant regret, l'espérance qu'il s'écarterait des voies dangereuses et perverses dans lesquelles il était engagé, qu'il renoncerait à cet orgueil brutal et à cette sensualité égoïste auxquels elle devait la mort. Elle avait fait promettre à son frère que sa mort ne serait pas vengée; elle fit promettre à Guy que jamais, quoi qu'il arrivât, il n'accepterait de combat avec son frère, et qu'il ferait taire à jamais la voix de l'orgueil. Pendant que ces suprêmes promesses s'échangeaient, on pouvait entendre de la chambre de la mourante les pas fiévreux de Cyril Brandon, frustré de sa vengeance par la piété de sa sœur. Enfin la porte s'ouvrit, un œil chargé de reproches se fixa sur Guy Livingstone, et une voix impérative dit : « Il est temps. » Quelques jours après, la mort avait séparé pour toujours les deux amans. A partir de ce moment, Guy, dans toute la fleur de la jeunesse et de la force, commença à descendre le chemin de la vie. Il ne se releva pas du coup qu'il s'était porté à lui-même. Il connut, pour employer les paroles de l'Écriture, toutes les souffrances du feu qui ne s'éteint pas, toutes les morsures du ver qui ne meurt pas. Les triomphes mondains n'eurent plus de charme pour lui; les sourires de Flora Bellasys n'eurent plus d'empire sur son âme. Il avait perdu la faculté de vouloir, la puissance de désirer, la force d'aimer. Il ne recommença pas une vie nouvelle, il regarda s'éteindre tristement l'ancienne. Cependant les prières de Constance ne furent pas perdues, car en mourant il eut le courage de la résignation et supporta sans se plaindre les reproches amers de Cyril Brandon, qui se porta envers lui aux derniers outrages, puis il retourna vers Dieu aussi digne de sa clémence que le lui avaient permis sa nature passionnée et son orgueil intraitable.

Ce livre est une sorte d'exception dans la littérature anglaise contemporaine, et nous a fait rétrograder de vingt ans en arrière, à l'époque où les romans de Bulwer étaient dans toute leur vogue, et où le souvenir du satanisme byronien emplissait toutes les imaginations. Aujourd'hui les écrivains anglais ont abandonné la peinture du *high life* et des passions mondaines, et ont porté leur attention sur les passions moyennes de l'humanité et sur les conditions moyennes de la société. *Guy Livingstone* est donc une exception, et cependant il rentre aussi à sa manière dans le courant général qui entraîne la littérature anglaise contemporaine. Ne cherchez pas dans cette peinture des mœurs des dandies la sécheresse et l'insolence immorales qui distinguent les anciens romans de Bulwer. L'auteur n'a

pas voulu seulement faire un roman, il a voulu faire un livre vrai; il ne s'est pas borné à la peinture des passions, il a été obligé de rendre hommage à la morale. Dans les momens scabreux, dans le récit des actions coupables, il abaisse le ton de sa voix, d'ordinaire pleine d'ampleur, de sonorité et de confiance, et murmure sourdement la triste vérité. Un petit filet de religion, — bien petit et bien léger, il est vrai, — serpente à travers tout le livre. L'influence d'une littérature de plus en plus démocratique se fait sentir dans ce beau et dramatique récit. Aujourd'hui, l'auteur donne ses personnages pour ce qu'ils sont; il y a vingt ans, peut-être leur aurait-il hardiment donné l'absolution, et les aurait-il préconisés comme des héros dignes d'être imités. C'est un progrès de la morale publique dont nous félicitons la littérature anglaise. Cependant, tels qu'ils sont, vicieux, coupables, criminels même, ces personnages sont loin de nous déplaire, car ils peuvent nous donner indirectement une certaine leçon morale, à laquelle l'auteur anglais, préoccupé d'un public plus scrupuleux que notre public français, n'a certainement pas songé. Ils sont faits pour inspirer le dégoût des héros de notre présente littérature romanesque et dramatique. Ils nous apprennent que lorsqu'on veut commettre le mal et pratiquer le vice, il faut au moins avoir un grand air et une belle tournure. Lorsqu'on veut aller à la damnation, il faut prendre au moins ses mesures pour être un grand damné, et avoir droit à quelque pittoresque et dramatique supplice. Mieux vaut nager dans les flots embrasés du Phlégéton, être enseveli dans une tombe de soufre, et voler éternellement fouetté par les furieuses tempêtes de l'enfer, que de croupir dans quelque marais du Cocyte ou parmi ces herbes grasses et fétides qui, au dire du père d'Hamlet, pourrissent sur les rivages du Léthé.

ÉMILE MONTÉGUT.

L'ÉCHELLE MOBILE

ET

LE COMMERCE DES CÉRÉALES

Enquête par-devant le conseil d'état sur la révision de la législation des céréales, 3 vol. in-4°.

Jusqu'au moment où les affaires d'Italie ont pris tout d'un coup un aspect si émouvant, la question de l'échelle mobile appliquée au commerce des grains était peut-être celle qui occupait le plus les esprits. On la discutait dans presque toutes les sociétés d'agriculture et dans la plupart des comices. La Société centrale de Paris la traitait avec la maturité qui lui est propre et le profond savoir qui distingue la plupart de ses membres (1). Le conseil d'état, qui en avait été saisi par le gouvernement, avait ouvert une enquête dans laquelle beaucoup de notabilités de l'agriculture et du commerce, ainsi que des hommes qui avaient laissé les plus honorables souvenirs dans l'administration du pays, étaient venus apporter le tribut de leurs lumières et de leur expérience. A la suite de cette enquête, le conseil d'état allait délibérer, et un projet de loi ne pouvait tarder d'être apporté au corps législatif. Du choc de toutes les opinions qui se sont produites ainsi est résultée une clarté assez vive, ce nous semble, pour tout esprit non prévenu, et l'imminence des grands événemens dont la péninsule italienne semble devoir être le théâtre n'est pas une raison suffisante pour qu'on ensevelisse dans l'oubli désormais cette intéressante question.

(1) Dans sa séance du 26 avril, cette société s'est prononcée, à la majorité de 24 voix contre 12, contre le principe de l'échelle mobile.

I. — DE L'ÉCHELLE MOBILE A L'IMPORTATION.

L'échelle mobile naquit chez nous d'une illusion politique et d'un calcul fautif de l'intérêt privé. On sait qu'elle vit le jour en 1819, et qu'elle fut parée de nouveaux atours en 1821. A cette époque, la grande propriété exerçait l'ascendant que lui avait ramené le courant des idées après la rentrée des Bourbons. — Les politiques les plus consommés de l'école royaliste d'alors étaient persuadés qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de reproduire en France la constitution anglaise, avec une pairie héréditaire fondée principalement sur le sol; autour de la pairie se serait déployée, comme une aristocratie compacte, un corps de grands propriétaires fonciers. Il s'ensuivait, comme conséquence naturelle, qu'il était bon qu'à l'instar de ce qui subsistait en Angleterre, la législation commerciale favorisât la grande propriété territoriale, et apportât un accroissement à ses revenus. Cette pensée dicta des lois de douane qui établissaient des droits élevés sur le bétail, sur les laines brutes, sur les vins, et qui tendaient à augmenter le prix des bois par le moyen des droits sur les fers : on se souvient qu'alors chez nous tout le fer à peu près se produisait au moyen du charbon de bois. La même idée systématique s'appliqua aux céréales sous une forme toute particulière, celle de l'échelle mobile, appareil aux combinaisons variées, mais qui revient toujours à ceci, que, lorsque le blé est à bon marché, une barrière sort de terre spontanément pour barrer le chemin aux céréales étrangères, et s'élève à mesure que s'abaissent les prix à l'intérieur.

La protection que l'on croyait accorder ainsi aux producteurs de blé, à l'image de ce qui se faisait par un autre procédé en Angleterre depuis 1815, car là l'échelle mobile n'existait pas encore en 1819 ni même en 1821, marchait de front avec une prohibition à la sortie, lorsque le prix du blé dépassait un certain point. On croyait faire ainsi la part du consommateur : ce fut plus tard, en 1832, que cette prohibition éventuelle fut remplacée par l'application à la sortie d'une autre échelle mobile accomplissant le même objet. Je mentionne, sans y insister, un des caractères du système tel que le combina le législateur français, qui fit une brèche à l'uniformité de nos lois : c'était de partager les départemens en classes, dans chacune desquelles on appliquait un droit distinct, à partir duquel jouait l'échelle ascendante, et où commençait la prohibition de sortie. On sait qu'en vertu de la loi de 1832 il y a aujourd'hui quatre classes, ou plutôt, à cause de la subdivision en sections, il en existe huit.

Je ne crois pas devoir examiner ici en détail la question de savoir

si la pensée politique qui inspira l'adoption de l'échelle mobile, ou plus généralement de droits à l'entrée sur les grains, comme un des élémens constitutifs d'une aristocratie à ressusciter, était heureuse et opportune. Il est incontestable qu'une constitution aristocratique a donné à l'Angleterre un état politique social très florissant, où la liberté a sa large place. Encore voyons-nous aujourd'hui que l'on peut s'assurer ces précieux avantages sans conférer à l'aristocratie et aux propriétaires du sol le droit de vendre leurs denrées plus qu'elles ne valent sur le marché général du monde, puisque depuis 1842 et 1846 les Anglais ont renversé cet échafaudage de priviléges. Mais chez nous, après la révolution de 1789, en présence du mouvement irrésistible dans lequel depuis lors la France est lancée, on pouvait soupçonner que la conception politique et économique dont il s'agissait était digne de l'école qui n'avait rien oublié ni rien appris. A ce sujet, il est même à remarquer que, sous l'ancien régime, le gouvernement avait presque constamment répudié le système des droits à l'importation des grains, et sur ce point il avait été imité par la république et par l'empire. Quoi qu'il en soit, en 1819 et 1821, le pauvre peuple laissa faire, et le gros du parti libéral garda le silence, ou même se fit le complice de la mesure. Si quelques publicistes réclamèrent, ils furent traités de rêveurs; on leur cria d'un ton dédaigneux qu'ils étaient des théoriciens, ce qui est une espèce de note d'infamie dans un certain monde, où il paraît, selon le mot de M. Royer-Collard, qu'on regarde comme indigne de l'homme qu'il cherche à savoir la raison de ce qu'il dit et de ce qu'il fait (1).

Quant aux propriétaires, la loi de l'échelle mobile leur sourit beaucoup; ils furent persuadés que ce serait un grand bienfait pour eux. Ils n'en envisagèrent que les clauses relatives à l'importation. La question de l'exportation, qui aujourd'hui a pris une importance transcendante, n'en avait aucune alors : chaque nation à peu près, et plus qu'aucune autre l'Angleterre, était entourée d'une muraille de la Chine pour se préserver de l'*invasion* des blés étrangers; c'était déjà l'expression consacrée. Les propriétaires tenaient pour certain qu'avec cette ingénieuse invention de l'échelle mobile, on parviendrait à fixer les beaux prix (beaux pour celui qui récolte, non pour celui qui consomme) qui avaient, entre autres, marqué l'année 1817-18, et qui restaient cependant inférieurs à ceux de 1816-17, année de disette. Un peu plus de réflexion cependant

(1) On trouvera d'intéressans détails sur la discussion à laquelle donna lieu dans les chambres françaises l'établissement de l'échelle mobile dans un volume récemment publié par M. Amé, directeur des douanes de Bordeaux, sous le titre d'*Étude économique sur les tarifs de douanes*.

aurait pu convaincre les intéressés que leur espérance reposait sur des fondemens fragiles. Que dans un pays comme l'Angleterre, dont la récolte habituelle est passablement au-dessous de ses besoins, une barrière érigée contre les blés étrangers ait pour effet de provoquer presque en tout temps l'enchérissement de la denrée, c'est fort naturel; mais dans un pays comme la France, dont la récolte ordinaire est égale à ce qu'il lui faut de grain, l'idée est tout simplement chimérique dans les années d'abondance, qui sont celles en vue desquelles ont été combinés ceux des rouages de l'échelle mobile qui s'appliquent à l'importation. Le blé étranger fût-il prohibé, ces années-là seront marquées par l'avilissement des prix. L'expérience d'ailleurs s'est chargée de répondre, et la réponse est péremptoire. Combien de fois en France le prix moyen du blé n'est-il pas tombé, par l'effet de sa propre pesanteur, non pas seulement au-dessous de 24 fr. 65 cent., prix de 1818, par lequel des propriétaires crédules s'étaient laissé allécher, mais même au-dessous de 20 francs, qu'on peut considérer comme une moyenne satisfaisante pour le producteur! Pour ne pas remonter plus haut que 1832, époque où l'échelle mobile a reçu sa dernière formule, les relevés officiels constatent que le prix moyen a été en 1833 de 16 francs 62 cent., en 1834 de 15 francs 25 cent., en 1835 de 15 francs 25 cent., en 1836 de 17 fr. 32 cent., en 1848 de 16 fr. 65 cent., en 1849 de 15 fr. 37 cent., en 1850 de 14 fr. 32 cent., en 1851 de 14 francs 48 cent., en 1852 de 17 francs 23 cent., et cela toujours avec les garde-fous de l'échelle mobile, qui, disait-on, devait l'empêcher de choir. Je passe les années où il a été de 18 à 20 fr., et de 1832 à 1852 inclusivement elles sont au nombre de six. Avant la loi de 1832, des faits analogues se manifestèrent : ainsi les prix des années 1822, 1825, 1826, ont été de 15 fr. 59 cent., 15 fr. 74 c., 15 fr. 85 c. (1).

L'échelle mobile n'est donc qu'une déception pour les propriétaires, ainsi que pour leurs ayant-droit et leurs co-intéressés, les fermiers et les métayers. — Ce n'est pas bien sûr, répliquent les partisans absolus de l'échelle mobile; sans l'échelle mobile, les prix tomberaient encore plus bas. En êtes-vous bien certains? leur dirons-nous à notre tour. Consultons l'expérience; peut-être l'his-

(1) En Angleterre même, il est arrivé assez fréquemment, sous le régime de l'échelle mobile, que le cours des blés s'est avili, parce que l'échelle mobile n'empêchait pas, dans les années d'abondance, les cours d'être écrasés par les quantités qui arrivaient sur le marché. On avait cru assurer aux cultivateurs un minimum de 80 shillings le quarter (34 fr. 75 cent. l'hectolitre) par la législation de 1815, et de 70 shillings (30 fr. 40 cent. l'hectolitre) par la législation de 1828. En 1835, le blé tomba à la moitié de ce dernier taux, 35 shillings le quarter (15 fr. 20 cent. l'hectolitre).

toire contemporaine du commerce des grains nous fournira-t-elle quelques indications concluantes. Nous avons dans notre propre histoire le moyen de comparer le régime de la liberté au régime de l'échelle mobile, car l'échelle mobile est si peu une panacée, que dans les circonstances graves on s'empresse de la mettre au croc, comme une défroque usée. Nous sommes aujourd'hui en possession de la liberté d'importation depuis le décret du 18 août 1853 (1). Les blés sont restés chers en France depuis cette époque, jusqu'à ce qu'en 1857 la Providence nous ait envoyé une récolte extraordinaire, supérieure de 13 millions d'hectolitres, selon la statistique officielle (2), à tout ce qui s'était vu jusque-là. A ce compte, l'année 1858, pendant laquelle les importations restaient libres, aurait dû être marquée par un abaissement sans exemple. Or le relevé officiel démontre bien qu'en effet en 1858 le blé a été à bas prix; il a cependant été notablement plus élevé qu'à d'autres époques où l'échelle mobile répandait ses bienfaits prétendus, et où la récolte avait été bien moindre. Ainsi la statistique officielle constate, à côté de 16 fr. 75 cent., prix moyen de 1858, les prix de 1834 et 1835 que j'ai déjà indiqués, savoir 15 fr. 25 cent. et 15 fr. 25 cent., ainsi que ceux de 1849, 1850, 1851, qu'on a pu voir plus haut, et que je répète : 15 fr. 37 c., — 14 fr. 32 c., — 14 fr. 48 c., et aussi ceux de 1822, 1825, 1826, qui sont de 15 fr. 59 c., — 15 fr. 74 c., — 15 fr. 85 c. Voilà ainsi huit années où, avec une récolte moindre et sous l'égide de l'échelle mobile, on a eu des prix plus écrasés qu'avec la liberté.

La pratique qui a été faite de l'échelle mobile, et qui s'est plus que suffisamment prolongée, a révélé dans ce mécanisme des défauts et des vices qui sont assez nombreux, et dont le plus saillant est celui-ci : dans les années de disette, l'échelle mobile retarde les approvisionnemens qu'on aurait besoin de faire en blés étrangers, par un motif que depuis longtemps le commerce a signalé, et sur lequel vingt personnes ont insisté dans l'enquête. Les pays qualifiés de producteurs sont loin de nous : il faut beaucoup de temps pour envoyer, surtout des ports de l'Océan et de la Manche, des navires jusqu'au fond de la Mer-Noire, ou dans le Danube, ou jusqu'à Alexandrie. D'ailleurs le résultat d'une mauvaise récolte n'est pas connu immédiatement : on hésite, on tâtonne, dans un pays comme le nôtre, où le commerce des grains n'est pas régulièrement organisé dans ses rapports avec l'étranger, puisque jusqu'ici l'échelle mobile l'a empêché. Un certain délai se passe dans l'indécision après

(1) La liberté ou plutôt la faculté d'exportation, suspendue en 1854, n'a été rétablie qu'en 1857 (décret du 10 novembre).

(2) Voyez le troisième volume de l'*Enquête*, tableau n° 1, page 3 du volume.

que la moisson a été faite; jusqu'à ce que les doutes soient dissipés, le commerce, incertain sur les droits que lui imposera l'échelle mobile lorsque les blés rentreront, s'abstient de faire des achats au dehors. De cette manière, les navires destinés à nous rapporter notre complément de subsistances ne se présentent que les derniers dans les ports des pays producteurs, à Odessa, à Galatz, à Alexandrie, à Dantzig, à New-York. Ils s'y montrent lorsque déjà l'étranger, plus avisé parce qu'il est dégagé d'entraves, a, par des achats considérables, fait grandement monter les cours; dans la Baltique et quelquefois dans la Mer-Noire, nous n'avons chargé nos navires que lorsque les glaces ne permettent plus d'en sortir. La conséquence est simple : avec le système de l'échelle mobile, le peuple qui l'aura gardée devra, en temps de disette, subir une cherté plus prononcée que celui qui aura eu le bon esprit de s'en débarrasser. Sur ce point, les relevés annexés à l'enquête ne sont pas sans quelque signification.

On sait qu'en Angleterre l'échelle mobile a été abolie en 1846 : depuis cette époque, en temps ordinaire, le prix du blé en Angleterre, moindre qu'autrefois, reste cependant supérieur au prix français de 2 à 3 francs, et quelquefois davantage; mais dans les dernières années de cherté qu'a subies l'Europe occidentale, je veux dire sous l'influence des vaches maigres de 1853 à 1857, l'écart n'a plus été le même. Non-seulement il a diminué, mais en compulsant les relevés officiels, on est étonné de voir qu'à certains momens il s'est retourné : le prix moyen de la France, au lieu d'être le plus bas, a été ainsi le plus élevé. En 1853, l'écart tomba à 50 centimes; en 1856, il y a un contre-écart, c'est-à-dire qu'en moyenne pendant l'année le prix français surpasse le prix anglais de 1 franc 02 centimes; en 1857, l'excédant du prix français est encore de 88 cent. (1). Ainsi, pendant les temps de cherté, les deux pays ayant la liberté d'importation, l'un, l'Angleterre, par une loi permanente, l'autre, la France, sous l'influence d'un décret provisoire, mais l'Angleterre ayant de plus la liberté d'exportation, tandis que la France en était privée par une mesure radicale qui avait été spécialement décrétée, la prohibition à la sortie, voici le résultat en face duquel on se trouve : la position relative de l'Angleterre s'améliore, l'excédant de prix qu'elle subit par rapport à nous est moins fort, ou même c'est la France qui paie le prix supérieur. Cette conséquence a une explication toute simple : les cargaisons de blé en quête d'un acheteur, surtout dans un temps de cherté, où la mobilité des cours est grande, s'arrêtent plus volontiers dans

(1) Voir dans l'*Enquête* le tableau 21, page 87, tome III.

les pays d'où le blé peut sortir sans formalités, lorsqu'il lui plaît, que là où il pourrait être retenu, une fois entré. C'est le calcul que font tout naturellement les négocians grecs qui expédient de la Méditerranée et de la Mer-Noire ce qu'on appelle des cargaisons flottantes. C'est celui qui retient le commerçant français lui-même, lorsque se présente une occasion d'acquérir.

Les personnes qui de bonne foi restent sous la séduction qu'exerça l'échelle mobile à l'époque où elle fut inventée perdent de vue le changement considérable qui est survenu dans le commerce général des blés, je veux dire le commerce entre les différentes contrées, les unes qui n'en récoltent pas assez, les autres qui en paraissent surchargées. La réforme commerciale de sir Robert Peel a opéré à cet égard une sorte de métamorphose.

L'Angleterre depuis lors s'est mise à consommer beaucoup de blés étrangers, et elle a absorbé tous les excédans que présentait le marché général, d'Odessa à New-York, de la mer d'Azof aux bouches du Mississipi, de la Baltique à Alexandrie. Les grains étrangers à bas prix dont on effrayait notre agriculture, et dont au surplus la quantité disponible est fort au-dessous de ce qu'on avait supposé, ont acquis des cours différens de ceux qu'on voyait auparavant (1).

Avant 1846, la plupart des nations dont la consommation était importante naviguaient à pleines voiles dans le système restrictif pour tout ce qui touche aux céréales. De même que l'Angleterre, qui s'efforçait alors de subsister sur elle-même, elles avaient l'échelle mobile, ou, à défaut, des restrictions dont l'effet était semblable, en ce sens qu'elles fermaient la frontière plus ou moins hermétiquement aux blés étrangers. Par une conséquence naturelle, les pays qualifiés essentiellement de producteurs, parce que d'ordinaire ils récoltent une certaine quantité de céréales en excédant de leur consommation, étaient sujets à en rester encombrés, et ils offraient dans les ports qui sont leurs foyers d'exportation les cours qui caractérisent l'encombrement. A Odessa, il suffisait de 2 ou 3 millions d'hectolitres de blé et même d'un moindre approvisionnement dans les magasins pour que les prix y fussent fort avilis, alors que les acheteurs ne se montraient pas. C'est la même raison pour laquelle, à l'époque du blocus continental, le café et le sucre, obligés d'attendre indéfi-

(1) Le lecteur pourra consulter par exemple, dans le troisième volume de l'*Enquête*, le tableau n° 23, qui figure à la page 99. Il y verra que les prix des blés à Odessa, depuis 1846, ont été sensiblement plus élevés qu'auparavant, et si l'année 1851, par exemple, a été marquée par une dépression de la cote, c'est que l'abondance de la récolte en ce moment occasionnait l'abaissement du prix partout, et diminuait singulièrement les besoins que l'Europe éprouve communément des blés de la Russie.

niment un acquéreur dans les ports de la Grande-Bretagne, y tombaient à des prix désastreux pour le spéculateur anglais ou pour le producteur colonial, tandis qu'ils étaient à des prix excessifs sur le continent. Du jour où le système restrictif a cessé d'exister en Angleterre pour les céréales, le marché britannique a suffi à absorber tous les excédans qui s'offraient dans les deux hémisphères, et dont l'on s'était beaucoup exagéré l'étendue. Le système restrictif ayant été, grâce à l'exemple de l'Angleterre, aboli presque partout à l'égard des grains, on est aujourd'hui en présence d'un fait qui était imprévu il y a un petit nombre d'années. Un ordre de choses tout nouveau s'est constitué pour cet article si important de la consommation humaine. Autrefois, et je parle d'il y a moins d'un siècle, on vivait sous le système des approvisionnemens réservés non-seulement pour chaque état, mais même bien souvent pour chaque province; au contraire on est placé aujourd'hui sous une donnée bien plus large et bien autrement féconde : c'est l'unité du marché pour tous les peuples, ou, en d'autres termes, la libre circulation des grains sur la surface de la planète, ou encore la solidarité entre les différens rameaux de la famille humaine par rapport à la production et à la consommation de cette denrée. La France elle-même, à l'heure qu'il est, par l'effet de dispositions que la loi n'a pas encore sanctionnées, mais qui n'en sont pas moins en pleine vigueur, a sa place et son rôle dans ce remarquable phénomène qui s'est improvisé tout seul, et dont l'homme d'état et l'administrateur, à leur point de vue de gens positifs, n'ont pas moins à s'applaudir que le philosophe et le moraliste, qui ont le culte des pensées bienfaisantes et des principes élevés.

Je ferais injure aux lecteurs si je prétendais leur apprendre quelque chose en disant que le système des approvisionnemens réservés offre plus d'inconvéniens que d'avantages, en ce que dans les temps de disette il raréfie la denrée ou la fait se comporter comme si elle était raréfiée, tandis que la libre circulation multiplie pour ainsi dire les ressources, en ce qu'elle multiplie les quantités que chaque marché peut recevoir. Dans les temps d'abondance au contraire, la libre circulation des grains les dissémine en les répartissant. Qui ne sait qu'en France, où aujourd'hui nous avons en droit et en fait la libre circulation à l'intérieur, et nous ne la possédons que depuis Turgot, les prix s'égalisent beaucoup mieux ou moins mal entre les différentes provinces, abstraction faite même de l'influence toujours croissante qu'exerce le perfectionnement des voies de communication?

Autrefois dans les différens états de l'Europe (on en a la preuve positive par les relevés de Dupré Saint-Maur et par les tables con-

signées dans le *Chronicon pretiosum* en Angleterre), le blé éprouvait d'une année à l'autre des écarts qui aujourd'hui nous semblent incroyables : c'était alternativement la ruine de l'agriculteur et une effroyable misère pour les masses populaires, dont le pain est le principal aliment. Nous n'en sommes plus là, grâce à Dieu; mais combien nous sommes loin encore d'une situation satisfaisante! Dans un court espace de temps, quelque chose comme une année et parfois moins, nous voyons des oscillations énormes. Sans prétendre qu'à cet égard il n'y ait pas grandement à espérer de diverses causes, et particulièrement du progrès de la culture, il est incontestable que la libre communication des grains et la mise en rapport de toutes les différentes parties du marché général, en même temps que ce sera un hommage au sentiment, aussi utile qu'il est beau, de la fraternité chrétienne, ou, si on l'aime mieux, de la sainte-alliance des nations, rendront, dans le sens du resserrement des écarts, les services les plus signalés. C'est ainsi que la libre circulation des grains se présente comme un grand objet à poursuivre, ou, pour mieux dire, à consacrer définitivement, dans l'intérêt du producteur aussi bien que du consommateur. Le régime des grands écarts est également funeste à celui-ci et à celui-là, car il ne faudrait pas dire que pour l'un ou pour l'autre la hausse et la baisse se compensent. Le consommateur n'économise pas, dans les temps où le pain est à bon marché, ce qu'il lui faudrait plus tard pour subvenir à son alimentation quand le pain sera cher; le cultivateur ne sait pas davantage épargner sur le profit que lui donne le cours de 30 ou 40 fr., afin de supporter la dépense de l'entretien de sa famille et les frais de son exploitation, quand il lui faudra vendre son blé à 15 fr.

A ce point de vue, l'abolition de l'échelle mobile offre à l'agriculture des conditions de sécurité dont il serait malheureux qu'on la dépouillât, ou qu'elle-même laissât, par son silence, consommer la destruction.

Voici la vérité au sujet du danger que l'importation des grains peut faire courir à l'agriculture française. Le plus redoutable de tous les concurrens, le blé d'Odessa, celui qui arrachait à M. le baron Charles Dupin, dans son rapport de 1832, des cris d'épouvante dont le retentissement s'est prolongé jusqu'en 1859 au point d'ébranler, à ce qu'on assure, les lambris de la salle des délibérations du sénat, le blé d'Odessa, pour peu que l'Europe en prenne, se vend au moins 10 ou 11 fr.; à cela il faut ajouter environ 4 francs 50 cent. pour le transport, l'assurance et les frais de toute sorte, et, pour tenir compte de la différence de qualité, 3 fr. Ainsi, mis à quai à Marseille, sans aucun bénéfice pour le marchand, on compte

sur un prix de 17 fr. 50 cent. à 18 fr. 50 cent. Supposez un droit fixe de 1 fr., et, avec le double décime, de 1 fr. 20, vous arrivez ainsi aux environs de 20 fr., à quoi il faut ajouter le bénéfice légitime du négociant qui a couru les chances. C'est dire que dans les temps de baisse le blé d'Odessa a peu d'accès en France, ou ne peut y entrer qu'à des conditions qui laissent tout repos au cultivateur.

A l'endroit des épreuves que les blés de la Russie méridionale peuvent faire subir à l'agriculture française, le moment présent fournit un renseignement qui vaut mieux que toutes les supputations possibles au sujet des prix de revient comparés dans les deux pays. Aujourd'hui nous assistons à ce spectacle, que le point de la France où les blés sont le plus chers est cette portion de notre territoire qui est sous le feu de ces blés d'Odessa à *cinq francs* l'hectolitre, au dire des alarmistes. Sur notre littoral de la Méditerranée, le blé vaut en ce moment-ci 4 et 5 francs de plus que dans l'intérieur de l'empire. Le blé se paie dans la Meuse, à l'heure qu'il est, autant qu'à Odessa (1); aussi, malgré la liberté d'importation, il n'entre presque pas de blés étrangers, et l'exportation surpasse de beaucoup l'importation. Du 10 novembre 1857 au 15 mars 1859, la France a exporté 9 millions d'hectolitres de blé et n'en a importé que 2,600,000.

La supposition que des droits de douanes, de quelque manière qu'on les combine, aient par eux-mêmes la puissance d'élever le prix des blés dans les temps d'abondance, et d'assurer ainsi à notre agriculture un prix satisfaisant, a un tort de plus que celui d'être une chimère : elle tend à entretenir chez le cultivateur cette pensée fâcheuse et funeste pour lui-même, qu'il peut demander à la loi de lui procurer le bénéfice qu'espère tout homme qui travaille. C'est le cas de rappeler ici la réponse que fit sir Robert Peel, dans la discussion de 1846, à un orateur protectioniste. « Quel prix, disait celui-ci, garantissez-vous à l'agriculture? — Il ne m'appartient point, répondit l'illustre homme d'état, de lui garantir un prix quelconque. Chacun ici-bas ne doit attendre sa rémunération que de son intelligence et de ses efforts. » Que l'agriculture profite des découvertes de la science, qu'elle se tienne au courant des perfectionnemens acquis, et elle n'aura rien à craindre : les profits lui viendront par une pente naturelle, en vertu d'une loi inhérente à l'harmonie du monde moral et économique aussi bien que du monde physique, d'une loi qui, pour la généralité des faits, est aussi absolue que celle de la gravitation, par laquelle les eaux vien-

(1) Il s'y paie même davantage, vu que le blé de la Meuse est d'une qualité supérieure à celui d'Odessa, de sorte que, à prix égal par hectolitre, le blé d'Odessa est notablement plus cher.

nent du sommet des montagnes remplir le lit des fleuves. C'est en vain que certains agriculteurs diraient avec plus ou moins de justesse : « L'hectolitre me revient à 18 ou 20 fr., il me faut un prix de vente supérieur à 18 ou 20 fr. » Le prix de vente du blé s'établit en France, malheureusement ou heureusement, indépendamment de ces prix de revient plus ou moins exacts. Il se règle en vertu de cette autre loi inévitable qui fixe la valeur des choses selon le rapport entre l'offre et la demande. Malgré le prix de revient de telle ou telle catégorie de cultivateurs, malgré les combinaisons auxquelles peut se laisser entraîner le législateur, échelle mobile, gros droit fixe ou prohibition, le prix du blé tombe nécessairement, dans les années d'abondance, au-dessous de 20 et de 18 fr. Il faut que l'agriculture en prenne son parti, comme on le prend quand on a devant soi la force des choses, et qu'elle cherche son profit là où il sera la récompense d'un effort, conformément à la règle fondamentale de notre existence ici-bas. Améliorez vos procédés d'agriculture; vous avez des voisins plus appliqués et plus ingénieux, pour lesquels, l'*Enquête* en fournit la preuve répétée, le prix de revient est de 13 à 14 ou 15, ou même de 10 à 12 fr.; imitez-les dans la limite du possible. C'est ainsi que vous vous placerez au-dessus des effets des abondantes récoltes.

Ici nous rencontrons un autre dire, que les prohibitionistes, qui se sont faits les zélés défenseurs de l'échelle mobile, mettent dans la bouche des agriculteurs : « Ce progrès, que vous dites nous être possible, en réalité ne l'est pas. Nous manquons de ressources, nous sommes dénués de capitaux; nos champs sont infertiles, tout nous est obstacle; nous sommes déshérités de tout point. » A ce compte, le nom de la *belle France,* par lequel on désigne communément notre patrie, ne serait qu'une cruelle ironie; la France serait une région maudite, dont le terroir serait sur la même ligne que les déserts de l'Arabie, et dont le climat devrait être comparé à celui de la Sibérie! Quant à son système administratif et aux habitudes de ses gouvernemens, ce serait de même le pays le plus mal partagé du monde! Mais en vérité est-on fondé à dire que notre agriculture ait cette irrémédiable et humiliante impuissance pour le progrès? Il est constant au contraire qu'elle avance d'une manière continue, et l'*Enquête* même en fournit plus d'une preuve. Sans doute nous avons beaucoup de cultivateurs pauvres; mais ceux-là même ont un trésor, qui est l'esprit d'économie : ils le possèdent à un degré dont nous n'avons pas l'idée, nous, habitans des villes. C'est ainsi que lorsque l'expérience, qui est pour eux l'autorité suprême, a démontré l'utilité de quelque pratique, ils trouvent moyen de se l'approprier. Vivant de peu, ayant le ferme désir d'améliorer

leur sort et disposant de trois cent soixante-cinq journées de labeur par an, combien n'y en a-t-il pas parmi eux qui font des merveilles et résolvent des problèmes que le riche aborde sans succès! Quel est le département où des faits de ce genre ne se révèlent? Voyez par exemple ce qui se passe dans les départemens de la Bretagne, dont la population cependant passe pour être tant arriérée : depuis qu'il est constaté que l'emploi de la chaux y donne à la terre une fécondité jusqu'alors inconnue et permet de récolter du froment là où l'on faisait du seigle ou du sarrasin, les pauvres eux-mêmes trouvent le moyen d'en acheter.

Ce n'est pas à dire cependant que la loi n'ait rien à faire pour les agriculteurs; mais l'intervention de la loi, que nous appelons à la suite des hommes les plus intelligens entendus dans l'enquête, n'est point celle qui se manifeste par des restrictions et par des atteintes à la liberté tantôt du producteur, tantôt du consommateur. C'est celle bien différente qui rend à la liberté au contraire un éclatant hommage, ou qui lui prête assistance. Par l'éducation, ouvrons plus largement l'intelligence des cultivateurs, afin que les connaissances y pénètrent; par le bon emploi des ressources de l'état et des départemens, perfectionnons de plus en plus la viabilité du territoire; par le crédit agricole, rendons-lui plus aisé l'accès des capitaux (1); adoucissons ou effaçons de notre tarif des douanes les dispositions qui enchérissent pour l'agriculture le fer, le guano et diverses autres matières utiles; permettons-lui de faire venir, de quelque point du globe que ce soit, sans droits, les machines et appareils dont elle peut avoir besoin; supprimons les conditions accessoires et en apparence indifférentes, mais en fait prohibitives, sous lesquelles l'importation de ces machines ou appareils doit avoir lieu (2); simplifions les formalités sous le bénéfice desquelles les 100 millions promis pour le drainage doivent tomber dans la main des cultivateurs, afin que cette promesse cesse d'être une fiction. Décidons les compagnies de chemins de fer à transporter en tout temps le blé et la farine au tarif de 5 centimes par tonne et

(1) On assure que très prochainement une institution de crédit agricole va être organisée sous les auspices du crédit foncier.

(2) A cet égard, l'*Enquête* offre des exemples curieux. Je citerai ici un passage de la déposition de M. Lupin, qui exploite avec habileté une vaste propriété dans le Cher :

« Quand j'arrive à la douane, on ne me parle pas seulement du droit protecteur que que j'ai à payer, on me dit : « Donnez-moi le plan de la machine que vous voulez faire entrer, avec l'indication détaillée de toutes les pièces en cuivre, en fer, en acier, etc. — Eh bien! voilà que sur un outil de 100 ou 200 fr., indépendamment des droits, on me demande de faire 50 fr. de frais; c'est véritablement impraticable... »

« J'ai des ouvriers flamands qui se servent de louchets, de longues bêches aciérées dans le bout, qui coupent à merveille, et avec lesquelles on fait beaucoup d'ou-

par kilomètre, qu'elles ont accepté dans les temps de cherté et qui leur donnera de beaux profits, sans la condition que ce tarif de faveur s'applique seulement au cas où l'expéditeur présenterait une grande masse. C'est dans cette voie que l'agriculture trouvera une protection efficace : hors de là, pour elle tout est déception.

II. — DE L'EXPORTATION.

J'ai rappelé précédemment quel était, par rapport aux conditions dans lesquelles le blé peut être importé en France, l'effet de la réforme commerciale accomplie par l'Angleterre en 1846. Le marché anglais, et les autres marchés qui, à son exemple, se sont ouverts à deux battans, ont absorbé tous les excédans, dévoré tous les disponibles. L'agriculture française, qui s'est constamment contentée de prix inférieurs à ceux de l'Angleterre, de la Hollande, de la Belgique, a donc lieu désormais d'être rassurée contre ce que l'on appelle l'*invasion* des blés étrangers. Les départemens méditerranéens n'ont certainement pas à redouter une concurrence que supportent sans peine les cultivateurs piémontais leurs voisins. Mais on négligerait l'aspect le plus important du sujet, si l'on n'envisageait que l'importation. C'est du côté de l'exportation des blés qu'il est utile surtout de porter ses regards, si l'on veut apprécier à sa valeur le changement survenu dans le commerce général des grains depuis 1846, et les conséquences nécessaires du principe de la libre circulation des grains, qui tend à devenir une loi du monde civilisé.

Nous qui nous étions crus menacés de l'invasion des blés étrangers, il se trouve qu'aujourd'hui nous avons pris rang parmi les pays producteurs : nous figurons même à une place élevée sur la liste. Le fait est que la consommation du blé, depuis qu'elle a cessé d'être à des prix exorbitans en Angleterre, a acquis dans ce pays de tels développemens, qu'avec une production indigène pour le moins égale et probablement supérieure d'une notable quantité à ce qu'elle était en 1846, et avec ce qu'ils peuvent ramasser dans la

vrage avec peu de peine. Dans une certaine circonstance, j'ai voulu faire exécuter un travail avec des bêches de cette espèce par des ouvriers du pays; ceux-ci m'ont dit qu'ils ne pouvaient travailler de cette manière, parce que l'instrument coûtait trop cher, au moins 5 fr. J'ai demandé aux ouvriers flamands combien leur coûtaient ces bêches dans leur pays : ils m'ont dit qu'elles leur coûtaient 3 fr. Eh bien! de 3 à 5 il y a une grande différence. Je n'ai pas fait faire le travail à cause de cela. — Je vous cite là un petit exemple, mais il s'étend à tout. Ainsi il y a des charrues faites à l'étranger qui valent mieux que celles qui sont faites en France; mais comment puis-je les faire venir, lorsque non-seulement j'ai à payer un droit, mais encore à subir une infinité de tracasseries qui se traduisent toujours par de l'argent? Aussi je ne fais plus rien venir du dehors : c'est trop cher. »

Baltique, aux États-Unis, à Alexandrie, dans la Mer-Noire, les Anglais n'en ont pas assez; ils viennent nous en acheter à nous aussi, et en masse. Voilà comment nous sommes devenus un des pays d'où il s'exporte en certaines années le plus de blé. J'ai déjà eu occasion de rappeler que, dans les seize mois terminés au 15 mars 1859, nous avons exporté 9 millions d'hectolitres (1), et je ne suppose pas qu'il en soit sorti autant d'Odessa. Jusqu'en 1846, c'est-à-dire avant l'ouverture du marché anglais, jamais nos exportations annuelles n'avaient atteint 900,000 hectolitres, et six fois seulement, dans l'intervalle de 1821 à 1846, c'est-à-dire en vingt-six ans, elle avait excédé 500,000 hectolitres. Non-seulement nous sommes au nombre des fournisseurs de l'Angleterre, mais les relevés des douanes montrent que nous sommes assez fréquemment les premiers de tous. Pour notre agriculture de l'ouest et du nord, c'est une bonne fortune inattendue, qu'il serait, je ne dirai pas seulement injuste et impolitique, mais je ne crains pas d'ajouter inepte de leur ravir. Or l'échelle mobile appliquée à la sortie semble bien devoir la leur enlever. Du moment que l'échelle mobile commencerait d'agir, la sortie du blé français serait impossible, parce que c'est à la faveur de faibles différences que les agriculteurs ou les meuniers des départemens compris entre la Loire et la Seine, ou plutôt entre la Garonne et l'Escaut, peuvent obtenir en Angleterre la préférence sur leurs concurrens. On peut voir dans l'*Enquête* que quelques-unes des personnes entendues ont blâmé même le simple droit de balance de 25 centimes par hectolitre (2). Or on sait que l'échelle mobile n'y va pas de main morte : pour chaque franc de hausse des prix, et même pour un seul centime, à partir d'un certain point, elle ajoute un droit de sortie de 2 fr. et 2 fr. 40 c. avec le double décime (3).

Le lecteur trouvera peut-être que le mot *inepte*, dont je viens de me servir, est de toute dureté; je crois devoir m'arrêter un instant pour le justifier. C'est qu'ici il s'agit non pas seulement du droit qu'a l'agriculture de disposer de ses denrées au gré de ses intérêts, droit qu'on ne peut atteindre sans léser le principe même de la propriété; il s'agit aussi des nécessités de l'alimentation publique elle-même. Si en effet nos cultivateurs doivent trouver devant

(1) Une partie considérable de cette exportation est à l'état de farines; la meunerie française a une véritable supériorité, qui contribue, dans une certaine mesure, à l'écoulement de nos blés au dehors.

(2) Porté à 30 centimes par le double décime.

(3) D'après la législation de 1832, qui est actuellement en vigueur, c'est à partir du prix de 19 francs que s'applique, dans l'ouest, le droit supplémentaire de sortie de 2 fr. 40 cent. par hectolitre, droit qui est à peu près prohibitif; ce droit doit être perçu dès que le prix est de 19 fr. 01 cent.

eux, dégagé de toute entrave, le marché de la Grande-Bretagne, ils organiseront leur production en conséquence, et ils ne l'organiseront que sous cette condition. Assurés d'avoir un bon prix pour leurs blés, ils en produiront davantage. Il ne faut pas un grand effort d'esprit pour reconnaître que, si les départemens compris dans le cercle du commerce des céréales avec l'Angleterre, et qui s'étendent des bouches de la Garonne à la vallée de l'Escaut, se mettaient à produire quatre, cinq ou six millions d'hectolitres de plus, ce serait presque assez pour maintenir nos ressources intérieures, dans les années de mauvaise récolte, au niveau de nos besoins. Retenue par l'élévation des prix, la majeure partie, sinon la totalité de cet approvisionnement supplémentaire, au lieu de passer la mer, resterait chez nous. On a ici un des mille aspects sous lesquels apparaissent la fécondité du régime de liberté et sa supériorité par rapport à ces systèmes restrictifs qu'on nous vante comme des panacées, tandis qu'ils ne servent qu'à endormir l'activité nationale, à paralyser la fécondité du sol et de l'industrie. Il est vrai qu'en retour cela fait la fortune de quelques spéculateurs (1), et l'importance d'orateurs et d'écrivains à l'éloquence équivoque.

Tel est donc le bilan de l'échelle mobile : appliquée à l'importation, elle ne garantit point à l'agriculture française des prix élevés ou passables dans les temps d'abondance; appliquée à l'exportation, elle ferme à notre agriculture, ou du moins lui restreint fort le marché le plus riche de la terre, qui est placé à ses portes, et du même coup elle tend à supprimer une réserve qui, dans les années de mauvaise récolte, retenue par l'élévation des prix, *viendrait* naturellement *subvenir* à l'alimentation publique. En voilà assez, ce me semble, pour qu'elle soit jugée.

Au point de vue de l'exportation, l'on ne saurait dire que l'agriculture la réclame; pour la plupart, ceux même des agriculteurs sur l'esprit desquels la routine a conservé son empire désirent qu'à cet égard le pays en soit affranchi. L'expérience les a convaincus. On en a la preuve par les dépositions recueillies dans l'enquête; on l'a, plus démonstrative encore, par les déclarations de divers comices, qui cependant ont répondu à l'appel du comité organisé, sous la présidence de M. Darblay l'aîné, *pour la défense du travail agricole,* de même que la grande association prohibitioniste se croit ou se dit constituée *pour la défense du travail national*. Le mot d'ordre est cependant donné dans le parti prohibitioniste de perpétuer l'échelle mobile aussi bien à l'exportation qu'à l'importation.

(1) On trouvera sur ce point une révélation intéressante dans la déposition de M. Pagézy. (*Enquête,* tome II, page 349 et suivantes.) Plusieurs autres personnes ont parlé dans le même sens.

Il faut barrer l'exportation, disent les orateurs et les écrivains qui puisent là leurs inspirations, il le faut dans l'intérêt du consommateur. Ce zèle pour les intérêts du consommateur a quelque chose de surprenant de la part des prohibitionistes. Il est piquant de leur voir prendre en main la cause du public consommateur. Pour la première fois de leur vie, ils ont cette heureuse pensée, et ils rendent ainsi à un des principes les plus essentiels de la science économique, qu'ils détestent, un hommage inattendu. Auparavant ils avaient des tonnerres d'applaudissemens pour des traités où l'on prouve *ex cathedrâ* que la cherté, dont le consommateur a le travers de se plaindre, est un bien pour la société, attendu que c'est l'origine et la rémunération d'un travail de plus (1). Il semble donc qu'ils soient en voie, sans s'en apercevoir, de se convertir à cette doctrine, que le bon marché régulier et permanent est d'intérêt social et politique au premier chef. En un mot, *monsieur Prohibant* (2) a l'air de se convertir aux principes de l'économie politique... Nous le féliciterions de tout notre cœur, s'il en était ainsi; toutefois nous prendrions la liberté de le prier d'être conséquent. Vous trouvez, lui dirions-nous, qu'il est contraire aux intérêts et aux droits de la société qu'on expose le public à payer quelquefois le pain un peu plus cher; mais est-ce qu'il n'est pas contraire aux intérêts et aux droits du public consommateur de payer constamment très cher le fer et la fonte? Est-ce qu'il est d'utilité publique qu'on enchérisse artificiellement, et d'une manière permanente, par le moyen des lois de douane, les machines qui sont les auxiliaires obligés de la production de tous les objets que l'homme civilisé réclame pour son usage? Est-ce qu'il est d'intérêt public que certaines matières premières, comme les filés de coton, dont la mise en œuvre occupe tant de bras, et qui, une fois façonnés, répondent à une si grande variété de nos besoins, soient enchéris par l'intervention arbitraire du législateur, à ce point que les filateurs réalisent, comme on l'a souvent vu, des bénéfices de 25, 30, 40 pour 100? On a justement appelé la houille le pain quotidien de l'industrie : pourquoi faut-il que les combinai-

(1) C'est le fond de la doctrine de feu M. le vicomte de Saint-Chamans dans son *Traité d'économie publique*, et de l'ouvrage bien plus récent de l'honorable M. Lequien, *Du libre échange et des prohibitions douanières*. Ce dernier ouvrage surtout a été comblé des éloges du parti.

(2) Je me sers ici d'un nom qui a été mis à la mode en 1827 par M. le baron Charles Dupin pour désigner les partisans obstinés et intraitables du système ultrà-restrictif, ainsi qu'on peut le voir dans son livre intitulé *le Petit Producteur*, et spécialement dans le cahier du *Petit Commerçant*. Je n'ai pas besoin de dire que, de même que lui, je n'entends appliquer ce nom à personne en particulier, et que j'en fais la personnification du parti prohibitioniste tel qu'il apparaît dans ses manifestations collectives.

sons du tarif des douanes continuent de la rendre plus chère qu'elle ne le serait naturellement, et cela alors que tout notre littoral de l'Océan, de Dunkerque à Bayonne, ne trouvant pas de charbonnages français à sa portée, n'a de ressources que dans les mines étrangères? Mais quelque charmés que nous dussions être d'avoir à louer cordialement *monsieur Prohibant* de sa conviction, l'illusion ne nous est pas permise. A l'heure qu'il est, il se montre plus intraitable que jamais sur le chapitre des prohibitions et des restrictions en général. Alors on a le droit de lui représenter qu'il est bien injuste pour l'agriculture; il est même peu chrétien, ce me semble, car il fait à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît!

J'espère que le lecteur me pardonnera de lui signaler cette singulière logique du parti protectioniste. On applaudit à outrance lorsqu'il s'agit d'instituer ou de perpétuer, même dans ce qu'elle a de plus exagéré, une législation douanière qui trouble l'ordre naturel des choses et fait violence aux consommateurs, en entourant le pays de barrières qui investissent quelques chefs d'industrie d'un monopole, et leur permettent d'imposer à leurs concitoyens un tribut. On exerce de toutes parts une pression en faveur de cette législation contraire au droit naturel et à l'intérêt public; mais quand, au lieu de l'industrie manufacturière, il s'agit de l'agriculture; quand, au lieu de légiférer contrairement aux lois naturelles qui veulent que chacun puisse, soit disposer librement des fruits de son labeur, soit se procurer aux meilleures conditions ses instrumens de travail, soit enfin acheter les objets nécessaires à sa consommation sans payer de redevance à personne si ce n'est à l'état, il s'agit de faire des lois qui consacrent une reconnaissance tardive, mais toujours bien venue et honorable, de ces droits essentiels, ce n'est plus l'assentiment des prohibitionistes qu'on rencontre, c'est leur malveillance et leur opposition systématique.

On blâme beaucoup, et avec raison, la convention nationale d'avoir, en 1793, établi le maximum pour un grand nombre de denrées. Or cependant quel est le but avoué des droits d'exportation sur les blés? N'est-ce pas d'établir un maximum pour cette denrée? Le maximum de la convention détruisait la production dans sa racine; l'échelle mobile à la sortie paralysera l'agriculture dans les départemens de la Bretagne et de la Normandie, et y restreindra, au détriment du pays tout entier, la production des céréales. Le gouvernement a certainement à cœur de témoigner son respect pour le droit de propriété; le droit de propriété est atteint cependant par le fait de ces droits à l'exportation des grains qu'il s'agit de perpétuer. Le droit de propriété est lésé lorsqu'on suscite des obstacles considérables à ce que le propriétaire dispose librement

de ses produits, et puisse les vendre sur le marché le plus avantageux. Mais, dit-on, c'est dans l'intérêt du consommateur, et le public s'en trouvera bien. En supposant qu'il en fût ainsi, ce ne serait pas une raison suffisante; ce serait une maxime bien dangereuse que, sous le prétexte de l'avantage qu'y trouverait le public, on pût empêcher une classe de citoyens d'user des droits et des facultés que les lois fondamentales accordent à tous. Ce que l'on ferait dans ce genre serait une expropriation sans indemnité, et le principe en matière d'expropriation, c'est qu'elle ne peut être autorisée que moyennant une juste et préalable indemnité. Le fait de fouler aux pieds des droits individuels, sous prétexte d'intérêt public, est réprouvé par l'esprit de la civilisation et de la législation modernes. Au reste, ici, l'utilité publique n'existe pas, par plusieurs motifs.

Et d'abord, en prévision des temps de grande cherté, l'important est de se ménager des réserves; or, encore un coup, le moyen d'obtenir ce résultat si désirable est de laisser la production du blé prendre, en vue de l'exportation, un accroissement dont nous serons les premiers, sinon les seuls, à profiter dans ces époques difficiles, pour ne pas dire calamiteuses. En second lieu, ne perdons pas de vue le nouvel ordre de choses qui, depuis 1846, tend à s'établir parmi les peuples civilisés pour le commerce et la circulation des grains, et qui est déjà à demi constitué. C'en est fait du régime dont la devise était : *chacun pour soi!* où chacun s'efforçait de vivre sur lui-même, où non-seulement chaque état, mais aussi chaque province, chaque vallée, chaque canton trouvait très mal que le blé sortît de ses limites. Ce système des approvisionnemens locaux, qui ne contribuait pas peu à déchaîner sur les populations le fléau de la famine, a fait son temps. Depuis sir Robert Peel, l'unité du marché, pour le monde civilisé, en prend la place; le sentiment de la solidarité des intérêts, qui fait de rapides conquêtes, et une meilleure entente de l'intérêt de chacun ont déjà décidé presque tous les états à modifier leur législation dans ce sens.

Rester de propos délibéré en dehors de ce grand mouvement, ou, ce qui est bien plus grave, s'en retirer après qu'on y était entré, pour s'isoler de nouveau dans le système des approvisionnemens réservés, serait une faute qu'on serait exposé à payer cher, pour peu que l'étranger fût en humeur d'user de réciprocité, et l'on sait si, en matière de législation commerciale et de tarifs douaniers, on n'est pas enclin à s'appliquer les uns aux autres la loi du talion.

Le troisième volume de l'*Enquête* contient sur ce sujet des renseignemens bons à méditer. Il résulte en effet des relevés statistiques dont ce volume est composé que, toutes les fois que l'Europe occidentale a une mauvaise récolte, le prix des grains éprouve un

accroissement énorme dans les pays producteurs où nous allons chercher du secours. Ainsi à Dantzig, en 1847, les blés débutent par un prix supérieur à 24 francs et montent jusqu'à 35 et 38; sur ce même marché, à partir du mois d'août 1853, on voit également les prix s'élever et rester hauts jusqu'au milieu de 1857. Parmi les cotes mensuelles, on en trouve, dans le cours de cette période, qui dépassent 30 et 31 francs. A New-York, où pareillement l'Europe alors va chercher une partie des blés des jeunes états, presque exclusivement agricoles, de l'ouest, qu'y versent le fameux canal Érié et le réseau des chemins de fer, c'est pis encore : en 1857, le prix y est monté jusqu'à 41 fr. 69 c. l'hectolitre. A Odessa, la hausse prend de moindres proportions; toutefois en 1856 on y aperçoit des cotes supérieures à 25 francs, ce qui, eu égard à la médiocre qualité des grains de la contrée, ne laisse pas que d'être très cher et très incommode pour la population. En présence de ces faits, il y a pourtant une réflexion qui est bien naturelle : si les approvisionnemens que dans certains cas nous allons chercher à l'étranger, et qui nous sont indispensables, ont pour effet que les blés y montent à ce point, il faut nous résigner à ce que dans certains cas la demande semblable que l'étranger nous adressera produise quelque hausse sur nos grains. En équité, pouvons-nous demander secours à l'étranger sans consentir à lui donner quelque aide, ou, pour mieux dire, à la lui vendre à beaux deniers à notre tour dans certaines éventualités? Je suppose que nous ayons chez nous, par rapport à l'exportation, l'échelle mobile, qui, lorsque les blés commenceront à enchérir, sera l'équivalent de la prohibition : que répondrions-nous à l'empereur de Russie, au congrès des États-Unis, au roi de Prusse, si dans les années de disette ils appliquaient à la sortie des céréales de leur territoire, par rapport au pavillon français nommément, notre propre système, qui consiste à susciter un droit de 2 francs (non compris le double décime) par chaque franc de hausse, à partir, soit de 19 francs, comme c'était dans la loi de 1832, soit même de 23 francs, ainsi que la proposition en a été faite? Nous les accuserions d'inhumanité, et nous n'aurions pas tort; mais ils nous renverraient le reproche en nous disant que, si les populations françaises n'aiment pas à voir sortir les blés quand ils cessent d'être à des prix bas ou moyens, les populations moscovites, prussiennes ou américaines ne l'aiment pas davantage, et ils seraient fondés à ajouter que c'est nous qui avons inventé toutes ces belles choses et qui avons donné l'exemple de les ressusciter quand généralement on les croyait mortes et enterrées.

Le mouvement que se donnent les prohibitionistes pour le rétablissement de l'échelle mobile à l'exportation est difficile à concilier

avec la prétention, dont ils font grand état, d'être les amis et les protecteurs de l'agriculture. Comme un très grand nombre d'agriculteurs, et à peu près sans exception les plus éclairés, sont manifestement contraires à cette restauration, on s'explique peu les démarches que le parti prohibitioniste fait dans ce sens et l'espérance qu'il nourrit d'attirer par ses démonstrations l'agriculture et la propriété territoriale sous son étendard, de manière à former avec elles une phalange qui gagne définitivement la bataille au profit du système prohibitif. Il semble évident qu'il se fourvoie. Il n'y a qu'une manière de se rendre compte de cette fausse manœuvre. Les prohibitionistes ici subissent l'influence des moins raisonnables d'entre eux. Des protectionistes modérés et sages auraient accédé au vœu de l'agriculture, de laisser l'exportation libre; il faut cette circonstance que le parti soit dirigé par des hommes ardens, acquis d'avance à toute idée exagérée, pour qu'il suive un pareil plan de campagne. De même que, par la force d'un insurmontable instinct, le chat à la vue de la souris se jette sur elle et l'étrangle, ou, pour prendre une comparaison qui ménage mieux l'amour-propre d'un parti où l'on compte tant d'hommes honorables, occupant une position élevée dans l'activité nationale, de même qu'Achille à Scyros, tout déguisé qu'il est en jeune fille, se saisit du glaive que l'artificieux Ulysse a caché comme par hasard au milieu des riches tissus et des joyaux, de même, mise en présence de la législation de 1832, qui est hérissée d'entraves aussi bien à la sortie qu'à l'entrée, l'association prohibitioniste, au lieu d'écouter les conseils de la prudence, de la conciliation et de l'esprit d'équité, a pris à pleines mains les restrictions de l'un et de l'autre genre. C'est ainsi qu'il a été donné au parti pour consigne de revendiquer la réintégration de l'échelle mobile aussi bien à la sortie qu'à l'entrée. Le parti a commis là une faute grossière, qui ne peut manquer de dessiller les yeux de beaucoup de personnes. Si, comme les meneurs prohibitionistes, nous avions des idées absolues, nous nous réjouirions de cette bévue, dont la conséquence doit être, dans un temps donné, de détacher du drapeau de la prohibition l'agriculture en masse; mais, nous le disons sincèrement, nous regrettons que le parti ait donné cet avantage aux hommes qui poussent le pays dans la voie d'un tarif libéral. Il serait d'intérêt public qu'après tant de débats on se mît enfin d'accord sur les termes d'une transaction avouable, quelque peu conforme à la renommée de l'industrie française, à son avancement bien constaté, ainsi qu'aux véritables intérêts de l'agriculture, qui est constamment sacrifiée : cela importe à la paix intérieure.

Il est un arrangement qui se présente naturellement à l'esprit

de quiconque a étudié les faits : c'est celui qui a été recommandé par beaucoup de personnes à l'enquête, de reconnaître le double mouvement qui s'est produit d'une manière spontanée, et en vertu duquel les blés français sortent en abondance, après les bonnes récoltes, par les ports de la Manche et de l'Océan, et même par la frontière de Belgique, pendant qu'une quantité beaucoup moindre de blés étrangers vient suppléer, sur le littoral de la Méditerranée, à l'insuffisance de la production locale, car nos départemens méditerranéens trouvent plus d'avantage à se livrer à d'autres cultures qui réussissent admirablement sous leur climat privilégié, telles que la vigne, l'olivier, le mûrier, et dans les terres de bonne qualité la garance et la luzerne. Ainsi, pendant que nous exporterions une notable quantité de nos céréales, récoltées dans l'ouest et le nord, nous laisserions la Russie méridionale et les pays du Bas-Danube en importer une quantité médiocre pour compléter, avec les expéditions du centre et de l'est de la France, les approvisionnemens de la Provence et du Bas-Languedoc. Contre cette combinaison, si bien indiquée par la nature des choses et si avantageuse au pays, les prohibitionistes, en vertu du plan qu'ils ont adopté de faire rétablir l'échelle mobile à la sortie et à l'entrée, ont fait entendre leurs voix dans l'enquête. Toutes les fois que la faculté est accordée à un produit étranger d'entrer sur notre sol, il leur semble que la France est sacrifiée ou trahie, comme si nous pouvions vendre nos marchandises à l'étranger autrement qu'en recevant les siennes en retour, à moins cependant que nous ne consentions à les lui laisser pour rien. Par l'organe de M. Benoist d'Azy, qui est incontestablement un homme capable et un homme d'esprit, *monsieur Prohibant,* qui n'a pas souvent le bonheur d'avoir un pareil interprète, a représenté que la seule bonne combinaison était de fermer le midi aux blés étrangers, et que les méridionaux n'auraient rien à redire, s'ils étaient contraints de s'approvisionner de grains dans le centre de la France, parce que, le centre consentant à se désaltérer avec leur vin, par réciprocité de bon voisinage et en bons compatriotes, il fallait qu'ils se résignassent à se nourrir avec les blés du centre. Le raisonnement est plus spécieux que solide. Il me remet en mémoire un mélodrame du boulevard où l'on voyait deux personnages qui, après avoir été dans la misère ensemble, s'étaient séparés. L'un d'eux étant devenu industrieux et riche, l'autre, qui était demeuré mendiant, se présente un jour chez lui, et prétend s'y installer sur le pied d'égalité en lui tenant ce langage : « Tu as jadis partagé ma misère, je viens partager ta fortune. » L'homme enrichi par son travail refusait de se prêter à la réciprocité qu'alléguait son ancien compagnon, et il n'avait pas

tort. La réciprocité mise en avant par M. Benoist d'Azy n'est pas aussi grotesque assurément; mais au fond elle est d'une légitimité fort équivoque. La Provence et le Bas-Languedoc, en vendant leurs vins à leurs concitoyens du centre, ne s'opposent pas du tout à ce que ceux-ci fassent venir des vins du dehors, si tel est leur bon plaisir. Ils ne réclament pour eux aucun privilége; par la même raison, ils se refusent à la contrainte qu'on prétend exercer contre eux dans l'intérêt des agriculteurs du centre. Je prie les agriculteurs du centre de croire qu'en citant le mélodrame, je n'ai point la pensée de les comparer à des mendians. Ce sont de bons Français aux qualités desquels je rends hommage; leur région a des ressources qui lui sont propres, et ils ont l'intelligence et la volonté qu'il faut pour les faire valoir. Ils n'ont pas besoin pour prospérer qu'on soumette leurs concitoyens du midi, dans leur intérêt prétendu, à d'onéreuses servitudes, et, quoi qu'on en dise pour eux, ils ne le demandent pas.

Les prohibitionistes s'abusent donc lorsqu'ils se flattent de rallier l'agriculture à leur drapeau, en lui disant qu'elle participera au gâteau de la protection. S'ils ne se trompent pas, ils se jouent d'elle: ils recommencent avec elle la fable de *l'Ours et l'Amateur des Jardins* ou bien celle de *Bertrand et Raton.*

III. — DE LA QUESTION POLITIQUE.

Les défenseurs de l'échelle mobile, lorsqu'on les serre d'un peu près, sont forcés de reconnaître qu'en elle-même cette mécanique compliquée ne remplit pas l'objet en vue duquel elle avait été adoptée; mais ils font valoir en sa faveur des motifs politiques. Un des meilleurs spécimens de cette argumentation s'offre dans la déposition de M. Dumas (1), savant illustre, qui a été ministre de l'agriculture. Elle consiste à dire qu'en elle-même c'est un arrangement fort médiocre, mais que les cultivateurs et les propriétaires sont passionnés pour cette forme de la protection, que leur esprit se refuse à comprendre qu'on y porte atteinte, que la popularité du gouvernement dans les campagnes est à ce prix. Or, ajoute-t-on, de la part du gouvernement, ce serait une faute politique de se brouiller avec ses meilleurs amis. — Il y a tout au moins beaucoup d'exagération dans cette manière de voir. Parmi les grands propriétaires qui ont été entendus à l'enquête, la majorité ne se trouve pas du côté de l'échelle mobile. En prenant les dépositions par ordre de dates, on trouve que l'échelle mobile a été condamnée par les personnes

(1) *Enquête,* tome Ier, page 514 et suivantes.

suivantes, qui ont de grandes propriétés, et les exploitent dans les départemens ci-après :

MM.	L. de Lavergne	(Creuse et Haute-Garonne.)
	Gareau	(Seine-et-Marne.)
	Dailly	(Seine-et-Oise et Haute-Marne.)
	Comte de Kergorlay	(Manche.)
	Adam	(Pas-de-Calais.)
	Baron de Veauce	(Allier et Nord.)
	Schattenmann	(Bas-Rhin.)
	Laurent	(Somme.)
	Comte de Chassepot	(Somme.)
	Dufour et Rodet	(Ain.)
	Georges et Gomart	(Aisne.)
	Mathieu Thierry-Mieg	(Haut-Rhin.)
	de Benoist	(Meuse.)
	Baron de Béville	(Seine-et-Marne.)
	Lecouteux	(Loir-et-Cher.)
	Lemaistre-Chabert	(Bas-Rhin.)
	Baron de Kerjégu	(Finistère.)
	Jules Pagézy	(Hérault.)
	de Saint-Germain	(Manche.)
	Millon	(Meuse.)
	Miquel	(Charente-Inférieure.)
	Lupin	(Cher.)
	Baron Oudet	(Charente-Inférieure.)
	Schlumberger	(Vosges.)
	Emmanuel Oswald	(Haut-Rhin.)

Si, parmi les comices, un grand nombre ont épousé la cause de l'échelle mobile, reste pourtant que ceux des cantons les plus producteurs en céréales ont plutôt manifesté l'opinion contraire. Nous citerons les comices de Meaux et de Rozoy (Seine-et-Marne), ceux de Saint-Quentin (Aisne), de Péronne (Somme), de Compiègne (Oise), de Rochefort et de Tonnay-Charente (Charente-Inférieure), de Mirande (Gers), de même les sociétés d'agriculture de Boulogne-sur-Mer, de Mézières, et la chambre d'agriculture de l'Hérault, qui s'est prononcée avec la fermeté qu'on montre dans cet important département toutes les fois que la question des douanes est soulevée. Il est encore à remarquer que différens comices et plusieurs des notables agriculteurs entendus dans l'enquête, autres que ceux que nous venons de nommer, ont distingué entre l'application de l'échelle mobile à l'importation et à l'exportation, et ont demandé que pour l'exportation, elle fût définitivement abolie. C'est ainsi que se sont prononcés, par exemple, MM. Bodin (Ain), Buffet (Vosges), le baron d'Herlincourt (Pas-de-Calais). Enfin c'est une hyperbole extrême que de représenter ceux mêmes des propriétaires et cultivateurs qui auraient une préférence pour l'échelle mobile comme por-

tant jusqu'à la passion la sympathie qu'elle leur inspire. Le propre des habitans des campagnes n'est pas de se passionner. Dans la vie des champs, on ignore cette fermentation qui naît de l'échange précipité des idées et des sentimens dans les agglomérations urbaines. Le fait est que la plupart des agriculteurs, en cela au surplus semblables à un grand nombre de leurs concitoyens, sont peu familiers avec les mystères de l'échelle mobile, car depuis l'édition de 1832 l'échelle mobile est assez malaisée à comprendre; on dirait une tentative d'appliquer l'algèbre à la législation : rien qu'à lire la loi de 1832, on devinerait, si on ne le savait déjà, qu'elle fut l'œuvre d'un mathématicien. Au sujet de l'opinion des campagnes sur l'échelle mobile, on consultera utilement, entre autres dépositions, celles de MM. le baron de Veauce, Masson, Jules Pagézy et Miquel.

Le sentiment qui anime les paysans et les petits propriétaires est celui d'une grande confiance dans le gouvernement, qui la justifie par la sollicitude avec laquelle il recherche les moyens d'améliorer la condition des campagnes. C'est aussi un penchant bien connu de cette partie de la population française, de s'en remettre à l'expérience au lieu de s'enthousiasmer pour des formules, surtout quand celles-ci sont peu intelligibles. Le gouvernement ici peut donc se considérer comme conservant sa pleine liberté. Si, en son âme et conscience, il pense de l'échelle mobile ce qu'en ont pensé tant de gouvernemens étrangers; s'il croit, comme on le croit au dehors, que le libre commerce des grains est un progrès économique et politique pour le monde civilisé; s'il est convaincu, comme il nous semble qu'il y a lieu de l'être, que l'agriculture française n'aurait qu'à y gagner, et que, pour elle comme pour le consommateur, ce serait le moyen de restreindre les écarts des mercuriales, écarts dont l'amplitude fait tour à tour le désespoir de la production et de la consommation, ce n'est point la crainte d'indisposer les populations des campagnes qui doit le retenir : cette crainte n'est qu'un de ces fantômes que les prohibitionistes excellent à faire apparaître, car *monsieur Prohibant* a un talent sans égal pour la fantasmagorie.

Il y a peu d'années, un fait s'est passé qui touchait fort l'agriculture, et qui a montré combien cette classe, qu'on dépeint comme ignare et obstinément vouée à une aveugle routine, est accessible à la raison et prompte à saisir les enseignemens de l'expérience, combien aussi elle est disposée à prendre en bonne part les actes du gouvernement qui la concernent. L'entrée du bétail étranger était frappée d'un droit exorbitant qui datait de la restauration, lorsqu'en 1853 le gouvernement impérial, dans un légitime désir de

faciliter l'alimentation publique, se décida à en permettre la libre entrée (1). Sur ce sujet, l'agriculture avait un préjugé bien plus enraciné et plus général que celui qui existe aujourd'hui à l'égard des grains : c'était à ce point qu'un illustre capitaine, qui avait justement pour devise *ense et aratro*, car il était un des agriculteurs les plus habiles du pays, le maréchal Bugeaud, avait un jour fait entendre à la tribune ces paroles, qui exprimaient l'opinion des éleveurs, que « l'invasion des Cosaques serait un moindre mal que l'invasion du bétail étranger. » Or quel fut l'effet du décret qui autorisa l'*invasion* du bétail? Une légère émotion de quelques jours. Nos cultivateurs, qui sont aussi intelligens que quiconque quand il s'agit de leurs intérêts, jugèrent sur-le-champ, par la tenue des marchés, qu'ils n'avaient rien à redouter de la libre entrée du bétail étranger, et depuis lors ils sont les premiers à rire des alarmes qu'ils avaient conçues.

Des faits absolument semblables ont eu lieu pour la laine et pour le vin.

Puisque les partisans de l'échelle mobile ont amené la discussion sur le terrain politique, il est naturel de les y suivre. Recherchons donc quel est le vrai côté politique de la question. Et d'abord que faut-il penser de l'agitation qu'on prétend exister dans le pays, et au sujet de laquelle on représente au gouvernement qu'il doit y céder, sous peine de compromettre non-seulement sa popularité, mais aussi la paix publique? L'agitation dont on parle n'existe qu'à la surface, sur un petit nombre de points, et elle est toute factice; d'ailleurs ce n'est pas à des agriculteurs qu'il faut l'attribuer : l'origine en est autre part, et les agriculteurs qui y figurent n'y jouent que le rôle de comparses. L'instigateur de ces délibérations effrayées qu'ont prises un certain nombre de comices agricoles, ainsi que des pétitions qui ont été adressées au sénat, est bien notoirement le parti prohibitioniste. Les hommes exagérés qui sont à la tête de ce parti, et qui, en vertu du tarif des douanes, sont en possession de monopoles très productifs en effet pour quelques-uns d'entre eux, ont senti que, du jour où l'échelle mobile serait définitivement abandonnée, l'agriculture, n'ayant plus même ce faux semblant de protection, abandonnerait de toutes parts le drapeau protectioniste, pour lequel déjà elle est extrêmement refroidie. Dès lors on verrait s'évanouir toutes les dispositions abusives qui font du tarif français une exception, une monstruosité dans le monde civilisé, et la France se mettrait au régime des tarifs modérés qu'ont adopté tous les peuples

(1) De 55 francs, le droit fut mis, par décret, à 3 francs 30 centimes par tête de bœuf, et le reste en proportion.

autour d'elle. Telle est la simple explication du bruit qui s'est fait depuis quelques mois à propos de l'échelle mobile.

La question politique est, ce me semble, de savoir s'il est politique de céder à une agitation de ce genre et de cette origine, s'il convient de lui sacrifier l'intérêt public et l'intérêt même de l'agriculture, puisque celle-ci a fort à gagner à la liberté de l'exportation, et n'a rien à craindre de la liberté de l'importation. Un autre aspect de la question politique est encore celui-ci : faut-il immoler l'intérêt de la navigation, qui trouverait un fret de sortie dans le transport des blés au dehors, et qui est condamnée à languir jusqu'à ce qu'elle en ait un?

Il nous semble qu'il y a lieu de prendre en grande considération la circonstance suivante : aujourd'hui la question n'est plus entière; en fait, l'échelle mobile, à l'heure qu'il est, n'est pas en vigueur, elle est suspendue depuis six ans. On n'en est donc plus à savoir si elle doit ou non rester : la question est d'y revenir après l'avoir mise à l'écart, et d'y revenir sous la pression de manœuvres qui ne sont un mystère pour personne. En pareil cas, une décision favorable à l'échelle mobile ne serait pas l'acte d'un gouvernement fort, car ce serait reculer. Non qu'un gouvernement, quelque fort qu'il soit, doive s'obstiner dans une voie contraire aux intérêts du pays : la fierté et la dignité qui siéent à tout gouvernement ne sont pas compromises, quelque fort qu'il soit, lorsqu'il revient sur ses pas, parce qu'il reconnaît qu'il s'était mal engagé. Mais ici le gouvernement n'avait pas fait fausse route; au contraire, il suivait d'un pas délibéré la direction tracée par l'intérêt public, en cela d'accord avec les principes les plus avérés. Dès lors, nous demandons la permission de le dire avec franchise, persévérer n'est pas seulement pour lui une convenance, c'est un devoir d'autant plus impérieux qu'il est investi d'une plus grande force. Quand une nation surprise par la tempête s'est décidée à placer au gouvernail ce qu'on appelle un gouvernement fort; quand, cédant au sentiment d'une nécessité inexorable, elle a déposé entre les mains du prince une grande partie de ces biens auxquels la civilisation moderne attache un si grand prix; quand elle a fait pour une période non pas illimitée, mais du moins non définie, le sacrifice de la majeure partie des libertés publiques, ce n'est pas qu'elle fasse fi de ces libertés, et qu'elle n'en conserve pas le culte dans son cœur : c'est qu'il lui a paru que cet abandon temporaire était commandé par les circonstances. Elle ne s'y est résignée qu'en vue d'un objet parfaitement déterminé, afin d'empêcher les prétentions individuelles et les menées des factions de troubler profondément la marche régulière des affaires. En ce sens, un gouvernement fort est plus qu'un

autre tenu de ne pas céder aux exigences des factions ou des coteries; plus que tout autre, il est tenu de ne pas tolérer que des intérêts égoïstes essaient d'exercer la domination dans l'état.

En fait de questions politiques, je n'en sache qu'une qui soit nettement posée au sujet de l'échelle mobile : c'est de savoir quelle est dans l'état la première autorité pour tout ce qui touche à l'économie publique, celle du gouvernement de l'empereur ou bien celle de l'association prohibitioniste. Les choses en sont venues à ce point qu'aujourd'hui cette grave question se pose d'elle-même. Pour lever tout doute à cet égard, il suffit de retracer rapidement la marche de l'association depuis son origine, et de rappeler les prétentions qu'elle a officiellement énoncées dans ces derniers temps.

Dès le moment de sa formation, il y a vingt ans, un changement se manifesta dans la discussion publique sur les questions commerciales. Jusque-là, par un accord unanime, on faisait au principe de la liberté du commerce la politesse d'en parler avec égards, sauf à le reléguer dans de lointains horizons, quand il s'agissait de la pratique; il ne serait pas malaisé de citer des écrits de prohibitionistes des plus ardens aujourd'hui, même de maîtres de forges, dans lesquels le principe de la liberté du commerce recevait alors les salutations les plus respectueuses. Du moment où l'association prohibitioniste s'est constituée, on est inondé d'écrits où le principe de la liberté du commerce n'est plus qu'une extravagance. Ceux qui la soutiennent sont gens à mettre aux Petites-Maisons ou à envoyer à la police correctionnelle comme des perturbateurs de l'ordre public ou des conspirateurs contre l'ordre social : on affecte de les confondre avec les socialistes les plus dangereux. Dans ces limites cependant, la thèse des prohibitionistes ne touche qu'à la théorie, et à cet égard chacun est libre de raisonner ou de déraisonner autant qu'il lui plaît. Il est bien autrement important d'observer et de signaler l'attitude de l'association vis-à-vis du gouvernement. C'est en cela surtout qu'elle a innové.

Antérieurement, les manufacturiers se montraient fort soumis envers l'autorité, quand ils avaient quelque chose à solliciter. L'association au contraire, dès son début, semble avoir pris à tâche de lui faire violence. En 1841, le gouvernement projetait l'union douanière avec la Belgique. C'eût été un acte d'excellente politique, qui eût flatté le sentiment national et eût été profitable au point de vue strict des intérêts, car il est chimérique de croire que notre industrie ne soit pas pour le moins l'égale de celle des Belges; mais la coterie prohibitioniste avait résolu qu'il ne fût porté aucune atteinte au système ultrà-restrictif que nous ont légué les guerres furieuses de la république et du premier empire. L'association prohibitioniste

se mit en campagne. Par le moyen des comités locaux dont elle a couvert le pays entier comme d'un réseau, elle excita les terreurs de manufacturiers abusés, et leur dicta des démarches auxquelles ils eurent la faiblesse de se laisser entraîner. Avec le concours de ces électeurs influens, elle poussa devant elle une masse de députés, comme si c'eût été un troupeau. Par l'organe de ceux-ci, elle enjoignit au gouvernement de renoncer à son dessein de l'union douanière avec la Belgique, et le gouvernement crut devoir obéir. C'est peut-être la page la plus regrettable de l'histoire du régime parlementaire de 1814 à 1848.

Un peu plus tard, les prohibitionistes ont voulu davantage, s'il est possible. Dans l'affaire de l'union douanière avec la Belgique, c'était dans les coulisses que le gouvernement avait cédé aux obsessions et aux menaces de la coterie. Les prohibitionistes imaginèrent de lui imposer un acte de soumission sur la scène, en face du public. En 1845, la chambre des députés discutait un projet de loi sur les douanes : ce projet, tel qu'il avait été présenté par le gouvernement, était une aggravation du tarif. Il augmentait les droits, notamment sur les graines oléagineuses, et spécialement sur le sésame; mais il ne les augmentait pas assez au gré de la coterie. Les prohibitionistes font présenter par un des leurs un amendement qui surhausse ces droits démesurément, et ils exigent qu'il soit adopté avec le concours patent du gouvernement. Ils en font une condition, et l'on assiste alors à ce spectacle étrange, qu'au vote par assis et levé les ministres se déclarent contre le projet ministériel. Cela s'est vu en plein midi le 27 mars 1845 (1). Les hommes qui infligeaient ces avanies au gouvernement s'intitulaient les conservateurs par excellence. Rapprochement qui n'est pas sans intérêt, l'auteur de l'amendement sur le sésame était M. Darblay l'aîné, le même qui préside aujourd'hui le comité spécial formé pour *la défense du travail agricole*, c'est-à-dire pour le maintien de l'échelle mobile.

L'année suivante, l'association s'émut du triomphe éclatant que le principe de la liberté commerciale venait d'obtenir en Angleterre. On était à la fin de 1846. Elle résolut de frapper un grand coup. Elle

(1) Le gouvernement proposait pour le sésame d'Égypte, le seul qu'il y eût lieu à prendre en grande considération, de doubler le droit, qui était de 2 fr. 75 c. par 100 kilogrammes. Le droit aurait donc été porté à 5 fr. 50 c. La commission de la chambre des députés adhéra à cette proposition, et le rapporteur, M. Saglio, la soutint à la tribune. L'amendement de M. Darblay consistait à porter le droit à 10 francs. Au vote par assis et levé, de tous les ministres qui faisaient partie de la chambre des députés, un seul, le ministre du commerce, M. Cunin-Gridaine, vota contre l'amendement. Il avait aussi pris la parole pour le combattre.

adressa au conseil des ministres une lettre signée de tous ses dignitaires, et qu'elle-même publia résolûment. Dans ce document, que l'histoire devra conserver comme une pièce caractéristique du temps, on parlait le langage le plus hautain, et on terminait par la menace d'*armer les ennemis* du gouvernement, car la menace adressée aux ministres allait visiblement plus haut qu'eux.

En 1847 cependant, les hommes de talent qui dirigeaient les affaires eurent un mouvement d'impatience contre la coterie prohibitioniste qui prétendait les asservir. Ils sentaient qu'il serait déshonorant pour la France et pour eux-mêmes qu'après la réforme accomplie sur de si larges proportions par sir Robert Peel, on restât complétement inactif chez nous. La chambre des députés fut donc saisie d'un projet de loi où l'esprit de réforme se montrait de la modération la plus parfaite. Le projet maintenait à peu près sans exception les innombrables prohibitions qui avaient été établies en l'an v à titre de mesures de guerre contre l'Angleterre, et qui, chose incroyable, ont survécu depuis lors à tous les changemens survenus dans la situation de la France au dehors et au dedans. Les réductions de droits ne portaient guère que sur des articles d'une valeur secondaire, et cependant la loi, dans son ensemble, n'était pas sans intérêt. Il était du devoir des prohibitionistes de se montrer reconnaissans de tant de ménagemens et de faire bon accueil au projet. Loin de là, ils le reçurent avec colère et dédain. Une commission hostile fut nommée par la chambre, et laissa passer une longue session sans faire le rapport. Au commencement de l'année suivante, la révolution de février emporta le projet dans le tourbillon qui détruisit la monarchie de juillet.

Lorsque l'événement du 2 décembre eut rétabli en France le gouvernement monarchique, en l'entourant d'une grande force, la coterie prohibitioniste sentit que, le pays étant dégagé des profonds soucis sous l'influence desquels on avait laissé à l'écart l'affaire des douanes avec beaucoup d'autres, la question de la révision du tarif pourrait de nouveau être soulevée. Elle s'appliqua aussitôt non-seulement à enguirlander le chef de l'état, mais encore et surtout à prendre des précautions contre l'esprit réformateur. Tout en prodiguant au prince les cajoleries extérieures, elle trouva le moyen de lui faire mesurer d'une main avare, en matière de douanes, les attributions qu'il était naturel d'accorder à un pouvoir fort. Le sénatus-consulte qui a relevé le trône impérial contient, au sujet du tarif des douanes, des restrictions à la prérogative du souverain dont on a lieu d'être surpris. Le gouvernement impérial, cédant au courant de l'opinion européenne, essaya dès 1853 de modifier le tarif : ces essais ont été heureux sans exception ni réserve, ils n'ont porté at-

teinte à aucune industrie, et ils ont été des bienfaits pour le public; néanmoins la coterie en dissimula mal sa mauvaise humeur, et elle fit entendre de telles réclamations qu'après avoir mis en question une des prohibitions les plus dommageables à l'intérêt public, celle qui frappe les filés de coton, matière première de plusieurs grandes industries (les calicots, percales et jaconas, les toiles peintes et imprimées, les tulles, la bonneterie), le gouvernement crut devoir la maintenir.

Sur ces entrefaites se prépare et s'ouvre l'exposition universelle de 1855. Cette imposante solennité constate l'avancement de l'industrie française. De même qu'à l'exposition universelle de Londres, nos manufacturiers plient sous le poids des récompenses. Pour les obtenir, ils ne s'étaient fait faute de répéter qu'ils en étaient dignes, qu'ils remplissaient toutes les conditions requises, et parmi celles que portait expressément le règlement se trouvait la production à bon marché. Si l'exposition de 1855 a été bonne à quelque chose, c'est assurément à prouver que les manufacturiers français n'avaient plus besoin d'être soutenus par l'échafaudage dont on avait étayé leurs débuts. Les fabricans de Manchester, — ces rivaux qu'on disait irrésistibles à ce point qu'en dehors de la prohibition toute protection vis-à-vis d'eux fût impuissante, — furent obligés de remballer les trois quarts des produits de choix qu'ils avaient exposés, quoique le public français eût par exception la faculté d'acheter sous un droit modéré tout ce qui avait figuré à l'exposition. Le moment paraissait venu où une révision du tarif semblait devoir obtenir l'assentiment universel, pourvu qu'elle fût graduelle, de manière à bien ménager la transition, et personne ne la demandait différente, même parmi les partisans de la liberté du commerce qu'il est convenu de représenter comme des novateurs effrénés et des théoriciens implacables. Cette idée germait dans tous les esprits. Les prohibitions absolues surtout semblaient jugées de toutes parts comme des anachronismes qu'il importait à l'honneur national qu'on répudiât, surtout alors que les autres états de l'Europe, moins avancés que nous, en avaient donné l'exemple. Le gouvernement crut faire une chose toute simple et allant de soi, lorsqu'à la session qui suivit, il présenta un projet de loi portant levée des prohibitions et les remplaçant par des droits dont l'élévation était telle qu'ils eussent rendu impossible toute importation; mais il avait compté sans la coterie prohibitioniste. L'association *pour la défense du travail national* souleva une tempête. Par les comités locaux, elle exerça une intimidation. Le gouvernement essaya de calmer l'orage en surhaussant encore les droits qu'il s'était agi de substituer à la prohibition. Inutiles efforts! l'irritation réelle ou affectée du parti resta

la même. Le projet de loi fut retiré, et une note insérée au *Moniteur* du 16 octobre annonça que la levée des prohibitions était remise au mois de juillet 1861, mais elle faisait connaître aussi qu'après ce délai de cinq années l'intention bien arrêtée du gouvernement était d'en finir.

Cependant le gouvernement, pour venir en aide à la navigation nationale, qui périclite sous un régime aussi restrictif, avait décidé en 1855 que nos constructeurs de navires pourraient tirer de l'étranger en franchise de droits les matières premières dont ils pourraient avoir besoin. L'entrée des navires tout construits était autorisée en même temps sous un droit de 10 pour 100. L'essai devait durer trois ans, sauf à être prolongé. Ces encouragemens si légitimes ont déplu aux prohibitionistes : ils les ont dénoncés comme un attentat. Le décret d'octobre 1855 au sujet de la construction des navires et de la francisation des navires construits à l'étranger n'a pas été prorogé en 1858, quoiqu'il n'eût eu que de bons effets.

A côté de ces satisfactions, les prohibitionistes en ont obtenu d'autres. On sait qu'ils haïssent l'économie politique, parce que cette science enseigne que l'industrie n'acquiert toute sa force que dans l'atmosphère de la liberté, et que les priviléges conférés aux manufacturiers par le système prohibitif sont à la fois contraires au bon droit et à l'intérêt public. Après la mort de M. Blanqui, ils demandèrent que, dans la chaire d'économie industrielle qu'il occupait avec tant de distinction au Conservatoire des Arts et Métiers, il ne lui fût pas donné de successeur : la chaire a cessé d'exister. Il est vrai que depuis l'empereur lui-même, dans le discours par lequel il a ouvert la session législative de 1857, après la campagne entreprise par les prohibitionistes pour le maintien des prohibitions, a donné à l'économie politique un gage insigne de sa bienveillance. Après avoir fait allusion à cette agitation, l'empereur s'est exprimé en ces termes : « Le devoir des bons citoyens est de répandre partout les saines notions de l'économie politique. » Ce témoignage d'une haute sympathie ne demeurera point sans effet : il est à remarquer cependant que de bons citoyens de Montpellier ayant demandé à faire les frais d'un cours d'économie politique et ayant eu le soin non-seulement de soumettre à l'autorité compétente un programme irréprochable, mais encore de lui indiquer un professeur qui offrait toutes garanties, ils ont éprouvé un refus réitéré.

Veut-on savoir maintenant comment le parti prohibitioniste répond à tant de ménagemens? Au mépris de la transaction presque débonnaire par laquelle le gouvernement avait, en 1856, ajourné jusqu'en 1861 la levée des prohibitions, le parti a, depuis quelques

jours, organisé une agitation nouvelle pour les perpétuer. L'association pour la protection du travail national a lancé son manifeste, en conséquence duquel les villes manufacturières envoient des pétitions au sénat. Les chambres de commerce, dans la plupart des centres manufacturiers, reconnaissent la loi de l'association, parce que celle-ci a eu soin d'en faire écarter, par les démarches des *comités locaux*, non-seulement les *adversaires*, mais aussi les *amis douteux*, ainsi que c'est exposé dans sa circulaire officielle du 1er mars 1856 (1). Dans ces circonstances, toutes les pétitions sont calquées les unes sur les autres. Non-seulement elles demandent que les prohibitions soient continuées, mais encore elles protestent contre toute enquête qui se ferait à ce sujet. Elles remontrent que l'enquête est *inquiétante;* je le crois bien. Il ne la faudrait pas longue pour établir que l'industrie française n'a pas besoin de la prohibition pour vivre. La France expédie au dehors, sur les marchés de libre concurrence, les produits même qui chez elle sont garantis par la prohibition. Elle en expédie non pas des échantillons, mais des montagnes. Le total de ce que la France exporte, en fait de marchandises prohibées par notre tarif, dépasse la somme de 400 millions de francs. En présence d'un fait pareil, une enquête doit *inquiéter* les prohibitionistes. Sur ce point cependant nous serions volontiers de leur avis, il n'y a pas lieu à une enquête. Elle est superflue, car elle est toute faite.

Pendant que les prohibitionistes gênent la marche du gouvernement au dedans, ils ne lui facilitent pas sa tâche au dehors. On sait que l'empereur s'est prononcé souvent pour l'alliance anglaise. Les hommes les plus éclairés, tous ceux qui font cas des institutions libérales, applaudissent à cette pensée et la secondent de leur mieux, parce que l'alliance anglaise, pratiquée avec dignité, est, pour la France comme pour son ancienne rivale, le meilleur gage de sécurité; pour le progrès du monde, c'est une garantie incomparable, et enfin pour nous-mêmes c'est un sujet d'espérance, car l'alliance de la France et de l'Angleterre devant, dans un temps donné, faire jouir des bienfaits de la liberté politique les peuples qui en sont dignes, il est immanquable que la France en arrête sa part au passage. Mais les prohibitionistes l'entendent différemment. Les lois prohibitives ont été adoptées, on le sait, à titre de mesures de guerre contre l'Angle-

(1) Ce système exclusif ne connaît pas d'exceptions. C'est ainsi que la consigne avait été donnée à Mulhouse de ne pas réélire à la chambre de commerce l'honorable M. Jean Dollfus, l'un des hommes qui honorent le plus l'industrie française, et l'un des meilleurs citoyens que compte la France. Malgré son nom, l'importance de sa maison et les services de tout genre qu'il a rendus dans le pays, M. Jean Dollfus a eu de la peine à être réélu.

terre. L'alliance anglaise, si elle parvient à se cimenter, en amènera, par une conséquence nécessaire, l'abolition. Il n'en faut pas davantage pour qu'ils soient les adversaires acharnés et systématiques de l'alliance anglaise. Ainsi, pendant que le gouvernement, sur ce point d'accord avec le parti libéral, s'applique à effacer les préjugés hostiles à l'Angleterre, les prohibitionistes font les plus grands efforts pour les entretenir, comme si c'était le feu sacré. Ils suivent avec une remarquable persévérance un plan de dénigrement et de diffamation contre l'Angleterre. Ils ne laissent passer aucun de ses actes, en quelque genre que ce soit, sans essayer de l'envenimer, et, il faut le reconnaître, comme nos longues et sanglantes guerres ont laissé contre elle dans le pays beaucoup de germes de mauvais vouloir, cette tentative des prohibitionistes n'a pas laissé que d'avoir un déplorable succès, et en ce sens elle contribue à susciter des embarras à la politique extérieure de la France.

Tel est le parti qui réclame aujourd'hui le retour de l'échelle mobile; c'est à l'accroissement de son influence que tournerait ce rétablissement. Il appartient au gouvernement de voir si ce parti n'est pas assez puissant déjà, et quel usage il pourrait faire d'un supplément de forces. Certes on ne peut qu'applaudir à la longanimité avec laquelle le gouvernement tolère les manœuvres d'une association même aussi intolérante. Par là il donne la preuve de ceci, qu'il ne s'est pas proposé d'éteindre en France la vie publique; mais s'il est bon que le gouvernement laisse l'esprit d'association se manifester, même par des écarts et par des violences de langage, il serait fâcheux qu'il permît à des coteries, dont un intérêt égoïste est le lien, de prendre une attitude de domination dans l'état, et de n'accepter une concession que comme le moyen d'en arracher de nouvelles. Le premier des Napoléon, sur lequel la pensée de l'empereur est si souvent fixée, avait cette grande qualité, que les intérêts égoïstes et les coteries n'eurent jamais, à sa connaissance, une influence marquée sur les affaires. C'est ce qui nous fait espérer que la levée de boucliers des prohibitionistes pour la résurrection de l'échelle mobile sera décidément sans effet, et qu'ici la raison, le bon droit et l'intérêt public prévaudront enfin.

MICHEL CHEVALIER.

DE L'ART

ET DE LA CRITIQUE D'ART

A PROPOS DE QUELQUES ÉCRITS RÉCENS.

I. *Histoire des Artistes vivans*, par M. Théophile Silvestre, Paris 1856-57. — II. *L'Art, les Artistes et l'Industrie en Angleterre*, par le même, Londres 1859. — III. *J. Pradier, Étude sur sa Vie et ses Ouvrages*, par M. Etex, Paris 1859. — IV. *L'École d'Anvers en 1858*, par M. Adolphe van Soust, Bruxelles 1859.

Il serait au moins difficile de démêler un principe général, un certain fonds de doctrines communes dans les appréciations critiques auxquelles les œuvres de l'art contemporain servent d'occasion ou de prétexte. Aussi diversement inspirés que les artistes dont ils jugent les travaux, les écrivains semblent prendre à tâche d'étonner l'opinion, qu'ils ont la mission de conseiller et d'instruire. De là ces enthousiasmes ou ces dédains excessifs qui s'affichent alternativement, de là ces panégyriques ou ces anathèmes à l'adresse des mêmes talens, suivant les croyances du lieu et l'humeur de celui qui parle; de là aussi le scepticisme où nous nous réfugions de guerre lasse, pour échapper à ce conflit perpétuel d'affirmations et de démentis, et l'indifférence avec laquelle nous laissons la critique tenter les efforts les plus contradictoires afin de nous séduire ou de nous convaincre. Peut-être est-ce à la stérilité même de ces efforts qu'il convient d'attribuer le goût que nous avons tous plus ou moins aujourd'hui pour les particularités biographiques, pour les menus faits et les chroniques d'atelier. Tout en nous désintéressant progressivement des œuvres et surtout des commentaires qui les expliquent, nous sommes devenus avides de renseignemens sur les personnes, et certes on nous a mis amplement en mesure de satisfaire notre curiosité sur ce point. Nombre d'écrivains se sont

empressés de réduire ou de supprimer la part des considérations didactiques pour élargir singulièrement la part des révélations intimes. Sans parler de ces anecdotes controuvées qui ne servent qu'à grossir des libelles heureusement aussitôt oubliés que lus, les détails contenus dans certains livres sur l'histoire de l'art contemporain ont un caractère d'indiscrétion que ne sauraient excuser ni les franchises de la critique, ni même l'authenticité des faits ou des propos rapportés.

Nous ne prétendons pas que, dans l'examen d'un talent, il faille isoler absolument l'homme de ses œuvres et ne tenir compte que de celles-ci : le pressentiment du caractère de l'artiste, un aperçu de ses habitudes morales et, jusqu'à un certain point, de sa vie, peuvent se rattacher utilement à l'étude de ses travaux; mais dénoncer jusqu'à ses faiblesses, jusqu'à ses emportemens de parole ou ses manies, surprendre non les secrets de ses ouvrages, qui appartiennent à tout le monde, mais les secrets de son foyer, qui n'appartiennent qu'à lui, c'est exagérer sans profit pour personne les droits du juge et la responsabilité des gens que l'on met en cause. On a dit quelquefois que tout héros cessait d'être tel pour son valet de chambre. Convient-il à l'historien de s'attribuer de gaieté de cœur l'office de celui-ci, et de déshabiller si bien les hommes dont nous connaissions seulement la gloire, que ni son regard, ni le nôtre ne puisse rien ignorer de leurs imperfections ou de leurs infirmités?

Parmi les écrits trop nombreux auxquels a donné naissance cette volonté de tout montrer et de tout dire, l'*Histoire des Artistes vivans,* par M. Théophile Silvestre, mérite d'être signalée comme le plus hardi à tous égards, et aussi comme l'expression parfois habile d'un système excessif et mauvais en soi. Contraste singulier en effet! Si âpre, si agressive qu'elle soit au fond, la franchise de M. Silvestre ne dédaigne ni les finesses ni même les subtilités littéraires. Ce mélange d'intentions regrettables et de formes choisies, ces témoignages de talent, mais d'un talent mal employé, nous donnent le droit d'être sévère pour l'*Histoire des Artistes vivans.* Nous n'essaierons pas de retourner contre l'auteur les armes dont il s'est servi, mais, sans abuser à notre tour de ce qu'il appelle quelque part son « libre procédé, » nous examinerons ses opinions sur les œuvres d'aussi près qu'il a cru devoir examiner les faits biographiques et les personnes.

Des onze notices que M. Silvestre a consacrées aux artistes de notre école, la biographie de M. Delacroix et celle de M. Barye sont les seules où la somme des éloges l'emporte ouvertement sur le blâme. Ici l'admiration est sans réserve, et l'on doit ajouter sans mesure, puisqu'elle exagère à la fois le triomphe des deux maîtres et la défaite de leurs rivaux. Que M. Delacroix et M. Barye méritent d'être comptés parmi les artistes les plus éminens de notre époque, voilà ce que personne à coup sûr ne s'avisera de contester. Suit-il de là que ces grands talens soient irréprochables l'un et l'autre, et nous faut-il trouver dans leurs œuvres le dernier mot, le mot unique de la peinture et de la sculpture françaises au XIXe siècle? Tout en rendant hommage à l'extrême sincérité, à l'exactitude savante avec laquelle M. Barye a restauré des types déformés par la tradition académique et l'esprit de système, n'est-il pas permis de dire qu'il a quelquefois dépassé le but, que ses

grands *lions* de bronze par exemple, à force de reproduire la réalité, cessent d'être une image du vrai dans son acception élevée, et que de pareils morceaux, malgré leur rare mérite, ont le défaut de substituer des combinaisons pittoresques aux conditions strictes de la sculpture monumentale? En tout cas, ce caractère particulier d'un talent, cette clairvoyance en face de certains modèles n'ôtent rien à la valeur des talens qui s'inspirent ailleurs. On peut espérer qu'à côté des très remarquables travaux de M. Barye, quelques morceaux sculptés par David, Rude et Pradier, quelques statues dues au ciseau de MM. Duret, Simart et autres sculpteurs habiles, que, soit dit en passant, M. Silvestre condamne bien délibérément à l'oubli, — on peut espérer que ces œuvres, diversement recommandables, resteront pour attester la variété des efforts accomplis et pour honorer, chacune à son rang et à son heure, l'art et les artistes de notre temps.

Il faut le reconnaître pourtant, si sévère que se montre M. Silvestre envers l'école actuelle de sculpture, il est bien loin de la traiter avec la même rigueur que notre école de peinture. Au-dessous ou en dehors de l'admiration que lui inspirent les travaux de M. Barye, il confesse au moins sa sympathie pour quelques talens, son estime pour quelques ouvrages. M. Delacroix excepté, les peintres d'histoire dont M. Silvestre cite les noms ou dont il raconte la vie semblent n'avoir été choisis par lui que pour expier chèrement leur réputation et leurs succès. A ses yeux, MM. Delaroche et Decamps n'ont su prendre dans l'école contemporaine que « deux places de doublures, » ou si le second de ces artistes a pris quelque chose de plus, c'est grâce à ses compositions sur l'*histoire de Samson,* qu'il faudrait restituer, « sous peine de se montrer à tout prix injuste, » à un peintre français du XVIIe siècle, à François Verdier (1). M. Vernet, dont, à vrai dire, le caractère, les habitudes extérieures, le mobilier même, sont étudiés plus attentivement que les travaux dans la notice qui lui est consacrée, M. Vernet n'a jamais produit que des « ouvrages mort-nés. » Du reste, pas un mot de Scheffer, de M. Heim, de M. Schnetz; pas un mot, à plus forte raison, de quelques peintres venus plus tard et n'ayant pas encore vieilli dans le succès. Je me trompe : M. Silvestre, qui ne s'est souvenu ni de M. Flandrin, ni de MM. Lehmann et Gleyre, ni de Théodore Chassériau, artiste bien doué pourtant, qui, sciemment ou non, néglige tant d'œuvres sérieuses, trouve assez de loisir et de place pour s'occuper des petites fantaisies pittoresques de M. Diaz et des lourdes provocations où se hasarde le pinceau de M. Courbet.

(1) Malgré ces sommations formelles, et avec la meilleure volonté du monde de ne pas commettre d'injustice en ceci, il nous est impossible de déposséder M. Decamps du mérite de l'invention dans les sujets tirés de l'histoire de Samson. Peut-être, en y regardant de fort près, retrouvera-t-on dans les scènes imaginées par Verdier quelques intentions, quelques figures, dont M. Decamps se sera inspiré ou souvenu; mais le style du maître moderne a si bien transformé le tout, que des emprunts de cette sorte deviennent des acquisitions aussi légitimes que les emprunts faits par Poussin aux monumens antiques ou par Raphaël aux vieux maîtres italiens. En tout cas, la composition la plus belle et la plus saisissante de cette suite, — le *Samson tournant la meule,* — appartient absolument, pour le fond et pour la forme, à M. Decamps, car Verdier n'a pas même traité ce sujet.

Nous avons dit que M. Silvestre, d'ordinaire si avare de louanges, s'en montrait prodigue envers M. Delacroix, qu'il proclame sans hésiter « le plus grand artiste du XIXe siècle. » On peut douter que M. Delacroix, chez qui la rectitude du jugement et l'esprit sont à la hauteur du talent, subisse patiemment un pareil éloge, et qu'il s'accommode de cette place à part dans un siècle qu'ont illustré, entre autres maîtres, David, Gros, Prud'hon et Géricault. A Dieu ne plaise que nous marchandions nos hommages à l'un des peintres qui honorent le plus notre temps et notre école! Mais autant nous craindrions de méconnaître ce qu'il y a dans ses œuvres de puissance pathétique, d'éclat et de science à certains égards, autant nous nous sentirions injuste, si nous refusions d'y voir des imperfections tout aussi réelles que les beautés, si nous confondions dans une admiration banale les défaillances et les témoignages de force, les splendeurs ou les délicatesses du coloris et les intentions que la main n'a pas su complétement définir. M. Delacroix, nous dit M. Silvestre, se plaignait un jour « d'être depuis plus de trente ans livré aux bêtes. » Quant à nous, dont le respect est sincère pour ce grand talent, nous le plaignons d'être livré trop souvent à des panégyristes que l'esprit de système inspire au moins autant que l'admiration naïve; nous le plaignons en particulier d'avoir été, dans l'*Histoire des Artistes vivans*, exalté aux dépens d'un autre talent qui commande la vénération entre tous, et d'avoir ainsi servi de prétexte à des paradoxes sans frein, à des agressions sans excuse.

Nombre de fois sans doute la critique a rapproché l'un de l'autre les noms de M. Ingres et de M. Delacroix. Quelle que soit l'immense dissemblance entre les principes que ces noms résument, la célébrité des deux maîtres, leur situation de chefs d'école et l'influence qu'ils exercent à ce titre, tout explique et jusqu'à un certain point justifie l'habitude presque générale aujourd'hui de mettre en regard leur mérite respectif et leurs travaux. Il n'est guère d'écrit sur l'art contemporain qui ne débute ou ne se termine par ce parallèle obligé; mais si opposés qu'en soient les résultats, si erronés qu'ils puissent paraître suivant les croyances ou les prédilections de chacun, la comparaison se poursuit d'ordinaire sur le ton de déférence que comporte un pareil sujet. L'écrivain le plus pieusement épris de la sévérité de la ligne et du style n'aurait garde de fermer les yeux aux qualités qui distinguent le peintre des *Femmes d'Alger*, de *Médée*, d'*Hamlet* et de tant d'autres scènes brillantes ou terribles; l'apôtre le plus ardent de l'expression dramatique, des hardiesses ou des séductions du coloris n'oserait refuser de s'incliner devant la majesté de pensée et de dessin que respirent, entre autres beaux ouvrages, le *Virgile* et le *Vœu de Louis XIII*, l'*Apothéose d'Homère* et le *Martyre de saint Symphorien*. La méthode adoptée par M. Silvestre est donc d'un radicalisme esthétique appartenant en propre à l'écrivain. Non-seulement M. Silvestre n'admet pas qu'on puisse raisonnablement opposer un rival à M. Delacroix, mais si par impossible il fallait désigner quelqu'un, à ses yeux le premier venu conviendrait mieux que M. Ingres pour cet office.

A quoi se réduit en effet l'habileté du prétendu maître? « A une certaine manière suave d'étendre la couleur et d'établir sur la toile l'homogénéité de la pâte, à l'exemple de Raphaël et d'André del Sarto; mais un homme

sans élévation d'esprit, qui voudrait être comparé à Pascal par ce seul fait qu'il serait parvenu à imiter sa signature et son paraphe, nous ferait certainement rire. » Aussi M. Silvestre rit-il le plus résolûment du monde des contrefaçons commises par ce pinceau, et des dupes, assez nombreuses, il est vrai, qui s'y laissent prendre. Son hilarité va même si loin, et il a si bonne envie apparemment de nous la faire partager, qu'après avoir accolé le nom de M. Ingres tantôt aux noms de Gérard Dov et de Miéris, tantôt à celui de M. Schopin, il finit, dans une certaine page de son livre, par nous proposer de préférer, comme lui, le tableau des *Casseurs de pierres,* — une idylle de M. Courbet, — « aux fades et prétentieuses images » que M. Ingres a « tirées de la Bible, du Dante et de l'histoire. » Ceci nous dispense d'insister. Aussi bien devons-nous profiter pour notre compte d'un conseil que M. Silvestre s'est donné un peu tard à lui-même : « Dix lignes suffisaient, dit-il, à l'histoire de ce célèbre artiste, qui a sacrifié les émotions, les facultés humaines, à la pratique manuelle, à la calligraphie de l'art, et mis la peinture au carreau. » Quelques lignes, dirons-nous à notre tour, quelques mots empruntés à cette regrettable étude, suffisent pour en faire apprécier le caractère et la portée. M. Ingres d'ailleurs a-t-il besoin d'être défendu? Ses œuvres, au-dessus des offenses et des railleries, sont assez éloquentes pour se passer de tout secours et réfuter de reste qui les attaque. Contentons-nous d'y renvoyer non pas ceux que l'*Histoire des Artistes vivans* aurait pu convertir, — ce serait, nous l'espérons, ne convoquer personne, — mais M. Silvestre lui-même. Peut-être, en étudiant de nouveau le noble talent qu'il a essayé de flétrir, reconnaîtra-t-il des erreurs d'autant plus répréhensibles qu'elles n'ont pas la faiblesse d'esprit pour excuse. Que l'auteur de l'*Histoire des Artistes vivans* renonce à son système d'indépendance et d'originalité violentes; qu'il ait le courage de s'humilier devant les idées reçues, quand ces idées sont justes, devant les gloires reconnues, quand la voix publique a raison. Qu'il s'abstienne surtout de ces révélations au moins inutiles dont nous parlions en commençant, et qui peuvent atteindre la réputation d'un homme sans aider à l'intelligence d'un talent. Pourquoi par exemple avoir publié, en guise de notice sur Pradier, et sans développement d'aucune sorte, une série de lettres qui nous apprennent seulement qu'un des plus habiles sculpteurs de notre époque était aussi un infatigable solliciteur? Nous ne prétendons nullement défendre, ni pour le fond ni pour la forme, les fâcheuses requêtes de Pradier; mais un artiste aussi important, après tout, dans l'histoire de l'école moderne méritait d'être jugé sur des témoignages d'un autre ordre, et, si peu irréprochables que soient à certains égards les œuvres qu'il a laissées, encore fallait-il en tenir plus de compte que de ses appétits personnels et des faiblesses de son caractère.

Cette étude sur les travaux de Pradier et sur les diverses phases de sa vie d'artiste que M. Silvestre n'a pas voulu entreprendre, un ancien élève du maître, M. Etex, a cru devoir l'écrire. Le livre toutefois justifie-t-il parfaitement le titre que lui a donné l'auteur, et plus d'une page n'accuse-t-elle pas de la part de celui-ci une propension à l'autobiographie, qui, entre autres inconvéniens, a le défaut de diviser l'intérêt? Tout en nous disant ce qu'il sait de la vie de Pradier et ce qu'il pense de ses ouvrages, M. Etex ne refuse

pas de nous donner par surcroît quelques renseignemens sur lui-même, et de faciliter ainsi la besogne aux historiens futurs de l'art contemporain. Il peut à la vérité s'autoriser de l'exemple de Vasari, qui n'a pas craint d'écrire sa propre vie dans le livre consacré par lui à la biographie des grands artistes : seulement Vasari a réservé pour un chapitre à part les détails qui le concernent. La manière de M. Etex est différente. Dans le travail qu'il vient de publier, un exposé de ce qu'il a étudié, fait ou enduré lui-même, — depuis l'époque où, dans l'atelier de M. Dupaty, on le surnommait *le naïf* jusqu'au jour où une prohibition formelle, conséquence de tristes démêlés, vint mettre à néant son projet pour le tombeau de Pradier, — cet exposé et quelques aperçus d'un autre ordre, sur le mariage par exemple, « le mariage tel qu'il est encore, » se mêlent au récit des premiers progrès, des succès et des souffrances du sculpteur de *Cyparis* et de *Sapho*.

Nous ne saurions oublier que M. Etex a fait ailleurs ses preuves de talent, et qu'un groupe modelé autrefois par lui, — *Caïn et sa race maudits de Dieu*, — mérite d'être compté parmi les morceaux remarquables de la statuaire moderne; mais tout en rendant justice à ce que l'artiste a su produire, nous ne pouvons en conscience nous accommoder des erreurs de pensée et de langage où tombe l'écrivain. On sait que Pradier avait la faiblesse de se croire peintre à ses momens perdus, et l'on se rappelle peut-être les petits tableaux qu'il exposait quelquefois, œuvres malencontreuses où rien ne se retrouve de l'habileté qui distingue les autres travaux de sa main. Les écrits du sculpteur de *Caïn* ne sont pas sans analogie avec ces peintures du sculpteur des *Trois Grâces*. Même inexpérience de l'instrument que l'on prétend manier, même confiance dans l'issue d'une tentative à laquelle on n'a été qu'insuffisamment préparé. « Nul n'est obligé d'écrire, mais du moment qu'il prend la plume, l'écrivain a le devoir de se conformer aux exigences de son sujet. » C'est là une vieille vérité dont M. Etex a eu le tort de ne pas se souvenir assez, et que l'auteur d'une étude sur *l'École d'Anvers en* 1858, M. Adolphe van Soust, rappelait tout récemment en des termes qui ne manquent pas ici d'à-propos.

On ne saurait reprocher à M. van Soust d'avoir méconnu dans la pratique le principe qu'il posait ainsi au commencement de son livre, car ce livre ne contient rien qui ne se rattache directement au sujet. L'étude sur *l'École d'Anvers en* 1858 est d'ailleurs conçue à un tout autre point de vue que l'*histoire* de M. Silvestre ou l'*étude* de M. Etex. Ce n'est pas le goût des informations biographiques qui l'a inspirée, mais bien le zèle patriotique : zèle excessif, il faut le dire, et non moins partial ici, non moins contraire à la saine critique que cette manie de confidences et de détails personnels que nous condamnions tout à l'heure. Aussi doit-on se garder de partager toutes les espérances, tous les enthousiasmes qu'inspire à M. van Soust la situation de l'école dont il nous raconte les derniers progrès, et cependant ces progrès sont réels. Il est certain que les tableaux de M. Gallait et de M. Leys méritent à tous égards d'être préférés, ceux-ci aux tableaux de genre dont on se contentait il y a vingt ans, ceux-là aux toiles historiques exposées vers la même époque par MM. de Keyser, Wappers et quelques autres.

Faut-il pour cela saluer dans l'avénement des deux maîtres la régénération complète de l'école? Est-ce même de maîtres qu'il s'agit ici, et M. van Soust ne pousse-t-il pas l'éloge jusqu'au paradoxe quand il traite d'hommes « vraiment supérieurs » non-seulement les artistes habiles que nous venons de nommer, mais aussi M. Wiertz et même M. Madou, dont les humbles compositions et la manière sont loin de justifier une aussi pompeuse épithète? Cette supériorité ne serait que relative en tout cas, et ne saurait être attribuée aux chefs de l'école belge que dans les limites de leur petit pays. M. Gallait, dont le talent est connu depuis longtemps en France, ne fait, au point de vue de l'invention et du goût, que continuer, en les amoindrissant, les exemples de M. Delaroche. A ne considérer que l'exécution, le mérite principal de ses tableaux consiste dans une certaine vigueur de coloris et un sentiment ferme de l'effet : qualités que possèdent aussi, souvent même à un degré plus éminent, plusieurs peintres de l'école française, M. Robert Fleury entre autres. Quant à M. Leys, nous reconnaissons très volontiers ce qu'il y a dans ses œuvres, — dans ses *Trentaines de Bertal de Haze* surtout, — de vérités fines et d'heureuses intentions pittoresques. Le peintre des *Trentaines* est un artiste ingénieux, un praticien très distingué. Il a de plus le bon esprit de rester fidèle aux instincts nationaux en poursuivant la forme vraie plutôt que la forme épique, la précision du style plutôt que l'expression idéale. Descendant des van Eyck, il n'a pas répudié l'héritage de ses ancêtres pour usurper le bien d'autrui, ou pour chercher fortune dans le hasard des spéculations; mais jusqu'ici les « intuitions de son génie, » pour nous servir des paroles mêmes de M. van Soust, n'ont pas dépassé les termes de cette loyauté intellectuelle, de cette sagacité prudente. M. Leys nous apparaît comme un de ces fils de grande maison qui, désespérant d'ajouter à la gloire de leur nom, travaillent du moins à s'acquitter en conscience des devoirs que ce nom leur impose. Il y a de l'honneur sans doute à continuer ainsi de nobles traditions; toutefois le respect suffit pour récompenser un mérite de cette sorte. C'est pour des hauts faits plus éclatans, pour des inspirations plus personnelles qu'il faut réserver notre admiration.

Si le talent de M. Leys, talent remarquable assurément, mais avant tout bien informé, ne nous paraît pas commander un autre sentiment que l'estime, à bien meilleur droit refusera-t-on de s'associer aux transports un peu plus lyriques que de raison auxquels M. van Soust s'abandonne à propos d'œuvres et de noms moins considérables. C'était peu d'avoir défini le but proposé aux pas de M. Leys « un mont d'une noble structure couronné d'une forêt séculaire où croissent le chêne et le laurier : » l'auteur de l'étude sur *l'École d'Anvers en* 1858 n'hésite pas à reconnaître dans quelques paysagistes ou peintres d'animaux plus ou moins habiles « les hommes qui sont appelés à creuser dans les champs de l'art le sillon où se lèveront les moissons de l'avenir. » Était-ce donc pour tracer ce glorieux sillon que M. Verlat, par exemple, attelait ces gigantesques chevaux de trait dont les proportions, plus encore que les beautés pittoresques, étonnaient le regard au salon dernier? Nous ne pensons pas que ni M. Verlat, ni MM. Pieron et Lamorinière, ni d'autres encore, s'attribuent cette mission de réformateurs

souverains que M. van Soust leur impose un peu à la légère. Comme tous les talens diversement recommandables que la Belgique compte aujourd'hui même en dehors de l'école d'Anvers, comme MM. Willems, Stevens et Dillens, ils semblent n'avoir d'autre ambition que de ramener l'art de leur pays à l'expression sincère de la réalité, à cette étude des formes exactes qui préoccupa leurs aïeux bien plus habituellement que la recherche de la beauté abstraite. Que l'on applaudisse à de pareils efforts, rien de mieux, à la condition toutefois de n'en exagérer ni le principe, ni la portée. L'erreur de M. van Soust est d'attribuer l'importance d'une révolution radicale à un simple mouvement de réaction, et d'isoler trop complaisamment les progrès qui se poursuivent aujourd'hui en Belgique, soit des leçons sur place du passé, soit des leçons assez récemment données par un pays voisin. En ce qui concerne la fidélité historique, la représentation vraisemblable du fait, n'est-ce pas l'initiative prise par l'école française qui a stimulé le zèle des chroniqueurs pittoresques à la façon de M. Leys? Est-il bien opportun, bien équitable même de taire l'influence au moins probable exercée par M. Delaroche sur M. Gallait, ou par M. Meissonier sur les peintres de genre à Anvers ou à Bruxelles? Parmi les quarante-trois peintres belges dont le livret de l'exposition universelle en 1855 mentionnait les noms à côté des noms de leurs maîtres, dix s'étaient, de leur propre aveu, formés en France et dans l'atelier d'artistes français. Pourquoi M. van Soust n'a-t-il pas tenu compte de ce fait assez significatif? Soit oubli, soit abstention volontaire, il ne dit mot des secours, des bons exemples tout au moins que son pays a reçus du nôtre. Il ne trouve à citer en regard du nom de M. Leys que le nom de Poussin, « non pas, » dit-il, — et certes nous ne saurions trop approuver sa réserve, — qu'il veuille « établir un parallèle entre ces deux hommes qu'il faut juger chacun à son point de vue, » mais parce que, « comme Poussin, M. Leys peut se dire : Je ne suis pas de ceux qui en chantant prennent toujours le même ton. » Reste à savoir si ce que l'on chante aujourd'hui en Belgique n'est pas simplement un écho de ce que l'on chantait hier en France.

M. van Soust pourtant semble assez attentif à ce qui se passe de ce côté-ci de la frontière. S'il manque un peu de mémoire à l'égard de nos maîtres et de leurs œuvres, il ne laisse pas d'enregistrer avec soin les encouragemens, — les encouragemens excessifs de préférence, — que la critique française a pu en diverses occasions accorder aux artistes belges, et, s'enhardissant de ces éloges pour essayer d'intimider jusqu'aux chefs de notre école, il répète, en le commentant, l'avertissement sinistre qu'un écrivain de notre pays formulait en ces termes après l'exposition de 1855 : *Caveant consules.* — Oui, tenons-nous sur nos gardes, mais bien moins en vue du péril signalé par MM. Maxime Du Camp et van Soust, bien moins par crainte de la domination étrangère, qu'en vue des dangers et des ennemis qui nous menacent à l'intérieur. Tenons-nous sur nos gardes, non pas pour faire en sorte que M. Leys ou M. Willems, M. Stevens ou M. Wiertz ne puissent avoir raison de M. Ingres, de M. Delacroix, de M. Decamps, de M. Flandrin et de vingt autres dont le moins habile serait encore l'un des premiers en Belgique, mais pour empêcher l'école française de démériter d'elle-même, pour empêcher l'adresse matérielle de s'installer là où régnaient, où règnent encore les hautes

pensées et la raison. En dépit d'étranges tentatives, plus malséantes ici que nulle part ailleurs, l'école française demeure encore la première des écoles modernes, parce que les vrais talens qu'elle compte, en quelque genre que ce soit, procèdent expressément de la vérité morale sans se soustraire pour cela, comme les peintres allemands, aux exigences de la vérité pittoresque. L'école belge n'a réussi jusqu'à présent à mettre à profit que la moitié de ces exemples en les fortifiant d'ailleurs des exemples qui lui appartiennent. A Anvers et à Bruxelles, les peintres savent aujourd'hui, et quelques-uns avec une sérieuse habileté, reproduire le fait actuel ou nous rendre dans sa physionomie extérieure telle scène du moyen âge; mais l'élévation de la pensée, l'invention, la signification profonde, font défaut le plus souvent à ces portraits, si ressemblans qu'ils soient, à ces restaurations, si judicieuses qu'elles nous paraissent. En un mot, l'art tel qu'on le comprend et qu'on le pratique en Belgique est d'un ordre inférieur, parce qu'il ne laisse rien pressentir au-delà de ce qu'il nous montre. En vertu des principes mêmes qui la régissent, l'école de ce pays n'a et ne peut avoir, malgré ses succès légitimes à certains égards, qu'une importance restreinte, une influence toute locale et un rang secondaire.

L'école anglaise, dont la critique s'occupe fort aussi depuis quelques années, est-elle, mieux que l'école d'Anvers, en mesure de justifier la confiance qu'elle inspire à quelques écrivains? Ceci nous ramène à M. Silvestre et au livre qu'il vient de publier sur *l'Art, les Artistes et l'Industrie en Angleterre*. Quand je dis livre, c'est d'un discours qu'il s'agit, discours prononcé dans un *meeting* de la Société des Arts de Londres, reproduit ensuite par les journaux anglais, et aujourd'hui publié en volume. Est-ce à la destination première du travail qu'il convient d'attribuer l'extrême courtoisie, la bienveillance systématique avec laquelle l'auteur apprécie l'état actuel de l'art en Angleterre, — ou bien M. Silvestre en est-il venu spontanément à une sorte de rétractation, au désaveu de sa méthode première, à une *seconde manière* enfin? En tout cas, M. Silvestre, une fois entré dans la voie de l'indulgence, y marche aussi résolûment, aussi intrépidement, pourrait-on dire, qu'il s'avançait naguère dans un chemin tout opposé. Comme il arrive d'ordinaire aux nouveaux convertis, l'excès même de sa foi l'entraîne à des exagérations de parole, à une ardeur de prosélytisme qui effarouchent la sympathie, au lieu de l'attirer. « Oui, s'écrie-t-il, les peintres anglais ont tiré de la nature toutes les formes, tous les caractères, toutes les harmonies. En s'attachant à rendre avec une profonde sincérité l'aspect de la création, ils ont fait sentir d'une manière simple, pathétique, éclatante ou grandiose, le lien moral qui rattache la pensée de l'homme, le rêve des bêtes, la sensation des plantes, la vie des élémens à la mystérieuse et solennelle puissance de Dieu. » Or, si l'école anglaise a tiré de la nature « toutes les formes, » comment se fait-il qu'elle n'ait pu produire un seul grand dessinateur? « tous les caractères, » — d'où vient qu'elle n'ait su traiter que les sujets familiers? « toutes les harmonies, » — pourquoi dès lors ces extravagances de coloris et de pinceau auxquelles Turner, Lawrence et bien d'autres à leur exemple se sont abandonnés? Nous estimons à son prix la peinture où l'on retrouve une image du « rêve des bêtes » et de « la sensation des plantes; » mais

l'art qui s'inspire en plus haut lieu nous touche davantage, et, si habile que puisse être M. Landseer lui-même, nous ne pensons pas que le peintre de *Jack en faction* ait fait autant pour sa gloire personnelle et pour la grandeur de l'école anglaise que s'il avait réussi à interpréter les faits et les sentimens humains.

Est-ce à dire que l'art contemporain se réduise, de l'autre côté du détroit, à la transcription d'une nature inférieure ou inanimée, — qu'on ne peigne à Londres que des paysages pour *illustrer* les *keepsake,* ou des groupes d'animaux pour décorer les salles à manger? Les faits démentiraient une telle assertion. Depuis les compositions bien connues en France de Wilkie et de Mulready jusqu'aux toiles de MM. Webster et Leslie qui figuraient, il y a deux ans, à l'exposition de Manchester, assez d'œuvres attestent des efforts d'un autre ordre : efforts sérieux en un certain sens, puisqu'ils tendent à réformer des doctrines et une pratique conventionnelles, mais impuissans à déterminer rien de plus que le progrès dans un genre secondaire, à faire de la peinture autre chose qu'un miroir où se reflètent les accidens ordinaires de la vie. Cette fidélité de traduction en face d'objets familiers, cette aptitude à s'assimiler les caractères particuliers, la physionomie intime, comique même, d'un personnage ou d'une scène, sont aujourd'hui des qualités propres à l'école anglaise; mais, encore une fois, il ne faut reconnaître et vanter un mérite de cette sorte que dans la mesure qui convient. Il ne faut pas élargir si bien la sphère où se meuvent les artistes anglais qu'il y ait place pour tous les genres de talent, prétexte à tous les éloges. L'étude de M. Silvestre nous semble participer beaucoup trop en ceci du panégyrique. Que M. Silvestre loue hautement les peintres éminens que l'Angleterre a vus naître depuis le XVIIe siècle, — Hogarth, Reynolds et Gainsborough entre autres, — personne ne refusera de s'associer à des hommages aussi légitimes; mais lorsque, après avoir cité les noms des quatre ou cinq artistes véritablement supérieurs qui ont honoré l'école anglaise, M. Silvestre continue de s'enthousiasmer d'aussi bon cœur en face du présent, on se prend à perdre quelque peu confiance dans cette admiration obstinée. On se demande si l'état actuel de l'art à Londres, si des œuvres diversement agréables, mais inspirées après tout par le même esprit, par la même foi un peu humble, justifient bien ce que dit M. Silvestre de la variété des talens et de l'importance des maîtres que l'Angleterre a « la gloire de compter. » D'autres avant nous, et des plus intéressés dans la question, ont eu ces scrupules. L'un des membres de la Société des Arts, M. Digby Wyatt, dans sa réponse au discours de M. Silvestre, avouait que celui-ci, « comme un habile musicien, avait touché *fortissimo* les points de l'amour-propre national, et *pianissimo* une corde plus sensible... Il ne nous a pas avertis, disait-il, qu'il existât dans l'art des royaumes que nous n'avons pas conquis... » L'art anglais, pourrait-on ajouter en continuant la pensée de M. Digby Wyatt, en est encore à ne posséder qu'une province. Si dans ce domaine restreint il sait faire acte d'esprit pratique et d'indépendance, il faut, pour mériter « la gloire, » des inspirations plus hautes, des entreprises plus difficiles et de plus vastes succès.

Que conclure de tout ce qui précède? Quels symptômes nous révèlent, au

point de vue du fait général, les différens ouvrages que nous venons d'analyser? Ces ouvrages résument, — nous ne voudrions pas dire les principes de trois écoles, — mais trois sortes de tendances auxquelles la critique d'art contemporaine sacrifie trop souvent ses vrais devoirs. L'*Histoire des peintres vivans* est un spécimen de ce qu'on pourrait appeler la critique ultra-biographique. L'étude sur *l'École d'Anvers en* 1858 est plutôt une thèse soutenue par l'amour-propre national qu'une appréciation indépendante de certaines œuvres et de certains talens; elle caractérise à ce titre la critique tout apologétique et paradoxale par excès de patriotisme. Enfin le discours sur *l'Art et les Artistes en Angleterre* représente en quelque façon la critique négative, c'est-à-dire diserte jusqu'à la phraséologie, complaisante et facile jusqu'à l'abdication de ses droits. En général, le tort principal de la critique actuelle en matière d'art est le défaut de mesure dans l'éloge comme dans le blâme. Pour elle, point de milieu entre l'engouement et l'extrême rigueur, entre le Capitole et les Gémonies. Ce n'est pas tant sa précipitation, son inexpérience même, — bien qu'assez évidente parfois, — qui réduisent ou compromettent l'influence qu'elle devrait exercer; c'est le besoin de paraître neuve à tout prix, c'est cette volonté absolue de dire autre chose que ce que l'on a dit, de ne reculer devant aucun sophisme, si ce sophisme n'a pas eu cours encore. Nous ne parlons pas de certaines fantaisies littéraires que se passent, tantôt à propos du Salon, tantôt à propos de telle œuvre en particulier, des écrivains occupés ailleurs d'ordinaire. Qu'ils vocalisent, pour ainsi dire, sur ce thème de hasard les variations que le caprice leur suggère, le mal ne sera pas grand, ni l'opinion bien émue; mais le mal devient plus sérieux lorsqu'au lieu de se servir ainsi de la peinture comme d'un prétexte à de purs amusemens d'esprit, on prêche l'erreur sur un ton didactique, et la négation injuste du bien ou du mal au nom de l'équité. La critique certes a bien le droit de garder, en face des œuvres qu'elle est appelée à juger, ses inclinations propres et ses préférences. Elle peut et doit dire ce qu'elle croit être la vérité, mais il ne lui est pas permis d'en exagérer l'expression à ce point que ses sévérités aboutissent à l'outrage, et ses admirations au fanatisme. Loin de séduire ou d'entraîner personne, elle ne fera que se déconsidérer à ce jeu. Elle pourra peut-être affubler d'une notoriété éphémère quelques-uns de ceux auxquels elle aura prétendu dispenser la gloire, exciter un moment la curiosité en s'attaquant aux maîtres reconnus de l'école : elle aura réussi certainement à diminuer le prix de la louange là même où la louange est légitime, et à discréditer son autorité par les emportemens de ses sympathies aussi bien que par la violence de ses agressions.

Parmi les habitudes vicieuses de la critique, il en est une qu'il importe de signaler, parce qu'en abaissant le goût littéraire elle tend à fausser aussi dans le public la juste notion de la peinture, l'idée que l'on doit avoir de son principe, de ses fonctions, de son objet. Nous voulons parler de cette malencontreuse manie d'employer à tout propos, pour définir les productions de l'art, des termes de métier, on dirait presque de cuisine. Les mots de *pâte épaisse* ou *mince*, de *glacis liquoreux*, bien d'autres encore, ont pris une si large place dans le vocabulaire esthétique, qu'ils suffisent à peu près

pour relever les beautés d'une œuvre ou pour en accuser les faiblesses. Tel tableau manque, il est vrai, de « substance » dans le coloris; mais quel « suc généreux » dans la touche! Tel autre vous semble un peu « acide, » laissez venir « l'émail et la cuisson du temps. » — On a dit que la peinture n'était que de la morale construite. A en juger par la façon dont beaucoup de gens la comprennent et en parlent, cette morale-là aurait au moins de singulières affinités avec le sensualisme.

Un écrivain d'un rare talent, mais qui a usé jusqu'à la limite extrême du droit d'emprunter à la réalité technique des images et des formes d'expression, M. Théophile Gautier, est le fondateur et le patron de cette secte, dont les adhérens se rencontrent ailleurs que dans le domaine de la presse. Il arrive souvent que, pour analyser le mérite des tableaux qu'il possède, un curieux ait recours à l'idiome pittoresque en usage dans quelques feuilletons, que pour écarter tout soupçon d'inexpérience ou d'inclinations bourgeoises, d'honnêtes gens vous jettent à la tête, comme des preuves de haute indépendance et de savoir, les mots dont ils ont fait provision dans le commerce des initiés : bien faux calcul assurément, car ce que les artistes appellent le goût bourgeois n'est autre chose que l'incapacité de sentir, et c'est un mauvais moyen d'éviter un pareil reproche que de se réfugier dans l'imitation du sentiment ou du langage d'autrui. Tel homme croit s'isoler du vulgaire en proclamant son enthousiasme pour les *nymphes* de M. Diaz, qui ne fait que continuer sous une autre forme les admirations conventionnelles de ses devanciers. Il y a quarante ans, le même homme se fût extasié d'aussi bonne foi, et pour des raisons tout aussi plausibles à ses yeux, devant les *portraits* de Kinson et les *intérieurs* de Drolling. Soyons juste toutefois : le pédantisme banal de ces disciples d'un art tout matériel nous semble moins déplaisant encore que l'appareil scientifique étalé par certains rhéteurs pittoresques. Ceux-ci, à force de vouloir réglementer la critique, l'immobilisent dans les termes de la scolastique. A force de prendre les choses de haut et d'ennoblir tout ce qu'ils touchent, ils en viennent à parler sur le même ton de la *Vénus de Milo* et d'une scène d'estaminet; ils jugent d'une toile où se voient une mare et des canards en vertu des lois que leur ont révélées les œuvres de Phidias et de Raphaël. De là ces étranges rapprochemens de noms propres, ces abus de mots, ces jactances pédagogiques qui sont quelquefois à la vraie langue de l'art ce que le latin des médecins de Molière est à la langue de l'érudition. Eh! que n'essaie-t-on vraiment de parler comme tout le monde? On y gagnerait des deux côtés. On serait mieux compris sans doute, et peut-être aussi se comprendrait-on mieux soi-même, parce qu'au lieu de se payer de termes abstraits, de locutions convenues et de phrases toutes faites, on serait forcé de se rendre compte d'abord de ses pensées et de savoir exactement ce qu'on veut dire.

Que l'on ne nous accuse pas toutefois de n'être attentif qu'aux écarts de la critique et de passer systématiquement le bien sous silence pour nous donner raison à peu de frais. Il y aurait autant de maladresse que d'injustice à ne pas rappeler au moins les hautes et profitables leçons que pendant bien des années les artistes et le public ont reçues ici même de la plume austère de M. Gustave Planche. Les travaux excellens et malheureusement

trop rares de M. Vitet, quelques pages de M. Mérimée, les écrits utiles à différens titres de M. Delécluze, de M. Peisse, de quelques autres, méritent d'être opposés aux produits que nous indiquions tout à l'heure. Il n'en demeure pas moins vrai que la critique d'art, malgré d'honorables exceptions, n'a pas su conquérir de notre temps la place qu'ont assurée à la critique littéraire tant de travaux et de talens éminens. Dira-t-on que les occasions ont manqué, que l'inaction de la presse a trahi le progrès près de s'accomplir? Jamais au contraire on n'a autant écrit sur l'art et sur les artistes que depuis un quart de siècle; jamais les publications isolées, les entreprises collectives, les recueils spéciaux ne se sont autant multipliés. Et cependant, en dépit de cette activité et de ces efforts pour étendre son influence, la critique d'art est restée jusqu'ici un chapitre bien accessoire dans l'histoire littéraire de notre époque, une sorte d'accident sans portée pour les uns, de distraction passagère pour les autres, pour tout le monde à peu près une affaire de secte et de parti. Parmi les recueils périodiques consacrés à l'examen des questions d'art, en est-il un qui ait acquis une autorité assez sûre pour persuader en réalité l'opinion? La nouvelle tentative poursuivie depuis quelques mois par M. Charles Blanc et par les écrivains qui se sont groupés autour de lui semble, il est vrai, plus sérieuse et mieux conçue que les entreprises précédentes. Peut-être aura-t-elle raison de nos préventions et de notre indifférence; toujours est-il que cette indifférence aura duré longtemps, et qu'elle aura trouvé son excuse dans l'insuffisance de la critique, tantôt légère jusqu'à la futilité, tantôt formelle et minutieuse jusqu'à l'aridité technique.

Les écrivains qui de nos jours traitent de l'art et de ses produits peuvent en effet être partagés en deux classes. Les uns, critiques par occasion, et le plus souvent voués à de tout autres études, improvisent sur les œuvres contemporaines des arrêts qu'ils s'attachent surtout à formuler en termes imprévus, sauf à scandaliser ou à faire sourire les gens, et à supprimer l'enseignement pour y substituer la causerie. Les autres, dédaigneux ou volontairement distraits du présent, consacrent leur sagacité critique et leur zèle à l'examen du passé, aux investigations archéologiques, à la révision ou à la recherche des anciens documens. Ils discutent ou rétablissent des dates, exhument des actes authentiques, publient des fragmens de correspondance et des textes historiques inédits. Rien de mieux, particulièrement dans notre pays, où tout ce qui tient à l'histoire de l'art a été si longtemps négligé et demeure encore si peu connu; mais, quelle que soit l'opportunité de ces travaux, ne serait-il pas bien opportun aussi d'en approprier les résultats aux besoins et aux goûts actuels? Ne faudrait-il pas tirer quelque leçon directe, quelque exemple général de ces découvertes curieuses et de ces informations partielles? Ce n'est pas assez de faire preuve d'érudition, de résoudre certaines questions et de restituer certains faits, — d'une importance souvent contestable d'ailleurs, — afin de nous montrer seulement ce qui a été, de nous renseigner sur ce qui a vécu. En procédant ainsi, on pourra réussir à intéresser un petit nombre d'hommes familiarisés de longue main avec les études de cette nature : on n'arrivera pas à exercer sur le goût public une action fort utile, à réformer nos erreurs présentes, à déterminer un progrès. Fussent-ils plus consciencieux et plus savans encore, ces travaux, purement

historiques, ne sauraient remplacer la vive et ferme discussion des œuvres qui se produisent, des questions qui s'agitent autour de nous.

Nous ne prétendons nullement exagérer le rôle et le pouvoir de la critique; nous savons de reste qu'il ne lui appartient pas plus de faire surgir à son gré le talent qu'il ne lui appartient de l'anéantir quand il a paru. Qu'elle y consente ou qu'elle s'y refuse, un grand artiste saura bien s'imposer à l'admiration publique et conquérir de haute lutte les suffrages qu'on aura voulu d'abord lui marchander. Il ne suit pas de là toutefois que l'office de la critique se borne à s'humilier devant tous les succès, à enregistrer à des momens donnés toutes les œuvres bonnes ou mauvaises. Elle a d'autres devoirs et une autre mission : devoirs sérieux dont on parle beaucoup, mais qu'en général on néglige un peu de définir et surtout de mettre en pratique; mission délicate, parce qu'il faut, pour s'en acquitter à souhait, une sincérité sans audace, une science sans pédantisme, une intelligence assez impartiale pour accepter tous les genres de mérite, assez convaincue cependant pour ne se laisser ni étourdir par les bruits du dehors, ni séduire par des nouveautés décevantes. « Les arts, a dit Joubert, sont une sorte de langue à part, un moyen unique de communication entre les habitans d'une sphère supérieure et nous. » C'est à la critique de nous expliquer ce langage, de résumer en termes précis ce que nous avions éprouvé peut-être à l'état de pressentiment et de vague sensation. En vertu de principes arrêtés, mais non étroits, d'instincts sévères, mais non immobiles, elle doit seconder l'action des maîtres, faire justice des faux talens et se garder aussi bien des entraînemens que de la froideur. Elle doit en un mot être à la fois réfléchie et émue, respectueuse sans complaisance, indignée même sans emportement, et se souvenir en toute occasion qu'il s'agit bien moins encore d'œuvres à condamner ou à défendre que de passions généreuses à stimuler et de saines doctrines à faire prévaloir. Ce sont là, dira-t-on, des vérités banales : j'en conviens; mais s'il est permis de les rappeler, n'est-ce pas à l'heure où tant de gens les oublient? N'est-ce pas quand ceux-là mêmes qui font profession de nous instruire, abusant tour à tour de l'indulgence et de la rigueur, honorent les faiblesses, prônent les talens secondaires ou les œuvres suspectes, et se servent de la louange pour encourager l'erreur, du droit de remontrance pour s'insurger contre le vrai mérite?

HENRI DELABORDE.

REVUE MUSICALE

LE PARDON DE PLOËRMEL.

Le succès du nouvel ouvrage de Meyerbeer, *le Pardon de Ploërmel,* n'a fait que s'accroître depuis la première représentation, qui a eu lieu le 4 avril sur le théâtre de l'Opéra-Comique. Le public, qui juge en dernier ressort les œuvres dramatiques, de quelque nature qu'elles soient, a ratifié par ses applaudissemens l'impression favorable que nous avons déjà communiquée aux lecteurs de la *Revue* sur cette tentative téméraire de l'auteur illustre de *Robert* et des *Huguenots*. Il nous le disait spirituellement cet hiver : « Je fais un acte digne d'un sous-lieutenant en donnant un ouvrage où je me suis privé volontairement de toutes les ruses de guerre qui ont fait ma réputation. Contrairement à ce qu'a fait le grand poète latin, je viens moduler sur des pipeaux rustiques, *gracili avenâ,* après avoir embouché la trompette héroïque et chanté les grandes passions du cœur humain; que la critique me soit légère! » Tel devait être aussi à peu près le langage de Sixte-Quint avant d'être élu souverain pontife. Non, non, cher et illustre maître, vous ne nous attendrirez pas; vous êtes un fort d'Israël, et c'est comme une puissance reconnue et consacrée par l'opinion de tous que nous vous traiterons : de la justice, et pas de complaisance.

Le sujet du *Pardon de Ploërmel* est l'un des plus simples qu'on pût choisir. Il s'agit d'une légende empruntée aux traditions poétiques de la Bretagne, cette terre des vieux souvenirs, où se sont succédé et superposées des civilisations si différentes. Les auteurs du *libretto,* MM. Jules Barbier et Michel Carré, se sont évidemment inspirés des travaux d'un écrivain laborieux et honnête, Émile Souvestre, dont *les Récits de la Muse populaire,* publiés par la *Revue,* contiennent une histoire pittoresque des mœurs et des croyances naïves de la Bretagne. La donnée de leur pièce est tirée d'un de ces récits,

la Chasse aux Trésors, dont ils n'ont su malheureusement conserver ni l'intérêt ni les sombres couleurs. Émile Souvestre a dessiné d'une main hardie dans cet épisode la figure d'un sorcier de village, Claude *le Rouleur*, qui aurait inspiré à Meyerbeer un de ces caractères typiques dignes de Rembrandt, dont il possède le génie. Le nom même de Dinorah, l'héroïne du *Pardon de Ploërmel*, appartient encore à Émile Souvestre, qui l'a placé dans un autre épisode de la *Muse populaire, le Kacouss de l'Armor* (1). Par ce temps d'exploitation littéraire extrême, ne serait-il pas juste au moins de rendre hommage à la mémoire d'un écrivain honorable qui vous a mis sur la trace d'une veine qui, grâce à la musique du maître, deviendra pour vous un filon d'or? — Voici en peu de mots la simple histoire que n'a pas craint d'accepter l'auteur du quatrième acte des *Huguenots*.

Dinorah et Hoël, deux enfans du même village qui ont grandi ensemble sur la terre savoureuse des bruyères, se sont promis l'un à l'autre depuis longtemps, et doivent s'unir devant Dieu au prochain *pardon*. Ils partent joyeux, suivant la procession, et, comme l'a dit le chantre pieux et doucement inspiré des *Bretons*, le pauvre et regrettable Brizeux,

Le jour de ce pardon, la grand'messe était belle.
Les voix montaient en chœur. Du bas de la chapelle
Les femmes doucement envoyaient pour répons
A l'*eleison* grec les cantiques bretons.
Les enfans, appuyés sur la rampe massive,
Admiraient tour à tour dans leur âme naïve
Le calice d'argent et les hauts chandeliers,
Et les portraits des saints adossés aux piliers.

Cependant un orage terrible éclate, la foudre tombe et brûle la chaumière du père de Dinorah. Hoël, désespéré, se voyant ravir tout à coup le bien suprême auquel il aspire depuis son enfance, s'enfuit du village avec un mauvais garnement qui lui promet de le mettre sur la trace d'un trésor avec lequel il pourra rebâtir la maison du père de sa fiancée et faire le bonheur de celle qu'il aime. Pendant cette absence d'Hoël, qui dure un an, Dinorah, se croyant abandonnée pour toujours de son amant, se trouble et perd la raison. Toute la pièce n'est remplie que des épisodes plus ou moins heureux de la folie de Dinorah, qui, dans un pays superstitieux, passe tantôt pour une fée qui se plaît à danser la nuit dans les prairies et à faire danser avec elle les hommes qu'elle rencontre et qui lui plaisent, tantôt pour une pauvre abandonnée qui inspire la pitié. Un an s'est écoulé au lever du rideau. Hoël revient au pays, ne sachant rien du malheur qui a frappé Dinorah. Il revient muni d'un secret qui doit lui faire trouver le trésor tant désiré, et dont il connaît maintenant le gisement mystérieux. Comme il ne peut pas agir tout seul, Hoël s'adresse à un simple d'esprit, au *cornemuseux* Corentin, un poltron fieffé qu'il gagne à sa cause moyennant quelques verres de vin et la promesse de partager avec lui le fruit de leurs recherches. L'action, si tant est qu'il y en ait une dans la pièce que nous racontons, se passe tout entière entre ces trois personnages, Hoël, Corentin et Dinorah, qui

(1) Voyez les livraisons de la *Revue* du 15 janvier et 1er novembre 1854.

recouvre la raison après un nouvel orage où elle a failli périr. Elle reconnaît alors son fiancé, qui lui explique le motif de sa longue absence. Tout se termine par le mariage des deux fiancés, et le pardon reprend sa marche.

Les croix marchaient devant; sur un riche brancard,
Couverte d'un manteau de soie et de brocart,
La Vierge..... suivait, blanche et sereine,
Le front couronné d'or comme une jeune reine.
Tous les yeux, tous les cœurs étaient remplis d'amour;
Les landes embaumaient, et les châtaigniers sombres,
Penchés le long des murs, versaient leurs fraîches ombres
Sur ces heureux croyans qui chantaient : *O pia!*
Ave, maris stella, Dei mater alma (1).

Mêlez au récit de cette légende, qui pourrait être plus intéressante et plus neuve, quelques personnages épisodiques, des groupes de paysans, une certaine couleur légèrement fantastique, de beaux décors et une chèvre vivante qui a son rôle tracé, dont elle s'acquitte à merveille, et vous avez le cadre modeste qui a suffi à Meyerbeer pour écrire une de ses meilleures partitions, tant il est vrai que les musiciens médiocres ont presque toujours tort de s'en prendre au pauvre librettiste de leurs défaillances.

Meyerbeer est certainement une des figures les plus curieuses et les plus intéressantes que présente l'histoire de l'art. Homme du Nord, condisciple aimé de Weber, qui a créé le véritable opéra allemand, né d'une famille également favorisée de la nature et de la fortune, Giacomo Meyerbeer n'avait qu'à se laisser vivre. Entouré de deux frères, dont l'un a été un astronome célèbre et l'autre un poète distingué, Giacomo a voulu aussi que son nom s'inscrivît dans le livre de vie. Après avoir été un virtuose remarquable sur le piano comme l'ont été Mozart, Beethoven, Weber, Mendelssohn, après s'être essayé dans plusieurs compositions dramatiques dans la langue de son pays, il se prend tout à coup d'un amour extrême pour la musique italienne, et, rompant tout lien avec la nouvelle école, qui avait voulu précisément soustraire le génie musical de la nation allemande à l'influence des maîtres italiens qui triomphait depuis la renaissance, Meyerbeer descend dans la péninsule, et rétablit par son exemple le pèlerinage antique des musiciens allemands vers les sources pures de la mélodie, car il est bon de savoir que ce pèlerinage des compositeurs allemands avait commencé dès la seconde moitié du XVIe siècle. Praetorius, Henri Schütz, qui fut élève de l'école de Venise, Keyser et tous les compositeurs dramatiques qui ont précédé Haendel, Hasse et Gluck, ont été des admirateurs et des imitateurs de l'école italienne qui régnait alors. C'est à partir de la fin du XVIIIe siècle, après la mort de Mozart et d'Haydn, que l'alliance antique des deux grandes écoles musicales de l'Europe se brise tout à coup. Beethoven, Weber, Schubert, Spohr, Mendelssohn et tous les musiciens qui se rattachent de près ou de loin au mouvement de rénovation dit romantique, c'est-à-dire national, repoussent non-seulement l'ancienne tutelle de l'école qui a produit Palestrina, Carissimi, Scarlatti, Gabrieli, Marcello et Jomelli, mais toute imita-

(1) Brizeux, *les Bretons*, premier chant, *les Pardons*.

tion de ses propriétés originelles et de ses procédés. La dernière expression de l'école romantique allemande, c'est cette horde d'iconoclastes qui prétendent extirper de la musique toute idée mélodique, qui parlent avec dédain des œuvres de *monsieur Mozart!* et qui se sont qualifiés eux-mêmes de musiciens de l'avenir, parce que le présent n'est pas digne de les comprendre.

Esprit fin, observateur sagace, doué d'une imagination ardente et contenue tout à la fois, amoureux de la gloire sans trop se presser de la conquérir, timide et méticuleux dans les détails, audacieux et profond dans la conception du plan général, Meyerbeer développa en Italie un génie complexe où l'imitation adroite de Rossini se mêle discrètement à sa propre inspiration. Tel est le caractère de ses deux meilleurs opéras italiens, *Marguerite d'Anjou* et *il Crocciato,* qui lui firent une réputation qui affligea beaucoup son illustre condisciple et ami, l'auteur du *Freyschütz* et d'*Oberon*. Il faut lire dans la correspondance de Weber la lettre où il déplore que Meyerbeer se soit plongé de plus en plus dans l'imitation des formes étrangères, et que l'amour du succès ait étouffé une si belle imagination. — *Was hofften wir alles von ihm! — O verfluchte Lust zu gefallen!* — Cependant, au milieu des applaudissemens et des *e viva* que lui prodiguait le public italien, si chaleureux et si excessif dans les témoignages de sa satisfaction, Meyerbeer méditait, car il médite toujours, une transformation de sa manière. Le *Freyschütz,* qui avait été donné à Berlin en 1821, fut traduit en français et représenté sur le théâtre de l'Odéon, à Paris, en 1824, avec un succès qui est devenu européen. Stimulé sans doute par cet exemple, par celui que Gluck avait donné en 1774 et que Spontini et Rossini avaient suivi avec tant d'éclat, Meyerbeer conçut également le projet de venir essayer son génie dans un pays qui possède incontestablement la plus belle et la plus riche littérature dramatique des peuples modernes. *Robert le Diable* a été représenté sur le théâtre de l'Opéra au mois de novembre 1831 : au mois de mars 1836, il donna *les Huguenots,* en 1849 *le Prophète,* et en 1854 *l'Étoile du Nord*. Je n'ai point à juger pour le moment ces ouvrages, qui sont connus du monde entier et qui se jouent sur tous les théâtres de l'Europe. Un jour nous aurons l'occasion de revenir sur ces grandes partitions, très diversement appréciées par la critique, mais dont on ne saurait contester l'effet puissant sur le public. L'Allemagne, où l'œuvre de Meyerber est jugée par les artistes et par les écrivains avec une rigueur qui touche à l'injustice, l'Allemagne court aux représentations de *Robert le Diable,* des *Huguenots* et du *Prophète* avec non moins d'empressement que le public parisien. A quoi tient la popularité évidente et incontestable des opéras de Meyerbeer? A la vigueur du coloris, à la passion ardente qui les traverse, à de certaines situations fortement rendues, à la puissance des combinaisons, à des inspirations profondes qui saisissent les masses, quoi qu'on fasse et quelles que soient les réserves légitimes de l'homme de goût qui préfère la beauté qui touche le cœur et charme l'imagination à la vérité qui frappe et s'impose à l'esprit. On peut dire de Meyerbeer, qui se préoccupe avant tout de l'expression vraie de la vie, ce qu'un poète latin, Properce, a dit de Lysippe, le statuaire grec :

Gloria Lysippo est animosa effingere signa.

Il y a une ouverture au *Pardon de Ploërmel,* une ouverture un peu symbolique, où le maître a voulu condenser les principaux traits de la légende dont il s'est inspiré. On y entend beaucoup de choses : les sons de la clochette que porte la chèvre, le chœur de la procession, une marche religieuse, l'orage qui est la cause de la folie de Dinorah, et qui amène aussi le dénoûment de la fable. Après un léger gazouillement des violons, un thème se dégage, qui ne manque pas de vigueur, et qui amène un chœur chanté derrière le rideau. Le chœur alterne plusieurs fois avec l'orchestre, et peut-être ce dialogue se prolonge-t-il plus qu'on ne voudrait et qu'il ne serait nécessaire pour produire l'effet désiré. On remarque dans cette introduction symphonique, dont plusieurs parties vigoureuses trahissent la main d'un maître consommé, trop d'ingéniosités de détail, trop de petits effets d'une sonorité curieuse, dont le public ne saurait comprendre la finesse ni l'à-propos. Une coupure qui retrancherait tout ce qui vient après la seconde ou la troisième reprise du chœur jusqu'au commencement de la péroraison rendrait, ce nous semble, la pensée profonde qui circule dans cette introduction plus significative et d'un effet plus heureux.

Au lever du rideau, qui laisse voir un paysage fort accidenté et très pittoresque, les paysans, réunis et groupés sur un monticule, chantent un chœur très mélodique et plein de fraîcheur :

Le jour radieux
Se voile à nos yeux.

Le motif est suspendu un instant par quelques voix épisodiques qui font un *a parte* gracieux, et puis il est repris par l'ensemble du chœur avec une sonorité charmante, bien appropriée à la situation. Dinorah, la folle, qui court après sa chèvre qu'on voit traverser le théâtre en animal bien appris qu'elle est, arrive après le départ du chœur, et s'assoit sur une pierre en chantant une gracieuse cantilène, dont une partie de l'intérêt musical est dans l'accompagnement. Mme Cabel donne à cette villanelle, en imitant avec le mouvement de son corps et de ses bras le bercement d'un enfant, je ne sais quelle afféterie qui en altère l'expression naïve. Corentin le cornemuseux, avec son biniou sous le bras, paraît tout à coup, entraîné par une frayeur extrême qu'il a des mauvais esprits qui hantent la contrée. Retiré dans la pauvre cabane que lui a laissée son oncle, il se met à débiter une sorte de philosophie digne de la sagesse de Sancho Pança :

Dieu nous donne à chacun en partage
Une humeur différente ici-bas...

Ces couplets, que M. Sainte-Foy chante avec esprit, ont de la rondeur, et j'en aime surtout le second mouvement en *sol majeur;* toutefois c'est dans l'accompagnement de l'orchestre qu'il faut chercher les ingéniosités piquantes dont Meyerbeer relève et colore les drôleries du personnage qu'il fait parler. J'en dirai tout autant de la scène longue et variée entre Dinorah et le cornemuseux, qu'elle surprend dans sa cabane pendant la nuit. Les éclats de rire, les paroles décousues de Dinorah, la frayeur de Corentin, qui se croit aux prises avec la fée des prairies, qui le force à danser et à jouer

de la cornemuse jusqu'à perdre haleine, tout cela forme un ensemble d'incidens que le musicien a rendus avec une entente admirable des caractères qu'il fait vivre sous les yeux du public. Ce sont des effets complexes encastrés dans la situation qui les explique, et qui perdraient beaucoup de leur valeur à en être détachés. Ce n'est pas un duo proprement dit, c'est une scène piquante, où les caprices d'une folie aimable se combinent avec les frayeurs d'un poltron, et de ce contraste, qu'il affectionne, Meyerbeer fait jaillir d'heureux effets. Hoël, le fiancé de Dinorah, qui depuis un an est absent du pays, vient aussi dans la cabane du cornemuseux Corentin, croyant y trouver encore le vieil oncle qu'il a connu. L'air qu'il chante alors :

O puissante magie!

est fort beau, d'un grand caractère et tout à fait digne de l'auteur de *Robert* et des *Huguenots*, qui n'a pu résister à la tentation de montrer aux incrédules que le petit bonhomme vit encore, qu'il n'a rien perdu de sa vigueur première. L'*allegro* de ce bel air qui peut être chanté partout, ce qui prouve que c'est de la mélodie pure,

De l'or! de l'or!

exprime bien l'ardeur de la convoitise, et lorsqu'il est ramené pour la seconde fois après le délicieux *andante* en *ré bémol majeur :*

Ces trésors, ô ma fiancée!...

il produit un effet plus saisissant. M. Faure chante cet air et tout le rôle d'Hoël en véritable artiste. J'apprécie beaucoup moins le premier duo, ou plutôt la scène qui vient après entre Hoël et Corentin, lorsque le premier explique au pauvre cornemuseux tremblant comment il faudra s'y prendre pour aller déterrer le fameux trésor. Cela me semble d'un fantastique un peu forcé qui ne vaut pas ces jolis vers de Brizeux :

Lutins malicieux, ô follets de Bretagne,
Qui depuis deux mille ans jouez sur la montagne,
Assez rire la nuit des buveurs attardés!
Songez à vos pareils, nains, et vous défendez.

Mais le second duo qui suit, entre les mêmes personnages attablés devant une bouteille de vin qui aide à conclure le pacte, est plus franc et plus musical. Pendant que les deux nouveaux amis se disposent à partir, ils entendent le tintement d'une clochette qui annonce la chèvre que Dinorah poursuit en badinant. Il résulte de cette situation un trio pour soprano, ténor et baryton, trio remarquable, d'un bel effet, et qui termine on ne peut plus heureusement le premier acte.

Le second acte, plus musical que le premier, commence par un chœur d'un rhythme assez piquant. Ce sont des paysans attardés par quelques rasades de vin dont ils vantent le bouquet. Les femmes se joignent à eux bientôt pour se réjouir de la fête qui doit avoir lieu le lendemain :

Demain, c'est le jour du pardon,
Et dig din don, et dig din don!

et elles imitent de la voix et du geste le mouvement des cloches en branle. Ce sont là des détails d'imitation matérielle où Meyerbeer se complaît un peu trop. Nous préférons à ces finesses d'un réalisme minutieux la romance que chante Dinorah : *Le vieux sorcier de la montagne,* dont la tournure mélodique un peu vieillotte, conforme au sentiment qu'exprime la pauvre folle, est relevée par d'heureuses combinaisons d'accompagnement. Une scène délicieuse succède à cette romance. Dinorah, seule au milieu d'une forêt et pendant la nuit, voit tout à coup paraître la lune, dont la pâle lumière dessine son ombre sur la bruyère. La folle invoque cette ombre qu'elle prend pour sa compagne, et chante en dansant sur un mouvement de valse :

Ombre légère
Qui suis mes pas,
Ne t'en va pas!

Cela est d'une rare élégance, et je n'y regrette qu'un abus de vocalises vers la conclusion qui reproduisent des effets d'écho déjà entendus au premier acte dans le duo avec le cornemuseux. Je goûte moins la chanson de Corentin cherchant à se donner du courage : cela me semble plus baroque que comique; mais j'admire avec tout le monde la couleur pathétique de la courte légende que Dinorah chante au cornemuseux transi : *Sombre destinée!* Un morceau plus remarquable encore, c'est le duo pour ténor et baryton entre Hoël et Corentin au moment où ils vont aller déterrer le trésor : *Quand l'heure sonnera*. Ce duo est tout à la fois dramatique et musical, bien dans le style de l'opéra-comique, rempli de détails qui relèvent la vérité du dialogue sans nuire à l'effet d'ensemble. Il est supérieurement chanté et joué par MM. Faure et Sainte-Foy. Le trio final entre Dinorah et les deux autres personnages est une page grandiose où l'on retrouve la main et le génie de l'auteur de *Robert le Diable*.

Le troisième acte débute par une véritable bucolique qui ne tient à l'action que par un fil imaginaire. On dirait que le compositeur, s'étant aperçu un peu tard que la fable qu'il avait acceptée ne lui offrait pas assez d'aliment, a voulu y ajouter ce hors-d'œuvre tout musical. L'acte commence par un air de chasse qui sera bientôt populaire, et dont la ritournelle, confiée à cinq cors, est d'une fraîcheur ravissante. A ce morceau, que le public fait répéter et qui est de la mélodie la plus simple et la plus colorée, succèdent le chant du faucheur, qui ne manque pas de grâce, puis une villanelle à deux voix que chantent deux jeunes pâtres :

Sous les genévriers,
Abri des chevriers,
Broutez, broutez, mes chèvres!

d'où s'exhalent un parfum agreste et une douce mélancolie. L'intermède se termine par une prière à quatre voix. L'action reprend son cours à l'arrivée d'Hoël portant dans ses bras Dinorah évanouie. Pendant l'orage qui éclate à la fin du second acte, le pont fragile qu'elle traversait s'est rompu, et elle est tombée dans le gouffre du val maudit. Hoël l'a sauvée, et il lui exprime sa douleur et son repentir dans une romance pleine de sentiment que

M. Faure chante avec beaucoup de goût. Dinorah, s'éveillant comme d'un long rêve, recouvre peu à peu sa raison et reconnaît son amant. Cette situation donne lieu à un duo plein de passion qui renferme de très-beaux passages. L'œuvre se termine par la reprise du premier chœur du pardon : *Ave Maria !* ce qui achève la guérison de Dinorah, dont le bonheur va s'accomplir.

On vient de se convaincre que les morceaux remarquables de toute nature sont assez nombreux dans la nouvelle partition de Meyerbeer : — au premier acte, un chœur charmant et très-mélodique, la berceuse de la folle, la scène piquante et pleine d'incidens entre Dinorah et le cornemuseux qu'elle force à danser, l'air d'Hoël : *O puissante magie!* le duo entre les deux hommes et le trio final où domine la vôix capricieuse de Dinorah; — au second acte, le chœur des buveurs, la vision de la folle dansant au clair de la lune et s'entretenant avec son ombre, la légende d'un si beau caractère : *Sombre destinée!* le duo si musical et si dramatique des deux hommes, Hoël et Corentin, et le trio final, page vigoureuse où l'auteur de *Robert* n'a pu garder son incognito; — toute la partie bucolique du troisième acte, mais surtout l'air de chasse, d'une originalité simple et franche, la romance d'Hoël et le duo des deux amans, qui peut être détaché de la situation sans rien perdre de sa valeur musicale. Cette dernière remarque peut s'appliquer du reste à tous les morceaux saillans du *Pardon de Ploërmel,* qui est, à notre avis, l'opéra le plus franchement mélodique qu'ait écrit Meyerbeer. Si, au lieu de parler à un public éclairé qui ne veut et qui n'a besoin de connaître que les beautés générales de l'œuvre dont on l'entretient, il nous était permis de nous occuper de détails de facture et de relever minutieusement l'emploi que fait le maître de tel accouplement d'instrumens, d'une succession harmonique ou d'une modulation plus ou moins hardie et nouvelle, la partition de Meyerbeer nous offrirait une mine d'observations curieuses; mais cette œuvre de scoliaste nous est heureusement interdite ici. Nous n'avons point à nous préoccuper des difficultés du métier et à nous extasier, comme des apprentis, devant un glacis ou une combinaison de couleurs. Ce serait déserter la véritable critique et les principes universels qui font sa force pour descendre dans l'atelier du praticien. Qu'on y prenne garde, rien ne serait plus funeste à l'art, qui doit avant tout plaire et charmer, que cette tendance à trop admirer la difficulté vaincue, à trop s'appesantir sur de puérils détails de syntaxe, à introduire enfin, dans la langue générale qu'il convient de parler aux esprits cultivés, le jargon des écoles. Lorsque les grammairiens d'Alexandrie passaient leur temps à peser une syllabe d'un vers d'Homère ou de Sophocle, ils faisaient sans doute une œuvre utile, puisqu'ils ont fixé le texte des chefs-d'œuvre de la poésie grecque, mais leurs travaux n'en marquent pas moins la dernière période d'une grande civilisation.

L'exécution du *Pardon de Ploërmel* est presque excellente. Meyerbeer a fait un miracle en apprenant un peu à chanter à Mme Cabel, qui ne s'en doutait guère. Elle vocalise avec plus de correction, ses traits nombreux et difficiles sont rendus avec justesse et quelquefois avec un certain charme; elle mérite enfin le succès qu'elle obtient dans le rôle de Dinorah, qu'elle

joue et chante avec talent. Le costume seul dont Mme Cabel s'est attifée laisse désirer un peu plus d'élégance, et s'il est juste de convenir que l'artiste a beaucoup gagné, la femme au contraire a perdu un peu de la grâce naturelle qui la distinguait. Ah! Meyerbeer est un vampire qui ne donne pas son esprit pour rien. M. Faure chante à merveille tout le rôle difficile d'Hoël, qui restera une de ses bonnes créations. Sa belle voix de baryton me plairait davantage si le timbre n'en était pas un peu *caverneux* et d'un tissu un peu lâche. Quant à M. Sainte-Foy, comédien et musicien consommé, il tire un très grand parti de la physionomie du cornemuseux Corentin. Les chœurs, la mise en scène, les décors, le torrent d'*eau véritable*, complètent un bel ensemble. N'oublions pas la chèvre, qui remplit son rôle avec zèle, et qui traverse le pont fragile, au finale du second acte, sans se douter du danger qu'elle court. Pauvre bête, je plains sa destinée!

C'est un beau spectacle à contempler que celui de la variété des génies que présente l'histoire de l'art. En ne remontant pas plus haut que notre siècle et en resserrant le champ de l'observation aux trois peuples qui représentent la civilisation esthétique de l'Europe, les Italiens, les Allemands et les Français, on remarque deux grandes évolutions opérées, l'une par Beethoven dans la musique instrumentale, l'autre par Rossini dans la musique dramatique. Ces deux génies, qui sont aussi différens entre eux que les deux nations dont ils expriment les aspirations et les sentimens, procèdent dans l'enfantement de leur œuvre comme procède la nature : ils hésitent d'abord, ils tâtonnent, ils imitent leurs prédécesseurs, et, comme le dit le poète, *sur des pensers nouveaux ils font des vers antiques,* car il n'y a de révolution durable dans l'ordre intellectuel, aussi bien que dans l'ordre moral, que celles qui s'appuient sur un coin du passé. On ne citerait ni un grand philosophe, ni un poète, ni un artiste, ni même un véritable homme d'état dont l'œuvre originale soit le fruit d'une force isolée, d'une activité tout individuelle. S'il est incontestable que les premières compositions de l'auteur de la *Symphonie pastorale* révèlent une imitation plus ou moins volontaire du style de Mozart, Rossini ne cache pas davantage qu'il a été élevé dans l'admiration d'Haydn, de Mozart et de Cimarosa, dont il combine et mêle les essences sur sa palette magique, ce qui n'a pas empêché Beethoven de devenir le génie musical le plus vaste, le plus profond et le plus original qui ait existé, ni Rossini d'être le compositeur dramatique le plus varié, le plus passionné et le plus brillant de son époque. Autour de Beethoven, qui reste unique, s'est élevé en Allemagne un groupe de génies congénères tels que Weber, Spohr, Schubert et plus tard Mendelssohn, qui, tout en s'inspirant du même ordre d'idées et de la même tradition, n'en sont pas moins originaux pour cela, particulièrement Weber, qui le premier traduit dans le drame lyrique le merveilleux de la poésie allemande. A la suite de Rossini se produit également en Italie une famille de brillans disciples, dont le plus original de tous est Bellini, qui se serait élevé bien haut, si la mort n'eût moissonné avant l'heure ce doux chantre de la Sicile, qui avait su concilier dans son style encore juvénile l'imitation des vieux maîtres, et surtout de Paisiello, avec la manière du grand rénovateur de l'opéra italien.

Pendant que ces deux grandes évolutions de l'art musical s'accomplissent

en Allemagne et en Italie, la France, qui ne comprend et n'apprécie guère que la musique exclusivement dramatique, reste fidèle à la double tradition de Gluck et de Grétry. Spontini et Méhul sont des disciples, des imitateurs éloquens du créateur d'*Armide* et des deux *Iphigénies*, tandis que l'influence de Grétry produit au théâtre de l'Opéra-Comique un essaim de délicieux et charmans compositeurs dont M. Auber est le successeur illustre. Sur ce vaste théâtre où Gluck, Piccini, Sacchini, Spontini, étaient venus successivement élargir le cadre de la tragédie lyrique créée par Lully et Rameau, en soumettant leurs génies divers au goût sévère de la tradition française, Rossini vient également écrire quatre chefs-d'œuvre, et il termine sa glorieuse carrière par la merveille qu'on nomme *Guillaume Tell*.

On pouvait croire que toutes les grandes combinaisons de la musique dramatique étaient épuisées, et qu'après Rossini et Weber, si profondément différens, une nouvelle transformation du drame lyrique était impossible. On raisonnait sans tenir compte de l'inépuisable fécondité de la nature. On vit apparaître alors un homme patient, au génie profond, doué à la fois d'une imagination puissante et d'une rare finesse d'esprit. Allemand d'origine et par la forte éducation musicale qu'il avait reçue, devenu un peu Italien par sympathie et par entraînement, il est Français par la logique de son intelligence éminemment dramatique. Après quelques années d'épreuves et de tâtonnemens, de succès partiels qui lui donnent le sentiment de sa force, il vient à Paris, où l'attiraient les tendances diverses de sa nature, et il se révèle au monde étonné dans une œuvre, *Robert le Diable*, qui produit un immense retentissement. *Les Huguenots, le Prophète* et *l'Étoile du Nord* étendent et fixent sa réputation. Je sais tout ce qu'un goût exclusif et partial peut dire sur le style et la manière souvent compliquée de Meyerbeer. Nous-même nous ne sommes arrivé à la complète intelligence de son œuvre que par un grand désir d'équité, pensant, comme le disait Poussin, que nos *appétits* ne doivent pas seuls juger des beautés de l'art, mais aussi la raison. Parce qu'on se sent naturellement porté vers cette famille de génies délicats et harmonieux qui épurent la réalité par l'idéal et tempèrent la force par la grâce, génies chastes, contenus et vraiment divins, qui se nomment Virgile, Raphaël, Racine, Mozart, faut-il méconnaître les génies mâles et robustes qui se complaisent dans l'expression de la grandeur, dans la peinture des caractères vigoureux et des passions compliquées, comme Michel-Ange, Shakspeare, Corneille et Beethoven? La première qualité d'un juge ou d'un critique, n'est-ce pas l'impartialité, je veux dire l'impersonnalité qui oublie pour un moment ses affections secrètes, ses prédilections de nature, pour ne voir que ce qui est soumis à son jugement, pour mieux comprendre l'œuvre et l'artiste qui n'appartiennent pas à l'ordre d'idées et de sentimens qui lui sont facilement sympathiques? Quel pauvre esprit serait celui qui, élevé dans l'admiration d'un Titien ou d'un André del Sarto, ne comprendrait pas Rembrandt, ce coloriste puissant, qui aime le fracas des ombres et des lumières, les grands contrastes du clair-obscur, les types plus vigoureux que nobles, et les scènes de la vie bourgeoise d'où il fait jaillir une pensée profonde et l'intérêt dramatique!

Telles sont aussi les qualités de l'œuvre et du génie de Meyerbeer. Il

excelle à rendre les contrastes des situations extrêmes, la mêlée et le choc des passions diverses dans un ensemble puissant, à créer des types vigoureux comme ceux de Bertram, de Marcel et de Fidès, qui se gravent dans l'imagination de tous, et qu'on ne peut plus oublier, à remplir ses immenses toiles de fracas, de vie et de lumière. Dans quel drame moderne trouve-t-on un plus beau caractère de femme que celui de Valentine des *Huguenots*, et une scène plus touchante que le duo du troisième acte avec Marcel : *Ah! l'ingrat?* Existe-t-il un air plus pathétique que celui de *Grâce* dans *Robert*, un tableau plus poétique et plus nouveau que l'acte des nonnes dans le même chef-d'œuvre? Je ne dis rien du quatrième acte des *Huguenots*, une des plus belles pages de musique dramatique qui existe; mais le divertissement et la grande scène de l'église du *Prophète*, ainsi que la scène militaire de *l'Étoile du Nord*, ne sont-ils pas le produit d'une imagination plus souple et plus variée qu'on n'est disposé à le croire? On reproche à Meyerbeer de manquer de mélodie. Il n'a pas sans doute la mélodie de tout le monde, ces lieux-communs qui courent les rues, et que les vieux troubadours aiment à répéter en s'accompagnant de leur guitare fêlée. Musicien dramatique avant tout, Meyerbeer pourrait dire avec Gluck à ses contradicteurs : « Si j'ai réussi à plaire au théâtre, j'ai atteint le but que je me proposais, et je vous assure qu'il m'importe fort peu que ma musique déplaise dans un concert ou dans un salon (1). » Grand tacticien, coloriste plein de relief, Meyerbeer pourrait encore ajouter ces paroles que l'auteur d'*Armide* dit à un ami : « Il faut que vous sachiez que la musique, dans sa partie mélodique, ne possède que peu de ressources. Il est impossible, par la seule succession de notes qui forme le caractère de la mélodie, de peindre certaines passions... » Voilà ce que les compositeurs d'album et les faiseurs de *canzonette* ne comprennent pas; mais le public, qui depuis trente ans bientôt applaudit les œuvres de Meyerbeer, n'écoute que l'émotion qu'il éprouve, et laisse aux gazetiers l'esprit qu'ils dépensent à nier la clarté du jour et la puissance d'un si grand maître.

Il est temps de nous résumer. Dans ce siècle de grandes péripéties, de rénovation universelle, où la politique, la poésie, les sciences et les arts ont étendu l'horizon de la vie et reculé les bornes de l'univers, la musique, et particulièrement la musique dramatique, a aussi renouvelé ses formes, élargi ses tableaux, vivifié ses couleurs et multiplié le nombre des caractères. Entre Weber et Rossini, qui ont une manière si différente de procéder et dont l'œuvre immortelle exprime un monde d'idées et de sentimens si opposés, Meyerbeer est parvenu à se créer une personnalité profonde et originale. L'opéra du *Pardon de Ploërmel*, bien supérieur à *l'Étoile du Nord*, est, selon nous, l'ouvrage le plus simple, le plus agréable et le plus franchement mélodique qu'on doive à l'auteur illustre de *Robert* et des *Huguenots*.

P. Scudo.

(1) *Vie de Gluck*, par Anton Schmid, p. 426, etc.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 avril 1859.

Les choses ont été plus fortes que les hommes : la France est engagée dans une guerre que les vœux les plus sincères et les plus graves intérêts n'ont point pu détourner de nous. Dès ce moment, nous en avons fini avec les devoirs complexes de la discussion, qu'il fallait soutenir tant que la France paraissait être maîtresse de son choix entre la paix ou la guerre. La nécessité a parlé : plus de récriminations sur l'irréparable et l'irrévocable; l'ère du devoir simple commence. La France est engagée dans une guerre contre l'Autriche pour l'indépendance de l'Italie; nous n'avons plus qu'une opinion et une volonté : il faut que la France triomphe, et que l'Italie soit indépendante. Ces questions préalables, qui nous ont donné depuis quatre mois de si cuisans soucis, et qui nous ont si cruellement ballottés du doute à l'espérance, n'appartiennent plus qu'à l'histoire : l'avenir, lorsque l'entreprise sera finie, en balancera le compte, et dira au crédit de qui les résultats devront être portés. Pour nous, aujourd'hui nous n'avons plus qu'un vœu dans le cœur : c'est que les objections consciencieuses que nous avons dû exprimer pendant la phase de la délibération publique soient radicalement et glorieusement réfutées par la bravoure et la fortune de la France.

Au point où les choses sont arrivées, est-il nécessaire de faire un retour sur le passé et d'expliquer comment les espérances de paix, qui paraissaient si autorisées il y a quinze jours, ont été tout à coup déjouées? Nous avons trois versions sur les vicissitudes qui ont terminé la phase diplomatique de la question actuelle : la version autrichienne, la version anglaise, la version du gouvernement français. Il va sans dire que c'est à cette dernière que nous devons nous tenir. Nous n'aurions, pour notre compte, aucun goût à revenir sur cette histoire controversée; mais une considération nous décide. Il paraît que les résolutions extrêmes de l'Autriche ont été prises par l'empereur François-Joseph, sous la pression du parti militaire qui l'entoure, en dehors de son cabinet. Il paraît que M. de Buol, en adressant la sommation

autrichienne à M. de Cavour, n'aurait fait qu'apposer sa signature au bas d'un document qu'il n'approuvait guère. Il faut donc voir dans la démarche qui a mis fin aux espérances de paix un des résultats habituels du despotisme, un de ces coups de tête par lesquels les souverains absolus sont enclins à interrompre violemment le pacifique travail des discussions raisonnées.

Il n'est pas nécessaire de faire remonter le récit des négociations qui viennent d'avoir un si triste dénoûment au-delà de la mission de lord Cowley. Le voyage diplomatique de l'ambassadeur anglais à Vienne avait réussi, s'il faut en croire les déclarations réitérées du cabinet britannique. Si en effet les quatre bases par lesquelles lord Malmesbury a défini plus tard le travail du congrès doivent être considérées comme la formule des élémens de négociation que lord Cowley avait ménagés entre Vienne et Paris, il faut reconnaître qu'un point de départ sérieux pour une transaction pacifique avait été obtenu. C'était quelque chose en effet, sans parler de l'évacuation des États-Romains, de poser pour l'Autriche aussi bien que pour la France le principe de la nécessité des réformes dans les états italiens, et le principe de la substitution d'une confédération italienne aux traités particuliers de l'Autriche. Le cabinet anglais regrette qu'à la négociation préparée sur de telles bases, qui étaient le fond même de la question italienne, il ait été substitué par la Russie une proposition de congrès. Le regret du cabinet anglais, nous sommes fâchés de le dire, exprimé après coup, nous paraît oiseux. On aura toujours le droit de dire à lord Derby et à lord Malmesbury: « Pourquoi avez-vous acquiescé au congrès, si vous pensiez être sûrs de faire réussir la négociation dans la forme où lord Cowley l'avait établie? » Le cabinet anglais, de son propre aveu, aurait donc commis une faute en se ralliant à la proposition de la Russie? Mais le langage de lord Malmesbury à la chambre des lords nous permet de supposer que le cabinet anglais n'avait pas dans le succès de la négociation préparée par lord Cowley une foi aussi vive que celle qu'il a manifestée rétrospectivement. Quelle est en effet l'excuse que lord Malmesbury donne à sa conduite? Il prétend qu'il a adhéré au congrès pour détourner la responsabilité qui eût pesé sur lui, si, après son refus, la paix ne fût point sortie de la négociation commencée par l'ambassadeur d'Angleterre à Paris. Lord Malmesbury et ses collègues n'étaient donc pas sûrs du succès de cette négociation? Et en effet, pour en assurer le succès, il eût fallu qu'ils eussent eu le dessein arrêté de sortir au besoin de la neutralité pour imposer leur arbitrage à celle des deux puissances qui eût refusé son consentement à une solution équitable. Le cabinet anglais, n'ayant pas la force ou se croyant empêché par les intérêts de son pays de prendre une résolution semblable, était obligé d'accepter le congrès, et tous ses regrets sur une pareille détermination sont aujourd'hui aussi puérils que superflus. La forme de négociation par congrès une fois mise en avant, il est bien vrai, comme l'a dit lord Derby, que les discussions sur la forme ont fait perdre de vue le fond même des délibérations tel que l'avaient défini les bases anglaises, et que la paix a été compromise par le débat des questions de forme avant que les élémens mêmes d'une solution diplomatique n'aient été abordés; mais à qui la faute?

Ici ce sont les récriminations autrichiennes que nous rencontrons, car c'est bien manifestement l'Autriche qui s'est opposée à la réunion du congrès. L'Autriche allègue la note par laquelle M. de Buol annonçait son adhésion au ministre russe à Vienne, M. de Balabine. M. de Buol parlait, il est vrai, dans cette note du désarmement du Piémont; mais, à notre avis, en indiquant la convenance du désarmement du Piémont, l'Autriche semblait préparer un thème de discussion ultérieure, et non poser une condition *sine quâ non* de son adhésion au congrès. Plus tard, la question du désarmement a été généralisée. Nous avons applaudi, dans une intention sincèrement pacifique, à la pensée de faire précéder par le désarmement général les délibérations du congrès. Nous entrions même à cet égard dans une appréciation impartiale des intérêts de l'Autriche : nous comprenions que l'Autriche aurait eu dans le congrès une situation particulière, puisque les résolutions du congrès ne devaient, en aucun cas, rien enlever aux autres puissances, tandis que l'Autriche seule avait à faire des concessions qui lui paraîtraient naturellement très considérables. En retour de ces concessions, dont son entrée au congrès eût été le gage, il était juste qu'on lui assurât par le désarmement général une garantie positive du maintien de la paix. Cette considération avait persuadé tout le monde : la France concédait le désarmement général et préalable dans la forme stipulée par les dernières propositions anglaises; le Piémont lui-même y acquiesçait. Or, à la surprise de tout le monde, ce prétexte du désarmement lui faisant défaut, c'est sur une question de dignité, suivant nous mal comprise, que l'Autriche a rompu les négociations. Elle a sacrifié les chances de la paix à une puérile et peu politique répugnance d'amour-propre. Elle n'a pas voulu, elle grande puissance, se trouver dans un congrès en présence du petit Piémont. L'Autriche, dit-elle, en adhérant au congrès, n'entendait participer, suivant les termes de la proposition russe, qu'à une négociation entre les cinq grandes puissances, et elle ne pouvait laisser modifier cette base première par l'admission du Piémont, à qui, ajoute-t-elle avec ironie, le désarmement ne saurait, en aucun cas, conférer le caractère de grande puissance. La fierté est estimable sans doute, mais à une condition : c'est qu'elle ne se laisse pas ternir par l'équivoque. Or les tergiversations du cabinet de Vienne au sujet de l'admission des états italiens au congrès ont frappé toute l'Europe. M. de Buol avait demandé d'abord comme une des bases du congrès l'observation du protocole d'Aix-la-Chapelle de 1818. Ce protocole avait décidé que, dans les congrès ultérieurs, on appellerait à l'avenir les états secondaires sur les intérêts desquels on aurait à délibérer. En invoquant l'autorité du protocole d'Aix-la-Chapelle, le cabinet de Vienne ne pouvait avoir que la pensée qui venait naturellement à l'esprit de chacun : c'est qu'un congrès où seraient discutées les affaires d'Italie ne pouvait se passer du concours des états italiens. L'Autriche, assure-t-on, espérait avoir pour elle les voix de Rome, Naples, Florence et Modène, et n'avait pas de scrupule, avec un tel cortége, à affronter le Piémont au sein du congrès. L'on n'aurait malheureusement pas tardé à savoir que ni Rome, ni Naples, ni Modène, ne consentaient à envoyer des agens au congrès. Quant à la Toscane, elle hésitait : elle aurait fini sans doute par s'y faire représenter; mais ce qui paraît certain aussi,

c'est que, se voyant seule dans le congrès comme puissance italienne en face du Piémont et de Mme la duchesse de Parme, qui n'hésitait point à y entrer suivant les conditions du protocole d'Aix-la-Chapelle, l'Autriche a donné à ce protocole une interprétation impossible, et s'est fait un irrévocable point d'honneur de l'exclusion du Piémont.

C'est donc pour un point d'honneur, qu'elle n'a pas semblé avoir toujours compris de la même façon, que l'Autriche a brusquement et violemment dissipé les espérances que les amis de la paix avaient placées dans la réunion d'un congrès. L'on s'était sérieusement accoutumé en France à l'idée de ce congrès, et nous ne serions point surpris que notre diplomatie n'eût fait, pour en préparer les délibérations, des travaux que la guerre va rendre en partie inutiles. La question la plus importante parmi celles qui devaient y être résolues, l'organisation d'une confédération italienne, a dû être étudiée à fond dans la chancellerie de notre ministère des affaires étrangères, dont les archives contiennent déjà de si remarquables projets de fédérations italiennes. Il y a, comme on sait, le plan d'Henri IV; il y a le travail politique de M. de Chauvelin sous le ministère du cardinal de Fleury; il y a surtout la négociation de M. d'Argenson et le projet de Louis XV en 1745 et 1746. Le marquis d'Argenson, celui que ses contemporains, pour le distinguer de son frère, le brillant ministre de la guerre, appelaient d'Argenson *la bête*, ce philanthrope bourru, cet homme à idées, qui a eu, au travers de sa médiocrité chagrine, quelques intuitions de génie, avait, de concert avec Louis XV, formé le projet qui fournit sans doute à la politique actuelle de la France le précédent pratique qui a dû être consulté avec le plus de fruit. Il voulait chasser les Autrichiens de l'Italie, détacher la maison de Savoie de leur alliance, en donnant la Lombardie au roi de Sardaigne, et prendre ses sûretés contre le retour des Autrichiens, en établissant entre les états de la péninsule un lien analogue à celui de la confédération germanique. Ce fut assurément le projet le plus intéressant que le marquis d'Argenson put élaborer dans son court ministère. Il nous en a raconté l'histoire. La principale différence qui distingue la politique du marquis d'Argenson de la tentative que nous allons reprendre aujourd'hui, c'est qu'en 1745 la guerre existait déjà entre la France et l'Autriche, et que le roi de Sardaigne était l'allié de l'empereur. D'Argenson espérait, par sa négociation de Turin, détacher le roi de Sardaigne de cette alliance, et mettre fin à la guerre. « Les conquérans, nous dit-il, sont les querelleurs de la société civile; chacun les fuit et les chasse. » Ses vues sur l'Italie, au lieu d'être l'occasion d'une guerre, devaient rendre la paix à la France. Il fallait le plus grand secret pour les faire réussir, car il importait de n'éveiller les craintes ni de l'Autriche à l'endroit du roi de Sardaigne, ni de l'Espagne, notre alliée, dont la fougueuse reine, Élisabeth Farnèse, ne voulait dépouiller l'Autriche qu'au profit des infans ses fils. D'Argenson tâta d'abord la cour de Turin par l'intermédiaire d'un jésuite, et ensuite par un vieux diplomate français, M. de Champeaux, lequel se présenta au roi de Sardaigne sous un déguisement de prêtre et sous le faux nom d'abbé Rousset. Louis XV, qui prenait un vif intérêt à cette négociation, n'en informa aucun de ses autres ministres, et écrivit lui-même les instructions de M. de Champeaux. Le projet avorta par le mau-

vais vouloir de l'Espagne, que Louis XV n'osa pas braver, et le roi de Sardaigne, secondé par les Autrichiens de Lichtenstein, vint surprendre dans Asti les troupes françaises, commandées par M. de Montal. Si l'avortement du congrès ne nous permet plus de continuer pacifiquement la tradition de M. d'Argenson, le coup de tête de l'empereur d'Autriche va nous fournir du moins l'occasion de venger glorieusement les échecs qu'éprouva en Piémont en 1746 l'armée du maréchal de Maillebois.

En effet, malgré la lueur d'espoir qu'a fait un instant briller le projet de médiation mis en avant par lord Derby à la onzième heure, suivant l'expression anglaise, on peut considérer la guerre comme ayant éclaté par la faute de l'Autriche. Il serait superflu de s'occuper de cette médiation anglaise. Si, comme nous le croirions volontiers d'après son propre aveu, le ministère anglais a commis une faute en laissant substituer la proposition d'un congrès à la négociation entamée par lord Cowley, cette faute ne pouvait plus se réparer au moment où il a voulu si tardivement revenir sur ses pas. Il n'eût guère été possible de régler la grande question italienne sans le concours de l'Europe : il aurait toujours été nécessaire de recourir à un congrès pour donner une sanction européenne aux arrangemens intervenus sous l'influence de la médiation anglaise; mais, à l'heure qu'il est, cette nécessité est plus éclatante encore. Les troupes françaises, appelées par le roi de Sardaigne menacé, sont entrées en Italie; pourraient-elles se retirer, si les résultats poursuivis par la France n'étaient point placés sous une garantie européenne? La question italienne appartient à l'Europe. Pourrait-on la dérober en quelque sorte à la Russie, qui a proposé le congrès, et à la Prusse, qui y a adhéré? Enfin l'acceptation de la médiation anglaise par l'Autriche peut-elle être considérée comme sérieuse? Si nous sommes bien informés, M. de Buol aurait envoyé de Vienne le 28, à l'armée autrichienne, l'ordre de commencer ses opérations. Le 29, en effet, des éclaireurs autrichiens ont passé la frontière du Piémont, et ce matin le gros de l'armée concentrée entre Plaisance et Pavie a dû se mettre en marche. L'ordre de M. de Buol et les opérations de l'armée autrichienne peuvent-ils se concilier avec l'acceptation de la médiation anglaise? La France a dû accueillir avec courtoisie la dernière proposition de lord Malmesbury : elle n'a pas même eu besoin de la décliner; la proposition tombait pour ainsi dire d'elle-même devant la force des choses et l'impétueux courant des faits.

Certes, depuis le commencement des complications actuelles, nous avons franchement plaidé la cause de la paix : nous n'avons pas caché le chagrin que nous éprouverions, s'il était impossible, dans l'état de civilisation où l'Europe est arrivée, de résoudre par des discussions pacifiques les problèmes politiques qui s'imposent aux nations; mais si notre confiance dans la raison des gouvernemens et des peuples devait être déjouée, nous avions exprimé ce vœu à plusieurs reprises : puissent l'Italie comme la France, à force de patience, laisser du moins à l'Autriche la responsabilité terrible de rendre la guerre inévitable! Cette responsabilité, c'est l'Autriche, grâce à Dieu, qui l'a assumée en recourant la première à la force des armes. L'appel aux armes a cela de redoutable, qu'en mettant fin aux débats présidés par la raison et la justice, il tourne le droit contre celui qui ne craint point

de le proclamer le premier, qu'il crée pour les hommes de nouveaux devoirs, les devoirs les plus simples et les plus clairs du patriotisme, et qu'il rend tous les intérêts à leur liberté en les affranchissant de la légalité qui les contenait. L'Autriche va faire la rude expérience de cette révolution qu'elle a déchaînée sur elle-même. Il semblait que la paix lui fût plus nécessaire qu'à aucune autre puissance en Europe; c'est elle-même qui la rompt, et toutes les opinions et tous les intérêts, qui, attachés à la paix, lui prêtaient une sorte d'appui moral, s'élèvent aujourd'hui contre elle. Le droit légal européen résultant du maintien des traités existans était la grande autorité qu'invoquait l'Autriche au profit de sa domination en Italie; cette légalité, qui était pour elle une protection respectée, même lorsqu'elle paraissait contraire à l'équité et aux droits naturels de populations réclamant leur indépendance nationale, c'est elle-même qui l'a fait tomber en poussière. Au moment où le premier de ses soldats aura mis le pied sur le territoire piémontais, expirera la vertu des traités auxquels elle a dû la possession de la Lombardie et de la Vénétie. L'Europe est libre désormais de changer l'état des possessions territoriales dans la Haute-Italie. Ce n'est plus qu'une question de force, et si l'Autriche, comme nous l'espérons, est la plus faible, elle ne pourra plus invoquer en sa faveur le droit écrit de l'Europe; elle sera réduite à intercéder auprès d'intérêts qui seront libres d'agir vis-à-vis d'elle à leur convenance. Dégagée maintenant du lien légal des traités, l'Europe n'aura plus en présence d'elle que les souvenirs et les traces trop visibles du mauvais gouvernement de l'Autriche en Italie. Vainement la distribution des territoires en Italie a-t-elle été faite en 1815 dans une pensée de défiance et d'hostilité contre la France; les intérêts qui ont sacrifié les droits et le bonheur des peuples à des plans stratégiques sont effacés et ne se relèveront plus. La conscience de l'Europe demande depuis longtemps que l'Italie soit rendue aux Italiens. Les traités seuls s'y opposaient, la cour de Vienne les supprime, et ne laisse plus subsister que les torts de son propre gouvernement. Certes l'Autriche eût pu prévenir depuis longtemps le dénoûment fatal vers lequel elle se précipite. Les sages conseils ne lui ont pas manqué. Au mois de novembre 1848, lord Palmerston l'exhortait à établir en Lombardie un gouvernement national sous un archiduc. La dépêche de lord Palmerston a été fréquemment citée dans ces derniers temps; l'on a omis seulement les considérations curieuses sur lesquelles le noble lord fondait ses sagaces conseils. « Des changemens importans, disait-il, peuvent s'accomplir en France. L'élection qui va avoir lieu le mois prochain (celle du président de la république) peut amener dans ce pays d'autres hommes au pouvoir. Avec d'autres hommes peut se produire une autre politique. Des maximes de politique traditionnelle, jointes à une action plus prononcée dans la politique extérieure, peuvent être prises pour guide du gouvernement de la France. Le sentiment populaire dans ce pays, aujourd'hui enclin à la paix, peut aisément être retourné dans une direction opposée, et la gloire, comme on dira en France, d'affranchir l'Italie de la domination autrichienne peut entraîner la France à faire de grands sacrifices et de grands efforts. Les occasions d'intervenir en faveur de l'indépendance italienne ne manqueraient pas longtemps à la France; les Lombards les lui fourniraient

amplement dès qu'ils sauraient que le gouvernement et le peuple français seraient disposés à répondre à leur appel. Il n'est guère possible de douter qu'une armée française efficace et puissante, aidée et soutenue d'une insurrection générale des Italiens, serait trop forte pour les troupes que l'Autriche pourrait lui opposer en Italie. Dans une telle hypothèse, il est probable que l'Autriche perdrait tout ce qu'elle possède en Italie jusqu'aux Alpes. » L'Autriche aurait pu en 1848, sans déshonneur et avec habileté, mettre à profit ce conseil prophétique de lord Palmerston. Elle aurait dû au moins, dans un esprit de sage prévoyance, se concilier les populations diverses qui forment son empire, en les associant au gouvernement par des institutions libérales. Une politique libérale était non-seulement possible à l'Autriche, elle était pour elle une garantie suprême de conservation. Il y a juste un an, un gentilhomme autrichien exposait dans la *Revue* les élémens et la nécessité d'une telle politique, et montrait dans l'établissement d'institutions représentatives la voie de salut de la monarchie (1). Aucune bonne inspiration n'a été écoutée : l'Autriche, au lieu de se réformer, s'est abandonnée à l'ivresse des réactions qui ont succédé aux mouvemens révolutionnaires de 1848; elle a applaudi à tous les progrès de la cause de l'absolutisme en Europe; elle a fait le concordat avec Rome. Lorsque sa bonne fortune lui permettait encore de se faire représenter en Lombardie par un prince aussi distingué et aussi aimable que l'archiduc Maximilien, elle annulait les desseins généreux du jeune vice-roi par les mesures aussi maladroites qu'oppressives du ministre de l'intérieur, M. Bach, démocrate d'avant 1848, lequel ressemble à tous ces convertis de l'absolutisme qui, se sauvant d'un excès dans l'excès contraire, ont un goût particulier pour la tyrannie, et ne manquent jamais de compromettre, de faire détester les pouvoirs qu'ils servent. C'est par ce chemin que la cour de Vienne est arrivée à la faute suprême d'une déclaration de guerre.

Grâce à la décision téméraire de l'Autriche, la situation dans laquelle nous entrons est, nous le répéterons, nette et facile pour la conscience de tout le monde en France. Nous avons devant nous un but dont les divergences d'opinion ne sauraient plus troubler la clarté : ce but, c'est le triomphe de la France. Nous n'entendons pas seulement par là les succès du champ de bataille : c'est l'affaire de notre armée, de notre démocratie militaire, qui fait avec tant d'abnégation de ses vertus et de ses sacrifices anonymes la gloire et la puissance de notre nation; c'est l'affaire de ses chefs, et parmi ceux-ci surtout des généraux les plus jeunes, des Bourbaki, des Trochu, des Mac-Mahon, des Lamotterouge, des d'Autemarre, des de Failly, etc., qui nous ont donné le droit de tant attendre d'eux. Nous voulons parler encore et surtout du succès politique de la guerre, car toutes les victoires deviennent stériles quand ce succès échappe ou est compromis. Le succès de la guerre que nous allons commencer doit être l'indépendance et la liberté de l'Italie. Pour l'obtenir, des devoirs particuliers sont imposés à l'Italie et à la France.

Les Italiens peuvent assurément beaucoup pour l'indépendance de l'Italie. Les dernières nouvelles de Florence et des duchés le prouvent péremptoire-

(1) Voyez la livraison du 1er mai 1858, *l'Autriche sous l'empereur François-Joseph.*

ment : ce qui se passe en Italie a tous les caractères d'un mouvement national. Déjà, depuis quelque temps, des manifestations importantes, des écrits acclamés par la foule annonçaient que toutes les parties de l'Italie concouraient à l'agitation pour la délivrance, dont le Piémont était le foyer. Nous avons déjà parlé de quelques-unes de ces brochures éloquentes, du *discorso* de M. Salvagnoli, de *Toscana e Austria*, par lesquelles les libéraux de la Toscane donnaient la main à la politique piémontaise. Le marquis Gualterio, l'auteur des *Rivolgimenti Italiani*, dans une lettre adressée tout récemment à M. de Cavour sur *gli interventi dell' Austria nello Stato Romano*, vient de prendre la parole avec autant de chaleur que d'autorité pour mêler la voix des Romains à ce concert de l'Italie autour de la cour de Turin. Une expression plus significative de ce mouvement, c'est ce flot de volontaires qui accourt en Piémont, et qui apporte chaque jour dans ce pays, de toutes les parties de l'Italie, un millier d'hommes. Enfin les événemens de la Toscane et des duchés ne montrent pas seulement la ruine du régime qui pesait sur l'Italie; ils indiquent la direction politique du mouvement, qui jusqu'à présent est tout unitaire, et cherche dans le roi Victor-Emmanuel sa personnification. Ainsi l'entraînement qui prépare la guerre semble en même temps préparer l'organisation politique à laquelle aspire l'Italie. Il ne faut pas s'y tromper, cette aspiration, au moment où nous sommes, est évidemment l'unité. L'on nous écrit que des Siciliens même offrent la couronne au roi Victor-Emmanuel. Les idées de fédération, qui furent un instant si populaires en 1848, sont maintenant bien dépassées. Nous avons sous les yeux des lettres intéressantes écrites par des chefs influens du mouvement : le fédéralisme de Gioberti y est traité de radotage doctrinaire, et peu s'en faut qu'on n'en parle comme on faisait chez nous du temps de la convention, où l'accusation de fédéralisme fut employée d'une façon si injuste et si cruelle contre les girondins. Nous signalons cette tendance, et nous ne voulons point la discuter pour le moment; nous constaterons seulement qu'au point de vue d'une guerre d'indépendance, la tendance unitaire est une bonne inspiration du patriotisme italien. Au point de vue du patriotisme, l'Italie, ayant besoin du concours de la France, fera bien, nous le reconnaissons, d'atténuer la nécessité du secours étranger en amenant le plus d'Italiens qu'il se pourra sur le champ de bataille. Il est évident aussi que les efforts militaires des Italiens ne pourront avoir toute leur puissance qu'en se disciplinant autour du souverain italien qui arbore le drapeau de l'indépendance nationale. Si le mouvement pouvait s'accomplir partout comme à Florence, ce résultat serait obtenu de la façon la plus pratique. Les armées régulières de chaque état se rallieraient au roi de Sardaigne, et l'on arriverait ainsi à composer une armée italienne très respectable. L'on en aura une idée par le chiffre qu'atteignent les divers effectifs des armées italiennes. D'après un état qui nous a été envoyé d'Italie, ils s'élèveraient à plus de 300,000 hommes. S'il était possible de ramasser ces diverses armées et de les réunir sous une seule main italienne, la cause de l'indépendance de l'Italie, quelles que fussent les éventualités de l'avenir, serait infailliblement gagnée. Nous ne savons si, en travaillant à l'indépendance par le mouvement unitaire, on n'aura pas rendu l'unité seule possible lorsque l'entreprise sera achevée; mais ce souci-là doit être

renvoyé à l'avenir, ainsi que plusieurs autres. La majorité des Italiens semblent, pour le présent, ne s'occuper que de la question pratique de la guerre, et ont le bon sens d'oublier leurs anciennes divisions. Les opinions extrêmes se dissimulent ou se taisent; elles n'ont aucune chance de succès aujourd'hui. L'on nous cite, comme une preuve de cette modération des opinions, la répugnance que montreraient un certain nombre de volontaires qui arrivent en Piémont à servir dans les corps francs de Garibaldi, parce que ce chef aurait été autrefois républicain. Nous trouvons cette répugnance injuste et déplacée. Garibaldi, quoique nos soldats se soient trouvés en face de lui à une autre époque, nous paraît mériter la sympathie des Italiens, et pourra rendre de grands services comme partisan. C'est une des rares figures pittoresques qui tranchent sur notre époque effacée, et nous croirons plutôt, sur la foi d'autres correspondans, qu'il est un des chefs les plus populaires du mouvement, et que le roi Victor-Emmanuel et M. de Cavour sauront tirer parti de ses instincts militaires et du prestige qu'il a auprès des masses italiennes. Les Italiens ne doivent se diviser en ce moment ni sur les choses ni sur les hommes.

L'heure n'est point venue encore sans doute de discuter froidement et en détail la politique par laquelle la France doit faire triompher l'indépendance de l'Italie. Malgré l'émotion de la crise actuelle, qu'il nous soit permis cependant de rappeler sommairement les principes qui doivent nous guider dans l'entreprise qui s'impose à nous. Quoique plus d'une fois dans notre histoire nous ayons manifesté notre sympathie pour l'indépendance des peuples italiens, plus d'une fois aussi, nous devons l'oublier aujourd'hui moins que jamais, nous avons été funestes à l'Italie. Nous lui avons nui en trafiquant de ses territoires et en la traitant comme une conquête. C'est nous qui avons détruit la république de Venise. « Dans toutes les circonstances, écrivait, le 26 mai 1797, notre général à la municipalité de cette ville, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous donner des preuves du désir que j'ai de voir consolider votre liberté, et de voir la misérable Italie devenir libre et indépendante des étrangers. » Et plus d'un mois cependant avant d'écrire cette lettre, le même général avait livré Venise à l'Autriche par l'article secret du traité de Leoben! Nous avons donc de grandes réparations à faire à l'Italie, et notre politique a dans ces derniers temps contracté envers elle une responsabilité immense. Il faut qu'aujourd'hui nous acquittions une fois pour toutes envers ce noble et malheureux pays toutes les dettes de notre histoire; Il faut pour cela que notre politique se concentre exclusivement sur la question italienne, qu'elle ne laisse point cette question se noyer et disparaître dans des complications plus vastes. La guerre peut être localisée en Italie : tout le monde l'espère; mais il ne suffit pas de l'espérer, il faut le vouloir. Pour cela, il importe de prendre garde à la gravité des circonstances actuelles. L'Europe, à l'heure qu'il est, reçoit un vaste ébranlement. Il est impossible que ce choc ne produise point un de ces frémissemens contagieux qui remuent si facilement nos sociétés européennes. Bien près de l'Italie, il y a l'Orient; bien près de nous aussi est l'Allemagne. Déjà l'attente seule de l'explosion qui s'accomplit aujourd'hui sur les bords du Tessin fait fermenter bien des chimères

dans certaines imaginations. On a prononcé le mot de nationalités, et toute sorte de brochures ont brodé sur ce thème toute sorte de systèmes. En 1848, l'Europe a été envahie par des essais de reconstitution sociale. Aujourd'hui nous assistons à une sorte de socialisme diplomatique : les utopistes s'exercent à la reconstitution de l'Europe, et font sous le couvert des nationalités une impossible géographie politique. Il y a là un grand danger pour notre entreprise italienne. Si la croisade des nationalités était prêchée ailleurs qu'en Italie, les alliances des forces organisées, c'est-à-dire des gouvernements européens, se combineraient suivant les nécessités de la lutte, et l'intérêt particulier de l'Italie pourrait disparaître dans la conflagration générale. Après ce danger, qu'il n'est peut-être pas au pouvoir de la France seule de conjurer, il en est un qu'elle est en mesure de dominer, car il ne pourrait naître que de son ambition. Nous espérons fermement qu'elle évitera celui-là. Elle paraîtra en effet en Italie non comme conquérante, mais comme alliée de l'Italie indépendante, représentée par le Piémont, et lorsque l'œuvre sera achevée, elle ne cherchera point à influer arbitrairement sur l'organisation politique de la péninsule : elle laissera régler par les Italiens les destinées de l'Italie.

Éviter tout ce qui pourrait faire dévier la question italienne et tout ce qui pourrait la grossir, voilà en deux mots le résumé des devoirs de la politique française dans l'entreprise difficile qu'elle va tenter. Pénétrés de la nécessité où nous sommes d'observer cette double règle de conduite, si nous voulons réussir, nous ne partageons point les désirs divers que nous entendons exprimer au sujet des alliances que la France pourrait rechercher. Les alliances, voilà l'écueil d'une politique placée dans les conditions où nous sommes. Le plus sage à notre avis est de n'en violenter ou de n'en courtiser particulièrement aucune. Le plus prudent est de chercher à faire tout seuls, et en Italie exclusivement, l'œuvre de l'affranchissement de l'Italie. Nous sommes assez forts, on n'en doute point, pour n'avoir pas besoin d'un concours étranger contre l'Autriche. S'il en est ainsi, pourquoi solliciterions-nous des alliances? Les neutralités nous suffisent. L'Allemagne, si ses intérêts ne sont point attaqués et si ses susceptibilités nationales sont ménagées, l'Allemagne, prudemment contenue par la Prusse, demeurera neutre. Sans doute les rancunes de la Russie contre l'Autriche nous la rendent favorable dans cette guerre; mais nous devons appréhender, et que cette guerre ne fasse trop les affaires de la Russie en Orient, et qu'une alliance russe trop prononcée n'éveille les défiances de l'Angleterre. Quant au gouvernement anglais, nous devons comprendre les principes constitutionnels et les intérêts traditionnels qui l'empêchent de s'associer à nous dans une guerre contre l'Autriche. Bien loin de nous plaindre de sa neutralité, nous devrions plutôt l'en remercier, si elle nous laisse toute la gloire du triomphe d'une cause que l'Angleterre a toujours encouragée moralement. Le concours de l'Angleterre, demeurant, grâce à sa neutralité, amie des deux puissances belligérantes, ne sera point à dédaigner le jour où il s'agira de consolider par une paix équitable les résultats qui auront été acquis. Mais nous ne prolongerons point ces réflexions. Elles s'évanouissent dans l'émotion de l'heure présente et devant l'ordre de choses si nouveau et de toute façon si gros de conséquences qu'inaugure en ce moment le canon autrichien.

C'est au moment où l'inconnu s'ouvrait ainsi à la France et à l'Europe que notre pays vient de perdre un de ses citoyens les plus fermes et les plus intègres et un de ses plus illustres écrivains politiques. M. Alexis de Tocqueville s'éteignait, il y a quelques jours, à Cannes, après une longue et cruelle maladie. Une plume amie ne tardera pas à rendre ici à cette noble mémoire l'hommage qu'elle mérite, et l'on ne nous pardonnerait pas de remplir imparfaitement ce devoir. En voyant mourir en un tel moment M. Alexis de Tocqueville, ce libéral viril qui pénétrait avec une intuition si sûre les lois mystérieuses qui gouvernent le tempérament des peuples et le cours des événemens, on ne peut s'empêcher de se demander avec tristesse ce que cette haute intelligence eût auguré pour les deux cultes de sa pensée, la France et la liberté, de la grande expérience où nous entrons. Quel que fût le jugement qu'il eût porté sur le présent, M. de Tocqueville aurait eu, croyons-nous, bon espoir pour la liberté et pour la France. Les libéraux sans doute répugnent à provoquer la guerre, même pour le triomphe des idées qui leur sont chères, car ils croient que ces idées ont assez de vertu pour réussir sans violence; mais la guerre ne les décourage pas, car l'histoire moderne de l'Europe leur a appris qu'en affaiblissant le despotisme par les charges et les souffrances qu'elle impose, la guerre finit toujours par populariser la liberté.

Les affaires du Holstein n'occupent pas l'Europe comme les affaires d'Italie, et cela se conçoit; elles n'existent pas moins. Peut-être même, dans la situation qui s'est dévoilée tout à coup, serait-ce montrer une étrange légèreté de ne point tenir compte de ces difficultés, en apparence secondaires, de ces questions incidentes, qui un jour ou l'autre, et sans qu'on y prenne garde, peuvent jouer leur rôle dans l'ensemble des complications du continent, car enfin cette question du Holstein n'est-elle pas un des élémens des rapports des puissances allemandes? Ne peut-elle pas avoir son influence sur la politique du Danemark lui-même? Le Danemark, on le sait, a fait ce qu'il a pu pour donner une satisfaction aux réclamations légitimes de l'Allemagne, en convoquant, il y a quelque temps, une nouvelle diète dans le Holstein, et en consultant cette diète sur les besoins des duchés, sur leurs vœux, sur la place qu'il leur convient d'accepter dans l'organisation constitutionnelle de la monarchie danoise; il n'a point réussi : les états provinciaux du Holstein ont répondu par une opposition systématique, et en formulant des prétentions qui mettraient en doute l'existence de la monarchie elle-même. Qu'est-il arrivé depuis ce moment? Le cabinet de Copenhague, si nous ne nous trompons, a transmis à ses envoyés près des cours étrangères un mémoire tout confidentiel où il expose les idées, les actes, les propositions diverses qui se sont fait jour dans cette laborieuse et infructueuse session de la diète du Holstein. Ce n'est ni un document diplomatique, ni une note officielle destinée à être remise aux gouvernemens; c'est un simple résumé de l'état de la question, fait pour servir de guide à tous les envoyés danois, de même que le ministre des affaires étrangères du Danemark a dû s'en servir dans ses entretiens avec la diplomatie étrangère accréditée à Copenhague. La pensée du Danemark a été de bien montrer en quoi la diète du Holstein pouvait avoir raison, en quoi aussi elle s'était donné les torts les plus graves. Des versions diverses ont été présentées de ce mémoire; elles

n'étaient point précisément infidèles, mais elles étaient incomplètes et défectueuses; elles ne traduisaient qu'assez imparfaitement la pensée qui avait dicté cet exposé. Au fond, le gouvernement danois n'a pris encore aucune résolution; il en est toujours à délibérer sur ce qu'il doit faire définitivement à l'égard de ces propositions des états provinciaux du Holstein, qu'il ne peut ni repousser entièrement ni accepter complétement.

Cet antagonisme qui s'est si violemment déclaré entre le Holstein et le Danemark a plus d'une cause sans doute; il a surtout été excité et entretenu par un prince qui est devenu presque un personnage en Allemagne, par le duc d'Augustenbourg, qui ne cesse de s'agiter encore aujourd'hui pour troubler la paix intérieure du Danemark, pour fomenter l'opposition des duchés et empêcher toute conciliation entre les diverses parties de la monarchie danoise. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler quel est ce prince dont le titre ducal n'existe plus, et qui persiste toujours dans son rôle de prétendant agitateur. Le duc d'Augustenbourg est le fils de la sœur du feu roi Frédéric VI de Danemark. Bien que ses titres à la couronne fussent fort douteux d'après l'ancienne loi de succession danoise, il aurait pu néanmoins, avec de l'esprit de conduite et en montrant de l'attachement pour son pays, aspirer au trône à la mort du roi actuel, Frédéric VII, et de son oncle, le prince héréditaire Ferdinand, qui n'ont d'enfans ni l'un ni l'autre. Au lieu de suivre le droit chemin tout tracé devant lui, il a préféré recourir à toute sorte de menées, en travaillant par tous les moyens à préparer le démembrement de la monarchie danoise. C'est de lui que vient l'idée de la division de la monarchie en deux parties, c'est lui aussi qui a conçu la pensée de la formation d'un nouvel état européen, composé des duchés de Slesvig, de Holstein et de Lauenbourg, état dont il serait naturellement le premier duc régnant. C'est sous ses auspices que s'est organisé le parti slesvig-holsteinois. Ce travail de conspiration a duré plus de vingt ans; on en a vu les effets en 1848. Si le duc d'Augustenbourg ne fut pas le chef ostensible de l'insurrection de cette époque, s'il jugea plus prudent de se faire remplacer par son frère à la tête des insurgés, il ne fut pas moins le fauteur, le soutien le plus actif de ce mouvement, soit dans le pays même, soit au dehors, près de tous les cabinets allemands. Les papiers saisis à son château d'Augustenbourg ne laissèrent aucun doute sur le degré de sa participation à la révolte. Certes le Danemark n'eût fait que rester dans son droit en le considérant comme un prince rebelle et en le traitant en conséquence. Il n'en fut rien; on se borna à exiger de lui qu'il quittât le pays, qu'il renonçât à toute expectative de succession à la couronne, et qu'il vendit ses terres à l'état. Il y eut un acte signé à Francfort le 30 décembre 1852. Le Danemark paya au prince rebelle une somme de 4 millions d'écus ou 12 millions de francs pour la valeur de ses terres ou pour l'acquittement de dettes et pensions. Le duc s'engagea à son tour, sur sa parole de prince et sur l'honneur, à demeurer désormais hors des états du roi, à ne rien entreprendre pour troubler la tranquillité du Danemark, et à ne s'opposer d'aucune façon à tout ce qui serait adopté, soit pour le règlement de la succession à la couronne, soit pour l'organisation éventuelle de la monarchie.

Le Danemark achetait ou croyait acheter la tranquillité douze millions de francs. Il semble en effet qu'après des engagemens aussi formels, payés

d'un prix généreux, le duc d'Augustenbourg dût se tenir tranquille; bien au contraire, il n'a point discontinué un moment d'exciter, de diriger l'opposition violente qui s'agite dans le Holstein. Avec ce qu'il a reçu du Danemark, il a acheté de grandes terres dans la Silésie, où il a établi sa résidence et où il s'occupe à organiser de nouvelles agitations. A tout instant, d'ailleurs, on le voit parcourant l'Allemagne, allant de Vienne à Berlin : tantôt il est à Francfort s'efforçant d'agir sur les membres de la diète; tantôt il séjourne à Hambourg, où il réunit et anime les chefs de l'opposition holsteinoise. Ainsi le Danemark le trouve partout sur ses pas, travaillant à exciter contre lui l'Allemagne, soufflant la discorde entre les diverses parties de la monarchie, et cela malgré les engagemens formels de l'acte du 30 décembre 1852. Il suffit de considérer cet acte pour voir quel fondement peuvent présenter les protestations publiées par le duc d'Augustenbourg et accueillies par les principaux journaux d'Allemagne contre le règlement de la succession à la couronne danoise, règlement promulgué d'ailleurs sous les auspices des puissances européennes et fondé sur les principes du protocole de Londres. Le fait est que le Danemark est un état relativement faible, et que dès lors on croit pouvoir tout accueillir contre lui en Allemagne. Le duc d'Augustenbourg se sert merveilleusement de toutes les passions germaniques; il est admis et fêté dans toutes les cours comme ennemi du Danemark. On ne peut s'empêcher cependant de s'intéresser à ce petit pays, qui depuis si longtemps lutte pour son indépendance, et qui n'excite à ce point les animadversions des hobereaux du Holstein que parce qu'il est décidé à rester un état constitutionnel et libéral. E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

DE L'ABOLITION DU SERVAGE EN RUSSIE.

Nous avons sous les yeux un mémoire récemment publié en français sous ce titre : *Réflexions préalables sur les bases proposées au mode d'émancipation des serfs en Russie, par un député d'un comité provincial* (1). Cet écrit nous paraît digne d'attention; il met en lumière des faits curieux qui jettent un jour nouveau sur l'économie rurale de la Russie. Nous avions vu dominer jusqu'ici dans les publications sur ce grave sujet le point de vue des personnes, maîtres et serfs. Voici un troisième intérêt maintenant, plus important peut-être que les deux autres en ce qu'il les rapproche et les confond, celui du sol. Tout dépend en effet du plus ou moins de développement de la production rurale : si la richesse agricole s'accroît, maîtres et serfs y trouveront également leur compte; si elle décline, la condition des uns et des autres deviendra plus mauvaise. L'auteur des *Réflexions préalables*

(1) Paris, chez Guillaumin.

est évidemment un grand propriétaire russe, qui connaît à fond la véritable situation des choses, et qui mérite d'être écouté.

Quand il s'agit de la Russie, l'imagination se figure un pays indéfini, où une population clair-semée vit facilement sur des espaces sans bornes. La réalité n'est pas tout à fait conforme à ce tableau. Le territoire de la Russie d'Europe est dix fois plus étendu que celui de la France; mais il s'en faut de beaucoup que cette immense surface soit partout également cultivable. Tout le nord de l'empire ne forme, à vrai dire, qu'une forêt, grande au moins comme la France entière; l'extrême rigueur du climat y rend toute culture à peu près impossible. Dans le midi, de vastes steppes sans bois et sans eau offrent un autre genre de stérilité. Somme toute, les trois cinquièmes au moins du territoire total sont incultivables, et le sol susceptible de culture n'est tout au plus que de 200 millions d'hectares. Or on évalue la population totale à 60 millions d'habitans, et comme la population rurale en forme à peu près les cinq sixièmes, cette dernière doit être en tout de 50 millions, ou 25 têtes en moyenne par 100 hectares de bon sol. Cette proportion commence à devenir moins exceptionnelle, car nous avons sur notre propre territoire bien des cantons qui n'en contiennent pas davantage; mais ce qui contribue encore plus à faire rentrer une grande partie de la Russie dans les conditions ordinaires de l'Europe, c'est l'extrême inégalité de population entre les provinces. La moitié environ des 200 millions d'hectares cultivables appartient aux régions les plus orientales, où la population ne s'élève en moyenne qu'à 10 habitans par 100 hectares de bon sol; l'autre moitié compte par conséquent 40 habitans ruraux sur la même surface, comme beaucoup de nos départemens, et il en est qui en ont 50 et même 100. De là une distinction fondamentale à établir, sous le rapport de l'économie rurale, entre les portions les moins peuplées de l'empire et les portions les plus peuplées.

Dans les premières, les trois quarts du sol cultivable restent incultes, déduction faite des forêts et des autres terrains improductifs, parce que les bras manquent; dans les secondes, au contraire, les bras surabondent, et le sol, fatigué par l'assolement triennal, ne suffit plus qu'avec peine. D'un côté, les animaux domestiques sont assez multipliés, surtout les chevaux et les porcs, à cause de l'immensité des pâturages; de l'autre, on n'en a presque pas, faute de moyens d'alimentation, et ce sont précisément les parties les plus cultivées qui possèdent le moins de bétail. L'auteur donne à ce sujet des détails à peine croyables. « C'est à la fois risible et triste, dit-il; mais dans cet immense empire de Russie il y a des points où le sol ne suffit plus. Plusieurs provinces, telles que Smolensk, Pskov et autres, ont été fertiles jadis, et ont perdu une grande partie de leurs facultés productives à la suite de la culture des trois champs et de l'impossibilité de fumer le sol en proportion de son épuisement. *Ce travail de dévastation s'étend avec rapidité dans toutes les directions.* Les endroits peuplés ont un sol épuisé, tandis que d'immenses espaces de la terre la plus fertile ne se peuplent pas. »

La cause principale de cette mauvaise distribution du travail est évidemment l'institution du servage. Les paysans, étant attachés à la glèbe, n'ont pu que multiplier sur place. « Les peuples, dit l'auteur, ne pouvaient pas

se porter librement d'un endroit à l'autre. Il n'y a pas eu de grands foyers de prospérité publique, pas de centres commerciaux. Les villes sont restées misérables, même dans les situations les plus favorables au commerce. Il y a eu beaucoup de production et point de débouchés. Le seigle et l'avoine sont les céréales produites en plus grande abondance, et qui sont absorbées principalement par les producteurs eux-mêmes. Si les serfs n'avaient pas été attachés à la glèbe, il est probable que l'aspect du pays aurait été tout autre. La population rurale, abandonnée à elle-même, se serait répandue beaucoup plus au large. Bon nombre de travailleurs auraient recouru à l'exploitation forestière; des établissemens industriels se seraient élevés au milieu des forêts impénétrables qui couvrent le nord de la Russie. Les villes auraient été peuplées, et les fabriques auraient prospéré, à l'aide d'un travail libre. »

Ces réflexions paraissent d'une grande justesse. On ne porte jamais atteinte impunément à la liberté des personnes et des propriétés. L'institution du servage, déjà si mauvaise, se complique encore en Russie d'une autre coutume plus mauvaise encore, s'il est possible, quoiqu'elle ait trouvé de nombreux prôneurs, l'organisation communale. M. Wolowski a déjà exposé ici même (1), avec une grande autorité, les inconvéniens de ce communisme pratique, qui peut avoir au premier abord quelque chose de patriarcal et de respectable, mais qui ne supporte pas l'examen. On a voulu en faire une institution particulière à la race slave, mais des traces de coutumes analogues se retrouvent aux origines de toutes les nations de l'Europe, et partout elles disparaissent devant la civilisation. L'auteur des *Observations préalables* en indique en peu de mots les mauvais effets. « Les paysans, dit-il, sont devenus si friands des morceaux de terre plus fertiles que d'autres, qu'ils font des cadastres à leur guise et se partagent les quatre ou cinq hectares dont ils jouissent en six ou douze lots; ils espèrent établir par là une plus grande égalité entre les cultivateurs. Ils divisent de la sorte les bons morceaux en longues bandes qui n'ont pas plus de dix mètres de largeur. Ils se cognent avec leurs charrues les uns contre les autres, se livrent des combats sur la lisière de leurs bandes, renouvellent les partages de la terre à mesure que la population augmente, et quelquefois rien que sur la réclamation de quelques individus qui se croient lésés, et se coalisent pour forcer la commune à une nouvelle répartition du sol. »

La conséquence à tirer de ces faits, c'est qu'il faut supprimer le plus promptement possible les deux maux de la culture en Russie, la servitude de la glèbe et l'organisation communiste. Il résulte cependant des *bases* posées par le gouvernement pour le projet d'émancipation qu'il s'agirait de conserver l'une et l'autre en les déguisant; en même temps que la liberté, les paysans recevraient, d'après ce projet, une maison avec son enclos et un lot de terre à la condition de payer au seigneur une redevance perpétuelle, et la commune serait solidaire du paiement de cette redevance. C'est contre ces bases que s'élève l'auteur des *Réflexions préalables,* et autant qu'il est possible de se prononcer sur une question si vaste et si complexe dont nous ne possédons qu'imparfaitement les élémens, il doit être dans

(1) Voyez les livraisons du 1er et 15 juillet, et du 15 septembre 1858.

le vrai. Le but de cette concession de propriété, qui paraît un acte libéral à l'égard des paysans, n'est pas caché par le document officiel; c'est, dit-on, *pour éviter le vagabondage*, ou, en d'autres termes, pour attacher le paysan au sol par un nouveau lien. « En outre, dit l'office ministériel du 5 décembre 1857, *les terrains, une fois concédés en jouissance aux paysans, devront toujours rester à la disposition de la commune.* » Qui ne voit ici la conservation sous d'autres noms de l'état de choses actuel? « La crainte qui me domine, dit l'auteur, c'est qu'on ne sacrifie tout l'avenir de la culture en attachant le paysan au sol, c'est-à-dire au seigneur, par le titre de débiteur insolvable substitué à celui de serf qu'il a porté jusqu'à présent. La solidarité de la commune sera sans doute très commode pour le propriétaire, mais ce sera évidemment un despotisme complémentaire qui pèsera sur le paysan. Les chefs de la commune seront inexorables par la crainte d'encourir un surcroît de charge pour chaque allégement accordé à un des leurs. Ils précipiteront la ruine de celui que le malheur aura atteint; ils ne seront pas plus bénévoles pour le paysan riche, ils compteront sur ses ressources pour se tirer d'affaire, et mettront tout en œuvre pour le river à la chaîne communale. »

Comment sortir de ces difficultés? La solution la plus simple, celle qui se présente le plus naturellement à l'esprit, consiste à donner aux paysans la liberté personnelle pleine et entière et à attribuer en même temps aux seigneurs la complète propriété du sol; les conventions particulières pour la culture se régleraient ensuite, en Russie comme partout, suivant les convenances locales, par le libre débat entre les parties. Malheureusement cette solution rencontre dans les mœurs de graves obstacles. La croyance à un certain droit vague du paysan sur la propriété du sol paraît dominer beaucoup d'esprits. *Je suis à toi,* dit le paysan au seigneur d'après un adage populaire, *mais la terre est à moi.* Les habitudes communistes ne sont pas moins invétérées, on y attache une sorte d'amour-propre national, comme au souvenir de la tribu primitive. De part et d'autre, on s'effraie de voir séparer ce qui a été uni jusqu'ici; les seigneurs redoutent d'avoir des terres sans paysans, les paysans d'avoir la liberté sans terre. « L'idée que la population rurale peut et doit dépendre du *travail* ne se fait pas jour parmi nous, » dit l'auteur du mémoire que nous examinons, et ce n'est pas sans quelque courage qu'il a pris pour devise cette phrase de Montesquieu : *On n'est pas pauvre parce qu'on ne possède rien, mais parce qu'on ne veut pas travailler.*

A la distance où nous sommes placés du théâtre où se débattent ces grands intérêts, nous ne pouvons apprécier les difficultés d'exécution. Il se peut que des mesures de transition soient nécessaires dans l'état actuel des idées et peut-être aussi des droits acquis; nous n'en sommes pas juges. Un seul point nous paraît certain par lui-même, c'est qu'il faut arriver le plus tôt possible à la plus entière liberté des personnes et des propriétés, par conséquent éviter toute mesure différente qui ne serait pas nécessaire, et ne lui donner dans tous les cas qu'un caractère essentiellement temporaire. « Tout pouvoir partagé, dit avec raison l'auteur, est faible et défectueux. La propriété du titre, celle du seigneur, ne peut être utile que si elle comporte la jouissance effective. La jouissance effective, celle du paysan, est précaire tant

qu'elle n'est pas légitimée par le titre. Deux propriétaires, l'un titulaire et l'autre effectif, ne peuvent que se nuire mutuellement. L'incertitude et l'équivoque en matière de droit amènent naturellement le malaise, les empiétemens d'un côté, une ombrageuse susceptibilité de l'autre. Les collisions sont également à craindre de l'antagonisme des intérêts et du contact perpétuel des personnes qui les représentent. »

Il peut sans doute paraître séduisant de créer d'un seul trait la petite propriété sur une large base, en rendant propriétaires d'une maison et d'un enclos plusieurs millions de paysans; mais, outre que cette prétendue propriété n'est que nominale, conditionnelle, subordonnée à un rachat souvent impossible, serait-elle un présent vraiment avantageux pour ceux qui la recevraient? « Non, » répond l'écrivain russe. Il emprunte à ce sujet de nombreuses citations aux études sur *l'Économie rurale de l'Angleterre* qui ont paru dans la *Revue* il y a quelques années; nous ne pouvons donc qu'appuyer des conclusions si conformes à nos propres idées. La petite propriété est utile et respectable dans les pays où elle existe naturellement, anciennement; mais il est plus que douteux qu'il y ait profit à la créer de toutes pièces là où elle n'existe pas. « La possession de la terre sans un capital équivalent, dit avec raison l'auteur, est le fléau de la classe agricole. » Cette vérité trouve surtout son application dans un pays où la population rurale s'est déjà développée à l'excès, et nous avons vu que, malgré les apparences contraires, une grande partie de la Russie est dans ce cas. La petite propriété devient alors, comme le servage, un double fléau, en ce qu'elle retient la population rurale là où elle surabonde, et qu'elle l'empêche de se porter là où elle fait défaut.

Les faits montrent clairement quels sont les besoins de l'économie rurale en Russie. D'un côté, la culture des grains d'hiver et de printemps occupe les deux tiers des terres arables; de l'autre, le dixième. Ici la terre se repose un an sur trois, là neuf ans sur dix. Dans les pays à grands pâturages, l'engrais se perd inutilement; dans les pays d'assolement triennal, il manque. Il faut donc augmenter les jachères sur certains points et les réduire sur d'autres, ici rapprocher la céréale de l'engrais, et là l'engrais de la céréale; d'un côté fournir plus de terre au travail, et de l'autre plus de travail à la terre. Les petites propriétés forcées, les baux perpétuels, toutes les combinaisons qui nuisent à la liberté des transactions, ne peuvent que contrarier le mouvement naturel vers une meilleure proportion, et par conséquent nuire au progrès agricole. Mieux vaut, dans leur propre intérêt, faire des paysans des fermiers aisés que des propriétaires obérés : leur travail en sera plus productif, et par conséquent leur condition meilleure.

Supposons qu'une famille de paysans composée de cinq personnes ait besoin pour vivre de 20 hectolitres de tous grains, à raison de 4 hectolitres par tête. Si vous lui concédez une jouissance de 3 hectares, dont partie en toute propriété et partie en bail perpétuel, ce qui est en effet la proportion indiquée, voici ce qui arrivera : le sol continuera à être soumis à l'assolement triennal; un hectare sera tous les ans semé en seigle, un hectare en grains de printemps; à raison de 6 hectolitres à l'hectare, semence déduite, moyenne actuelle du rendement en Russie, la famille n'aura à consommer que 12 hectolitres, il ne lui restera rien pour la redevance, et le sol

ira en s'épuisant, faute d'engrais et de repos. Supposez au contraire qu'on lui donne une ferme de 15 hectares de terres arables soumises à un assolement quinquennal : 3 hectares en grains d'hiver et 3 hectares en grains de printemps donneront, avec le même rendement, 36 hectolitres à partager suivant les conventions entre le paysan et le maître, et on aura de plus 9 hectares de jachères qui commenceront par entretenir la fertilité du sol, et qui, cultivées plus tard en pommes de terre ou autres plantes, pourront doubler, tripler, quadrupler le produit total.

Nous avons pris pour exemple cette dimension de 15 hectares par ferme, sans compter les prairies, parce qu'elle est en tout pays la plus généralement appropriée à l'exploitation par une famille; mais rien ne s'oppose à ce qu'elle soit accrue ou diminuée suivant les cas. L'essentiel est que l'on suive le plus possible les convenances de la culture; avant tout, il faut produire. Les trop petites fermes, comme les trop petites propriétés, n'ont ni présent ni avenir en Russie, où la culture des plantes fourragères est à peu près inconnue à cause de l'extrême sécheresse du climat, et où celle des pommes de terre ne se répand que lentement. Il faut des jachères pour le présent, il en faut aussi pour l'avenir, car tous les progrès ultérieurs reposent sur cette base. En même temps l'excès de population rurale, aujourd'hui accumulé sur quelques points, tendra à s'écouler vers les provinces désertes et fertiles, car, encore un coup, la population rurale ne manque pas, et telle qu'elle est, elle suffit parfaitement, avec une meilleure répartition, à mettre en valeur toutes les ressources de l'empire.

L'auteur comprend et accepte au surplus toutes les transitions raisonnables. Il admet que, pour commencer, la rente du sol soit réduite le plus possible, afin que les paysans aient avantage à rester, et qu'ils puissent former par des bénéfices un capital qui serve à l'amélioration de la culture; il admet que les premiers baux soient aussi longs qu'on voudra, pourvu qu'ils ne soient pas perpétuels, et qu'à l'expiration du terme indiqué, le maître et le tenancier soient libres de disposer comme ils l'entendront, l'un de son industrie, l'autre de sa terre; il admet enfin que des entraves soient mises pour quelque temps à l'émigration. « Ce serait peut-être ici, dit-il, un des cas peu nombreux où l'intervention de la loi et de l'administration pourrait être véritablement salutaire, non en gênant inutilement l'émigration, mais en lui imposant l'obligation de ne s'éloigner d'un lieu à l'autre que dans la limite d'un certain nombre d'émigrans à la fois. Il est d'ailleurs évident que les paysans n'auront aucun motif de se presser, une fois qu'ils seront convaincus que la faculté de déplacement leur est accordée à toute perpétuité. La prudence leur conseillera de faire explorer les nouveaux lieux par la portion la plus jeune et la plus entreprenante. »

La propriété de l'enclos et le bail perpétuel d'un lot de terre étant abandonnés, la solidarité de la commune, le partage périodique par *tiaglo,* et les autres usages qui se rattachent à l'organisation primitive de la tribu, disparaîtraient aussi; ce serait une grande révolution, mais une révolution bienfaisante. De même que le servage ne se comprend que dans un intérêt de défense contre l'ennemi, le communisme n'est à sa place que dans la vie nomade. L'un et l'autre sont des restes d'un état social qui n'existe plus. Dans ce système, la propriété territoriale resterait tout entière entre

les mains des seigneurs, à moins de convention contraire. Cette solution peut paraître excessive; elle est pourtant la plus juste et la meilleure, suivant toute apparence. M. Tegoborski nous apprend que les trois quarts des paysans serfs appartiennent aujourd'hui à 20,000 propriétaires; mais il faut remarquer que le tiers seulement du sol cultivable relève de ce petit nombre de possesseurs, les deux autres tiers appartiennent à la couronne ou aux petits et moyens propriétaires, qui forment déjà en Russie une classe assez nombreuse. Que le tiers du sol constitue le domaine de la grande propriété, ce n'est pas trop, surtout en Russie, où la culture est généralement arriérée, et où elle présente, par suite des conditions naturelles et économiques, des difficultés particulières. Le travail des champs n'est possible que pendant quatre ou cinq mois par an à cause de la longueur des hivers. L'intérêt agricole proprement dit se complique de l'intérêt forestier, qui a beaucoup d'importance sous ce climat, et qui est à peu près inconciliable avec le voisinage de la petite propriété. La grande propriété est d'ailleurs la seule qui puisse supporter les sacrifices nécessaires pour préparer l'avenir par des améliorations progressives. L'abus qu'elle pourrait faire de ses droits sera moins à craindre dès que les paysans jouiront de la liberté personnelle et pourront se déplacer à volonté; si les bras ont besoin de la terre, la terre aussi a besoin des bras, et celui de ces deux élémens qui jouit du privilége de la mobilité a un véritable avantage sur l'autre.

Quant aux inquiétudes que manifestent les seigneurs sur cet affranchissement réciproque de la terre et du travail, l'auteur essaie de les calmer en proposant le rachat des redevances personnelles qu'ont à payer aujourd'hui certaines catégories de paysans en dehors de la jouissance du sol. Il y a en effet tel propriétaire dont le revenu consiste presque tout entier dans les redevances de paysans non cultivateurs. « La terre n'offrant par son peu d'étendue et de fertilité aucune ressource à la culture, les paysans se sont adonnés dans ces localités au travail industriel et paient avec facilité leurs redevances, moyennant le salaire qu'ils reçoivent. » Il est manifeste que dans ce cas, si le paysan devenait libre sans rachat, le propriétaire se trouverait ruiné. L'obligation de ce rachat devrait incomber aux paysans, puisqu'ils seraient à l'avenir affranchis d'une charge qui pèse aujourd'hui sur eux, et si cette obligation était reconnue trop onéreuse, l'état pourrait en acquitter une partie. On trouverait des exemples de ce mode d'affranchissement dans ce qui s'est passé en Allemagne lors de l'abolition des droits seigneuriaux; les paysans en ont racheté un tiers, les seigneurs en ont perdu un tiers, et le dernier tiers a été payé par l'état.

A coup sûr, l'ancien ordre de choses était plus commode pour tout le monde, du moins en apparence. Le seigneur n'avait pas à s'inquiéter de trouver des cultivateurs, ils naissaient sur ses domaines et ne pouvaient pas les quitter; quand ils refusaient le travail, on avait le droit de les y contraindre par la force. De leur côté, les paysans n'avaient pas charge d'eux-mêmes, la commune leur devait un lot de terre quand ils venaient au monde, et ils avaient quelquefois la jouissance des trois quarts du sol, un quart seulement restant au seigneur. D'où vient donc que cette organisation séculaire, qui semblait si bien concilier tous les intérêts, ne peut plus durer? Outre qu'elle blesse les droits imprescriptibles de l'homme, elle n'est pas assez productive : elle

a le double effet de pousser à la multiplication indéfinie de la population rurale et à la stérilisation du sol; il vient nécessairement un point où le jeu simultané de ces deux facteurs amène une impossibilité radicale. Le partage complet de la terre entre les paysans n'allégerait que pour un moment l'embarras; c'est l'assolement triennal qu'il faut combattre, quoiqu'on ait voulu l'élever aussi à la hauteur d'une institution nationale; c'est le système général de culture qu'il faut changer.

On a vu quel misérable rendement on obtient aujourd'hui sur un sol qui passe pour des plus fertiles. Même dans les fameux pays de *terre noire*, la récolte moyenne ne dépasse pas trois ou quatre fois la semence, ou la moitié de ce qu'on obtient en France, le quart de ce qu'on obtient en Angleterre. Voilà où conduit la combinaison du communisme et de la servitude. Avec la même surface emblavée, la Russie pourrait nourrir deux ou trois fois plus d'habitans, mais à la condition de changer tous ses procédés de culture. Une telle perspective vaut bien un peu d'effort. Qu'il soit dur pour les paysans de renoncer à leurs prétentions sur le sol et pour les seigneurs d'abandonner leurs droits sur les personnes, c'est possible; mais les uns auraient en échange le premier des biens, la liberté, mère de l'industrie, dont on ne peut espérer les bienfaits sans en accepter en même temps les charges, et les autres la propriété absolue, avec ses chances et ses devoirs, mais aussi avec ses profits.

En résumé, le mémoire dont il s'agit tend à la constitution d'une puissante classe rurale, et sous ce rapport il nous paraît digne de sympathie. Nous savons en France, par notre propre exemple, quel vide laisse dans une société l'absence de cet élément. De sérieuses difficultés politiques s'opposent en Russie, comme partout où domine l'esprit de despotisme et de centralisation, à cette tendance salutaire. L'auteur se borne à les indiquer, mais il est facile de le comprendre à demi-mot. « Nous touchons, dit-il, à un moment curieux, celui d'une lutte acharnée entre la bureaucratie et la noblesse rurale. La bureaucratie s'est déjà prononcée catégoriquement sur la grande question du jour. N'étant pas elle-même propriétaire, elle est souverainement insoucieuse de l'ébranlement de la propriété territoriale et de la ruine des paysans; elle y gagnerait même, car sa propre fortune dépend de ses appointemens et de la rapine, et le nombre des emplois salariés augmentera nécessairement, lorsqu'il y aura des millions de nouveaux droits à définir et à exploiter. Le combat que la noblesse rurale aura à livrer sera rude, et les forces seront inégalement partagées, car si d'un côté sont les connaissances spéciales, de l'autre se trouvent l'avantage de la position officielle, l'aplomb que donne la longue habitude de la dictature, enfin une foule de plumes mercenaires et habiles toujours prêtes à ériger le sophisme en axiome. »

Après ce tableau, dont les principaux traits pourraient trouver leur application ailleurs qu'en Russie, l'auteur fait appel au pouvoir suprême, à qui il adresse de consciencieux avertissemens. « La noblesse russe, dit-il, a toujours senti le besoin de parler librement à son souverain. Seul arbitre du sort de millions d'hommes, entouré d'un petit nombre de conseillers irresponsables, élevé lui-même à une hauteur immense au-dessus des multitudes qu'il gouverne, les esprits indépendans le contemplent de bien

loin, et ne peuvent alléger par leurs vœux stériles la charge qui pèse sur sa conscience. Ils voudraient parvenir jusqu'à lui, mais le chemin leur est barré. Il en résulte que de lourdes fautes ne sont pas prévenues par un examen contradictoire. Nous en voyons trois grandes preuves dans l'histoire de la Russie. Lorsqu'un de nos grands-ducs eut l'idée fatale de partager son duché en apanages, aucune voix ne réclama au nom de l'état, qui se morcela, se divisa de plus en plus, et tomba sous le joug des Tartares; la civilisation de la Russie en fut retardée de plusieurs siècles. Aucune voix ne réclama non plus, lorsque les derniers restes de la liberté des cultivateurs furent supprimés par les mesures de Boris Godounof et de Pierre Ier. Enfin, lorsque Pierre Ier établit sa capitale à l'extrémité la plus éloignée d'un empire organisé sur le système de la centralisation la plus absolue, il rencontra quelques réclamations en faveur de l'ancienne capitale; mais en définitive, il trouva plus de soumission que d'opposition à ses vues, et réussit à rendre d'autant plus pénible pour ses successeurs l'administration de leur vaste empire. *La possibilité d'immenses fautes est l'attribut obligé d'un pouvoir illimité.* »

Nous ignorons quel sera l'effet de ce mâle langage. L'écrivain russe exprime la crainte que ses observations n'arrivent trop tard. « Il est probable, dit-il, qu'elles seront mises de côté devant un parti pris d'avance et dans un sens tout opposé. » Telle est la fatalité des gouvernemens absolus. Sans exprimer une opinion arrêtée sur la question en elle-même, le fonds des idées qui ont inspiré cet écrit et l'énergique liberté du ton nous ont paru également dignes d'estime; nous ne pouvons croire qu'il soit tout à fait inutile. L'auteur lui-même n'est pas précisément sans espoir, car il paraît attendre quelque grand progrès de l'opinion publique en Russie. « Heureusement, dit-il, une nouvelle ère commence à poindre, et il y a lieu d'espérer que l'émancipation de la pensée suivra de près l'émancipation des paysans; *peut-être même la précédera-t-elle de quelques heures.* » Nous aimons à rester sur cette espérance.

LÉONCE DE LAVERGNE.

Considérations sur la Révolution française, par Fichte, traduites pour la première fois par M. J. Barni; Paris, Chameroi.

Certains esprits singuliers s'imaginent que, dans l'étude de l'histoire comme dans toute autre chose, la conscience n'est jamais de trop, et que, pour qui veut sincèrement connaître le passé de son pays, il n'est ni utile, ni honnête de s'obstiner, sous prétexte de patriotisme, dans l'erreur qui nous flatte et dans les mensonges convenus. Dussent-ils être traités de complices posthumes de Pitt et de Cobourg, de Blücher et de Castlereagh, ces gens-là se figurent que la justice la plus simple les oblige à chercher un moyen de contrôler l'histoire nationale, telle que nos historiens la racontent : ce moyen, c'est notre histoire écrite par des étrangers. Sans doute, ces derniers ont comme nous leurs préventions; mais comparées aux nôtres, elles se neutralisent : la vérité peut sortir de cette confrontation. Si parfois

cette vérité est amère, combien aussi est-elle douce et flatteuse, quand le témoignage des étrangers vient confirmer par tel ou tel événement de notre histoire l'enthousiasme traditionnel de notre pays et légitimer notre orgueil à nos propres yeux!

La révolution française à son début est un de ces événemens. Elle fut saluée à l'étranger par des intelligences élevées et de nobles cœurs, dont la sympathie reste un de ses meilleurs titres. Fox et Sheridan, Schiller et Klopstock, tous tressaillent et s'inclinent. Kant lui-même, le flegmatique Kant, s'étonne de se sentir ému. Que Fichte, son élève, jeune alors, mais qui resta toujours jeune de cœur, se soit senti violemment remué par un événement capable de tirer Kant de ses abstractions et de l'étude de la raison pure, rien d'étonnant. On sait comment Fichte devait mourir, et si ce souvenir est pour nous pénible, ce n'est pas une raison pour refuser à cette mort notre douloureuse admiration. Après avoir passé sa vie à enseigner le devoir, Fichte périt en le pratiquant.

L'ouvrage de sa jeunesse que M. Barni vient de traduire, les *Considérations sur la Révolution française,* contient l'adhésion la plus complète et la plus franche aux principes de 1789, tels qu'ils sont restés pour tout esprit libéral. Ceux qui traitent aujourd'hui Montesquieu d'idéologue trouveront dans Fichte bien des rêveries, et sur quelques point de détail ils auront le triste mérite d'avoir raison. C'est, chez le philosophe allemand comme chez nos pères de la constituante, les mêmes espérances illimitées, la même confiance dans le bon sens public, tout cela avant l'heure des désenchantemens et des humiliantes expériences. Il y eut là bien des illusions sans doute; mais l'illusion est nécessaire à qui entreprend les grandes tâches. En pareil cas, quand on ne veut que ce qui est rigoureusement possible, on ne peut pas même tout ce que l'on veut. Ces illusions d'ailleurs sont un défaut dont nous sommes provisoirement si corrigés; elles nous sont devenues tellement étrangères, qu'exprimées par Fichte, elles auront du moins à cette heure un intérêt de curiosité. Même pour les critiques calmes, qui n'aspirent qu'à constituer « l'histoire naturelle des esprits, » des esprits comme Fichte, des êtres qui ont cru à la dignité humaine et à la justice absolue, restent d'intéressans sujets d'étude; c'est une variété perdue que ces naturalistes réclameront peut-être comme appartenant de droit à cette nouvelle branche de l'anatomie comparée. C'est bête comme un fait, disait M. Royer-Collard; — c'est bête comme une idée, diraient volontiers nos critiques. Mais quand une idée a eu la chance d'être signée du nom de Fichte, peut-être alors devient-elle quelque chose comme un fait, et à ce titre assez respectable.

Les traductions des divers ouvrages de Kant, que M. Barni a publiées jusqu'ici, et dont l'une a été couronnée par l'Académie française, offrent un mérite très précieux pour nous autres Français; on les dit plus claires que le texte. Ici l'habile interprète ne rencontrait pas tout à fait les mêmes difficultés; le style de Fichte est dans cet ouvrage beaucoup moins hérissé de formules que celui de Kant, plus pratique grâce au sujet, et par conséquent plus clair. C'est une lecture et non une étude, une lecture intéressante, surtout par le sujet et par le point de vue particulier où l'auteur était placé. M. Barni a fait précéder cette traduction d'un travail plein d'intérêt et de

recherches curieuses sur la vie et les ouvrages de Fichte. La vie de Fichte est le complément naturel de ses œuvres et leur sert de pièce justificative, car, ce qui n'arrive pas toujours, l'homme chez lui a valu le penseur et l'écrivain.

EUGÈNE DESPOIS.

Résumé historique de l'Exploration faite dans l'Afrique centrale de 1853 à 1856 par le Dr Vogel, et Notices diverses sur les découvertes en Afrique, par V.-A. Maltebrun, Paris 1858.

Le courageux et savant jeune homme que l'Allemagne et l'Angleterre ont envoyé en Afrique sur les traces de Barth a-t-il péri? conservons-nous quelque espérance de le voir, échappé à la mort, nous raconter lui-même les fatigues de son long voyage et les souffrances de sa captivité? L'Angleterre fait en ce moment tous ses efforts pour éclaircir ce doute pénible et prolongé. Par malheur, il faut le reconnaître, la première supposition a plus de vraisemblance que la seconde. Quel que fût le sort du voyageur, il était utile que des mains pieuses prissent le soin de réunir et de coordonner les fragmens épars envoyés par Vogel en diverses circonstances à ses correspondans d'Europe, et disséminés dans divers recueils géographiques : c'est ce que M. V.-A. Maltebrun a fait en France. — Héritier d'un nom qu'il sait porter dignement, M. Maltebrun appartient à cette phalange de géographes en tête de laquelle marchent d'illustres savans, et qui a entrepris de faire revivre chez nous ce goût de découvertes et de voyages auquel non-seulement la curiosité publique, mais encore l'intérêt commercial d'une nation telle que la nôtre trouve un large profit.

Il faut bien l'avouer, la France, qui depuis d'Anville, pour ne pas remonter plus haut, tenait le premier rang dans la science géographique, s'est montrée inférieure à elle-même durant ces vingt ou trente dernières années. Ce n'était pas que les savans et les hommes de bonne volonté lui fissent défaut; mais ceux-ci, au milieu de leurs études et de leurs recherches, demeuraient peut-être trop étrangers aux procédés pratiques de la cartographie; peut-être aussi ceux qui font de la partie graphique une profession, et que nous appelons dessinateurs ou cartographes, manquaient-ils des ressources de la science. Le public de son côté ne témoignait-il pas trop d'indifférence pour ces travaux difficiles? Toujours est-il certain que nos publications géographiques ne se sont pas maintenues dans ces derniers temps au rang où on avait été habitué à les voir. Nous pouvons d'autant mieux reconnaître ce fait alors que s'opère dans l'esprit public un mouvement favorable à ces sortes d'études, et que des hommes spéciaux s'y adonnent avec une ardeur désintéressée, qui mérite toute sorte d'encouragemens. Animée d'une noble émulation, la France vient même de lancer un voyageur au sein des régions qu'a explorées avec tant de profit l'expédition anglo-germaine : M. Mackarthy part avec le désir d'inscrire son nom à côté de celui de Barth; puisse-t-il aussi bien faire et être plus heureux que les compagnons de ce voyageur!

Dans son *résumé* des explorations de Vogel, ouvrage qui a été précédé d'un grand nombre de publications relatives aux autres parties de l'Afrique,

M. Maltebrun s'est appliqué à tracer d'une façon complète l'itinéraire du jeune Allemand et à coordonner les notions nouvelles qui en résultent. Vogel a vu et franchi après Barth le Binué ou Tchadda, ce grand affluent du Niger qui a été remonté par le docteur Baikie, et qui doit ouvrir aux Européens l'accès du Soudan central; il a pénétré plus au midi que ne l'avaient fait ses prédécesseurs, sur les bords du Serbenel, affluent du lac Tsad, dans le pays des Tuboris, que recouvrent d'immenses marécages formant après la saison des pluies une sorte de mer temporaire. Autrefois sans doute les marais des Tuboris rejoignaient le Tsad et le Fittri pour former avec eux le centre de la grande mer soudanienne. Les peuplades qui sont répandues dans les contrées que traversa le voyageur à cette limite extrême de son excursion n'ont pas été atteintes par la conquête musulmane; toutefois quelques-unes paient un tribut d'esclaves aux Fellatahs par crainte de ces terribles envahisseurs. Plus à l'ouest, Vogel pénétra dans des villes que n'avait visitées aucun des membres de l'expédition avant lui : Yakoba, qui n'avait pas vu d'Européen depuis Clapperton, et Salia, qui n'a pas moins de seize kilomètres de tour. Celle-ci, pour son étendue, sa population et l'importance de son marché, doit prendre place à côté des grandes villes de Kano, de Sokoto, de Gando, et elle est située dans la même région qu'elles. « Elle est, écrivait le voyageur, protégée par un fossé et par un mur d'environ quinze pieds de haut; le nombre de ses habitans est d'environ vingt mille; une grande portion du sol, dans l'intérieur des murs, est en culture. La ville a trois noms différens : Zeg-Zeg, Salia et Sansan. Le premier est celui de la peuplade païenne sur laquelle elle a été conquise par les Fellatahs en 1807; le second lui a été imposé par ses nouveaux maîtres, et le troisième désigne à la fois la ville et toute la province. » C'est au retour de cette expédition dans l'ouest que Vogel, revenant à Kuka, prit la résolution de pénétrer dans l'est par le Bagirmi, où nous avons suivi le docteur Barth jusqu'au fond du Waday; la dernière de ses lettres qui soit parvenue en Europe était datée du 4 décembre 1855. Le voyageur, en y annonçant son intention de gagner le lac Fittri et la ville de Wàra (c'est la capitale du Waday), témoignait l'espoir d'être de retour au commencement de 1857. Ce serait vers cette époque, d'après les récits apportés au Tripoli par des caravanes, que Vogel aurait été décapité par ordre du sultan du Waday en représailles de confiscations opérées par l'agent anglais de Tripoli sur des marchandises venant de ce pays. Depuis, on a raconté que le voyageur, dans une de ses excursions aux environs de la ville de Wàra, s'était dirigé vers une montagne sacrée dont l'accès était interdit même aux musulmans, et que pour ce fait il aurait été mis à mort, ou peut-être seulement emprisonné. Le fruit de ses labeurs n'aura cependant pas péri tout entier; outre les fragmens réunis et appuyés d'une carte par M. Maltebrun, nous avons un certain nombre de positions déterminées astronomiquement, et dont le géographe français a eu l'heureuse idée de présenter le tableau à la fin de son résumé historique.

ALFRED JACOBS.

V. DE MARS.

re du
Vogel
Niger
péens
ait ses
pays
saison
is des
tre de
s con-
n'ont
aient
seurs.
n des
opéen
tour.
arché,
ando,
voya-
haut;
on du
diffé-
ïenne
a été
a ville
st que
le Ba-
ay; la
écem-
Fittri
d'être
'après
déca-
pérées
pays.
envi-
t l'ac-
té mis
n'aura
d'une
déter-
ureuse